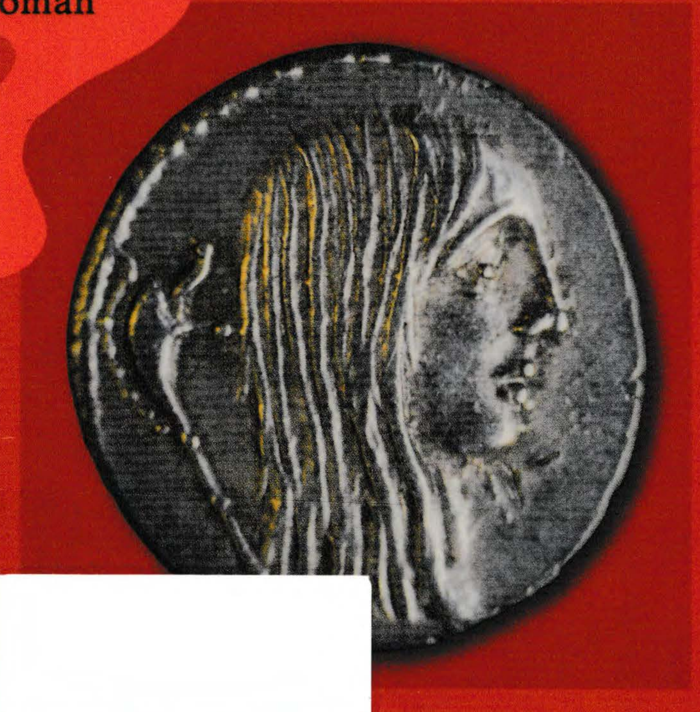
Jean-Paul
Savignac

Bellina la Guerrière

et l'oracle de Lutèce

roman



fayard

DE L'AUTEUR

AUX ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE

Pindare, *Œuvres complètes*, traduction du grec et présentation, 1990 ; collection « Minos », 2004.

Les Gaulois, leurs écrits retrouvés, 1994, réédition mise à jour, 2000.

Le Chant de l'initié et autres poèmes gaulois, avec des encres de Philippe Canal, 2000.

Oracles de Delphes, choix, traduction du grec et présentation, 2002.

Dictionnaire français-gaulois, 2004.

Sophocle, *Œdipe roi*, traduction du grec et présentation, collection « Minos », 2006.

Le mythe antique pourpre et ors, études, traductions, recherches, 2008.

AUX ÉDITIONS BELIN

Eschyle *Prométhée enchaîné*, traduction du grec, suivi de *Prométhée porte-lumière* par Jacques Lacarrière, 2000.

AUX ÉDITIONS ROBERT LAFFONT

Alexandre le Grand, Histoire et dictionnaire (articles), sous la direction de Olivier Battistini et Pascal Charvet, 2004.

Dictionnaire des lieux et pays mythiques (articles), sous la direction de Olivier Battistini et Pascal Charvet (à paraître).

Jean-Paul Savignac

BELLINA la Guerrière et l'oracle de Lutèce

roman

Fayard

ISBN : 978-2-213-63868-3

Pour ma fille Manon grande en vaillances,

avec toute ma tendresse.

Tu me demandes, mon cher Théodote, après m'avoir transmis la précieuse réponse que j'attendais et dont je te remercie avec ferveur, de te faire le récit des événements auxquels le hasard m'a mêlé, au moment où le grand roi gaulois a enflammé presque toute la Gaule. J'accepte bien volontiers, d'abord parce que je veux te faire plaisir et que les mœurs des Gaulois, si étranges soient-elles, ont quelque chose à nous apprendre ; du reste, mes amis de Gaule méritent que leurs actions, malgré leur répugnance à les écrire, soient transmises à la postérité. Ce que j'ai vu, en effet, est terrible et, bien que je sois davantage porté à la réflexion qu'au compte-rendu des faits, je me ferai violence et j'essaierai de les raconter à ma façon. C'est aussi un devoir pour moi de les exposer, afin d'éviter que les mensonges et les omissions dont le livre incroyablement célèbre de César est grevé n'altèrent définitivement la vérité. J'ai été témoin de la plupart des choses que je vais relater, et, pour ce qui regarde certaines informations, je les dois aux confidences de celles et de ceux qui ont été mêlés aux événements sanglants de cette année-là. Je n'ai rien inventé. Aussi bien, dois-je, par cette relation, tenir la promesse solennelle que j'ai faite à une femme qui fut au centre de cette guerre et dont César, muet sur elle, ne se vante pas de dire qu'elle a même tenu sa vie entre ses mains. Il ne m'échappe pas non plus qu'après la mort au combat d'Hirtious et l'inexplicable disparition de son

ouvrage *Sur les peuples et les mœurs des Gaulois*, je suis le seul à pouvoir proclamer la vérité sur cet embrasement de la Gaule. J'en suis conscient, soucieux et angoissé. Pour donner plus de crédit à mon récit, j'ai essayé, dans la mesure du possible, de restituer dans les paroles que je rapporte les tournures du parler gaulois de mes différents interlocuteurs. J'ai en effet appris cette langue, qui ressemble au grec par certains aspects et possède jusque dans son usage ordinaire des côtés rhétoriques et poétiques qui font parfois penser à Antiphon et à Eschyle. Je ne prétends pas en saisir toutes les finesses (j'ai pu, tout au plus, pressentir des allusions, bien incapable d'en préciser les références), cependant ceux qui savent le gaulois reconnaîtront cette manière, parfois brève et puissante, d'énoncer les choses avec des expressions métaphoriques ; peut-être voudront-ils bien déduire de la forme de tels propos la vérité de leur fond.

PREMIÈRE PARTIE

De Massalia à Bibrakté

1.

Que venais-je chercher en Gaule, sous le prétexte d'y apporter un message ? Las de mener une vie tranquille sans autre souffrance que celle de ne pas pouvoir en ressentir dans une Athènes sans liberté, sans joie et sans danger, j'étais avide de changement et de nouveauté, ou plutôt je mendiais les états de plénitude et d'éblouissement que j'avais connus enfant – ces états de découverte vertigineuse où l'on éprouve soudain l'intense sentiment d'exister. Aussi, quand j'avais su que tu ne pouvais plus partir en Gaule, avais-je bondi sur l'occasion que tu m'avais offerte de te remplacer. Malgré la révolte, qui s'était déplacée et ne touchait plus les Éduens, la Gaule était prospère, en guerre, mais libre au nord, en trêve des armes avec Rome au sud. Le voyage à Bibrakté restait possible.

Lorsque je débarquai à Massalia, à la fin du mois de Thargélion ou, pour être précis comme l'officier romain de la capitainerie qui inscrivit sur son registre la date de mon arrivée, « la veille des nones de juin de l'an 701 de Rome [1] », j'étais joyeux, presque ivre, de me trouver enfin en Gaule, sur la terre amie que le Maître et Zalmoxis avaient foulée. J'eus l'impression d'être en Sicile. Vue de la rade, la ville ressemblait à Agrigente en plus grand, avec ses maisons et ses remparts dressés tout le long de la côte,

1. Le 23 mai 53 avant notre ère.

ses chantiers et sa citadelle, sous un ciel de pourpre fondue dans un bleu laiteux, pareil à la gorge des pigeons.

J'y demeurai plusieurs jours, chez Xénocrate informé de ma venue par tes soins. Je me remis des fatigues d'une traversée qui avait parfois frôlé la catastrophe, et nous évoquâmes nos années d'acousmaticiens zélés à Athènes, la joie de la purification, après les cours de Molon, qui valait tout le reste : les libations, le sacrifice, le repas et la lecture. Il n'avait pas changé et racontait toujours ses histoires drôles au moment où je m'y attendais le moins. C'est ainsi que le lendemain de mon arrivée, il me demanda :

« Sais-tu quel est l'être qui couve toute sa vie un œuf qu'il n'a pas pondu ? C'est une devinette très connue en Gaule.

– Je ne sais pas.

– Un druide !

– Je ne comprends pas », lui répondis-je, assez fermé à ses devinettes.

Il fallait laisser mûrir les énigmes ! Il ne voulut pas me donner l'explication.

Il était, m'expliqua-t-il, dans le négoce de divers métaux, de l'ambre et des perles qu'il importait du territoire des Tarbelles, un peuple riverain de l'Océan. Il exportait du vin en très grande quantité dans toute la Gaule. Les affaires étaient prospères. Sa femme était belle, ses enfants, sages, et il comptait beaucoup d'amis à Massalia.

Outre le message à remettre entre les mains de la mère de la jeune fille pour qui tu avais consulté l'oracle d'Apollon, mon cher Théodote, j'avais apporté un dodécaèdre creux en bronze. J'eus plaisir à le montrer et nous discutâmes très souvent, Xénocrate, ses hôtes marchands, gaulois pour la plupart, et moi sur ses propriétés. Ce solide fut une des causes de la prolongation de mon séjour en Gaule, comme tu le verras. Il faisait déjà très chaud ; nous

marchions à l'ombre sous les arcades du port, admirant au passage de belles statues en bois peint d'Athéna assise, et des habitants venaient spontanément participer à nos réflexions et à nos calculs. Le dodécaèdre attirait les enfants comme un beau jouet, et les vieillards, comme un talisman. Jamais je n'avais dû pratiquer autant la géométrie. Les Massaliotes que je rencontrais étaient instruits, d'une extrême politesse, parlaient grec et connaissaient les paroles les plus illustres du Maître, sachant presque tous qu'Il était venu en Gaule, mais ils prétendaient que l'objet dont j'étais si satisfait pouvait bien lui avoir été offert par leurs Sages, « pas sous cette forme ». Devant mon étonnement (sous quelle autre forme que celle-là peut se présenter un dodécaèdre ?), mes interlocuteurs décrivaient une pierre légère, ou ajourée, portée par leurs Sages, qui leur rappelait mon solide. Je sus plus tard que ces Sages qu'on appelle souvent « druides » ici, en Gaule, portent sur eux un genre de symbole servant à plusieurs usages et notamment à mesurer le temps, qu'ils consultent en corrélation avec un bracelet pourvu de signes gradués. C'était cela, bien sûr, l'œuf couvé toute la vie ! Xénocrate s'amusa de ma découverte.

Nous venions de nous asseoir, lorsque, brusquement, un personnage brun et barbu se saisit du polyèdre qui était posé sur mes genoux et le fit sauter dans ses mains.

– Qu'est-ce que… ? Attends ! Hé ! lui dis-je.

– Laisse, rétorqua-t-il en tournant le dos.

– Hé ! Non ! Il emporte l'œuf ! », m'écriai-je.

L'homme venait de s'enfuir. Je bondis derrière lui. Il courait à travers les ruelles montantes. « Arrêtez-le ! » Les Massaliotes chaque fois trop surpris pour réagir le laissaient passer. Xénocrate s'élança derrière nous. Le voleur avalait les escaliers sans peine, bousculait des litières, faisait crier des femmes, tomber des enfants, s'envoler des couples de colombes. Il zigzaguait entre les chariots. Ma

voix résonnait sous des voûtes étroites. « Arrêtez-le ! ». Je commençais à perdre le souffle. Et je glissais sur des olives, sur des galets cimentés dans le sol, sur des dalles lavées. Le port ! Le fuyard se jeta contre un cheval qui se cabra et déversa les vases que contenait la carriole à laquelle il était attelé. L'homme tomba, se releva ; nous gagnions du terrain. Un groupe hurlant nous rattrapa. « Voleur ! ». Un passant fit barrage, l'homme heurta un abreuvoir en construction. Une planche chuta de l'échafaudage et l'assomma ; le voleur vacilla, lâcha le dodécaèdre et s'éloigna en titubant sous un entrepôt. Au moment où mes doigts allaient saisir l'objet, un frelon s'en échappa. Puis une main le ramassa lentement. Un homme, coiffé d'un étrange bonnet gris orné d'une sorte de queue en laine qui lui descendait le long du dos, me tendit le polyèdre et me dit, en grec : « Voilà ton bien, prends-en grand soin. » Il cligna des yeux et s'en alla. Xénocrate accouru se réjouit de cette heureuse issue, et s'exclama :

– Tu ne perds pas de temps ! Déjà en conversation avec un druide ?

– Ah ! lançai-je. Cet homme avec ce bonnet bizarre, c'en était un ?

– Sois-en sûr, Philoclès. Certains portent encore ce couvre-chef. Cet homme m'est inconnu, mais j'ai des amis druides qui pourront me renseigner, si tu le veux. Viens ! rentrons à la maison. Tu cours vite, par Hermès !

– J'ignorais, repris-je, qu'il y avait tant de voleurs à Massalia.

– Il n'y en a pas, répliqua-t-il. Le châtiment réservé est terrible. Je suis étonné des risques que ce fou a pris. On aurait cru un Albique.

– Un...

– Un montagnard, un mercenaire d'ici.

– Un mercenaire ! Tu penses qu'on a pu le payer pour me voler ?

– Non, répondit Xénocrate. Cela me paraît improbable. Peu de gens savent que tu es là. Il a dû s'imaginer qu'il tirerait de l'argent d'un objet aussi admiré. »

En remontant les ruelles, nous reprîmes peu à peu notre entretien. Xénocrate, sans doute pour me tirer de mon trouble, me demanda si j'avais remarqué le collier de l'homme. Non. J'appris que, comme la plupart des Gaulois, les druides portent au cou ce qu'on appelle un *torque* : c'est un collier bouleté, l'insigne de leur nation. Il ne sut pas m'indiquer la signification de cet objet, mais m'affirma qu'il devait en avoir une, car, en Gaule, il y a toujours à tout *un plus haut sens*, connu des seuls initiés, les druides précisément. Et puis, comme nous jadis, les Gaulois ont recours à des objets qu'ils cassent en deux pour nouer des liens d'hospitalité. C'est ainsi qu'un demi-anneau brisé m'avait été confié à Athènes et son autre moitié devait me permettre d'identifier celle à qui la réponse de l'oracle était destinée. Leur doctrine, très ancienne, avait connu un grand éclat, quelques siècles auparavant, puis avait décliné. Cependant, durant la dernière décennie, l'œuvre d'un rénovateur du siècle précédent, couvant sous les cendres, avait soudain prospéré chez les Éduens et quelques autres peuples, et les druides issus de son mouvement s'étaient multipliés et avaient remis à l'honneur leurs activités et leurs assemblées. Ils les avaient un peu modifiées et se proclamaient les dépositaires de « la croyance épurée ». Du coup, les confréries moribondes de certains États en avaient été régénérées ; un tel regain religieux avait conduit à la naissance de mouvements autonomes et concurrents animés par des réformateurs qui allaient encore plus loin dans l'innovation, ou, à l'inverse, par les âpres défenseurs d'un retour aux anciens dogmes. Chaque mois, à côté de quelques confréries juives, orphiques et sabaziastes, une secte voyait le jour. Le peuple appréciait ce retour religieux avec joie et attendrissement.

– J'ai entendu dire qu'ils pratiquaient des sacrifices humains. Est-ce vrai ? demandai-je à Xénocrate.

– Ah ! Il paraîtrait que ceux des anciens rites en autorisent encore. Mais c'est jugé d'une grossièreté détestable. Les gens, même les plus arriérés – il y en a toujours – savent que ce sont des druides dévoyés, attachés à la toute-puissance dont jouissaient leurs prédécesseurs voilà quelques siècles, qui y président pour reconquérir par la terreur des privilèges perdus. C'est considéré comme hors des lois. Il reste, je l'ai appris, des horreurs macabres. Certains druides font découper des cadavres, mais c'est rarissime et cela se fait, si c'est le cas, dans la clandestinité.

– Ces druides, ce sont des prêtres ?

– Non, des philosophes et des savants. Ils respectent la religion gauloise qui possède ses prêtres et ses rites et ils maintiennent la foi dans leurs dieux et en eux – car ils prétendent qu'ils sont eux-mêmes des dieux ! –, jugeant que cela entretient la spiritualité dont ils sont les représentants. Ils sont tous à la fois des Homère ou des Hésiode et des Archimède, des Hipparque, des Théophraste : on pourrait croire qu'ils ne transmettent qu'une morale et une science traditionnelles, mais ce sont aussi des physiciens et des astronomes formés en communauté qui enrichissent sans cesse leur savoir, en particulier auprès de nous, Grecs, et auprès des Égyptiens. Ils ont l'esprit toujours tendu vers les questions les plus abstraites et les plus difficiles de la métaphysique. Ils ont été puissants, et ils sont en train de le redevenir. Mais ils se heurtent au caractère ombrageux des politiques qui supportent mal leur volonté de tutelle. »

Un soir, nous quittâmes Massalia, où le bruit et l'air chaud étaient éprouvants, pour nous retrouver dans un champ près d'une maison que Xénocrate possédait au-dessus de la ville, au milieu de collines parfumées. Là, il

m'exposa la situation du nord où l'action de César, dont j'avais naturellement entendu parler, désolait les Grecs et les Gaulois, mais réjouissait les Romains.

– Tu pars à la rencontre d'un peuple très influent chez les Gaulois et réputé ami du peuple romain, les Éduens, et tu n'auras pas trop de mal à atteindre Bibrakté. Le réseau routier est bon et la voie des eaux, réservée au commerce qui ne cesse pas en raison de la guerre, bien au contraire, est placée sous la protection militaire des Romains. »

Je lui répondis, sans vraiment mesurer mes paroles, que si César faisait la guerre en Gaule, je n'y resterais pas longtemps.

– À toi de voir. Il joue les Alexandre. Il ne s'en cache pas. Son ambition le pousse à conquérir une grande partie de la Gaule pour prendre le pouvoir à Rome. Il est chargé, sur ordre du Sénat, de protéger les alliés de Rome (il a commencé par secourir les Éduens, voilà six ans), mais chacun sait que c'est lui, par l'intermédiaire de magistrats démagogues et de sénateurs tout dévoués à sa personne, qui détermine les missions qu'il exécute. Ce que souhaitent ses adversaires politiques, c'est qu'il s'enlise en Gaule. La situation est encore à son avantage : il a dix légions, cinquante mille hommes ! Mais si la haine qu'il suscite s'intensifie, il obtiendra l'effet contraire à celui qu'il recherche : la révolte, non la soumission. En ce début d'été, il a ravagé la rive droite du Rhin et il détruit le pays des Éburons, appelant même les peuples alentour à la rescousse. Il brûle, tue tout ce qui est devant lui.

– Pourquoi cet acharnement ?

– Pour mettre la main sur un individu qui a massacré plusieurs milliers de ses hommes, le roi des Éburons, Ambiorix. César a déjà réparé ses effectifs, mais tous les Belges et beaucoup de Gaulois sont fiers d'Ambiorix : ils prient pour qu'il ne soit pas capturé. Il est devenu un héros

dont on chante la glorieuse résistance et qui est pris comme modèle par les jeunes Gaulois. »

Une guerre pour défendre la liberté ! C'était merveilleux ! Il y avait encore place dans ces contrées pour un Thémistocle, un Pélopidas, un Épaminondas ou un Philopoïmen. L'entreprise en cours de cet Ambiorix, même désespérée, m'inspirait de la bienveillance et de l'admiration.

– Vous êtes vraiment bien et vite informés ! observai-je.

– Oui. Les relais de poste dans la Provinkia sont en place depuis longtemps, mais il existe en plus un dispositif de plates-formes occupées par des guetteurs, les « Longs-Yeux », et des crieurs, les « Longues-Voix ». Ils transmettent les messages criés, qui viennent de partout, avec un système très perfectionné permettant de connaître l'origine et la destination du message. Tu verras de ces échafaudages, parfois très hauts, et tu entendras souvent dans les champs les cris messagers. C'est dans les grandes villes qu'il y a un inconvénient : lorsque trop de messages confluent en même temps au même point de transmission, on ne peut plus les arrêter ni les suspendre et il se produit des télescopages. Il faut en plus maintenant savoir trier les vraies nouvelles des fausses, car il y a eu, ces derniers temps, toute une guerre de communiqués. C'est pour cela que les Romains ne se fient plus qu'à leur propre réseau, par relais à chevaux, qui a l'inconvénient d'être beaucoup plus lent. Les Gaulois sont très fiers de leur invention. »

J'étais intéressé par ce procédé.

– Ce serait une nation intelligente et bien inspirée !

– Tu apprendras à « connaître leur esprit », me répondit Xénocrate en souriant de sa brève citation d'Homère. On raconte qu'Ulysse serait venu en Gaule. Et Jason ! Et Héraklès ! Pour ce qui est de Lui, je le crois, puisqu'Il l'affirme lui-même. Et tu n'as pas fini d'entendre les Gaulois te dire que le dodécaèdre est un œuf de pierre peint

que les druides Lui auraient jadis donné. Il peut te servir dans ton voyage. Les Gaulois ont en effet beaucoup de respect pour les possesseurs d'objets un peu bizarres, car ils révèrent l'esprit par-dessus tout.

– Je les croyais religieux, enfermés dans un mode de vie traditionnel, sans curiosité pour les nouveautés.

– Au contraire. Ils ont une prédilection pour ceux qui leur prêchent l'établissement d'un autre ordre des choses. Ils cherchent en vain des échappatoires qui les libèrent de leurs astreintes religieuses. J'ai bien l'impression que tout vient de leur peur du tonnerre. Les soldats et leurs chefs ont une réputation non usurpée de courage, mais la foudre les terrifie. Vivre en Gaule, tu le constateras, équivaut à vivre dans la terreur du temps. Certains d'entre eux sont hantés par la peur de la mort de l'Univers ; le moindre orage peut annoncer la fin de ce monde. Ils ont constamment besoin d'être éblouis par la beauté pour être rassurés sur les intentions des Immortels à leur égard ; ils pensent en effet que les dieux, attendris par la beauté, hésitent à détruire un monde beau – qui est à leur image. Ils multiplient ainsi les décorations de leurs maisons ; toutes les peintures que tu verras, des murs et des portes, sont faites dans ce but. Ce que ces hommes aiment le plus, c'est la beauté naturelle, celle des arbres, des bois, des clairières, d'un paysage que le soleil illumine de telle ou telle façon, parce qu'elle leur paraît émaner directement des dieux et sceller un pacte entre eux et les hommes. Et dès que la beauté est présente en certains lieux, ils en rajoutent : ils peignent les arbres de couleurs choisies, taillent les haies et les buissons, laissent flotter les graines et les plumets des hautes herbes, surtout dans les clairières.

– Un peuple d'artistes et de poètes ! m'écriai-je.

– On leur reconnaît cette dimension, mais leur art est subordonné à cette crainte religieuse dont ils voudraient s'affranchir et dont ils sont en même temps très fiers. Ils

nous méprisent. Nous sommes tous, Romains et Grecs, des impies à leurs yeux. Ce sont aussi des gens très organisés. Ils ont des cités – je parle de ceux qui sont au nord, en dehors de la Provinkia – et des régimes politiques semblables à ceux que la Grèce a connus au temps de Pisistrate : des royautés, des tyrannies et des aristocraties. Avant l'arrivée de César, leurs états, très bien délimités par des frontières jalonnées de forteresses, s'affrontaient continuellement, même si la diplomatie des Sages remplaçait de plus en plus les combats armés. Ils en ont gardé un rigoureux système militaire. À présent, les peuples libres ne se livrent plus à ce passe-temps, ils sont sur le pied de guerre. Ils n'ont pas peur de César, mais ils savent qu'ils échoueront contre lui, parce que, comme ils le disent, "il utilise ses soldats comme des machines". Leurs défaites répétées les ont rendus attentistes. L'offensive réussie d'Ambiorix de l'an dernier les a exaltés et amenés à chercher une stratégie nouvelle capable de contenir César. Il y a de grands débats là-dessus.

– Ce n'est pas perceptible ici, à Massalia, dis-je.

– Non, c'est vrai. Massalia est calme, comme la Provinkia romaine et une bonne partie occidentale de la Gaule. Pourtant nous ne sommes pas tranquilles. Je m'enrichis. Les affaires sont très prospères avec tous les Gaulois et avec César, mais la Gaule est un géant frappé de stupeur qui pourrait se ressaisir, et dans ce cas tout est possible.

– Tu veux dire…

– Oui, César peut être vainqueur, vaincu ou incapable de sortir d'un enchevêtrement de pays en insurrection. Nous en sommes là, mon cher Philoclès, s'exclama Xénocrate qui avait soudain envie d'être moins grave. Viens boire ! Pour l'instant, le théâtre des opérations est loin d'ici, loin même de Bibrakté, où tu n'as pas l'intention de t'attarder, si j'ai bien compris.

– Non, je compte faire un simple aller et retour. »

Je me souviens de cette phrase prononcée dans un jardin fleuri de roses. Je ne me doutais pas que les circonstances allaient me retenir toutes ces années dans une contrée que je me figurais alors presque semblable à l'Attique.

2.

Au bout de trois jours, en fin d'après-midi, je fus prévenu que mon escorte éduenne était arrivée. Xénocrate me présenta à son chef, un ami, un druide. Celui-ci, grand, la physionomie énergique et majestueuse, le regard étincelant, s'anima en me voyant ; il s'exprimait d'une voix grave en un grec parfait : « Bonjour, je me nomme Samotalos, mon nom veut dire "Front-d'Été", et j'ai l'agréable mission de te conduire auprès de la très noble famille d'Épadatectorix à Bibrakté, où tu es attendu comme le printemps. » Son propos était affable, il souriait ; sa courte barbe blanche lui donnait un air de ressemblance avec Démosthène. Il m'inspira tout de suite une vive sympathie. C'était le seul homme de l'escorte qui fût vêtu d'une tunique blanche et d'un manteau fait de bandes et de carreaux diaprés de nombreuses couleurs. Il portait plusieurs colliers d'or et des bracelets bouletés. Il me considéra tranquillement et ses yeux noirs me firent l'effet de voir en moi jusqu'au fond de mon âme. Devina-t-il mon ingénuité, mon amour de la musique, mon chagrin inconsolable causé par ma séparation d'avec Basiléïa, ma foi et mes doutes pythagoriques ? J'en eus l'impression. Son regard me quitta un instant pour le ciel, puis revint sur moi.

– Est-ce toi qui as posé la question à la prêtresse de Delphes ? me demanda-t-il. Connais-tu la réponse du dieu ? Dis-moi seulement oui ou non. Je me garderai de t'en arracher la teneur. »

Je lui répondis que je rapportais l'oracle dont je connaissais les termes exacts (ceux que tu m'as répétés), et lui montrai le pli cacheté par le secrétariat du Temple que je devais remettre à la dame de Bibrakté appelée Némonia. Il sourit à la vue du papyrus.

– Vous l'avez écrit ? Je croyais que les Pythagoriciens cultivaient leur mémoire ».

Je répliquai que l'usage voulait qu'à Delphes l'un des prophètes rédigeât la réponse divine.

– Nous, nous interdisons d'écrire les oracles, ni aucune parole divine. Je reconnais cependant, poursuivit-il en levant la main pour prévenir mon objection, que c'est une garantie qui vous est propre. Chez nous, elle est produite par l'accent de sincérité et, au besoin, par un serment. Si c'est la première fois, comme je le présume, que tu viens en Gaule, tu découvriras nos différences. Nous nous fions beaucoup à la musique de la parole, à sa vibration et à sa consonance. Tu pourras vite reconnaître, si tu es musicien, les modes, les inflexions et les nuances de la voix.

– Je crains, répondis-je, de ne pas rester assez longtemps pour vous comprendre ».

Il me regarda incrédule. Savait-il que j'allais demeurer des années en Gaule ? Il rit soudain.

– Je suis sentencieux comme un druide ! Allons, lança-t-il à Xénocrate, montre-nous ton jardin, là-haut ! Il y a trop de pierres ici et je deviens pierreux à leur contact.

– Ce que veut le druide, le roi le veut », fit Xénocrate en souriant.

– Crois-tu que ce proverbe soit encore actuel ? » demanda Samotalos en lui rendant son sourire.

La soirée s'acheva dans le parc odorant de roses, au-dessus de la ville, sous la lumière ambrée du soleil. J'avais demandé à Samotalos-« Front-d'Été » s'il connaissait la fille de Némonia, son âge, ce qu'elle pouvait bien avoir de particulier pour être ainsi l'objet d'une consultation oracu-

laire. J'appris qu'il ne devait pas me révéler son nom pour l'instant, qu'elle était, à dix-sept ans, la fille, déjà illustre, d'un valeureux chef éduen, que sa mère était une Séquane (le peuple des Séquanes est voisin des Éduens) et que son grand-père, un druide, s'était enquis, à Lutèce, auprès de la devineresse la plus célèbre de la Gaule, de ce que serait la vie de sa petite-fille. La réponse avait surpris tout le monde et c'était pour la confirmer que toi, mon cher Théodote, tu avais été chargé par les amis pythagoriciens que possédait Samotalos à Athènes de t'en enquérir auprès d'Apollon. Il ne me révéla pas quel avait été l'oracle gaulois et je ne lui divulguai pas non plus l'oracle grec. J'étais pourtant dévoré de curiosité, car la réponse delphique me semblait consacrer une personnalité hors du commun. Je respectai néanmoins ce qu'il avait sans doute obligation de taire. Il était aussi serein qu'on peut l'être, comme s'il savait le contenu de l'oracle pythique.

3.

Le lendemain, en serrant Xénocrate dans mes bras, j'étais résolu à quitter la Gaule au bout d'un mois ou deux.

– Tu peux m'envoyer un courrier de Bibrakté ou d'ailleurs, quand tu en auras le désir, me proposa Xénocrate. Un esclave avec un cheval loué ou un voyageur par relai. C'est assez rapide. Le système des Longues-Voix est public, mais il ne vient presque plus jusqu'à Massalia.

– Je te remercie, lui dis-je.

– Donne-moi une indication précise où je puisse t'envoyer mes réponses, ajouta-t-il. Tiens ! un « symbole » de reconnaissance. Cela peut servir. Il ne faudra pas le casser, mais le confier tel quel à celui que tu m'enverras, si tu en as le désir. »

Il me tendit un triple anneau d'or.

Nous étions partis « le troisième jour avant les Ides », d'après les indications latines données par le péager. Après Arélaté, nous remontions vers le nord, le long du Rhône, à travers le territoire des Voconces, dans une large voiture attelée de trois paires de chevaux que l'on changeait toutes les dix ou quinze lieues (cela équivaut à peu près à cent cinquante stades [1]). Nous étions accompagnés d'un convoi de plusieurs chariots qui finissait par nous rattraper à chaque étape. L'escorte à cheval nous précédait ou nous suivait. Je me souviens du brasillement du fleuve que des-

1. Environ 26 km. 600 (1 stade = 177,6 m.).

cendaient de grandes barges chargées de pierres et de la blancheur crayeuse de la route sillonnée par une multitude de chars et de charrettes. Il fallait parfois s'arrêter pour laisser le passage à des troupes et à des convois militaires. Nous traversions de grosses bourgades, des champs, des friches, des ruines. Tout allait très vite. Nous étions assis à l'arrière sur d'épaisses pelisses, agréablement éventés, contemplant la route ensoleillée, et, quand nous croisions des paysans errants, noir-vêtus ou jaune-vêtus pour la plupart, des cortèges, des familles qui se déplaçaient à pied autour de leurs chariots, tous saluaient toujours, avec une extrême déférence, Samotalos dont le double vêtement blanc et multicolore tranchait sur les nôtres, unis et sombres. La saie de Samotalos était formée de carrés et de rectangles de couleurs disposés sur douze rangs en longueur et sur huit en largeur, ce qui détermine quatre-vingt-seize surfaces.

Nous ne parlions dans la voiture, que de la fille de Némonia. Son enfance s'était déroulée près de Lutèce, sur le territoire des Parisiens, loin au nord de Bibrakté, chez son grand-père, ami fidèle de Samotalos. Avec sa sœur aînée Carantia elle avait été élevée par ce druide selon l'usage celtique qui sépare pour les éduquer les enfants de leurs parents. Elle avait reçu de lui une formation très approfondie, intellectuelle, morale et guerrière : elle lisait le grec, était excellente cavalière et, selon certains signes, était appelée à justifier les espoirs que l'on fondait sur elle et à jouer un grand rôle dans la société éduenne.

Samotalos évoqua aussi un séjour en Hibernie où la jeune fille avait été éblouie par une réunion de druides : « C'était au rivage de la mer. Les Frères et leurs élèves étaient assis çà et là, sur les roches grises, sur le sable blanc, sous des arbres noirs. Elle avait été saisie par la beauté humaine accordée à la beauté du lieu. Les vêtements blancs étaient aveuglants, le ciel laiteux rendait

vivant le poids de la puissance divine. Elle m'avait murmuré que le jour sombre et doux, qui régnait sur cette plage rocheuse où nul n'interdisait aux vaches de vagabonder, et l'éclat mat de la falaise avec ses strates en forme de grosses marches lui avaient donné la sensation que ce paysage était intact depuis les origines du monde. L'occupation de ce beau lieu par les prêtres activait la grâce qui en émanait. “La blancheur, c'est l'éternité !”, s'était-elle écriée avec naïveté. Le chant entonné ensuite avait intensifié la splendeur du paysage, tel qu'un vernis lustre une peinture. Soudain tout lui était apparu plus profond et plus vif, comme sont profonds des yeux que l'on sonde ; tout s'était animé, soulevé par une respiration aussi large que la terre. Les arbres vibraient et se hérissaient, on aurait dit des plumes vivantes ; le sol mou et mûrissant frémissait, le ciel lui-même inondait les cœurs et son vaste regard procurait un plaisir dont on cherchait à se défendre. Le sourire du monde se réverbérait dans le sourire des hommes. Une évidence sainte faisait s'ouvrir intensément les yeux de tous. Nous puisions la force de l'esprit. Le ciel se dégagea un instant et la mer devint bleue. Elle eut alors, me confia-t-elle plus tard, le sentiment d'un contact souverain entre le ciel et la terre. C'était à la tombée du jour. L'extase survient le soir, jamais le matin, au moment où la pensée se déploie et s'ouvre au divin. À la suite de cette contemplation elle décida de devenir druidesse. Elle était très jeune, mais sa vocation ne fut pas pour autant prématurée. Elle avait déjà fait d'autres voyages du même genre en Britannia et chez des cousins de sa mère établis loin à l'est, dans le royaume norique. »

J'étais charmé. Je voulais, bien entendu, en savoir davantage.

– Samotalos, tu as dit tout à l'heure que vous aviez repéré à certains signes qu'elle devait avoir un destin hors du commun. Puis-je te demander quels sont ces signes ?

– D'abord sa sensibilité aux choses religieuses, j'entends aux rites et aux chants, et puis sa noblesse d'esprit, son intelligence, sa capacité à formuler ses questions et ses idées, son courage, son don de sympathie avec les êtres et en particulier les êtres auguraux (je pense aux oiseaux), et aussi certaines particularités physiques que je ne peux te dire, révélatrices, à nos yeux, d'une consanguinité divine.

– C'est admirable. J'imagine qu'elle doit être belle.

– Belle ? Tu en jugeras par toi-même, si tu la rencontres. Souvent, sans connaître une personne, on se forme d'elle une image à partir de sa renommée, c'est-à-dire une apparence qui se nourrit de la pensée. Tu es dans cette situation, Philoclès. C'est une très intéressante source de connaissance, car ce que nous concevons ainsi des êtres que nous n'avons pas encore vus, c'est le meilleur d'eux-mêmes. Mais il se peut aussi que tu ne la voies pas. » Il marqua un silence. « Nous la protégeons, ajouta-t-il. Et peut-être ne veux-tu pas la croiser, ou ne le dois-tu pas. »

Je me récriai.

– Tu la rencontreras, si le hasard veut qu'elle soit présente lors de ton court séjour parmi nous.

– Je le prolongerai. »

En prononçant ces mots, j'aperçus à ma gauche une maison qui n'avait plus rien à voir avec les bâtisses de pierre de la région de Massalia. Elle symbolisait la Gaule. Elle était peinte et toute en toit. « C'est une *attégia*, me dit Samotalos qui avait remarqué mon regard intéressé. Nous longeons le territoire des Helviens. »

J'étais frappé par les teintes qui bariolaient ses murs de bandes horizontales nombreuses : du noir en bas, puis du jaune safrané, un rouge sombre, du jaune éclatant et, à la hauteur des fenêtres, du bleu, ensuite un jaune grisé, du gris, une succession de carreaux noirs et blancs, du rouge, puis, sous le toit, du bleu mêlé d'or, du vert et du brun.

Sur les trois bandeaux supérieurs étaient tracés en noir des signes qui formaient trois frises superposées. Il y avait en particulier deux grosses spirales, évoquant de gros yeux menaçants. Tout le reste de la décoration qui occupait le toit de bardeaux et s'étendait jusqu'au faîte semblait parler. C'était comme si les stries des murs devenaient stridentes, les rinceaux grinçaient, des voix sortaient des bois coloriés. Art troublant au plus haut point. Les Gaulois forcent-ils les choses à s'exprimer ? Samotalos à qui je posai la question me répondit : « Peut-être. *Tout parle, tout chante et se tait.* Pour nous, Philoclès, et sans doute pour tous les hommes, la beauté se reconnaît à sa capacité à devenir énigme. »

Il y a des objets qui signifient par leur ornementation le secret de leur origine ou de leur usage, comme, par exemple, des boucliers qui ont vraiment l'air de pousser muettement des cris maléfiques. Je ne sais pas si cela présuppose, ainsi que des habitants de Bibrakté se sont plus tard amusés à me le faire croire, que les Gaulois comprennent le langage des animaux, des plantes et des pierres ; ils leur parlent en tout cas, avec, je crois, l'espérance de recevoir en retour des signes à interpréter. Ils passent une grande partie de leur temps à chercher la signification des énigmes qu'ils sollicitent et relèvent à toute occasion, et, comme ils sont avides de certitudes, ils développent l'acuité de leur sens dans l'idée que cela peut les aider à mieux déchiffrer les mystères du monde. Ceux qui y parviennent au plus haut point sont les druides. Les Gaulois disposent en outre, depuis des siècles, de tout un répertoire de figures codées qu'ils peignent, gravent, sculptent, tatouent et expriment par gestes.

Samotalos annonça qu'il allait pleuvoir avant le coucher du soleil. La pluie tomba en effet dans la soirée. Je m'étonnai de la précision de sa prédiction ; il me répondit énigmatiquement qu'il n'avait guère de mérite à cela, parce

qu'en Gaule chaque être était encore à peu près à sa place depuis le commencement du monde et que les oiseaux apprenaient beaucoup de choses à qui les aimait. Les cavaliers à cape noire et les valets de l'escorte eurent vite recouvert la voiture d'une bâche et nous continuâmes le voyage jusqu'à la dernière étape du soir. Dans le gîte, Samotalos rencontra et dépêcha nombre d'émissaires gaulois capables de retenir par cœur de longues dépêches, à en juger par le temps qu'ils mettaient à réciter leurs rapports et par celui que prenait Samotalos à leur dicter ses messages.

Ma remémoration de ce soir-là fut hantée par la figure entourée d'oiseaux en vol, indécise encore, de celle qui était la cause de ma venue en Gaule.

4.

Le lendemain matin, nos conversations reprirent dès que nous nous fûmes installés dans la voiture. Je fis à Samotalos une remarque audacieuse :

– Tu as dit hier que la jeune fille risquait de n'être pas chez elle. Je m'en étonne. À dix-sept ans, en Grèce, les filles restent à la maison. »

Samotalos éclata de rire.

– Nos femmes sont plus libres que les vôtres. Il y a aussi que la fille d'Épadatectorix et de Némonia, depuis que cet oracle lui a été rendu l'an dernier, est invitée auprès des chefs et des prêtres qui se demandent, tout comme elle, quelle interprétation il convient de lui donner. On a sollicité sa permission de la représenter sur une nouvelle monnaie. En même temps elle continue d'étudier auprès de nous dans différents sanctuaires. Cet oracle, s'il est confirmé, va changer la face des choses. C'est pour cela que ta venue peut créer un événement considérable.

– L'oracle gaulois, demandai-je, dont tu m'apprends qu'il est de grande conséquence, vous avez bien souhaité le vérifier auprès de la Pythie de Delphes ?

– Oui.

– Voici ce que je pense. Soit les deux oracles disent la même chose, soit ils diffèrent. Si celui de Delphes n'est pas le même, sa teneur est sans conséquence, s'il est de même teneur, elle est de grande importance au contraire.

– En effet. Où veux-tu en venir, Philoclès ?

– En admettant que moi qui connais ce deuxième oracle, je juge son contenu capital, c'est qu'il ratifie le premier.

– Tu raisonnes juste, je reconnais bien là un Grec.

– Si je le juge sans conséquence, il l'infirme.

– Tu l'as dit. Tu sais donc quel était notre oracle. En revanche, moi, je ne connais pas le contenu de celui que tu es chargé de rapporter. Si je conjecture que les oracles sont véridiques et, la vérité étant la même, ne se contredisent pas entre eux, je connais ton oracle, mais c'est à cette condition. Nous avons choisi l'oracle de Delphes en raison de sa haute réputation. Les oracles se trompent-ils ? se complètent-ils ? C'est ce que nous verrons à Bibrakté, conclut-il en souriant.

Ce qu'il me taisait, c'est qu'il avait deviné, par ma question même, que les deux oracles décrétaient la même chose. L'aurais-je en effet posée, si ce qu'il m'avait révélé sur l'oracle gaulois n'avait pas suscité mon intérêt et l'idée d'établir un parallèle avec l'oracle grec ? Mon intérêt avait fortifié sa conviction. Son sourire m'indiqua que nous avions suivi exactement le même raisonnement. Il y eut un silence entre nous, plein de connivence. Je poursuivis.

– S'il se confirme que l'oracle est bien le même que celui qu'on lui a rendu l'année dernière, il lui reste à l'interpréter correctement. Ce n'est pas une mince affaire. Je sais que vous êtes armés pour cela, mais enfin les oracles de l'« Oblique » – c'est ainsi que nous appelons Apollon Devin – ne sont jamais limpides.

– Les nôtres non plus. Nous sommes habitués à l'ambiguïté des signes divins. Ce qui est réconfortant cependant, c'est qu'ils ne mentent pas. La difficulté de leur interprétation, s'ils sont semblables, elle devra la vaincre. »

Cette dernière remarque me parut brutale.

– C'est toujours très difficile et angoissant. Elle a dix-sept ans !

– Justement. Ce n'est peut-être pas si pressé. Et puis nous sommes là, prêts à l'aider de nos conseils.

– N'est-ce pas la guerre ?

– Pas chez nous. Du moins pas encore, murmura Samotalos, l'œil sombre.

– Vous êtes les alliés de César. Pourtant il s'attaque à presque tous les États de la Gaule. Crois-tu que, si cela faisait son affaire, il hésiterait à s'en prendre à vous ? osai-je dire, tout en craignant d'avoir froissé sa loyauté éduenne.

– C'est une question que je me suis posée depuis longtemps, admit Samotalos. Mais pour cela, il faudrait le trahir. »

Il resta silencieux et songeur. Je n'insistai pas, mais je sentis que j'avais touché un point délicat.

Un bruit subit et croissant de cavalcade monta de la terre. Un énorme troupeau de chevaux au galop approchait. Il nous dépassait ; des cavaliers romains l'encadraient ainsi que des Gaulois en casaque jaune ; je comptai trois à quatre cents bêtes. Dans le vacarme, Samotalos me cria : « Ils vont rejoindre l'armée de César. Ils passeront par Vienna et Lougoudounon, et peut-être Bibrakté. »

Cette foule de chevaux en hâte vers la guerre me consterna. Quand leur passage effréné eut cessé, nous conversâmes sur Lui [1] le reste de la journée jusqu'à la nuit. Dans ma remembrance nocturne, je retins que pour mon guide gaulois les oracles ne mentaient pas. La sempiternelle question m'agita : pourquoi sommes-nous si obliques nous-mêmes pour les dénaturer ?

1. Pythagore.

5.

Le matin suivant, Samotalos fut prié de procéder à une cérémonie, dont je fus exclus, chez les hôtes qui nous avaient reçus. Plus tard, dans la voiture, nous reprîmes notre entretien sur la jeune fille. Mon interlocuteur, jouant le jeu du secret tacitement partagé sur les oracles et, taisant toujours le nom qu'elle portait, répondait de bonne grâce à mes questions.

– Je m'étonne que ce soit à sa mère que je doive rapporter l'oracle, et non à son père.

– Parce qu'il n'est plus. Il s'est donné la mort. Il n'y a pas d'interdit à te le révéler. Cela remonte à quelques années. Nous étions un grand peuple depuis longtemps en rivalité avec un autre grand peuple, les Séquanes. Un jour, voilà dix ans, les Séquanes vainquirent notre armée, avec le renfort de Germains venus d'outre Rhin, et exigèrent des otages pour nous contraindre à n'appeler à l'aide aucun de nos alliés. Son père, Épadatectorix, fut du nombre des otages et se retrouva prisonnier à Sa Haute Seigneurie Vésontion [1]. Un seul d'entre nous, absent au moment des faits, et qui n'avait pas prêté serment, alla réclamer de l'aide à Rome en vertu d'un vieux traité. En vain. Trois années plus tard, les Germains se retournèrent contre les Séquanes. Ceux-ci nous appelèrent à l'aide. Notre armée et la leur furent battues par les Germains qui

1. Actuel Besançon.

s'emparèrent des otages éduens que les Séquanes détenaient jusque-là. Nous étions presque à leur merci. Sur ces entrefaites, César accourt en Gaule, appelé au secours par certains d'entre nous qui se prétendent menacés par un peuple de l'est, les Helvètes. Ils savent que cet homme ambitieux n'en restera pas là, et souhaitent en réalité le voir porter la guerre contre les Germains, véritable menace pour tous les Gaulois. César règle l'affaire des Helvètes et bat Arioviste. Les otages éduens sont libérés. Quand Épadatectorix rentra de captivité, sa fille avait douze ans. Cela aurait pu être une joie. Ce fut un crève-cœur. Il avait été mutilé par un lieutenant d'Arioviste, un Séquane : la main droite coupée ! S'estimant déshonoré à ses propres yeux comme à ceux de la communauté guerrière à laquelle il appartenait, il se laissa mourir, triste au-delà de toute expression, insensible aux objurgations de ses enfants et de sa femme. Némonia se résigna, mais ses deux filles furent dans le déchirement et la colère. Plus tard, leur grand-père crut bon de rappeler à la plus jeune sa vocation de druidesse et pour la fortifier dans cette voie et dans cette foi, consulta pour elle l'oracle de Lutèce. Quand elle connut la réponse, sa mère, inquiète des termes de la devineresse, doutant et cherchant à s'assurer qu'il n'y avait derrière cela aucune manœuvre ni aucun charlatanisme, me chargea, avec l'accord de son second mari, de dépêcher quelqu'un de mes amis grecs au temple de Delphes. Tu sais le reste. »

J'étais abasourdi que ces Éduens s'en remissent presque aveuglément aux oracles et n'envisageassent rien de mieux que de les corroborer par d'autres, sans que leur vînt à l'esprit l'idée de les mettre en doute, comme bien des gens le font depuis longtemps en Grèce. J'exprimai mon étonnement à Samotalos qui me répondit :

« C'est le prix que nous consentons à payer pour rester proches des dieux. »

Une autre fois, à bord du bac qui nous faisait passer sur la rive droite du Rhône, il évoqua la situation politique de l'Éduie, son pays. Sa vision n'était guère différente de celle de Xénocrate, mais il me fit une révélation qui détermina ma résolution de prolonger mon séjour en Gaule.

– Les Éduens sont très partagés vis-à-vis de César. Ils sont, à titre officiel, les alliés des Romains et, comme eux, se prétendent d'origine troyenne. Bibrakté se romanise, les riches ont des *villas* et s'essaient, sans beaucoup de bonheur, au latin. L'exploitation des mines, le trafic du vin d'Italie et de milliers de marchandises, des produits les plus rares au bois de chauffe le plus commun, tout passe par l'Arar, notre Rhône à nous, et procure à l'état et aux particuliers des revenus considérables. Toutefois, à Noviodounon et même à Bibrakté, un parti se montre de plus en plus impatient du joug romain. Déjà, lorsque César entra en Gaule, notre grand Doubnorix s'opposa aux Romains. César le fit tuer deux ans plus tard. Cette année-ci, la victoire d'Ambiorix incendie le cœur de ceux qu'on appelle les « Rois-de-l'Ombre », des jeunes surtout, prompts à mourir pour la liberté.

– La fille de Némonia, lui demandai-je, que pense-t-elle de tout cela ?

– Je n'imagine pas, me répondit-il en me regardant dans les yeux avec gravité, que tu sois un espion de César. Je commence à te connaître et à t'apprécier. Garde pour toi ce que je vais te dire. Elle est en désaccord – elle et sa sœur Carantia – avec sa famille et sa belle-famille, ainsi qu'avec l'élite éduenne, qui restent attachées à Rome et à César, moins par intérêt que par fidélité aux traités. Une tradition d'honneur oblige les clans militaires au respect de la parole donnée. Cela, les deux filles ne veulent pas en entendre parler. Nous les soutenons. Oui, nous sommes maintenant nombreux, nous les druides, à passer secrètement du côté de la « sédition ». Le péril germain a été

écarté, mais le danger qui vient de Rome nous semble pire. Nous devons envisager de résister à César. Et celle à qui tu penses pourrait bien songer à se prévaloir de l'oracle, s'il est confirmé, pour défendre cette cause. Je ne sais pas si je l'espère ou si je le crains. Carantia, quant à elle, a choisi une forme particulière de résistance. Je te parlerai d'elle une autre fois. Ce qui fait défaut, c'est l'union. La colère couve. Elle pourrait en éclatant unifier les peuplades, mais il nous manque un Ambiorix.

– Si je te comprends bien, je vais arriver à Bibrakté en pleine guerre civile, m'exclamai-je, un peu amer de découvrir cette situation difficile.

– Non ! Il est vrai que nous sommes divisés, mais nous le sommes depuis toujours. Nous devons faire *la part de l'ombre*, comme on dit. Nous avons besoin de maintenir en permanence un équilibre conflictuel. Nous sommes de vrais disciples d'Empédocle : nous vivons le double aspect des choses. L'Amour et la Haine ont à s'affronter "soit que celui-là ramène tout à l'unité, soit que celle-ci disloque et désunisse ce que l'Amour a réuni". En l'occurrence, c'est la haine qui peut nous réunir. Mais rassure-toi, les étrangers pacifiques bénéficient toujours d'un accueil... homérique chez nous.

– Samotalos, tu veux rester libre et tu me fais découvrir un pays encore capable de défendre sa liberté. La Grèce aujourd'hui est soumise à Rome. Elle a jadis incarné la révolte contre la tyrannie et la haine rageuse de l'asservissement. Je suis nostalgique tout à coup », dis-je en proie à un poignant chagrin. « Je ne veux pas que la Gaule ait le destin de la Grèce. Je me sens des vôtres. »

Samotalos me prit les mains et les serra.

– Je te comprends, fit-il compatissant. Tu seras peut-être le témoin de notre insurrection, si toutefois tu ne repars pas tout de suite après l'acquittement de ta mission. Agis comme tu l'entends.

– Je suis prudent à l'extrême, très soucieux de ma vie, et j'ai de bonnes raisons de rentrer en Grèce, mais l'amour de la liberté m'empourpre le cœur.

– Comme tu parles bien ! s'écria Samotalos avec chaleur. Ne résiste pas, dans ce cas, à ton noble désir. Ta vertu est avide de danger, comme toute vraie vertu. Ah ! Vous, les Grecs, vous vous enthousiasmez toujours pour l'Idée.

– La Gaule et sa cause me plaisent. Votre terre pourrait en se sauvant me sauver moi-même.

– Alors sauve-toi en Gaule, cher Philoclès ! »

Ce moment décida de mon destin.

6.

Voilà, Théodote, ce que je me rappelle de nos entretiens pendant les jours de ce voyage qui fut, à mes yeux, si rapide. Je ne vis guère de lieux ou d'hommes qui méritent que j'en parle. La voie plate que nous avions empruntée, accablée de soleil, traversait des campagnes cultivées et des villages peuplés, policés, affairés, où les mêmes couleurs que celles de la première *attégia* prenaient la lumière. Nous étions successivement entrés chez les Voconces, les Helviens, les Allobroges et les Ambarres qui se vêtent de noir, et nous allions bientôt atteindre le territoire des Éduens. Il paraît que nous remontions le long de l'Arar [1] en suivant la fameuse route de l'étain.

Un peu avant la frontière, une jeune femme brune au profil athénien monta à nos côtés. « C'était prévu, me dit mon guide. Elle s'appelle Catilla. C'est ma fille. Je la ramène à la maison. » Elle portait une tunique verte brillante et un manteau à carreaux verts et jaunes. Elle m'adressa la parole en gaulois. Je me rendis compte, à l'écouter sans rien comprendre à ses propos, que jusque-là j'avais eu en conversant avec Samotalos la fausse impression d'être en pays connu, mais qu'en réalité j'étais loin de ma patrie, en terre étrangère, au commencement de l'aventure. Samotalos s'amusa de mon embarras puis mit fin aux inutiles efforts de conversation de sa fille.

1. La Saône.

La frontière était marquée par un arbre peint en rouge. La route s'ouvrait en une vaste zone occupée par des chariots alignés, puis se resserrait en un passage flanqué de deux fortins. Devant, un groupe de Gaulois fit des signes à Samotalos qui leur répondit et se leva. La voiture s'arrêta. Il me dit : « Je dois descendre ici. Laisse-toi conduire ! Sois sans crainte ! Tu es dans de bonnes mains. Nous nous retrouverons à Bibrakté. Catilla t'accompagne jusqu'à la résidence de Némonia et de Ségosous. » Il adressa quelques mots à sa fille qui prit sa place et me sourit, et il me fit un geste de la main. Je lui rendis son salut sans pouvoir articuler un mot. Il m'abandonnait ! La jeune femme me murmura quelques mots incompréhensibles. Sa sollicitude était touchante. Je lui souris, et, cédant à la nécessité, je souris à l'aventure. Des soldats romains sortirent de leur caserne et nous laissèrent passer après un bref échange entre le chef de l'escorte et l'officier. Le soir tombait.

Dès que nous eûmes franchi ce poste, nous entrâmes dans le silence et le mystère. La route se changea presque aussitôt en un chemin creux entouré d'arbres : une voûte formée de vieux châtaigniers dont les branches se rejoignaient épaississait l'ombre, et la voiture descendit le long d'une pente qui semblait s'enfoncer dans des eaux obscures. Elle tourna vers la gauche et longea, sous une trouée, un précipice rocheux bordé d'achillées. L'air était plein de senteurs printanières. Nous étions dans une forêt.

Plus tard, un cavalier que je n'avais pas vu venir surgit à notre hauteur, se pencha à l'intérieur de l'habitacle, lança un bref regard à Catilla, m'examina un moment, puis disparut. Nous continuâmes en cahotant et au bout d'un stade, une sonnerie de trompe retentit, des chiens accoururent sans aboiements et nous entourèrent, escortant au trot l'escorte. Dans la futaie, des lueurs où pas-

saient des ombres humaines apparurent et disparurent. Des voix, des bruits de charrois et de haches, des pépiements d'oiseaux, des fumées frissonnaient çà et là, alertant les sens.

À la tombée de la nuit, après une côte et un dernier virage se dressa un grand bâtiment de pierre, piqueté de têtes de poutres disposées en quinconce. J'avais l'impression d'être observé dans la pénombre par les yeux noirs que constituaient les renfoncements des poutres. En haut s'étalait un parapet en bois peint en couches horizontales que je distinguais mal. Nous pénétrâmes par un porche monumental dans une cour illuminée où une foule de gens élégants se précipitèrent et accueillirent avec des paroles de bienvenue ma compagne et les hommes de l'escorte. Les chiens furent reçus avec presque autant de sollicitude. Au fond, des cavaliers brandissaient des torches et des piques.

Les habitants accourus me regardaient avec surprise et bienveillance. J'eus droit à des saluts virils et brefs : Catilla m'invita à descendre de la voiture et à gagner une salle profonde, toute bariolée, où couvait un feu devant lequel je fus convié à m'asseoir. Loin d'avoir peur, j'étais incapable de penser, assailli de sensations. L'avenir promettait d'être délicieux. Aux murs, une fenêtre en pierre transparente, des panneaux sculptés et peints, des tentures safran, des miroirs, des armes et des enseignes, des consoles portant des coffres, des tables en bois de citronnier et des colonnes dorées ; sur le sol, des peaux et des tapis carrés à petits carreaux verts et rouges. Je pouvais entendre, venant d'une salle voisine, des sons liquides et clairs plus beaux que ceux des lyres. Des flambeaux jaunes brûlaient doucement, un parfum de miel et d'huile de cèdre se dispersait dans l'air voluptueux qui avait l'épaisseur d'une eau ardente et sombre. Des femmes évoluaient dans cette chambre, hautaines, ondulantes comme des poissons. En

passant près de moi, leurs épaules qui se balançaient, leurs hautes jambes parées de robes fluides, leurs cuisses allongées et souples ravissaient mon cœur. Ces femmes riaient avec une gracieuse retenue et ne semblaient pas s'apercevoir de ma présence ; elles échangeaient des paroles d'une roucoulante volubilité en accord avec leur beauté raffinée. Leur sourire semblait éternel. Ce lieu et les êtres qui le peuplaient brillaient d'un éclat d'or.

Soudain, un personnage entra, et ce fut autour de lui une fête pleine de jubilation et de mouvements affectueux. Par déférence, je me levai. L'homme, grisonnant, barbu, dans la pleine maturité, arborait une cotte de mailles sur laquelle était jetée une saie rouge et verte. Il souriait. Ce devait être le deuxième mari de Némonia, celui que Samotalos avait appelé Ségosous. Son regard, cessant par instants de s'adoucir, redevenait celui d'un noble oiseau de proie. Il fit approcher Catilla et lui parla en m'observant. Puis parut, saluée par tous, une femme très belle, brune, aux vastes yeux pleins d'orage. Elle portait une robe verte et noire sans manches. Toute désireuse de lui plaire, elle lui donnait de rapides baisers sur le visage. La joie illuminait cette lente scène intime. Autour du couple, les femmes multipliaient les signes louangeurs et le seigneur échangea avec elles quelques affabilités. Peu de paroles, un murmure. À sa suite affluèrent de nombreux personnages – une quarantaine – : des prêtres richement vêtus, des hommes de guerre en cotte de mailles et, à nouveau, il y eut un échange de gestes déférents, entre eux et lui. Un jeune page apporta au maître des lieux son épée, dont il se ceignit. Puis un prêtre survint. Son regard noir et sa contenance étaient empreints d'autorité et de courtoisie, mais son visage allongé, semblable à la face maigre d'un rhinocéros, rendait sa personne redoutable et rébarbative. D'une voix grave et sûre, il lui adressa quelques mots.

Parvenu à cet endroit de mon récit, je veux indiquer que les paroles des Gaulois acquirent pour moi, dès cet instant, une signification floue ou plurielle, à peu près comme la musique paraît parfois exprimer des sentiments bien précis. Au début de mon séjour, je devinai le sens des paroles que je te traduirai, Théodote, de la façon approximative qui me semblera le mieux correspondre à mon intuition d'alors.

Le prêtre sembla dire quelque chose comme : « Seigneur, je me réjouis de te voir ici » ou bien « Voici que nous te voyons à propos, seigneur ». L'intonation était sereine. À quoi le guerrier, rayonnant, répondit à peu près : « Tu as mon entière confiance » ou peut-être « Veillons à observer le rituel ». Aujourd'hui que je comprends le gaulois, je suis incapable de me souvenir des mots qu'ils avaient échangés.

Et puis le couple s'avança vers moi. L'homme interrompit d'un geste le prêtre qui allait prendre la parole, présenta sa femme et m'adressa des mots que j'imaginai de bienvenue. Je reconnus le nom de Némonia. C'était bien à elle que je devais remettre l'anneau et l'oracle. Je les saluai. La dame s'approcha, dégagea son cou, prit une moitié d'anneau qui y était attachée et, une lueur interrogative dans les yeux, le tendit dans ma direction. En même temps, les familiers du prince formèrent un cercle autour de nous. J'exhibai l'autre moitié de l'anneau et elle, l'ayant saisi, les coudes levés, montra à tous en tournant sur elle-même les deux parties qui s'ajustaient. Toute l'assistance retenait son souffle. Je lui tendis alors le pli cacheté. Elle le remit au prêtre qui l'ouvrit avec solennité. Il appela le page et l'invita à lire les mots écrits. Ce qu'il fit. Je prononçai chaque mot que je savais par cœur en même temps que lui :

Tu sauveras le meilleur de la Gaule
Et le pire te sauvera du pire,

Quand retentira pour toi le bruit
Du plus vieux, Oiseau-Cheval.

Le silence s'ensuivit. Le prêtre lui demanda de traduire. Il s'exécuta. À peine avait-il fini de parler que ce fut un cri général. La cour était bouleversée et apparemment partagée : on s'embrassait ; quelques-uns trépignaient de joie et de rire ; c'était une ovation ; les larmes, les promesses, les serments jaillirent ; on ouvrit la fenêtre et on clama la nouvelle dans la cour ; face à cette allégresse, les courtisans les plus âgés avaient l'air gênés, presque consternés ; les commentaires empressés durent s'arrêter quand, sur l'ordre du prince Ségosous, le page répéta sa traduction. L'explosion de joie anima à nouveau la moitié des assistants. Némonia s'empara du papyrus et s'approcha de moi ; elle me sonda d'un regard profond, dissimula un sourire énigmatique, eut une fugitive expression de tristesse, ouvrit la bouche pour me dire quelque chose, puis se ravisa. Ni elle ni son mari ne manifestaient leurs sentiments. Comme elle se détournait de moi, je ne pus m'empêcher de la prier, en grec : « Mère, quel est le nom de ta fille ? » Elle me toisa, pencha la tête et ferma les yeux avec douceur, puis me lança un regard reconnaissant et amical en haussant les sourcils. J'eus le sentiment qu'elle pouvait aussi bien ignorer le grec que refuser de me répondre. Ségosous glissa quelques mots à l'oreille de Catilla, qui exultait, et se retira avec sa femme, suivi du prêtre et, à mon vif regret, du page, le seul dans cette cour qui semblât savoir le grec. Après quoi, les rejoignirent ceux que l'oracle avait déçus.

Catilla et les belles femmes m'entourèrent et me firent fête, m'offrant leurs joues et leurs lèvres. Je fus adulé, cajolé, honoré comme un vainqueur olympique. Elles me menèrent dans une étuve, d'où je sortis baigné, peigné, parfumé, paré de vêtements soyeux et brillants. La soirée

s'acheva dans un festin où je satisfis à l'excès la soif et l'appétit au milieu de convives bienveillants – ceux que l'oracle réjouissait – ; ils me parlaient et surtout me faisaient toutes sortes de signes. Il est fréquent, comme je m'en rendis compte par la suite, de communiquer ainsi en Gaule. Il est même possible de tenir de longues conversations. Certains y ajoutent des sifflements. Ces gens ne sont pas muets, mais dans diverses circonstances, lorsqu'il est recommandé de se taire, pour des raisons religieuses, ou si c'est simplement par envie de jouer, ils ont recours aux gestes symboliques. J'avoue que la nécessité d'user de ce mode d'expression ne me déplut pas. Il y eut beaucoup de curiosité amicale, de jeu, de rire et de mutuelle découverte dans ce contact. J'aurais aimé apprendre le nom de l'héroïne absente de la fête, mais je ne parvins pas à me faire comprendre.

J'étais le bienvenu dans ce palais. Je pouvais y demeurer autant de temps que je voulais. On me fit comprendre que je disposais d'un appartement, de trois ou quatre servantes et, si je désirais aller à Bibrakté, d'un cabriolet avec cocher. Je me promis de m'y rendre, comptant bien retrouver Samotalos et peut-être voir la mystérieuse fille de Némonia.

Je recomposai mes souvenirs de la journée dans la jubilation.

7.

Le lendemain, vêtu à la gauloise, en tunique bleue, braies bleues et saie rouge, je me mis en route, dans un souple cabriolet, pour la métropole éduenne, entouré d'un garde du corps et de Catilla, en tunique verte ceinte d'une palla rose. Nous quittâmes la forêt clairsemée et un océan de champs apparut, tacheté de hameaux. La campagne était houleuse de collines allongées, vertes, veinées de sentiers. Une première bosse, un ultime bosquet et, à sa lisière, saillit, loin devant, la montagne, qui ressemblait à un crâne émergeant de la terre.

– Bibrakté ! cria Catilla en me montrant du doigt le sommet, le bras levé.

– *Akron dounon*, s'exclama le cocher. Je compris qu'il avait dit « haute forteresse », presque « Acropole » ! Ce furent les premiers mots de gaulois dont je saisis le sens.

Très haute, courant sur le large sommet, le long du ciel, rugissait une immense citadelle ! D'abord je crus qu'elle brûlait, et puis je compris que la couronne de fumée qui l'enveloppait provenait de derrière l'horizon, produite comme par une énorme fournaise invisible. On entendait un bruit de tonnerre assourdi. Ses murailles rougeâtres s'étiraient pareilles à des pinces puissantes et laissaient à peine voir les façades qu'elles enserraient. Sur le flanc droit du mont, les toitures rousses et fumantes des bâtiments formaient une pyramide brûlante, bosselée, craquelée, boursouflée, qui avait l'air de refroidir. En face de

nous, de part et d'autre de la très longue côte que le cheval commençait à gravir et sur toute la tempe gauche de la massive hauteur s'étageaient des manoirs, des champs et des jardins hirsutes. Des séries de frêles plates-formes pour la transmission des messages descendaient d'une large porte noire, s'ouvrant comme un œil dans les hauts remparts de la ville, et enjambaient les maisons et les enclos pour s'égailler aux quatre vents. Des ruisseaux dévalaient les pentes en cascades, à travers des murets de pierre. De vieux petits édifices voisinaient avec des demeures seigneuriales à arcades d'une taille et d'une blancheur insolentes. À mesure que nous approchions, je découvrais un fouillis d'escaliers et de passerelles qui se glissaient de la berme en surplomb des murailles et s'enfonçaient dans les replis plongeants du massif. Une tour inachevée se découpait à l'extrémité ouest des remparts.

Vers la fin de l'ascension, le brouillard de suie s'intensifia dans le ciel et j'eus le sentiment que je ne verrais pas celle dont j'ignorais encore le nom, ni Samotalos, mais que je n'étreindrais que de la fumée et de l'ombre :

Trois fois entre mes mains, ce ne fut plus qu'une ombre...

En revanche, j'eus tout loisir de visiter la ville.

Le cheval fourbu atteignit l'estrade du grand seuil. Il eut encore la force de nous faire passer sous la voûte d'une des deux Hautes Portes surveillées par des soldats qui firent signe au cocher de passer. Pied à terre, enfin. Des chiens aboyèrent. Je demandai alors à Catilla où je pourrais trouver Samotalos. J'insistais sur le nom. Elle comprit ma question et, répétant le nom de son père, me prit par le bras, m'entraîna et, tandis que le garde nous suivait à quelques pas, m'adressa en gaulois une longue phrase que j'interprétai comme une promesse. J'imaginai qu'elle voulait dire : « Samotalos t'attend, tu vas le voir ; j'ai compris que c'est lui que tu veux rencontrer. » Je devais la suivre.

La voie s'évasait en étoile dans des escaliers et des passerelles de bois apparemment provisoires qu'il fallut emprunter. Catilla me montra, sur sa droite, dominant la cité, un bâtiment flambant neuf ceint de colonnes blanches et bigarré de bandes horizontales peintes dans les tons traditionnels noirs, bruns, gris, dorés, rouge feu, jaunes, bleus, jaune et noir, safran et bleu, pies, rouges et enfin verts qui donnait l'impression d'avoir reçu par décrues successives des couches sédimenteuses encore fluides. Il était gardé par des lanciers en tunique verte et saie noire. Elle m'amena sur une très large place prolongée par une immense esplanade légèrement montante, qui se terminait au loin par ce que je me figurai être des écuries adossées aux remparts en contrebas. Au milieu de la vaste déclivité surgissaient trois temples accolés, tout luisants de peintures et de dorures. Ils déployaient des frontons et des voûtes polychromes sous leurs toits pyramidaux. Disposés, là aussi, en strates, le vert et le rouge dominaient. Le vaste espace dallé de ce sanctuaire était alors désert. Ensuite, coupant à travers le haut de la ville, nous dûmes dévaler des degrés, le long d'une rue centrale réservée aux charrettes, par des rampes et des escaliers où les gens circulaient chargés de victuailles. Partant d'un réservoir en bois peint, des canaux sur poteaux et, çà et là, des roues à godets et des conduits en pierre alimentaient les maisons en eau. De chaque côté, des résidences colorées, des temples décorés flamboyants de dorures, des portiques empêchaient de voir l'horizon. Certaines zones ensoleillées, sur notre gauche, étaient encloses de quatre murs rébarbatifs derrière lesquels se cachaient, au milieu de quelques arbres, des demeures solennelles. Nous étions arrivés par la partie la plus élevée de la ville et il n'y avait qu'à descendre. Des mères en robe vert foncé ou brun rouge à longues manches interpellaient des enfants qui chantaient d'une voix aiguë et s'enfuyaient quand ils

voyaient s'approcher des patrouilles de lanciers. Des portefaix pressés nous croisaient, dépassés par des coureurs furtifs qui n'hésitaient pas à bondir du trottoir sur la chaussée. Les passants escortés de chiens nous regardaient à peine Catilla et moi. Très volubile, celle-ci m'invitait à continuer, à regarder, à me repérer, et prononça une ou deux fois le nom de Samotalos. Au-dessus de nos têtes, la fumée s'étirait en rayons comme des cheveux géants dressés et peignés. L'air sentait le feu. On s'habituait au bruit sourd qui montait du fond de la ville. Çà et là subsistaient des chênes et des bouquets de frênes. Sur une place, elle me montra un petit temple vétuste et prononça un nom que je retins en raison de sa similitude avec celui de la ville : Bibractis. De longues allées droites de deux perches [1] de large s'enfonçaient entre des maisons bigarrées, agrémentées d'abreuvoirs de pierre, vers des places où trônaient des fontaines. La ville s'agrégeait de part et d'autre de l'axe central, et, à travers les venelles, je voyais s'étendre des champs peuplés de chevaux, entre les maisons et les remparts. Vers le centre de la ville se tenait un marché résonnant d'aboiements et de sonorités nasillardes où les gens se parlaient âprement. Plus bas, de hauts empilements de bois et de pierres grises assombrissaient la vue. Des ouvriers venaient y charger des charrois qui partaient pour l'ouest de la cité, et, là encore, des silhouettes couraient. Parfois, le sol formait une large terrasse où s'entassaient les habitations et des colonnades, parfois la pente devenait presque vertigineuse et les bâtiments plantés de part et d'autre de l'artère prenaient alors des allures de tours. Un convoi de chariots chargés d'amphores et de tonneaux tirés par des bœufs émergea du bas de la route que nous longions. Des cavaliers les dépassèrent en poussant des cris d'impatience. Sans cesser de descendre, nous rencon-

1. Environ 6 m. (1 perche = 2,96 m.).

trâmes une esplanade. Il y régnait un vacarme cliquetant, répété, mécanique. C'était un quartier de boutiques noires comme des cavernes et d'ateliers creusés en forme de tunnel, remplis d'artisans et d'acheteurs. Une fourmilière ! Des fumées montaient des fours et des foyers. Plus bas, jusqu'au rempart que l'on entrevoyait, des fabriques vomissaient vers le ciel des panaches de poussier à senteur de fer. À travers la porte de la ville ouverte sur la vallée, de véritables nuages grossissaient au milieu d'un fracas de forge. À droite, des tonnelleries s'alignaient en face des murailles.

Nous étions parvenus à la Porte Basse de Bibrakté et je me disais que Samotalos aurait pu choisir un endroit de la ville moins éloigné, quand Catilla me fit comprendre que nous devions rebrousser chemin. Je marquai mon étonnement. Elle se dit, je crois, tout à fait navrée, et me convia à revenir sur nos pas en alléguant encore le nom de Samotalos. Que pouvais-je faire d'autre ? Il fallut me résoudre à remonter le long de l'avenue qui traverse la ville. Soudain, elle prit une allée et s'arrêta devant une haute maison bleue et noire, appela, et me sourit pour me faire patienter. Une femme sortit d'une maison voisine et lui apprit que Samotalos n'était pas là. Nous reprîmes notre montée. Cela devenait désespérant. À la fin de la journée, après d'interminables circuits, je renonçai et nous rentrâmes chez Ségosous. Catilla ne chercha pas à apaiser ma colère. Elle fut confuse, dépitée, puis fâchée.

Au cours de ma remémoration du soir, je me formai une idée assez précise de Bibrakté, de ses rues autour de l'axe, des temples peints, en haut, au sud, des fontaines et du quartier des riches, à l'ouest, du centre où se pressaient les boutiques et les tavernes (c'était là que se trouvait la maison bleue) et du bas, orienté au nord, occupé par les ateliers caverneux. Dans le centre, il y avait une très

grande halle où, en dehors des jours de marché, les gens écoutaient des chanteurs, des conteurs, des musiciens. J'y retournai souvent.

J'étais bien traité, mais j'étais seul. Les seigneurs du lieu avaient entrepris un voyage. Le page était absent. Mes questions, incomprises, restaient sans réponse. Je fis plusieurs fois le trajet jusque Bibrakté, hantant les tavernes et les boutiques du centre, écoutant un jour, avec des désœuvrés, des orateurs véhéments que je ne comprenais pas et, à l'ouest, découvrant une demeure claire où circulaient des prêtres blanc-vêtus suivis de leurs nombreux disciples, un autre, trois fontaines fréquentées par les amoureux, pour échouer toujours devant cette maison bleue et noire à la porte obstinément close. Samotalos n'était jamais là ; parfois, aux dires des voisins, il venait de partir ; d'autres fois on l'attendait : en vain. Il fallait partir le soir avant la fermeture des portes qui grinçaient de manière horrible. Je commençais à connaître cette ville farouche et pénible, bombée comme une carapace de tortue, sans pouvoir jamais parler à quelqu'un qui sût le grec, et j'envisageais avec dépit de repartir en Grèce.

Un jour que j'étais entré dans une auberge, près d'une écurie, à l'angle de la grande voie, Catilla, qui m'accompagnait de nouveau, disparut ainsi que le garde. Assis sur un sac, dans l'ombre, je mangeais la soupe piquante, épicée au fenouil et au céleri, que le cabaretier rieur m'avait servie avec des plaisanteries lestes dont je devinais le sens : « Avec ma soupe, les femmes vont t'appeler Roi-de-l'Amour ! » Pour tromper la mélancolie qui me gagnait, je pris mon cher dodécaèdre. En le considérant, je me réjouissais de sa pure stabilité, quand un jeune serviteur s'approcha, muet et attentif. J'en fis mon auditeur. Il écouta mes remarques sans les comprendre : tous les côtés sont égaux, toutes les faces, tous les angles ; les centres de toutes les faces sont également distants du centre ; tous les sommets

de ses angles touchent la surface du globe dans lequel il s'inscrit. J'étais absorbé dans mes pensées et je vis tout à coup en levant la tête qu'un cercle de personnes regardait le polyèdre en silence avec un respect attendri. Comme il ne se passait rien, je repris mes explications. C'était le sens symbolique prêté aux surfaces qui avait déchaîné nos discussions à Athènes. Ton intervention auprès de Molon me revint en mémoire, mon cher Théodote. Comme toi, j'avais des doutes alors. Est-ce qu'une surface possède un regard, une profondeur ? J'avais du mal à admettre qu'un plan limité fût un esprit en soi. Levant les yeux, je vis une foule attroupée en train de contempler le polyèdre dans un silence comique. Les gens occupaient la rue et se donnaient le mot. Ne sachant quoi leur dire, je continuai mes remémorations. La formule de Molon me revint : « Tout se déduit sans peine et gagne l'assentiment intime de l'intelligence ».

« Pythagoricienne figure ! Tu ne me l'avais jamais montrée ! »

Je me retournai vers celui qui venait de parler par-dessus mon épaule.

« Samotalos ! », m'écriai-je en me levant.

Nous nous serrâmes les mains chaleureusement. La foule aussitôt bourdonna comme un essaim d'abeilles. Samotalos avait dû s'éloigner. Il était navré. Il savait que je l'attendais. Je pourrais bientôt voir la fille de Némonia. Un peu de patience encore. Elle savait pour l'oracle. Le Dodécaèdre l'intéressait, et je dus lui exposer en détail les propriétés du solide, sans avoir le temps cependant d'évoquer toutes ses qualités symboliques.

« Il est fait de douze pentagones : deux aux pôles et une double couronne de cinq qui s'emboîtent de part et d'autre d'un Équateur. La beauté, tu le vois, c'est la forme. C'est un objet qui se manie et dont chaque face, qui peut devenir un pôle, semblable et différente,

développe la faculté de méditer et de se souvenir. Pas de commencement et pas de fin. Tu pars d'où tu veux. Rien n'est plus beau ni plus parfait, et regarder dans le calme les pentagones assemblés intensifie le sentiment de bien-être, procure l'évidence que le Beau est la qualité du Tout, conduit vers une sagesse qui est au-delà de l'apparence et va jusqu'à la pensée de l'Être. »

Il voulut que je développasse tout cela devant ses confrères. Il traduirait. Il se proposa aussi de me conduire auprès d'un druide qui me montrerait un œuf très particulier que je devais voir à tout prix. Je pensai aussitôt à l'objet dont les Massaliotes m'avaient parlé. L'ennui, disait-il, était que le druide en question ne savait pas le grec et qu'il ne pourrait pas, lui, Samotalos, assister à l'entrevue. « Nous verrons comment faire, avait-il conclu. Je vais rester un certain temps auprès de Ségosous. »

Nous refluâmes jusqu'à la place des trois temples, escortés par une foule loquace que le dodécaèdre avait mise en émoi. Catilla réapparut et fit fête à son père. Elle me prit le bras tendrement.

Comme nous entrions chez Ségosous, je demandai à mon guide s'il pouvait, le temps de son séjour, m'apprendre la langue gauloise. Il accepta avec enthousiasme.

La nuit, j'explorai, en pionnier, pour mon compte, les propriétés les plus ésotériques du solide.

8.

Telle fut ma découverte, toute pacifique, de la Gaule libre et de Bibrakté. Je me promenais sans comprendre grand chose à cette contrée pleine de hameaux, de fermes et d'élevage de chevaux. Dans les villages, j'étais frappé par l'acuité des yeux des gens, les couleurs éclatantes de leurs costumes et de leurs bonnets et le nombre de chiens. Le pays était quadrillé militairement et parcouru de belles routes empierrées. Des autels ornés d'offrandes et de bandelettes peuplaient les carrefours. Plus tard, Samotalos et d'autres m'indiquèrent son organisation. Je te l'expose sans attendre. L'Éduie est, avec une centaine d'autres, un état libre. De large étendue, c'est sans doute le plus puissant de la Gaule. Ce royaume, un siècle et demi auparavant, est devenu une cité, divisée en sept districts aujourd'hui, dont celui de Bibrakté, la capitale, assise sur son massif montagneux. Les autres possèdent chacun un fort principal ou un port fluvial. D'est en ouest s'étend le district de Dékétia, un port sur la Loire ; au nord celui de Dounon, appelé « La Défense » ; à l'est Kabilonnon, un port sur l'Arar ; à l'est, plus au sud, Matisko, un autre grand port sur la même rivière ; au sud Dounon dit « La Montagne » ; enfin, au sud-ouest, Divavos. Chaque district, qui regroupe plusieurs tribus, est administré par un magistrat. Ces magistrats se réunissent avec les chefs de tribus pour élire annuellement un archonte qui siège à Bibrakté. Cet archonte (son nom était Valétiacos cette

année-là) délègue ses pouvoirs militaires à des stratèges, dont un commandant des cavaliers, en l'occurrence Ségosous.

Pendant les mois qui suivirent, hébergé sous le toit de Ségosous et de Némonia, voyageant, le jour, avec Catilla qui se faisait de plus en plus tendre avec moi, dans les bourgs et les campagnes d'alentour, où je ravivais mes connaissances en matière d'arbres, de plantes et d'oiseaux, accueilli à Bibrakté comme un nouvel Anaximandre chaque fois que je m'y rendais, j'apprenais avec enthousiasme, en fin d'après-midi, la langue gauloise et sa musicalité éclatante, sous la férule de Samotalos qui logeait sur place. Ma mémoire exercée et l'intensité de mon apprentissage firent que je sus assez vite m'exprimer sans trop de difficulté dans cet idiome dont les ressemblances avec le grec m'émerveillaient. Mon maître me proposait tantôt d'approfondir certain vocabulaire, assez spécialisé à mon sens, (« Tu auras besoin de connaître ce qui concerne les oiseaux », me disait-il un jour), tantôt de construire des phrases et de les répéter en les allongeant peu à peu de circonstances. Le soir, pendant les réceptions, comprendre de mieux en mieux ce que disaient mes différents interlocuteurs donnait une intensité miraculeuse à la conversation.

Je vivais dans l'ambiance violente du pouvoir. Ségosous exerçait ses hautes fonctions avec efficacité, et la cour de son palais retentissait sans cesse d'un tumulte discipliné de cavalerie et de chars rapides qui arrivaient et repartaient au gré des ordres. L'ambiance à la fois guindée et élégante des festivités nocturnes exigeait des hôtes permanents, comme moi, ou occasionnels, une parole contenue, spirituelle et plaisante, ou plutôt inspirée et poétique. Il y avait beaucoup de musique ; nous dînions couchés, comme en Grèce et en Italie. Le maître des lieux ne recevait pas

moins de vingt personnes à sa table, d'une façon royale ; il traitait les légats romains sans obséquiosité, comme des compagnons d'armes, mais s'adressait à eux en gaulois avec le truchement de Bounis, le page, parlant grec et latin, ou de quelques Romains. Ils échangeaient des nouvelles de Rome ou discutaient de points de philosophie, d'histoire et de littérature. J'avais quelquefois mon mot à dire, mais mon gaulois restait limité. Quant aux mets, ils étaient délicieux. Je refusais huîtres, thons de Chalcédoine, murènes de Tortessa, mulets assaisonnés de *pippali* et de cannelle, mais je goûtais aux tétines de truie et au bœuf bouilli, et je me repaissais de prunes de Damas et de dattes d'Égypte. Mes commensaux usaient largement des différents vins dont je m'abstenais, à la surprise peinée de mes hôtes.

Pendant tout l'automne affluèrent des nouvelles inquiétantes concernant César et son armée. Ambiorix était insaisissable (je voyais que cela plaisait, bien que la discrétion fût de mise). César approchait ; Labiénous, son lieutenant, passerait ses quartiers d'hiver à Agédinkon, chez les Sénons, un des peuples voisins des Éduens, avec six légions, deux autres campaient déjà sur le territoire des Lingons, autre peuple voisin, et deux autres surveillaient les Belges. Les événements de la fin de l'année m'empêchèrent, hélas ! d'aborder les *Chants* que, selon Samotalos, tous les Gaulois « libres et renés » connaissent par cœur. Partout, en Éduie et ailleurs, régnaient la haine et le désir de vengeance et de guerre. Un Sénon, Acco, avait été outrageusement exécuté à Dourocortoron chez les Rèmes où *l'Assemblée de toute la Gaule* avait dû se transformer en tribunal romain. Le mot d'ordre, chez Ségosous, était de ne pas faire allusion, du moins devant lui, à la situation politique. Je sentais bien cependant le malaise de Samotalos, qui s'absentait de plus en plus. J'ajoute que j'étais sans

cesse frustré de ne jamais rencontrer la fille de mes hôtes, qui étudiait, m'assurait-on, chez les Carnoutes, mais mon précepteur m'avait plus ou moins laissé entendre que son retour coïnciderait avec la fin de mon apprentissage.

DEUXIÈME PARTIE

L'Œuf, le Nombril
et les douze pentagones

1.

Cet hiver, les « Longues-Voix » ont eu beaucoup à faire entre les Alpes et Bibrakté. Les nouvelles en provenance de Rome volent à travers les monts et les plaines et atteignent Kounodounon, « Fort-aux-Loups » (c'est le nom de la demeure de Ségosous), presque en même temps que Bibrakté. Je transcris les messages successifs tels qu'ils sont arrivés depuis la quinzaine de jours qui a suivi le solstice :

« *De Doubnacos à Valétiacos, Juge Suprême, et à Ségosous, Chef de l'armée : Ont éclaté émeute et incendie à Rome après le meurtre de Poublios Clodios survenu le 13e jour, 2e quinzaine de* doumanios. »

« *La foule de Rome réclame devant les maisons de Couintous Metellos Scipion et de Pompée pour eux deux le consulat.* »

« *Est revenu Milon, chef des tueurs de Clodios, à Rome. Sont morts beaucoup d'hommes.* »

« *Caton fait appel à Pompée pour rétablir l'ordre. 6e jour, 1re quinzaine de* riouros. »

Samotalos et Bounis, le page interprète, m'ont expliqué le sens qu'il convient de prêter à ces informations. César est en perte de crédit à Rome. La mort de sa fille Joulia, qu'il avait mariée à Pompée, et celle de Crassous, le troisième homme avec qui il avait contracté une alliance pour s'emparer du pouvoir, l'ont séparé de Pompée, et le Sénat s'efforce de reprendre la situation en main. Pompée n'a pas vraiment les mains sales ; c'est un homme intègre, qui

bénéficie du soutien non négligeable de Caton, personnage austère, intransigeant défenseur de la République, ennemi juré de César. Il devrait donc manifester sa loyauté à l'égard du Sénat et se détourner de César. Les espoirs que certains fondent à l'heure actuelle en Gaule viennent de l'idée que César va être contraint, pour restaurer son autorité, de rester en Italie le temps qu'il faudra, et de laisser en Gaule ses dix légions sans stratégie définie.

Les nouvelles mettent un jour, parfois deux, pour nous parvenir de la Provinkia.

Beaucoup de hauts personnages se sont succédé depuis, chez Ségosous. On m'a dit les noms, que je ne savais pas encore traduire, de Litaviccos, Viridomaros, Éporédorix, Liscos, Arébrignos, Cotos et même Valétiacos, le Juge Suprême, qui est plus qu'un juge : c'est le titre du premier magistrat de la cité des Éduens. Chaque entrevue est l'occasion d'une réception protocolaire à laquelle je ne participe pas.

Le palais, consiste autour d'une cour carrée, en quatre constructions d'environ deux plèthres [1] de côté. Quand on est dedans, on voit, en face, courir sous l'étage troué de vingt petites fenêtres en pierre spéculaire séparées par des croisillons blancs une galerie couverte à balustrade avec huit ouvertures très hautes à deux vantaux. Dessous, à rez de terre, leur correspondent huit grandes portes. Sur les côtés, réservés aux chevaux, s'alignent deux bâtiments de mêmes dimensions partant de deux tours latérales (je suis logé dans celle de l'est) jointes entre elles par un quatrième corps de bâtiment qui est percé en son milieu d'une haute porte charretière. Tous les murs rutilent des douze couleurs. Sur la toiture de bardeaux bruns se posent des corneilles.

1. Environ 60 m. (1 plèthre = 29,6 m.).

De l'autre côté de la route surgissent deux tourelles. L'une est le point d'arrivée des plates-formes, où des Longues-Voix campent en permanence, assis sur des fagots, l'autre, de forme oblongue, est un colombier environné de pigeons, de chardonnerets et de grives, propriété des filles de Némonia. Un homme blanc-vêtu, toujours couvert d'oiseaux piaillants, y vaque.

Au moment du solstice, il y a eu une célébration et un échange de souhaits. « Nouveau soleil ! », n'a-t-on cessé de se dire.

2.

Ce matin, il a neigé. Le froid s'accentue. Il faudra, dans les prochains jours, m'assure-t-on, mettre des crampons aux sabots. Dans la cour, Bounis m'apprend que Carantia vient d'arriver. Elle est dans l'appartement de sa mère et désire me voir. Je me hâte vers l'antichambre. Devant le foyer où je me suis retrouvé la première fois, voici que me parviennent les éclats d'une voix suraiguë. Sans comprendre ce qui se dit, je devine une violente querelle entre Carantia et sa mère, dont l'intonation moins haute se veut tour à tour apaisante et impérieuse. Une interruption. Une porte claque. Un bruit de pas. Au moment où je me retourne vers l'entrée, une silhouette apparaît. C'est elle. Ses cheveux forment une crinière presque rouge, ses yeux verts étincèlent, de ses épaules glisse à terre une pelisse qui découvre ses bras nus chargés de bracelets. Un suave parfum égyptien envahit l'espace. Elle porte les mains à ses boucles d'oreille dans un geste de coquetterie, et son regard vacille en rencontrant le mien : ses prunelles remontent sous les paupières, comme si elle allait s'évanouir, mais ses yeux retrouvent leur acuité et elle me regarde par dessous ; un sourire d'intense plaisir fait un pli mutin à ses joues et elle détourne son visage, dissimulant sous sa main je ne sais quelle confusion.

« Toi, le Grec, il paraît que tu parles gaulois. Le parles-tu, *loquérisné* ? ».

Sa voix a des inflexions d'autant plus caressantes qu'elle blèse les mots. Elle rit.

– Oui, du moins j'y tâche.

– *Missa fio* [je me rends compte qu'elle mêle au gaulois le latin, que je comprends mal], un jour seulement. Quelques heures à peine. Pas le temps d'attendre Samotalos. Deux choses – tu les diras à Samotalos – dès son retour. Deux précieuses choses. Promets-moi ! ».

Elle est secouée d'un rire de plaisir.

– Je promets.

– C'est vrai ! Tu parles gaulois ! Tu les retiendras ! *In pectous tououm démitté* ! » Elle rit de nouveau.

– Oui.

– Il paraît qu'il a confiance en toi. Moi j'ai confiance en lui, mais je ne te connais pas. Ces deux choses, tu ne les diras qu'à lui, *illi soli.* » Elle rit encore, et son sourire se mue peu à peu en un rictus de menace.

– Il n'est rien que je ne...

– Si tu me trahis, je te fais arracher les yeux et je te coupe la langue, *mi okellé.* »

À cet instant, un officier romain apparaît et s'arrête à la porte. Elle réagit aussitôt avec colère.

« *Abi in malam kroukem* ! », s'écrie-t-elle.

Sans demander son reste, il recule et sort dans la cour. Elle respire fortement. Incapable de se calmer, elle bat l'air de ses poings, et chuchote d'une voix rauque : « Deux choses, homme grec. Je n'ai pas de chance, ici. Écoute ! D'abord – c'est de ma sœur – : le moment est venu. Le jour est fixé. Le roi sera là. Tu comprends ? Le moment est arrivé. Le chef-roi n'attendra pas. Cela, c'est la première chose. Tu comprends ?

– Je crois, oui.

– Tu crois ? Quel bonheur ! Sois plus vaillant, *amor* : ne crois pas seulement, transmets ! Le moment est fixé et le chef est prêt.

– Oui, j'ai compris.

– L'autre chose à lui dire – c'est pour ma sœur surtout – Le Séquane est à Samarobriva. Répète ! Tu ne le dis qu'à Samotalos !

– Le Séquane est à Samorabriva.

– Sam*aro*briva ! Répète !

– Samarobriva. Il doit le dire à ta sœur.

– C'est bien cela. Tu as compris. »

Son humeur est telle que je n'ose lui demander le prénom de sa sœur. Elle sourit maintenant.

« D'où viens-tu ? de Massalia ? » Sa voix devient douce et charmeuse. Elle me regarde à nouveau par dessous, tête penchée, allongeant ses lèvres en une moue interrogative.

– D'Athènes. Je suis arrivé par Massalia.

– Oh ! Athènes. "La cité rayonnante de gloire, couronnée de violettes et digne de chants, rempart de la Grèce, fort divin...". Tu vois, j'en connais le meilleur. »

Ses yeux pétillent de malice : elle se réjouit de ma surprise d'entendre les vers d'un poète grec traduits en gaulois.

– Femme, tu es belle et savante...

– *Mé miséram.* N'oublie pas les deux choses, homme grec. *Amabo.* Je t'aimerai. »

Elle ferme les yeux et se tient en face de moi. Elle a joint les mains. Ses bras nus frissonnent. Quelle contenance dois-je adopter ? Qu'attend-elle ? Elle rouvre les yeux et lit dans les miens l'attirance qu'elle m'inspire et que je m'efforce aussitôt de cacher.

– Tu es courtois et je suis devine-désir. Un autre aurait tenté de m'embrasser. Je n'aime que les hommes courtois et raffinés. Les timides, non. » Elle rit d'un rire chantant.

– Ai-je le droit de te poser une question ? lui demandé-je.

– N'hésite pas. *Loquéré* !

– Pourquoi est-ce à moi que tu confies tes messages ?

– Mais, Prince troyen, il y a avantage – Samotalos me l'a dit – à te confier des choses, parce que personne n'imagine que tu puisses être un messager pour les Gaulois. Un Grec parle grec. Qu'un Gaulois parle grec, c'est possible. Oh oui ! Mais toi, que tu parles comme nous, non ! Qui va se méfier de toi ? Dissimule ce savoir tant que tu le peux. Ma mère ne sait peut-être même pas que tu pratiques notre langue. Tu voulais l'apprendre et Samotalos a dû penser que tu pourrais l'utiliser. *Sic.*

– Il ne m'a rien dit !

– Oh ! cela, c'est les druides. Ils font toujours ce qu'ils veulent, et ils disent qu'ils font faire ce qu'ils veulent à ceux qui le veulent sans le savoir. Tu le sais maintenant. *Nounc, nounc* ! » Elle rit encore d'un rire cristallin qui me désarme.

– Si c'est ce que…

– Tu es beau, lance-t-elle en reculant. » Elle défait sa tunique et dans un geste soudain me montre ses seins. Son sourire est rayonnant de plaisir : « Regarde ! » dit-elle.

Je n'en crois pas mes yeux. Je m'interdis de la contempler. J'ai honte.

– Femme !

– Je suis ta servante, murmure-t-elle. Mais tu n'auras pas mon amande. »

Elle me regarde dans les yeux, souriante, prend un air implorant puis éclate de rire. Elle se rajuste, ramasse sa pelisse et quitte la pièce, me laissant effaré.

Le soir, remis de mes émotions, je répète, en grec, les deux messages à Samotalos.

– Carantia, lui dis-je, est une fille sous…, un peu… (je cherche mes mots)…

– Folle. Elle ne l'est pas. Elle vient des quartiers d'hiver romains de Samarobriva. C'est la maîtresse de Couintous Cicéron, un haut personnage de l'état major de César. Le

moyen qu'elle a trouvé pour s'approcher de l'ennemi a été de le séduire. Elle apprend beaucoup de choses. Elle avait une permission d'un jour pour venir voir sa mère...

– Et se servir de moi ! »

Il me répond laconiquement que c'est un risque minime qui doit me plaire et prétend ne pas pouvoir m'en dire plus pour ma propre sécurité.

– Mais enfin, riposté-je, je ne suis pas stupide. Tout le monde sait que je te suis proche et l'on doit se douter que je suis de votre côté.

– Personne ne sait de quel côté je me trouve. Je suis druide, ici. Il n'y a pour l'instant, à Fort-aux-Loups, que ma fille, les deux sœurs et toi qui soyez dans le secret.

– Je partage un grand secret !

– En effet.

– Alors, ce chef qui se découvre, tu peux au moins me dire qui c'est. Ambiorix ?

– Non. Attends encore un peu !

– On ne me révèle rien. Votre méfiance tarde à devenir confiance ! »

Il demeure un moment sans parler. Puis il prend une décision.

– Voici ce que je te propose, me confie-t-il en baissant soudain la voix : tu vas chez les Bitouriges à la frontière de notre pays, et tu y rencontres sa sœur...

– Dont je ne connais toujours pas le nom !

– Tu vas le savoir. Tu pourras y faire la connaissance de Vercobios, le druide que ton dodécaèdre intéresse. Il faudrait que tu partes dans la deuxième quinzaine ou dans un mois.

– C'est le prétexte que tu as trouvé. Mais quelle serait ma mission ?

– Aucune mission.

– Qui est ce Séquane dont Carantia a parlé ?

– Tu t'en doutes, celui qui a causé la mort de leur père. Nous ne pouvons pas les empêcher de se venger. Carantia a retrouvé sa piste.

– Parce qu'il y a en plus cette affaire de vengeance ?

– C'est certain. Je dois t'avertir que le danger est devenu réel. La Gaule, mon cher Philoclès, se révolte enfin tout entière. Les Longs-Yeux et les Longues-Voix sont sur le qui-vive. Nous attendons le signal. Tu n'as rien vu venir, car nous sommes ici, en Éduie, dans un pays de secret : trop d'yeux, trop d'oreilles ! Nous voulions te garder pur. Je te le redemande avec ferveur : si tu penses que la cause de la liberté de la Gaule qui va se jouer maintenant mérite ton soutien, veux-tu bien être le témoin et l'historien de ce qui se prépare ? Réfléchis ! Tu es libre de décliner. Je t'envoie peut-être au cœur du danger en t'invitant à la rejoindre. Sache aussi que les Éduens restent officiellement avec les Lingons et les Rèmes du côté de César. Mais "dans les profondeurs remue la Serpente", comme nous nous plaisons à dire. Partout les chefs de tribu et de pays s'allient, et, chez nous, les "Rois-de-l'Ombre" sont très actifs auprès des plus forts. »

Je ne me vois pas refuser de défendre la liberté, même si j'ai le sentiment d'avoir été manœuvré. Après tout, j'ai été jugé digne de l'être.

– J'irai où tu me diras d'aller.

– Gloire des dieux ! Je te remercie, Philoclès. Il faudra te rendre ensuite à Sa Seigneurie Kénabon avec Vercobios. Je t'expliquerai l'itinéraire. Tu disposeras aussi de toutes les sources d'information possibles. En attendant, puisqu'il nous reste du temps, es-tu d'humeur à aborder la question des équivalents des noms associés aux verbes ?

– Plus que jamais, mon cher Samotalos ! La langue gauloise ne doit pas avoir de secrets pour moi. »

3.

Deux jours plus tard, Samotalos, qui attend un message, me fait visiter la tourelle terminale des Longs-Yeux. Au pied, une garnison qui nous laisse monter à l'échelle ; au sommet, deux hommes pour guetter et deux autres pour crier. Des feux peuvent suppléer les paroles en cas de vent ou si c'est la nuit. Il y a donc en haut une sorte de chaudron où couvent des braises avec, à côté, du bois, des frondaisons fraîches et un panneau de planches. Le code visuel est vocalique : chaque moment lumineux, bref ou long, est obtenu par l'interposition du panneau. Le son *a* est constitué par un éclat long, *ca* par un éclat bref suivi d'un éclat long, *ga* par deux signaux brefs et de l'éclat long... Le système de Polybe, auquel je pense, est inconnu ici.

Tout à coup, un des Longs-Yeux nous intime par gestes l'ordre de nous taire. Il montre au loin, à un bon stade, une plate-forme sur laquelle un guetteur minuscule agite les bras. Un vol d'étourneaux le voile durant un instant. Au bout d'un moment, les premières syllabes nous parviennent tremblantes, un peu rauques et, pour ainsi dire, ailées : « *De Sou-ros à Sé-go-sous : dans Ké-na-bon Sous-sious, Ro-main, tu-é ce ma-tin... Guerre et Vic-toire* ! ».

Samotalos descend aussitôt et m'entraîne au palais devancé par un messager de la tourelle.

– Qu'est-ce que cela veut dire ? lui demandé-je.

– Cette fois, c'est la guerre ! Je dois partir. Ne te fais pas de souci. Attends mon retour, je te prie. Des milliers d'esclaves

cultivaient le blé pour le compte des Romains sur les terres de Sa Seigneurie Kénabon. On vient de tuer leur maître, Caious Foufious, qui préparait là-bas le ravitaillement de l'armée de César pour tout l'été. Si les légionnaires sortent de leurs quartiers, ils vont manquer de blé !

Au fait, le nom du chef suprême est *Vercingétorix*. Retiendras-tu ce nom ? »

Voilà un mois que je ronge mon frein à Fort-aux-Loups, condamné à l'inaction et à l'attente. Catilla vient me tenir compagnie et m'apprend au fil des jours, dans la chaleur du feu qui brûle en permanence près de la table à laquelle j'écris, les événements de ce début d'année. À Rome, le Sénat a nommé Pompée consul unique. Cela ne doit pas arranger les affaires de César, qui n'a pas le droit de se rendre dans la capitale.

Après la tuerie de Kénabon, applaudie comme un acte vengeur d'une nouveauté exaltante, où le curateur aux vivres romains a été massacré ainsi que d'autres trafiquants un peu partout, les peuples gaulois se sont révoltés tous ensemble dans une fraternité enthousiaste : Carnoutes, Arvernes d'abord, puis les voisins des Arvernes : Lémovices, Cadourques, Pictons, et les voisins des Carnoutes : Tourons, Aulerques, Sénons, Parisiens. L'ivresse de ce mouvement gagne les peuplades du Couchant. L'Éduie ne participe pas de cet emportement, forte de sa puissance. Je découvre néanmoins une effervescence politique inaccoutumée quand je vais à Bibrakté, où l'on se bat en pleine rue. Catilla me déconseille d'aller dans la maison bleu noir : elle est surveillée. Je descends alors chez les métallurgistes dont le quartier exulte. Autour d'une haute pierre pyramidale, sous laquelle vit une serpente, dit-on, la fabrication d'armes s'intensifie. Je m'y suis fait des amis et je parle souvent avec un bronzier un peu prêtre, Cominios, qui aime m'apprendre les termes gaulois

relatifs aux armes et aux arts du métal. Il a la réputation de savoir battre monnaie mieux que quiconque et, quand il passe le long des échoppes dans l'exercice de sa fonction, il célèbre « la joie de la Gaule », comme il dit, en distribuant des coups de marteau sur l'enclume de ses compagnons, s'attirant leurs réactions enjouées ainsi que celles des passants. Il sait aussi verser sur le métal des couleurs qui deviennent inaltérables. Je lui ai montré le dodécaèdre. Il l'a bien examiné. Il me propose de le reproduire avec des ornements. J'ai gardé en mémoire ce qu'il m'a indiqué sur les couleurs. Il a exprimé là, je crois, une vision traditionnelle.

« Les couleurs, moi, je dis que c'est comme les voix dans les mots ou le vent dans les branches. Le noir, tu le crois ou non, est fier de sortir de sa faude. Le brun souffle la terreur, pas de doute. Le coquelicot pousse à la guerre, mais le sainfoin, lui, t'enfourne au fond de la forge en plein feu. Le bleu, bien sûr, il creuse les songes. Le jaune couplé au noir, ah ! là, c'est la cruauté. Le vert, notre teinte à nous, échauffe la fécondité. Le gris, baé ! hésite entre le poil des dieux et le poil des hommes. Le séneçon, voilà la nuance divine, comme l'or ! Le safran, ah ! si tu veux le savoir, il apporte la transe. »

Bounis m'a aussi expliqué, un jour que je lui demandais le sens de son nom, quelles étaient les principales familles des Éduens. Nous parlions en grec.

– *Bounis*, cela veut dire “le Durable”. Mes parents m'ont souhaité une longue vie. C'est comme vous, en Grèce. Le sens de vos noms, vous y êtes attentifs ! *Philoclès*, oui, « Ami de la gloire », bon ! C'est le nom de ton grand-père ?...

– Oui, bien sûr.

– Eh ! bien, ici, tu vois, partout en Gaule, le nom compte aussi. D'abord, il change de père en fils. Jamais le même. Presque. On en comprend le sens. Il nous sert à nous présenter. Il dit quelque chose tout de suite. Il nous

sert à nous aussi. Nous sommes notre nom. Enfin, nous faisons le choix de l'être ou non. La famille change de nom à chaque enfant. On dit quand même "fils d'Untel", comme chez vous. Il y a des familles très anciennes. On peut remonter loin, grâce aux chanteurs de louanges, très loin dans le souvenir "des pères des pères des pères", mais c'est toujours des noms différents. Tu as des chanteurs qui récitent par cœur des brassées et des brassées de noms, et ils remontent – Ha ! cela, c'est la grande fierté – jusqu'aux fleuves et jusqu'aux dieux. Mais enfin, aujourd'hui, ce qui attire l'honneur, à incliner la tête, c'est l'acte glorieux qu'on a accompli dans sa vie. Cela peut changer le nom, mais il faut un druide. La famille éduenne la plus antique est celle d'Épadatectorix. Tu la connais. Après, tu as celles de Souros et d'Arébrignos. Les plus illustres ont comme têtes Diviciacos – il y avait aussi son frère Doubnorix, *Roi-des-Ténèbres*, oui, tu as bien compris ; il est mort voilà deux ans –, et puis Cotos et son frère Valétiacos – oui, le Juge Suprême actuel –, Éporédorix le Vieux, qui n'a rien à voir avec un autre Éporédorix qui a un frère, Catoumaros. Et puis Litaviccos et ses frères. Cavarillos, et Anorbos, et puis Ségosous et son fils Convictolitavis que tu n'as pas encore vu, Viridomaros, très proche de Diviciacos, et d'autres. Tu les verras ici ou à Bibrakté. En tout, cela fait une vingtaine de noms. Et chaque nom a un sens, tu comprends.

– Oui. Cotos "Vieux", Cavarillos "Géant".

– À peu près.

– Et ceux dont le nom se termine par *rix* ? lui demandé-je.

– Ils sont tous de lignée royale et ils peuvent avoir l'ambition de devenir rois, si la tribu le veut et le prescrit. Et il faut aussi que tu saches, sur le ton des… comment te dire ? Tu as sans doute remarqué que lorsque nous disons le nom de quelqu'un, nous y mettons une certaine intonation, c'est l'accent de solennité. Eh ! bien, il nous suffit

de supprimer cette intonation, de ne mettre aucun accent d'aucune sorte et de ralentir notre articulation pour que le nom cède la place à son sens, comme un mot ordinaire. Quand je dis, comme cela : "Boúnis", tu entends mon nom, mais si je prononce doucement "Bounis", sans accent, cela devient "Durable". Tu comprends ? »

Je n'avais pas prêté attention à cette accentuation neutre ou solennelle : en gaulois, un nom propre privé de son accent invite à ne retenir que sa signification. Je m'efforcerais donc de traduire en grec les noms gaulois, quand ils me seraient dits de cette façon. J'ajoute que cette langue, si fertile en accents, supporte très bien cette suppression et même en joue : certains n'appellent leurs interlocuteurs que de leur nom *désaccentué*, si je puis dire, dans une intention familière ou amicale. J'ai usé de ce procédé, moi aussi. Je me dis que c'est le moyen que les Gaulois ont trouvé pour faire apparaître le sens de leurs noms qu'ils ne voient jamais écrits.

Une autre fois, il m'apprend que la Gaule connaît des Jeux et des Concours, non pas d'athlètes, mais de combattants et que les *Héros-des-Guerriers* sont, ici, aussi fameux que nos Vainqueurs olympiques, qu'ils sont anoblis et reçoivent des commandements. Un autre jour, il m'instruit sur les grades et les insignes de l'armée, l'éduenne et la romaine, et les différentes tactiques utilisées de part et d'autre. J'apprends qu'un soldat se dit un *crépu* et un officier un *bouclé*. J'apprends encore que Ségosous a fait étudier les différentes manœuvres de César.

À mon retour au palais, un soir, Samotalos et Bounis m'attendent près du feu dans la grande salle du rez-de-chaussée et m'accueillent avec une joie qui égale la mienne. Nous parlons grec.

– Philoclès, bienvenue et santé ! Tu pars demain avec la cavalerie commandée par Ségosous, m'annonce Samotalos avec un sourire que dément son regard grave.

– Pour où ?

– Le territoire des Bitouriges. Nous leur portons secours. Nous ne pouvons laisser nos voisins et amis à la merci de ce Vercingétorix, un Arverne, qui veut les contraindre à entrer dans sa coalition. Caious Vibious Pansa et Caious Hirtious sont venus nous le demander, et nous ne saurions rien leur refuser. »

Ce langage en contradiction avec ses sentiments profonds m'avertit que Bounis n'est pas dans le secret et qu'il doit lui donner le change. J'accepte. Dès que Bounis nous quitte, il m'expose la situation. Les Éduens, au plus haut niveau, n'approuvent pas la désignation de l'Arverne comme chef suprême ni le plan qu'il veut mettre en œuvre, moins sans doute par fidélité à Rome, pour la plupart en tout cas, que par crainte de perdre leur suprématie dans une aventure qu'ils jugent trop risquée. D'autres auraient préféré, il y a peu, que ce fût celle que les oracles ont élue qui prît la tête de l'insurrection. Elle aurait incarné la Bataillante, la face sanglante de la déesse. Mais elle a fait savoir qu'elle ratifiait le choix de Vercingétorix comme chef-roi. Elle l'a déjà rencontré en secret et le soutient activement. Les « Rois-de-l'Ombre », ses partisans, prétendent que c'est Vercingétorix qui obéit à ses ordres. Toujours est-il, qu'elle est devenue, à leurs yeux, la championne de la liberté qui doit briser l'alliance entre Éduens et Romains. Avant cela, il faut faire basculer les Bitouriges dans la confédération. Ils ne demandent que cela. Vercingétorix est en route vers leur territoire pour leur forcer la main. Eux, jouant les peuples attaqués, nous appellent au secours. Ségosous se porte vers eux, sans état d'âme. Ses ordres sont clairs et il a l'âme militaire. Mais Samotalos gage que ce sera une promenade. Elle a aussi manifesté le désir de me rencontrer. J'en suis honoré. Est-ce vrai ? N'est-ce pas encore une manœuvre de Samotalos ? Il m'a dit qu'elle entrera en contact avec moi au cours du faux combat qui se livrera chez les Bitouriges. Je dois absolument me munir du dodécaèdre.

4.

Le boute-selle s'effectue à l'aube. On m'a intégré à l'escorte de Ségosous et je suis placé juste à côté de Bounis et d'un prince de la guerre tout chamarré, un peu étonné de ma présence. Les cavaliers et leurs montures s'alignent le long de la route à perte de vue. À la sonnerie, tous montent et l'escorte passe devant les cavaliers qui se regroupent derrière nous en escadrons. Mon cheval bai est allant, il a une bouche à pleine main. La cavalcade s'accélère et, passé un bois, nous atteignons un vaste pré où se tiennent une troupe très nombreuse de fantassins, des fourgons et le gros de la cavalerie. L'arrivée de Ségosous est saluée par une puissante clameur que les hommes prolongent à plaisir. Ségosous s'arrête, fait un geste et l'avant-garde à cheval s'élance, suivie de l'infanterie. Le ciel est clair. Des canards et des foulques le traversent. Le froid transforme l'haleine des bêtes et des hommes en brouillard. Le crépitement des sabots, les sonneries des trompes de guerre, la splendeur des enseignes et la masse hérissée des piques, l'éclat rutilant des armures, tout cet apparat militaire hausse le cœur au-dessus de la peur et trempe l'acier de l'âme. L'air glacé et salubre que j'aspire me plonge dans une ivresse héroïque. Notre groupe rejoint l'avant-garde.

L'engagement a failli avoir lieu. En cinq jours, l'expédition a dépassé Dékétia et descendu la Loire sur la rive

droite. Plus de neige. Un peu avant le fort bitourige de Noviodounon, Ségosous fait camper l'armée non loin d'un pont sur pilotis qui rejoint le nouveau territoire des Boïens, et il attend une délégation des Bitouriges. Il sait par des éclaireurs que l'armée de Vercingétorix descend l'Allier en suivant une route parallèle à la sienne et qu'elle se trouve à une quinzaine de lieues de l'autre côté de la Loire. Le soir, au lieu de la venue de la délégation, des éclaireurs lui signalent la présence de troupes bitouriges embusquées un peu au nord, à une dizaine de lieues de la rive gauche de la Loire. Vercingétorix, au sud, semble avoir ralenti sa marche. Les chevaliers et les hommes de pied s'interrogent. Sagement, Ségosous réclame davantage d'informations. Pourquoi, en effet, les Bitouriges ne se manifestent-ils pas ? Veulent-ils affronter les Arvernes sans attendre ? Ont-ils pactisé avec les Arvernes ? Est-ce, dans ce cas, un guet-apens ? Si les troupes éduennes franchissent la Loire, peut-être seront-elles prises en étau. Dans cette incertitude, je suis envahi de peur. Va-t-on devoir combattre ? Convictolitavis, le fils de Ségosous aux côtés de qui j'ai chevauché, me dit l'ignorer. Il sait qui je suis (nous avons un peu parlé ensemble) ; il veut se renseigner auprès de son père qui est à la tête du pont et me prie de l'attendre. Assis sur un fagot, je donne à manger à mon cheval. Les feux sont allumés. Une buse tourne dans le ciel.

Une clameur soudain du côté du pont. Je me mets à trembler. Les ennemis attaquent, j'en ai la conviction. Autour de moi, tous les hommes, immobiles, tendent l'oreille. On entend : « Bé-ï-da ! Bé-ï-da ! ». Ces trois syllabes, scandées comme un cri de guerre, achèvent de me terroriser.

Une ovation maintenant. Ce n'est pas un combat. Les hommes se dirigent vers le fleuve. Lorsque j'y arrive, un cavalier, une torche à la main, vient de s'élancer sur le

pont et il disparaît vers la rive gauche. Rive droite, autour d'un cercle compact de serviteurs à cheval, de porte-flambeaux et de porte-enseignes, la multitude, très animée, semble encore sous le coup d'un événement qui vient de s'achever. Tous enfin se calment. Des ordres partent du cercle qui se défait. Convictolitavis et son père apparaissent. Ils se dirigent à pied vers le fleuve.

C'est alors que de l'ombre brumeuse qui envahit le pont surgissent lentement deux très longs et lourds chariots à quatre roues tirés par des chevaux. Des cavaliers volent vers eux. L'un d'eux soulève la bâche qui les recouvre puis rejoint Ségosous et Convictolitavis à qui il parle un bref instant, avant de retourner près des chariots. Lorsque les deux hommes passent devant moi, je surprends quelques mots de leur conversation.

– Ils n'ont même pas osé venir eux-mêmes, murmure Convictolitavis.

– Tu pars à Bibrakté à l'instant. Vois Valétiacos. Dis-lui pour cela. Je reste et j'attends.

– Dois-je préciser que c'est elle qui a convoyé les chars ?

– Non. Eux. Va. »

La nuit tombe. Les chariots entourés de torches sont gardés sur une colline. Çà et là, des feux réchauffent un peu les hommes qui dorment enroulés dans des peaux. Bounis vient de m'annoncer que les chariots ont été amenés par celle que je brûle de rencontrer.

– Elle a affirmé, poursuit-il, que les Bitouriges l'ont choisie pour conduire les chars jusqu'à Ségosous. Elle a accepté. Elle a été acclamée ici comme une héroïne. Ségosous, son beau-père, ne le tolère pas : il l'a renvoyée. Les Bitouriges se seraient tressés aux Arvernes, elle l'a dit. Et nous, ils nous auraient battus, s'ils l'avaient voulu. Ils sont très nombreux. Pris dans l'étau ! Au lieu de cela, ils offrent les deux chars.

– Que contiennent-ils ?

– De l'or ! Des talents et des talents. Tu comprends : ils veulent éviter un combat, alors ils payent.

– C'est de la corruption ! Comment Ségosous peut-il accepter ?

– Elle a su le convaincre de conserver les chars. Il n'a rien accepté du tout.

– Non. Il en réfère au Juge Suprême, je sais.

– Mais oui ! Cela nous immobilise ici quelques jours, observe Bounis.

– Je regrette de n'avoir pas pu voir celle dont...

– Tu aurais dû être là. Elle a justement demandé après toi.

– Que dis-tu ? Il fallait commencer par cela. Qu'a-t-elle demandé ?

– Elle veut que tu ailles à Sa Seigneurie Kénabon la retrouver chez le druide Vercobios, à la nouvelle lune.

– Dans un mois, donc. »

C'était elle que j'avais aperçue sur le pont. Je l'ai manquée par ma lâcheté. Je m'en veux. Il faut donc encore attendre. Cette fois, je me promets de la voir coûte que coûte.

Je suis resté plusieurs jours auprès du pont. Il n'y a pas eu de combat et, finalement, la réponse de Bibrakté a été de prendre l'or, d'attendre un moment encore, pour faire croire aux Romains que l'armée éduenne a hésité devant un combat qui aurait été un piège et un massacre pour elle, puis de rentrer. Je me demande si c'est bien ainsi que sont les choses. Car une patrouille d'éclaireurs qui s'était aventurée sur la rive gauche a découvert sur la route qui prolonge le pont les cadavres de Bitouriges sans armes, vêtus de tuniques safran d'apparat, comme si on avait voulu empêcher une délégation de rejoindre l'armée éduenne. Il se pourrait très bien que ce soit Vercingétorix qui ait sou-

doyé les Éduens en leur faisant croire, par l'intermédiaire de cette héroïne, que c'étaient les Bitouriges qui achetaient leur défection. On m'a dit que cette peuplade était riche en or, mais très avare. Pourtant il n'est pas dans l'intérêt des Éduens de perdre à leurs frontières des alliés de ce poids, à moins que l'or ne soit plus fort que tout. Mais je n'imagine pas que Ségosous se soit laissé corrompre.

César, alerté par la situation, est revenu d'Italie et a multiplié les attaques, donnant l'impression d'être partout à la fois, dans la Provinkia et jusque dans le pays arverne. Il se trouve qu'un peu après la retraite décidée par Ségosous Vercingétorix est reparti vers son pays pour le défendre, laissant là les Bitouriges.

J'ai accepté de suivre les chariots et de revenir à Bibrakté. Les hommes que j'accompagne sont des « tueurs d'hommes ». Ils dorment à la dure, sont hautains, hirsutes, presque muets, et se plaisent à entretenir une réputation de bêtes sauvages : ils mordent en grondant quand on s'approche d'eux, mangent, par bravade peut-être, de la viande crue. Ils manient sans cesse leurs armes. Certains sont capables de fendre un jeune arbre gros comme un cou d'homme d'un seul coup de hache. L'un d'entre eux s'appelle *Loup-Furieux*, à croire que le nom détermine la vocation. Ils ne veulent pas me parler. En revanche, ils obéissent comme de grands fauves dociles à leur officier. Le cheminement se révèle très long. Nous avons retrouvé la neige. Le froid est vif, la nuit.

Nous avons essuyé une attaque – des brigands des bois ou des déserteurs bitouriges – et, si les « tueurs d'hommes » n'avaient pas été là pour égarer ces ennemis et les exterminer dans un vallon sans issue, c'en était fait de l'escorte, car l'armée était déjà bien trop loin. Parfois, les chariots s'enfoncent dans la neige jusqu'aux essieux. Les grands chevaux sont vaillants, mais résisteront-ils aux efforts

incessants qu'ils doivent fournir ? Les chariots, objets de tant de convoitise, sont imprenables du fait de leur poids qui rend leur déplacement si pénible. Ils parviendront à Bibrakté.

Fort-aux-Loups, enfin ! Je suis rentré fatigué et plein de fougue. La guerre se déploie. Il y a quelques jours, César est passé, sans s'arrêter, par Bibrakté pour gagner Agédinkon. Samotalos me presse de partir à Kénabon, chez le « père des invocations », Vercobios, avec mon dodécaèdre, pour y retrouver qui je sais. Il me donne sa fille comme compagne de voyage. Elle jouera le rôle de fiancée de façon à ne pas éveiller de soupçons sur nous. Je serai censé aller voir ma future belle-famille à Kénabon. Il trouve intéressant qu'un bronzier de Bibrakté puisse reproduire le polyèdre et me suggère d'en emporter quelques spécimens : « Le mieux serait qu'ils soient en or, car l'or purifie et rapproche des dieux, et cela conviendra pour des cadeaux destinés à de futurs beaux-parents ». Après cinq jours de repos et de préparation, c'est le départ. Nous apprenons que César vient d'ordonner de vider les greniers de Bibrakté pour huit légions. Tout me sera exposé sur place ! Je ne demande rien d'autre. J'ai hâte de partir avec cette incertitude, à laquelle je me suis habitué, qui assaisonne l'aventure. « Tiens ! m'a dit Cominios, de la part de qui tu sais. Ils sont en bronze, à cire perdue. Samotalos ne m'a pas laissé beaucoup de temps. » J'emporte trois dodécaèdres.

5.

Nous avons repris la même route que celle de l'expédition de Ségosous. Le voyage s'effectue en traîneau sous une neige épaisse et lourde qui me plonge dans un état de contemplation exaltée. Catilla est grave. Elle craint ce rendez-vous fixé à la lune noire. Superstition ou prémonition ? En revanche, elle aime le paysage noir et blanc, arbres et neige, qui s'offre à nos yeux. Nous parlons peu, mais je la comprends très bien : elle articule les mots, alors que d'autres chuintent et négligent des syllabes. Je me dis qu'une fille de druide a été à bonne école. Nous prenons, le soir, une voiture à chevaux. La pluie remplace la neige. Très peu de voyageurs sur la route boueuse. Des Aulerques, reconnaissables, m'apprend-elle, à leurs pèlerines rouge sombre.

Dékétia, Gortona, Noviodounon, Doubrodounon, Senodounon, Condate, Belenobriva, Brivodouron, tous ces noms de gîtes et d'étapes évoquent des images de bourgades décorées et misérables, de forts figés dans une architecture éperdue d'héroïsme. L'impression qui prévaut à leur propos, c'est le caractère provisoire de l'installation humaine qui s'efforce toujours de faire bonne contenance. Les Gaulois campent dans des décors. À chacun de nos passages, nous déclarons être fiancés, en route vers Kénabon. Pour renforcer nos dires, Catilla se serre amoureusement contre moi. Nous apprenons en même temps que

César, venant du nord, cherche le contact avec Vercingétorix, qui est revenu du sud et assiège Gortona des Boïens.

À Gargoïalon, après le péage, alors que la nuit est tombée, nous rencontrons un premier barrage. Des énergumènes se précipitent vers la voiture, se suspendent au cou des chevaux en poussant des cris, les yeux écarquillés. L'un d'entre eux, les yeux furieux, me crie en plein visage : « L'histoire, c'est la profondeur illusoire. Elle nous cache l'abîme qui est sous nos pieds. Tu me comprends ? » J'ai l'impression d'avoir affaire à un prêtre qui serait devenu fou. Des femmes hurlantes se roulent dans la boue froide et se redressent comme des spectres sortant de terre. Catilla me dit de fuir ces désespérés. Le cocher fouette les chevaux. Derrière nous bientôt dansent des ombres. Quels sont ces gens accablés ? Catilla me répond seulement que ce sont des « sans-courage ».

– Il y en a de plus en plus dans la région, ici, autour de Sa Seigneurie Kénabon, dit-elle.

– C'est la peur des désastres de la guerre qui les pousse à ne plus se soucier de leur vie ? lui demandé-je.

– Non. C'est quelque chose qui nous est propre.

– Me diras-tu ce que c'est ?

– C'est facile, me répond-elle. Nous avons en Gaule une vieille tradition. Mon père n'aime pas cela. Ma mère non plus. Beaucoup parmi nous y croient. Il y a des bêtes maléfiques issues des marais lointains de la mer. Pas vraiment des hommes, des *dousii.* Je ne sais pas comment t'expliquer.

– Des dieux ?

– Non ! proteste-t-elle en frissonnant, des “sous-la-mer”, des fantômes. Ce sont des horribles.

– Que font-ils dans cette affaire ?

– Ils sont venus hanter les déserts et les étangs. Il y a très longtemps. Ils ont combattu contre nos ancêtres, qui les ont vaincus. Mais les gens continuent de croire qu'ils

vivent sous les eaux et ressortent pour faire la guerre. Ils profitent de l'invasion de nos ennemis pour prendre leur revanche. C'est ce qu'ils soutiennent. Mon père m'a dit que des prêtres qui ne sont que des sorciers fous prétendent parler en leur nom. Leur plaisir, c'est d'envoûter le plus de gens possible, pour les pousser au suicide. »

Je suis saisi de dégoût.

– Mais pourquoi les gens les suivent-ils ?

– Je ne sais pas, avoue-t-elle. Ce sont des possédés qui peuvent mordre sans lâcher. On les croit accompagnés par une armée noire, sifflante. Leurs cheveux sont un nuage sombre. Ils marchent sur une jambe serpentine, leur œil unique est empoisonné. Ils ont les joues pâles, vertes. Leur seule main porte une masse de fer.

– Tu parles comme si tu avais vu cette armée !

– Non, jamais, réplique-t-elle. C'est ce qu'on dit. Et les paroles ont une grande force ici. Elles créent de la substance. »

La voie tourne et s'infléchit vers la Loire. Nous arrivons à une autre bourgade, Kakous, selon Catilla, tout près de Kénabon. Des processions circulent à présent sur la route et obligent le cocher à ralentir l'allure. Des cris lointains retentissent. Des flambeaux rougissent la nuit. Nous débouchons, le long de quelques maisons, sur une place où s'entassent des cadavres. Nous devons abandonner la voiture. Des corps d'hommes et de femmes apparaissent maintenant de loin en loin, comme s'ils venaient d'être laissés (semés, serait une expression plus juste) par un tueur monstrueux. Nous suivons un moment ces traces sinistres et, après un détour de la route, dans toute son ampleur une étrange scène se déroule sous nos yeux.

Au cœur de la brume qui monte du fleuve cheminent trois multitudes pressées.

Des groupes compacts d'hommes, vêtus de sayons safranés, la tête dénudée et dressée au ciel, marchent,

brandissant des épées, la pointe en l'air, et s'encouragent au combat en grognant, comme des fauves : ils répètent des syllabes rythmées où l'on entend les sons *ou* fortement accentué et *a* : « *Hoú da hoúda-hoúda hoú da, hoú da hoúda-hoúda há* ! » Des aveugles et des boiteux s'efforcent de les suivre. Ils scandent d'une voix lugubre : « Malheur à nous ! », et repoussent des chiens qui aboient en leur crachant dessus.

Je m'écrie : « Ils sont ivres !

– Non, réplique Catilla. C'est ce que l'on croit ; ils sont désespérés. »

Des femmes formées en cortège, poussant des cris affreux, les cheveux épars, vêtues de noir, un réchaud rituel sur la tête pour certaines, dans lequel brûlent des cornes, des os et des cheveux, s'en prennent au ciel de leurs poings levés. Elles agitent leur tête en cadence pour mieux disperser l'abominable odeur que répand leur brasero. Arrivées à notre hauteur, elles nous interpellent de leur voix anxieuse en nous regardant dans les yeux :

– Malheur à nous ! Les dieux nous abandonnent.

– Le noir de la mort va se répandre ! Le Loup avale le soleil !

– Même les morts vont mourir ! L'univers entre dans la nuit !

– Cette nuit sera éternelle ! C'est la dernière du monde !

– Nous périssons avec le monde et le monde périt avec nous. »

D'autres, à la fin de leur effrayante procession, semblables à des cadavres, appellent la mort. La lumière du jour altère les couleurs.

De longues files d'enfants encapuchonnés circulent entre les hommes et les femmes, le visage barbouillé de terre argileuse. Ils poussent de déchirants appels au

secours. Ils se tiennent par la main. L'allure rapide des adultes les oblige à courir sans cesse. Une meute de chiens fidèles les suit.

– Ils me prennent la voix, murmure Catilla.

– À moi aussi », dis-je, devinant la sensation de dégoût que cette formule traduit.

Le ciel, à cet instant de l'après-midi, ouvre à travers les nuages un brasier blême qui répand sur tout le paysage une influence rosâtre pareille à celle de l'aurore. Les désespérés s'en effraient aussitôt et redoublent leurs folles clameurs.

– Le couchant s'est retourné !

– L'aube se renverse ! »

Catilla semble apeurée pour la première fois en marchant à côté de ces morts-vivants qui ne s'émeuvent de nous que pour nous plaindre en même temps qu'eux. Elle me glisse :

– D'après mon père, c'est un "annonceur-de-la-nuit" qui est cause de tout cela. Un sorcier fou, qui se prétend druide : il se met à annoncer le pire. Il raconte qu'il a vu en songe les Foudres ou les Inondations. Mon père m'a dit que si c'est le Déluge ou la Conflagration que le *Chant des dieux* a prédits, il doit fournir une preuve ou un signe. Trouxos – j'ignore alors le sens de ce nom qu'elle désaccentue – affirme avoir vu la force de l'eau submerger les plus hautes maisons ; tout va devenir boueux et noir et s'anéantir. Il dit que tout "roule". Nous allons être pris dans le "roulement", César aussi ; aucune armée ne résistera à la montée de l'eau, parce qu'elle vient par le dessous. Les pluies qui se sont abattues ont l'air de lui donner raison, et ces gens estiment vraiment que le monde va "rouler".

– Quelle est sa preuve ?

– Son “œuf de serpent”. Tous les druides en ont un. Il dit que son “œuf” qui était stable – il tenait debout – roule maintenant depuis son rêve : c’est un signe.

– C’est insensé ! ...

– Nous le pensons, mais en Gaule ce genre d’annonce peut prendre des proportions énormes. Toi, tu peux faire quelque chose.

– Je me demande bien quoi. Ce n’est pas mon dodécaèdre qui va...

– Si ! Peut-être. Attention ! nous arrivons.

La maison de Vercobios est située juste à l’entrée du bourg. Son toit de chaume est illuminé par les lueurs glacées qui fusent du ciel. La porte s’ouvre. Un homme grave sort de l’ombre. Il me serre les mains et embrasse Catilla. Sa saie blanche est aussi colorée sur les côtés que celle de Samotalos. Nous entrons dans une pièce où rougeoie un feu énorme.

– Avez-vous l’objet ? demande-t-il.

– Confie-lui tes dodécaèdres, me dit Catilla, et explique-lui ses propriétés.

Je m’exécute avec autant de zèle possible. Il en pose un sur une poutre, garde le deuxième et me rend le troisième. Certains mots me font défaut, mais Vercobios achève mes phrases et comprend tout, hochant la tête à chaque proposition complète. Lorsque j’ai épuisé les valeurs proprement géométriques du polyèdre, il m’interrompt.

– Allons maintenant. Il n’y a pas un instant à perdre. »

Nous nous hâtons vers une poterne qui s’ouvre à notre approche dans le parement du rempart. Nous émergeons sur une place. Là sont rassemblés beaucoup d’habitants, presque tous vêtus de jaune. Ils brandissent des torches. Leur regard triste est tendu vers une grande basilique en bois sous les voûtes de laquelle ils pénètrent. Nous nous mêlons à eux. Au fond où une harpe est accrochée à un

clou, sur une estrade, près d'un jeune homme accroupi, va et vient à grands pas rageurs un homme : sa tunique est blanche, son sayon est noir, et son visage peint est, lui aussi pie. Sa nuque est rasée jusqu'au front. Ses paupières sont bordées de sang. Quand l'édifice est plein, il prend la parole pour éclater en imprécations dans un langage presque incompréhensible (Vercobios me chuchote qu'on ne parle plus comme cela). En tout cas sa parole entrecoupée de cris et de sanglots fait frémir l'assistance d'épouvante. Au moment où l'invocateur reprend son souffle, Vercobios décide d'intervenir. Fendant la foule d'un pas impétueux, il se dresse en face de l'homme, le fait reculer et se tourne vers le peuple. Il décroche la harpe et se met à en jouer. Les notes calmes, tendres, puissantes sidèrent l'assistance. Il interrompt son air.

– Vercobios est mon nom, déclare-t-il, je suis de Dékétia. Je suis *père des invocations*. Je reviens du *Nombril*. L'image du monde est toute sainte. J'en suis, comme vous, l'adorateur. Aucun symbole n'est cependant parfait ni définitif. Il est par nature, au contraire, toujours ébauché. Mais rien ne s'oppose à ce qu'il soit amélioré par ceux qui en ont l'usage. »

Vercobios remet l'instrument en place. L'annonceur-de-la-nuit est effaré au-delà de toute expression. Vercobios sort le dodécaèdre de sa tunique et le montre à la foule. Il poursuit :

– L'Œuf nouveau que je vous montre est stable. »

Il pose le dodécaèdre sur le plat de sa main, à l'horizontale. La multitude silencieuse fixe le solide avec des yeux étonnés puis admiratifs puis remplis d'adoration ; elle est suspendue aux lèvres de Vercobios, n'osant encore reprendre espoir.

– Cet œuf est le nouveau symbole du Monde. À la fois sphérique et formé de surfaces plates, il est stable. Il ne roule donc pas. Ce qui doit disparaître, c'est cette

ancienne représentation, maladroite et grossière, qui n'était ni sphérique ni anguleuse, mais pareille à une simple pomme que l'on stabilisait par des chevilles d'or. »

L'annonciateur du Déluge lève son regard fixe et brillant vers le polyèdre que Vercobios tient entre ses doigts. Il se tait. Va-t-il être convaincu ? Ses yeux sanglants brusquement s'injectent de fureur et il vocifère d'une voix de prophète. J'essaie de rendre son vieux langage.

– Non ! Ne peut cette figure être mesure de temps. La devision cincquaine des trançons de nos œufs perrins donne le temps quinquennal dont nous comptons la course solaire. En nom dieux ! cette quiquelique est fausse et fourvoie les gens ; à preuve : elle est creuse comme vessie ou canne. Ainçois nostre œuf est plein, comme pleine est la terre. »

Vercobios d'un geste apaise le tumulte montant. Le jeune homme accroupi s'est levé. C'est le « suivant, le disciple serviteur du sorcier », me chuchote Catilla.

« Le nouveau symbole mesure le temps, lance-t-il. La division en cinq est plus visible que dans l'ancienne représentation. Cet œuf nouveau est composé d'une surface à cinq côtés. Voyez ! s'écrie-t-il, joignant le geste à la parole, le cinq est partout : ici, ici aussi, et ici encore. Les douze bases correspondent aux mois, les trente angles plans, ici et de ce côté, s'adaptent aux paires de quinzaines. Quant à son vide, il lui assure encore plus de stabilité ; la preuve : la voici ! »

Il s'empare d'un javelot, lance le dodécaèdre en l'air qu'il reçoit sur la pointe de l'arme où l'objet se fixe. « Imaginez où serait tombé l'ancien symbole ! » Il fait mine de le chercher sur le sol.

Quelques rires retentissent. La foule murmure. Elle reprend peut-être espoir. Le prophète trompeur ne s'avoue pas battu pour autant.

– Oses-tu nier le vrai des songes ? Nies-tu le retour des Inondations ?

– Où ai-je nié quoi que ce soit ? Le Déclencheur des Inondations – que son nom soit très craint ! – agira un jour, en été à la période des orages, quand il lui plaira. Il n'est pas dit qu'il soit présent en hiver. Ne croyez pas ce chantepleure. Remontez des Ténèbres. Il faut vous battre contre celui qui se réjouit de votre mollesse, et surtout ne pas renoncer à vivre à cause de votre lâcheté. »

Ce dernier mot fait gronder l'assistance. C'est par ce terme qu'on profère la dernière des insultes en Gaule.

« Êtes-vous si pressés que vous vouliez ramener vos âmes dans les étoiles ? Ce n'est pas parce que vous savez que les âmes sont éternelles que vous devez les dépouiller si tôt de leurs corps éphémères. Il n'est pas temps pour vos âmes de quitter la maison. La musique donne cette certitude que notre vrai pays est céleste, mais il faut encore écouter la musique, tout comme vous devez encore nous écouter, nous, vos maîtres, pour prendre le meilleur élan. L'univers ne va pas mourir. Il faudrait pour cela que nous connaissions la configuration première des astres de façon à la comparer à celle de maintenant. Nous l'ignorons ! C'est du ciel, vous le savez, que vient la Menace – et le tonnerre n'a même pas retenti –, ce n'est pas de son symbole terrestre. Il n'est pas possible, croyez-moi, d'établir un lien de cause à effet entre une pierre de la taille d'une pomme qui roule et le haut ciel vaste qui tourne. Le mouvement de la pierre est accidentel, celui du ciel est perpétuel. Le premier pourrait ne pas être, le second est depuis le commencement du monde. Vous pensez toujours à la mort, mais ce doit être pour donner à la vie son âpre saveur, non pour en assombrir l'éclat. Les dieux vous regardent. Ils ne vous ont envoyé aucun signe. Croyez-vous qu'ils seraient restés muets et [ici, un mot inintelli-

gible pour moi], s'ils avaient su l'imminence d'un événement de cette grandeur ? Il ne leur plaît pas de voir des humains sans piété, sans vaillance et sans nom. Vous êtes, dans ce monde mélancolieux, le brasier de la joie. Rejetez le deuil de votre cœur, vous ne souillerez plus l'univers de sa teinture. La nuit, toujours étoilée derrière les nuages, n'est pas revêtue de deuil, mais de gloire. »

Des exclamations d'espoir jaillissent, grossissent, envahissent la halle. Ce discours fait son effet. Un enfant près de moi regarde sa mère de ses grands yeux candides et ose sourire. Une métamorphose s'est opérée : la vigueur féconde de l'acclamation qui reprend se mue en une félicité recouvrée : les langues se délient, des appels chaleureux s'échangent, les femmes dégagent le collier de leur cou et le brandissent en riant, les hommes poussent des cris où prédomine le son *a* : on dirait un énorme rire. Le prophète de malheur a disparu. Il a laissé tomber un sac qui s'entr'ouvre et laisse apparaître une horreur : des têtes de boucs et de béliers, des pattes d'oies et de grues, des os blancs, des paquets de cornes épointées et des liasses de peaux noires.

À cet instant, il se produit un fait qui redouble l'enthousiasme des gens de Kakous. C'est l'arrivée d'un messager, un Longue-Voix. Il monte sur l'estrade et annonce d'une voix éclatante : « De Vellaounodounon arrivent César et beaucoup de cavaliers. » La désillusion et la colère que cette nouvelle suscite aussitôt sont indescriptibles. Le courrier est suivi d'un groupe d'officiers et de notables qui tentent de s'adresser à la foule afin de la mobiliser. Vercobios plante le dodécaèdre dans la main du « suivant » et me fait signe de partir avec Catilla. Dehors, le passage par la poterne est fermé et gardé. Partout des cavaliers, des fantassins, des convois de chariots ont envahi la place. Nous nous réfugions dans un vaste hangar occupé par des

charrettes. Il faut attendre. Le froid est moins vif à l'abri du vent. Je me risque à échanger quelques mots avec Vercobios.

– Vous avez en Gaule des tares vraiment abominables. Je n'aurais pas cru le peuple si crédule et si prompt à ce genre d'affaissement.

– Nos croyances sont parfois déviées. Cela fait presque un an que cette maladie s'est répandue ici. J'avais prévenu Samotalos. La dévotion pour l'Œuf est devenue si grande en Gaule. Chaque spécimen est le Monde et il n'y a rien de plus sacré maintenant. Ce Trouxos est un fou, un *trouxos* de l'esprit. »

Catilla m'explique qu'un *trouxos* est un malheureux dont la peau est rongée par un mal incurable. Je comprends : un lépreux. Des questions me brûlent les lèvres.

– Tout à l'heure, tu as parlé du *Nombril*. Qu'est-ce que c'est ?

– Le Centre bouillonnant de la Gaule. Le lieu saint où nous nous réunissons à nouveau chaque année en assemblée plénière au fort du printemps. C'est là que nous jaugeons le monde et de là que rayonne sans cesse le feu des pensées pieuses.

– Puis-je espérer rencontrer la sœur de Carantia ?

– Je ne sais pas.

– À la bonne heure ! Je suis pourtant censé la voir à Kénabon.

– Nous y allons. Tu risques d'y rencontrer aussi César. Il s'est produit là, au début de l'hiver, un acte de guerre capital. Des Carnoutes y ont tué des Romains et la nouvelle de cette tuerie répandue partout a été le signal de la grande révolte où nous nous trouvons maintenant. Il veut se venger. Mais, si tu dois la voir, tu la verras. »

– Quel est son rôle dans cette affaire ?

– Elle cherche, tu le sais, à mobiliser nos tribus autour de Vercingétorix. Il faut, pour aider à cela, supprimer le

poison des sans-courage. Partons à Sa Seigneurie Kénabon, car il y en a aussi là-bas ! Nous aurons besoin de l'autre dodécaèdre.

C'est au soleil couchant que nous atteignons Kénabon. Un pont sur pilotis jaillit des remparts où il est encastré et franchit la Loire au sud. Des chariots y circulent ; j'en compte sept qui s'en vont. Toute la campagne suburbaine est bruyante de troupes, de cavaliers et de convois. Les portes sont ouvertes. Vercobios nous emmène au temple qui est bâti sur un bombement du sol, au cœur de la ville. Ce temple est entièrement bleu. Les prêtres sont rassemblés sur le parvis. Vercobios apprend d'eux qu'il n'y a plus de sans-courage. Ils sont allés se noyer dans la Loire. En revanche, César nous a talonnés : il est presque aux portes de Kénabon avec six légions et il n'est plus possible de quitter la ville.

L'angoisse m'étreint la gorge. C'est la première fois que je risque la mort ou l'esclavage, car je ne doute pas que César ne veuille détruire la ville et se venger sur ses habitants du massacre des siens. Nous devons, Vercobios, Catilla et moi, chercher celle qui m'a fixé ce rendez-vous fatal. Les druides n'ont pas su – ou n'ont pas voulu – nous renseigner. Nous sommes en train de courir la ville, tandis que les ombres s'allongent. Une clameur, du côté de l'est, nous avertit de l'arrivée des Romains. C'est la ruée aux remparts. À leur pied, un lugubre spectacle se déploie : des cavaliers vont et viennent aux alentours des tours. Certains soldats romains plantent de petits drapeaux dans le sol. Une masse grossissante de légionnaires émerge des champs et des bois. On montre du doigt un cavalier enveloppé d'un manteau rouge comme du sang. L'escorte qui l'accompagne ne laisse pas de doute sur sa personne. C'est César. Le voici donc, celui qui soulève contre lui la colère

et la haine des peuples gaulois désireux de rester libres. Il est très loin ; je ne distingue pas ses traits, il me semble plutôt petit. Des hurlements de femmes retentissent, puis une clameur d'hommes. Tout le long du rempart, fusent bientôt des cris d'insultes et d'invectives (les syllabes grinçantes des mots gaulois sont terrifiantes) : « Oulou ! Fils de putois ! Tueurs de blaireaux ! Chiens borgnes ! Faces de Bouc ! Fesses de Vache ! Que vos os rapetissent et se tordent ! La plante de vos pieds vous blanchisse ! La soif vous prenne et la pisse vous enfle ! Avortons ! Nains bossus ! Bâtards rossés ! Crapauds venimeux ! Des pluies de feu vous viennent sur la face ! Brigands pouilleux ! Charognes véreuses ! Hiboux crevés ! Les arbres, les pierres, les mottes de terre vous soient troupe en armes ! Que la massue du tonnerre vous brise les os ! » Non contents de tendre le poing vers les troupes qui creusent des fossés, les Kénabiens tirent la langue, crachent et jettent des pierres et de la terre à pleines poignées. Certains s'asseoient sur les merlons et exhibent la plante de leurs pieds aux Romains en signe de malédiction. Ils sont encouragés par les femmes.

Tout à coup, je cours au temple bleu et je supplie le prêtre présent de me dire où je peux retrouver celle qu'il doit connaître, l'amie de Samotalos, la fille de Némonia, l'Éduenne en lutte contre les sans-courage... Il extrait d'une bougette une pièce de monnaie et me la tend. Sur l'avers, je découvre l'image d'une femme accroupie, les cheveux tressés, tenant un collier dans une main. Ce serait elle !

– Où est-elle ? Elle est à Kénabon, mais où ?

– Je ne sais pas. Tu ne dois pas rester ici. Il faut partir.

– Comment ?

– Le pont. Cette nuit. »

Il regagne l'ombre du temple. Je retourne à la muraille où j'ai laissé Catilla et Vercobios. Ils n'y sont plus ! Des soldats lourdement armés me repoussent. Je les ai perdus !

Le soir arrive. La foule s'agrippe au bout d'un rempart libre de défenseurs et scrute avidement l'activité des Romains. Ils ont allumé des feux et cerné la ville, sauf du côté de la Loire, où cependant patrouillent quelques barques ; les légionnaires installent leurs tentes. La nuit vient d'un coup. Dans la ville, refoulés vers l'intérieur, les habitants s'engouffrent sous une basilique du genre de celle de Kakous. J'y cherche en vain mes compagnons. Un chef, dont j'apprends qu'il se nomme Cotouatos, harangue la foule effrayée. Il demande à tous de faire confiance aux hommes réunis sur son ordre qui occupent les murs, conseille d'attendre le milieu de la nuit pour fuir, sans faire de bruit, par le pont et aller se cacher dans les bois en attendant que les choses s'arrangent. La réunion se disloque et chacun rentre chez soi pour préparer l'évasion de cette nuit. Je suis seul. Le temple bleu est fermé.

Il y a un poignant sentiment d'abandon à errer dans une ville étrangère, la nuit, avant un assaut qu'on imagine meurtrier. On aime le ciel, on vénère la terre qui porte les pauvres logis hérissés que les hommes ont dressés, on cherche un trou, un souterrain, une cave, une grotte, un tombeau où s'enfouir. On pense à son enfance, aux siens, et tout à coup la peur vous submerge. L'espace, le vide, l'air se peuplent de périls invisibles qui vont fondre sur vous. Des Érinyes nouvelles vous poursuivent et s'acharnent à vouloir votre perte sans raison. L'espoir se dérobe. Se dérobe-t-il ? Est-il déracinable ? Je ne croyais pas que ce fût possible. On se heurte à une falaise jaune, la fin de tout… Autour de moi volent des ombres. Chacun pour soi. Aller au pont ! La pauvre Catilla ! « L'esclavage est une deuxième mort. » Qui a dit cela ? Et Vercobios ? Et les prêtres ? Les Romains épargnent-ils les religieux ?

La place qui donne accès au pont est bondée ; elle se resserre et ne livre passage vers l'autre rive de la Loire qu'à un petit nombre. Il n'y a pas de bousculade, mais le

piétinement pressé d'une masse de gens apeurés et silencieux. Des oiseaux volent en groupe au-dessus de nos têtes. L'héroïne de l'oracle me sauverait-elle ? Une chance peut-être : il n'y a pas de lune. César ! « Avortons ! Nains bossus !... ». Je jette à terre le dernier dodécaèdre de Cominios : je le consacre au sol ! Nous ne marchons plus. L'attente, l'immobilisation durent, et pourtant nous entendons des pas légers qui fuient, là-bas, sur le pont. Silence, petits enfants ! Les chiens eux-mêmes se taisent. Il y a loin encore d'ici au pont. Pourquoi n'avancent-ils pas ? Les oiseaux, toujours. Je les envie. Sur cette fuite, Arès, ferme les yeux !

Alors que je viens de faire un pas en direction du pont au sein de la multitude angoissée, des cris suraigus de femmes retentissent devant nous. L'anxiété cède à l'horreur. Des deux côtés, là où le pont s'emmanche à la muraille, des soldats romains se hissent sur la chaussée et leurs torches nous illuminent. C'en est fait de nous ! Reflux désordonné : des femmes sont piétinées dans la quasi obscurité qui absout les tentatives violentes de tous pour s'échapper ; une hideuse frénésie de bêtes prises au piège s'empare de nous ! Les corps s'affalent, comme des blés, et tentent de se relever. Hélas, des détonations éclatent, des flammes grondantes s'ouvrent en un panache incendiaire. Des hommes prennent feu devant moi. Je crie, nous crions tous, nous ne sommes plus que cri. Des ordres claquent. Nous sommes ballottés comme un banc de poissons. Certains se précipitent du haut des remparts, les autres sont pris dans la nasse.

Plus de raison, plus de volonté, plus d'espoir. Les femmes pleurantes dénudent leur poitrine, les hommes lèvent les bras et supplient, les enfants tendent les mains. Les portes incendiées ont cédé très vite. Les combats se perdent dans les rues. Les Romains organisent déjà leurs captures : ils nous comptent par groupes de dix.

6.

Harassés, angoissés, sales, nous marchons dans la boue froide, la nuit. Les cris des soldats romains nous harcèlent. Notre groupe s'éloigne des remparts de Kénabon, où les captifs sont parqués. Les femmes pleurent et les enfants appellent au secours, les quelques hommes qui ont été capturés leur intiment avec douceur l'ordre de se taire. Les torches et l'incendie naissant de la ville font luire l'eau du marais dans lequel il nous faut courir.

Nous approchons avec une épouvante grandissante d'un retranchement rempli de soldats, où un engin de mort lance vers la ville des flèches enflammées d'une taille énorme. Nous voici juste sous son extrémité pointée vers le ciel. Nous allons passer dessous ! Une mince palissade de planches nous sépare. Nous nous mettons à courir tout le long et hurlons de terreur pendant un temps qui semble interminable. La détonation répétée qu'il produit ébranle le sol et m'abasourdit. S'ensuit un mugissement qui nous fait porter les mains sur la tête. Je vois distinctement dans le ciel le fulgurant jet blanc, qui explose en nuage, lancé par le projectile au moment de sa propulsion. Nous courons éperdument jusqu'au porche d'un bâtiment abandonné où nous trouvons refuge. Horreur ! Une femme retourne sur ses pas, tandis que son fils trépigne d'épouvante : elle ramasse un bonnet et rejoint notre groupe tremblant. Ce qui est insupportable, c'est de voir, dans son tonnerre dévastateur, la mort qui officie. Nous

détournons nos regards affolés de la baliste et des maisons de Kénabon, où un feu étincelant jaillit à chaque coup porté.

Des cavaliers germains et romains pourchassent des fuyards dont nous n'entendons que les cris. Des oiseaux rament très bas. Dans les mares, sur les champs inondés et les parties émergées, nous heurtons des corps blessés qui geignent et des cadavres qui semblent s'appuyer de tout leur poids sur le sol. C'est à cela que je sais maintenant distinguer un mort d'un homme qui dort : un dormeur vit sur le sol, rempli d'un souffle de vie qui l'enfle et le soulève, un mort affalé paraît s'enfoncer dans la terre. Nous découvrons en nous éloignant qu'une masse de corbeaux et de freux triture les pauvres morts et recouvre la plaine de leurs mouvements funèbres. Nous sanglotons d'horreur plus par les déchiquètements furtifs des volatiles que par le bruit assourdissant de la baliste.

Au pied d'un tertre qui porte un bâtiment de bois encore décoré de ses couleurs éclatantes, je distingue un visage et un bras noirs disparaître dans une cavité : les survivants s'enterrent. Et partout des ombres s'enfouissent dans le sol sous des pierres, sous des planches, sous des mottes de terre. Les soldats munis de torches qui nous encadrent négligent ces proies qu'il leur serait facile d'arracher à leur trou ; je pense qu'ils suivent des ordres précis.

Nous marchons longtemps sur un faux plat épuisant. Un des Gaulois me parle soudain à voix basse.

« Tu es qui ? Tu n'as pas le front d'ici. »

Il a un visage long, deux pommettes saillantes et les joues tirées vers le menton, une petite bouche, des yeux chaleureux. Je ne lui donne pas d'âge.

– Je suis grec. Je m'appelle Philoclès. J'étais venu à Kénabon pour...

– Explique-leur qui tu es, murmure-t-il. Tu échapperas à l'esclavage, si tu... »

La conversation est interrompue par un soldat soupçonneux qui se rapproche. Un peu plus tard, le Gaulois me chuchote :

– *Biloclès*, cela veut dire quoi ? »

– « Aime-Gloire », « Ami de la gloire ».

– Ah ! moi, c'est Lavaratos », poursuit-il d'une voix qu'il rend exprès atone.

J'entends et je me traduis à moi-même : « Petite-Grâce ». Ce nom me plaît.

« Ah, c'est le roncier ! s'exclame-t-il soudain. Nous sommes arrivés. C'est fini pour nous. Regarde ! »

En effet, l'absence de lune m'a empêché d'apercevoir les ruines d'un fort qui viennent de surgir devant nous. Au milieu de la cour, un feu de poix projette sur les bâtiments de bois des lueurs blêmes. On nous parque près des flammes. Autour de nous, une multitude de soldats romains pillent la place en silence : ils apparaissent un moment aux fenêtres puis finissent par se rassembler dans la cour. Nous attendons, allongés, exténués, hagards. Les Gaulois, hommes, femmes, enfants se taisent, farouches et nobles. Ni Catilla ni Vercobios ne sont là. Nous sommes vingt. Des oiseaux nouveaux volètent autour de nous. Des chiens aboient au loin. Une jeune femme aux traits inaltérés par les épreuves que nous subissons croise nerveusement les bras, une autre parle muettement avec une véhémence furieuse ; elle devient folle. Les enfants se blottissent contre les mères. Petite-Grâce a un geste de découragement.

Enfin arrive à grands pas un centurion casqué qui nous emmène dans une haute salle éclairée par les flambeaux que portent des soldats. À gauche, une porte, au centre, une table derrière laquelle se tient un officier avec son état-major. Il est assez jeune, barbu, le nez pincé, le regard

sévère. Il nous toise, contourne la table et, rejoint par un de ses hommes, nous interroge. Devant le silence général, il fait signe à l'interprète de parler. Il recherche quelqu'un d'étranger à Kénabon, un Gaulois qu'il ne connaît pas, un « désespéré », si je comprends bien. Silence. Il entre en fureur et fait fouiller un à un les hommes par ses soldats, rivant, chaque fois, ses yeux soupçonneux dans les yeux du Gaulois. Personne ne cille. Quand c'est mon tour, je tente de dire, en ma langue, pourquoi je suis en Gaule, que je ne fais pas la guerre, que je suis d'Athènes et disciple de Lui. Il m'écoute, l'air surpris. La fouille se poursuit. L'interrogatoire reprend, relayé par l'interprète qui crie aussi fort que lui :

– Qui d'entre vous vient de Gortona ? Parlez ! Qui a rencontré Vercingétorix là-bas ? Je veux savoir qui a cherché à se procurer des chariots à Kénabon. Certains d'entre vous venaient des entrepôts et l'un d'entre vous voulait se procurer des chariots. On vous a vus. » Il ordonne à ses hommes de nous aligner le long du mur et de nous surveiller, et il claque dans ses mains en se tournant vers la porte.

Un Gaulois entre, brun, long-chevelu, barbu, vêtu d'une saie verte, bracelets aux bras et torque d'or au cou, un casque de chef à la main. Il nous dévisage, et un sourire tord son visage. Le tribun lui donne la parole.

Tout à coup, un des prisonniers s'empare du glaive d'un soldat et saute sur l'homme, le saisit, lui met le glaive sur la gorge et, devant les Romains interdits, lui tranche le cou et se plante avec vigueur l'arme dans le cœur. Les deux corps tombent l'un sur l'autre. Les Gaulois tendent les bras vers les corps et gémissent. Le tribun est furieux, car son espion ne livrera plus une information capitale ; je me sens mal. Les prisonniers se ressaisissent et ne frémissent pas. Je suis bouleversé et horrifié d'entendre en plus le Romain injurier le soldat qui s'est laissé désarmer, les deux morts et nous, les prisonniers. Bien qu'hébété, je me dis

que la seule défense de la liberté peut donner lieu à un tel acte héroïque ; la personne que le tribun recherche doit être particulièrement importante. Nous sommes finalement jetés dans une cave pleine de paille.

Les Gaulois restent un moment silencieux, puis s'interrogent mutuellement, se fouillent même, retournent leurs vêtements. Ils ignorent, apparemment, eux-mêmes qui le tribun recherche, à moins qu'ils ne veuillent me donner le change. Mon compagnon s'étonne :

– Des chariots, des chariots ! pour partir aux Sources peut-être ! Ce n'est pas encore la saison. Rien n'est perdu pour toi. Ce roi des fous va nous faire transférer et, avant d'être vendu, tu pourras expliquer ta situation. De qui es-tu l'hôte ?

– Des Éduens.

– Des Éduens ! Par les Pierres ! Tu n'as rien à craindre. Nous sommes les alliés des Romains. Je suis éduen, ajoute-t-il en souriant. Le roncier, c'est que moi, ils vont me prendre pour un traître. »

Il grimace. Je ne sais quoi lui répondre.

« Essayons de dormir ! » finit-il par dire.

Le lendemain matin, nous devons repartir, sans avoir rien mangé, les mains liées dans le dos, escortés par les mêmes soldats que la veille. Je m'aperçois, à la lumière du jour, que nous avons tous le visage noirci et que la plupart des prisonniers sont habillés de vert. Petite-Grâce porte des braies rouges. La campagne est désolée, les fermes incendiées, mais nous y trouvons du pain. J'ai essayé de lier conversation avec mes compagnons, en particulier avec la jeune femme aux traits sereins. Mon gaulois n'est pas si mauvais, mais, avec elle, je ne sais ce qui m'a poussé à essayer quelques mots de grec. Elle m'a souri sans répondre. Son sourire m'étonne et m'intrigue. Ils sont sur le qui-vive et, peut-être, se méfient de moi. Aucun d'entre eux ne semble connaître la langue hellénique. Les cor-

beaux envahissent le ciel et cachent le soleil, leurs croassements éraillés exaspèrent nos nerfs. Les Gaulois leur répondent par des cris rauques qui fâchent les soldats.

Près d'un bois, des hommes, tout en noir, apparaissent : ils sont en train de déployer des cordes en longueur sur des fourrés en marchant à reculons ; à notre vue, certains d'entre eux agitent des espèces de sistres en corne et en boitant s'approchent de nous sans crainte, pour mendier ! Certains esquissent des gestes de menace. Des enfants sautent et agitent des instruments de bois ; leurs yeux ardents nous dévisagent avec un enjouement moqueur.

– Ce sont des lépreux, m'avertit Petite-Grâce.

– Ici ? m'écrié-je.

L'un d'eux se met à courir en clopinant le long de notre colonne et gémit continuellement d'une voix métallique. La piste se resserre entre deux bosquets que bordent des gerbiers de chanvre grisâtres – l'endroit rêvé pour une embuscade. À un moment, le lépreux se tait et tombe ; la troupe des malheureux pousse aussitôt un grand cri. Alors de derrière les meules de chanvre soudain bondissent des cavaliers, d'autres surgissent sur les côtés : ils enveloppent la colonne et chargent en poussant un grognement précipité. Les Romains répondent par un cri de détresse : ils n'ont pas le temps de resserrer les rangs. L'un d'eux est fauché par un dard. Je bondis vers l'homme transpercé et sanglant en hurlant : « Je ne veux pas ! » Petite-Grâce m'attrape par les pieds et me fait tomber. « Tu veux te faire tuer, toi aussi ? » me crie-t-il. Couchés dans l'herbe, pleins de terreur et d'espoir insensé, nous assistons au massacre : les hommes à cheval lancent d'abord leurs traits, puis heurtent les légionnaires et les taillent en pièces ; un de nos gardes, courant vers nous, est tué par un Gaulois aux yeux joyeux. Son sang fuse en bouillonnant et m'éclabousse le front. Je hurle de plus belle. Les lames de fer des javelots s'enfoncent dans les poitrines des Romains

et leur sang jaillit à flot. Depuis un bosquet, trois cavaliers et leurs chevaux se joignent de front, traversent au galop le rang chancelant des Romains et, parvenus devant nous, s'arrêtent ; le cavalier central saute à bas de son cheval et court dans notre direction, un coutelas au poing, en criant : « Bellina, maintenant ! ». La jeune femme aux traits purs que j'avais remarquée la veille se dresse aussitôt, les yeux injectés de lumière. Le Gaulois tranche ses liens, elle relève sa robe entre ses jambes, saute et se jette dans les bras du cavalier ; celui-ci reçoit son pied dans ses mains, la soulève et la met en selle sur le cheval qu'il vient de libérer. Une clameur de joie salue la voltige, tandis que les derniers Romains s'enfuient. Le cavalier coupe la corde qui nous liait les uns aux autres. C'est elle ! Tous maintenant acclament celle qu'ils appellent *Bellina Cinga*, « Bellina la Guerrière », les cavaliers, les lépreux – qui sont de vrais lépreux –, les prisonniers, et mon nouveau compagnon, qui n'est pas le dernier à crier sa joie. Ils la connaissaient donc, et c'est pour elle qu'un homme a sacrifié sa vie ! Elle rameute la cavalerie avec autorité. Et nous, nous sommes libres ! Elle lance à ses sauveurs de sa voix chaleureuse et mélodieuse, que j'entends pour la première fois : « Hommes libres, contente de vous retrouver ! » Ses yeux brillent comme deux soleils. Quand un cavalier gaulois accourt au galop de son cheval hennissant, je comprends que les Romains ne sont pas loin. Il fallait une audace insensée pour se jeter ainsi entre les lignes romaines.

« Viens ! il faut faire vite ! », m'ordonne Petite-Grâce.

Nous nous précipitons vers un bosquet d'ifs, tandis que derrière nous les cavaliers, qui crient encore : « Bellina ! Bellina Cinga ! », s'apprêtent, conduits par elle, à défendre notre fuite. Ils disparaissent derrière un tertre et nous entendons leur grognement de combat qui répond à des commandements de l'ennemi.

Petite-Grâce regroupe les fuyards qui s'étaient égaillés. Tous me regardent avec des yeux attendris. Petite-Grâce me lance : « Toi, alors ! Tu as été fou, tout à l'heure ! Et puis tu as crié en grec. Qui comprend le grec ici ? Tu n'as pas l'expérience des combats. Ta réaction nous a plu, mais il faut d'abord penser à soi. Courons ! »

Les lépreux nous suivent à distance. « Bellina » ! C'est elle ! C'est la fille de Némonia ! J'en suis certain. Faut-il qu'elle s'éloigne au moment où je viens de la trouver ? Mon cœur bondit dans ma poitrine, à nouveau je ne peux plus penser : les sensations me submergent, reconnaissance, allégresse, peur, mais peur d'un danger que je suis en mesure de fuir. Fuir ! Oui, il n'y a que cela qui vaille. Nous gagnons une colline boisée qui me semble en cet instant le plus beau refuge qu'on puisse imaginer. Là, sous le touffu de branches d'ifs, nous entourons Petite-Grâce. Il analyse la situation.

– Nous devons remonter la Loire et rentrer à Bibrakté. Mais nous sommes sur la route par où les troupes de César continuent d'arriver, depuis Velaounodounon. Impossible de passer sur la rive gauche : il n'y a pas de pont. Il faut longer la Loire à partir de Kakous jusqu'à Gargoïalon. Après, ce sera plus facile.

– Comment ferons-nous ? s'inquiète une femme aux yeux bleus.

– Ce sera dur. Il faut trouver des barques, des bacs, des pontons pas trop gros, et des cordes.

– Tu veux nous haler ? demande-t-elle.

– Oui. Ou traverser. Entre la route et le fleuve il y a une marge sauvage avec des saules et des aulnes. Elle nous cachera, sinon, il faudra nous risquer sur le fleuve. Allons-y ! »

Les lépreux nous fournissent des cordes contenues dans des sacs qu'ils nous jettent ; des barques à poupe en forme de cou d'oie sont amarrées dans de nombreuses anses de la grève.

Au bout d'un stade, à la mi-journée, des cavaliers – des Germains, d'après Petite-Grâce – nous ont obligés à embarquer. Il a l'idée de nous cacher dans les gabares et de les laisser amarrées. Sa ruse réussit. Nous allons remonter la Loire ainsi : dès qu'il y a une alerte, nous montons à bord, et nous mettons pied à terre, quand l'ennemi disparaît. Le halage des embarcations vides est épuisant, mais c'est le meilleur moyen de cheminer le long du fleuve. Le soir, nous atteignons Gargoïalon.

Au-dessus de nous, la route fourmille de soldats en marche vers Kénabon. Comme certains d'entre eux s'approchent du bord du fleuve, nous décidons de traverser, mais le courant est fort : une des quatre barques occupée par les lépreux prend de la vitesse et s'échappe ; les autres, nous parvenons à les attacher, non sans mal, à notre gabare. À force de rames, nous les amenons vers la rive opposée. Les oiseaux des eaux pêchant sur des îles flottantes fuient à notre passage et nous n'abordons qu'assez loin en aval, à travers une troupe de cygnes. Nos pauvres lépreux s'en sont allés. Ils accosteront plus loin. La nuit tombe. Nous abandonnons les bateaux et nous refaisons le chemin perdu en remontant la rive gauche qui est tout à fait calme. La peur nous quitte peu à peu. Une grange nous sert de gîte.

Le lendemain, nous continuons notre lente anabase. Nous ne sommes plus que quinze. La journée est froide, le ciel, gris. Un pont intact surgit dans le brouillard. C'est l'occasion de rejoindre la rive gauche ! Cinq d'entre nous, en saie noire, des Ambarres, à ce que me dit Petite-Grâce, préfèrent s'enfuir dans les terres, vers le sud. Le soir, nous traversons et nous nous enfonçons dans les bois.

7.

Nous avons aussitôt le sentiment d'entrer dans la Gaule éternelle – celle des arbres. La vie au quotidien en Gaule est plutôt simple et banale, mais ce qui est enivrant, c'est la proximité du monde sauvage. Les hôtes des bois sont à la fois attirants et effrayants. Les animaux ne sont guère dangereux, à part les loups, les porcs et les ours. En revanche, d'après la femme aux yeux clairs, on y compte beaucoup d'hommes redoutables :

– Tous ces boisseliers, dit-elle, charbonniers, bûcherons, bouviers, chasseurs, sans compter les lépreux, les sans-courage, les maudits et les goîtreux.

– La nuit, à la rigueur, réplique Petite-Grâce, mais le jour ! Les pèlerins, les invocateurs, les cueilleurs, les bergers, les prophètes, les femmes-saules !

– Justement, les femmes-saules.

– Elles ne sont pas méchantes.

– Qu'est-ce que tu en sais ?

– Tout juste taquines. Personne n'ignore, Taïa, que

Nulles gens ne vont au bois,
si volontiers comme Gaulois.

– Cette nuit, je suis pleine de peur, répond Taïa. Il y a mes enfants. Cette forêt, là, est enchantée. On risque toujours de marcher sur la tourmentine ou sur l'herbe à la recule. Il y a les *dousii*, qui te sautent dessus, les licornes

jalouses, les nains bossus, méchants comme des orties, les chats des eaux, les serpentes, les laveuses.

– Rien de tout cela ! s'exclame Petite-Grâce. La seule mauvaise rencontre à craindre, c'est celle des Romains et de leurs consanguins d'alliés. Qui veut des noisettes ? Les seuls enchanteurs ici sont les oiseaux, et ils sont verts comme ta robe. Regarde ceux-là ! Tu me crois, Lalia ? », demande-t-il à l'autre jeune femme.

L'interpellée, une belle jeune femme blonde aux yeux joyeux, acquiesce. Notre guide ouvre alors une petite bourse suspendue à son cou d'où il extrait des miettes qu'il jette aux grives et aux vanneaux qui se battent avec des mésanges et des gros-becs. Il les examine un moment. « Rien à craindre. Continuons ! Nous avons du chemin devant les pieds. » Il a raison : les quelques mortels à hanter ces lieux ne sont pas effrayants : ils travaillent. Taïa est rassurée sans doute. La troisième femme de notre groupe, en longue robe rouge, est la plus âgée. Elle porte une boîte sous le bras et marche avec un air bonhomme et solennel. Elle demande à Taïa le nom de ses deux enfants.

– Voici Matta, la plus jeune, et Canos, répond la jeune mère en souriant.

– Je ne les avais jamais encore vus, dit la femme. Ils sont sains et vifs. Sois heureuse ! »

Le garçon s'est armé d'un bâton et chantonne, l'air absent. Outre les trois femmes, notre groupe compte cinq hommes et deux enfants.

Une longue marche commence. Elle nous mène, à travers un premier chablis où des troncs énormes, moussus et friables pèsent sur un sol mou, dans une vaste clairière parsemée de pierres et couverte de bruyère puis, au-delà, vers une prairie avec, en son milieu, un entassement d'objets indistincts qui est large comme une tour.

« On s'est battu ici. Il y a vingt ans », remarque Taïa.

Nous traversons ensuite un ruisseau et des champs enclos de haies dans lesquels croissent des productions bien alignées. C'est après que je vois pour la première fois la masse paisible des arbres modelés. Des hommes désœuvrés y circulent gravement. Ces arbres, couverts d'oiseaux, sont des fruitiers et des non fruitiers dont les branches tordues, taillées et dirigées, engendrent des monstres, des formes vivantes qui procurent le sentiment de voir des êtres nés au début du monde d'une terre en délire. La forêt entière est métamorphosée en créatures arborescentes, figées dans un mouvement qui a l'éternité pour s'accomplir. Nous traversons un alignement solennel de très hauts ormes sur lesquels poussent d'autres ormes. Puis nous longeons une voûte de grosses branches noires, noueuses difformes dont les ondulations reptiliennes s'enchevêtrent à l'infini. Quelle malédiction a ainsi tordu ces hêtres et ces chênes ? Dans une clairière, un frêne et un orme semblent s'accoupler. Et voici de très jeunes arbres : ils figurent une armée en marche avec ses rangs et ses chefs. À leur vue, un vieil homme du groupe, moustachu comme un tigre, se sent soudain inspiré et en chante presque à voix basse le catalogue, saluant, tête inclinée, à chaque pas, l'arbre combattant. Cela me paraît si étonnant que je m'impose l'astreinte du souvenir exact. Écoute, Théodote, les paroles de sa mélopée que je suis sans doute le seul à pouvoir traduire.

« *À l'assaut, sans les saules, les aulnes sauveurs !*
ils brandissent des branches brillantes
et font front d'un seul bond,
et les nèfles néfastes querellent,
l'aubépine défie et ruine les cimes,
les framboises fracassent et frappent
le meilleur de misère mortelle,
les troènes entraînent les lierres,

les genêts et les fiers chèvrefeuilles,
merisiers et cytises s'irritent,
et les pins pied à pied sans répit pirouettent et piquent,
les ormeaux et les ormes combattent
à l'avant, à l'arrière et au centre,
ô rusé coudrier, ô houx vert, beau héros !

Fut coupé le genêt, et l'ajonc foisonnant fut coupé de côté,
la fougère ? coupée ! et le tremble ? tranché !
Les poiriers ? repoussés repoussant des perfides,
Coudrier timoré, on murmure ta mort.
Mais le chêne rapide se meut
– Face à lui, autrefois, frissonnèrent le ciel et la terre –,
le portier protecteur qui prévaut contre tout.
La bruyère bruissante vainquit s'abritant de partout. »

Le vieil homme s'arrête essoufflé et rayonnant. Il est aussitôt félicité.

– Baé ! Dounnios [ce nom, Théodote, signifie Noble ou Noblet], c'est bien chanté, tu m'as rappelé mon enfance ! s'écrie Petite-Grâce.

– Bonne mémoire, Dounnios ! lance Lalia.

– Tu n'as pas oublié la bruyère, remarque un jeune homme. »

La troisième femme de notre groupe se contente de lui sourire. Elle a des yeux remplis de bonté. Elle boite un peu.

Chaque arbre nommé correspond à un arbuste réel, reconnaissable, bien qu'il soit dépourvu de feuilles. L'étonnant est qu'on ait pu planter ces jeunes arbres en référence à ce chant. Ni Lalia ni les autres ne sont en mesure de m'éclairer là-dessus.

D'autres arbres apparaissent, par groupes, par thiases dionysiaques, pour ainsi dire ; il y a des aulnes noirs qui dansent autour d'un saule jaune, des frênes qui poussent

tête-bêche : l'un porte en l'air ses racines garnies de terre et répand ses branches sur le sol, l'autre plonge ses branches dans les racines aériennes de son conjoint ; des charmes font sortir de leurs troncs des enfants-arbres ; quelques pins mènent un cortège qui porte un long sapin horizontal ; des ormes se gonflent et forment des poches grillées suspendues ; des racines de chênes géants sortent de terre, se heurtent, s'arc-boutent comme des lutteurs et créent des portes béantes sous lesquelles nous marchons en levant les yeux vers leur voûte élancée. Je sens que ces groupes miment des histoires de Titans. Et puis un chêne s'élève à une prodigieuse hauteur (ses racines que nous devons enjamber ont la taille d'une croupe de cheval), sa cime se perd dans le vertige du ciel. Mes compagnons escaladent les racines pour toucher son tronc à hauteur d'homme avec dévotion, le caresser, le frotter des deux mains. La plus âgée des femmes recueille un lichen sur son écorce et le hume, avant de le mettre dans sa boîte. Elle se tourne vers nous en faisant rouler ses yeux noirs.

– Je n'en avais plus, dit-elle.

– C'est lui, murmure soudain Petite-Grâce en levant les yeux vers le ciel. »

Un grognement puissant résonne loin derrière nous. Tous les oiseaux s'envolent en poussant des cris revivis-cents.

– Qu'est-ce que c'est ? demandé-je.

– Un taureau sauvage. On ne le verra pas, répond le vieux Dounnios, mais lui... Il vaut mieux courir. »

C'est pendant cette course que je remarque les pierres. Leur nombre en Gaule est incalculable. Lalia en haletant m'apprend qu'il ne faut pas les confondre. Il y a celles qui jalonnent les itinéraires de pèlerins en route vers les différentes sources « très divines », celles qui marquent les territoires, qui peuvent être à l'effigie d'un dieu ou non, et les « vieilles », celles que les anciens hommes ont plantées,

pourvues de propriétés diverses. On peut leur parler, seulement « avec une voix pierreuse ». Souvent elles sont gardées par un pauvre qui mendie et prédit l'avenir. L'énorme cri retentit encore, beaucoup plus lointain. Nous cessons de courir. Chacun reprend son souffle. La marche prudente maintenant, est faite de tours et de détours. Des arbres encore. Un chêne particulièrement crépu. Je m'avance pour passer dessous, quand la femme la plus âgée du groupe, me fait signe de reculer. Trop tard ! À voir son expression affligée, j'ai dû commettre un sacrilège. Une grande ombre s'agite au sommet de l'arbre et s'envole. Une goutte de quelque chose de gras et de froid me tombe sur la main. Je lève les yeux vers le ciel qui est devenu crépusculaire. Dans la résille des branches du chêne, je distingue une sorte de longue chrysalide noire.

– Qu'est-ce que c'est ? fais-je effrayé.

L'air ennuyé, Petite-Grâce me répond : « C'est un arbre au pourri. »

Humant ma main, je me rends compte que j'ai reçu la souillure d'un fluide à l'odeur infecte.

« C'est un cadavre. Un homme offert à… aux dieux, dit-il gêné.

– Quoi ? Tu veux dire une victime humaine ?

– Oui. Les arbres, ceux-là, donnent des idées aux fous par ici. Lave-toi. Tu vas trouver de l'eau. Il y a aussi des filles qui se pendent, mais ce n'est pas la saison.

– C'est horrible, écœurant, immonde ! Ah ! vous les Gaulois, vous avez des aspects tarés qui me répugnent. Les sans-courage d'abord, ensuite ce “pourri”. Mais pourquoi gardez-vous ces mœurs ignobles, vraiment abjectes ?

– Ne te fâche pas, Biloclès…

– *Ph*iloclès !

– Pilo…, Biloclès. Ceux de la "croyance épurée" luttent contre les tenants des vieilles manières… Tu veux des noisettes ?

– "Vieilles manières" ! En effet, ce sont de très vieilles manières ! Bien. Je me calme. »

C'est ce que j'ai de mieux à faire. Je me méfierai, à l'avenir, des chênes trop crépus. La femme âgée, mue par la compassion, nettoie longuement ma main dans un trou d'eau.

La nuit vient. Petite-Grâce nous fait dormir dans un souterrain aménagé où nous trouvons de la nourriture. La petite Matta s'abandonne dans les bras de sa mère qui lui chante une chanson pour l'endormir. En voici les paroles qui m'ont paru, sur le coup, dignes de mémoire :

« Si-si-si ! *L'oiseau-roi bitourige*
Chasse, chasse le char.
Plus de bruit, plus de bruit.

Tic-tic-tic-tic-tsouc ! *Le merle noir ambarre*
Chasse, chasse l'aigle.
Plus de cris, plus de cris.

Troui-toui ! *L'alouette des Arvernes*
Boute, boute le bouclier.
Plus d'œil noir, plus d'œil noir.

Tic-tic-tic-tic-tsic *! Le rouge-gorge aulerque*
Chasse, chasse le porc.
Plus de groin, plus de groin.

Ti-ti-ti-ti-tsic *! Le bruant des Cadourques*
Chasse, chasse la rosse.
Plus de trot, plus de trot.

Tac-tac-oulou-roulou-dadou ! *Le gorge-bleue carnoute*
Boute, boute le bœuf.
Plus de meu, *plus de* meu.

Didélio-didlio ! *Le loriot helvète*
Chasse le cavalier.
Plus de peur, plus de peur.

Tser-ser-spet ! *Le sansonnet lingon*
Boute le bouquetin.
Plus de coups, plus de coups...

Petite-Grâce me confie que je viens d'entendre la chanson la plus chantée en Gaule, une des plus anciennes aussi.

Et puis Taïa me raconte qu'elle a été femme-soldat et qu'à force de voir des blessures et d'entendre des gémissements, elle a désiré devenir médecin. Lalia croit à la force guérisseuse des incantations depuis qu'elle vit avec un barde. Elles sont toutes deux de Bibrakté. Dounnios, lui, s'est battu contre les Germains. Les autres se taisent.

– J'ai l'impression, dis-je à Petite-Grâce, que vous vous connaissez tous ici. Vous étiez ensemble à Kénabon ? Il y a une raison à cela peut-être ?

– Oh non, répond-il, la foire, les chants à savoir, les voyages. »

Je me contente de cette réponse évasive.

Le lendemain, dès l'aube, nous continuons de fuir, car la peur est revenue. Il a fallu traverser une route fréquentée et des champs cultivés. Dans le ciel tournoient des rousserolles et des mésanges que mes compagnons observent avec anxiété.

Vers le soir, nous rencontrons une rivière qui mérite bien son nom d'Odorante : elle sent la vase. Il faut la fran-

chir. Elle n'est pas très large, mais le courant fait des remous. Je n'ai pas oublié ces moments.

Au bord de l'eau, sur une stèle grossièrement taillée est peint un phallos. Elle ressemble à un Hermès à qui il manquerait la tête.

– Il n'est peut-être pas nécessaire de faire le rite, marmonne Petite-Grâce.

– Si ! déclare la femme aux gros yeux tendres.

– Alors à toi l'honneur, Sméria ! réplique-t-il.

– C'est un homme qui doit passer en tête, tu le sais bien, renchérit-elle, d'une voix suave et charmeuse.

– Cela, je le veux bien. »

Il s'avance dans la rivière et met le pied sur une pierre, puis sur une autre. Sur la troisième, il glisse et tombe bruyamment dans l'eau. Un rire féminin retentit. Il ne vient pas de notre groupe. C'est une jeune femme qui est sur l'autre bord : elle se moque de sa chute, sans pitié. D'autres filles la rejoignent et rient à leur tour. Notre guide regagne en maugréant la rive où nous nous tenons.

– Je vais me sécher, dit-il.

Dounnios refuse de s'aventurer. Un homme silencieux s'engage sur le gué. Prudent et lent, il tombe, une pierre plus loin. Les rires d'en face redoublent. Les deux enfants se risquent à leur tour sur le gué et s'affalent dans l'eau tumultueuse. Nous rions moins fort que les filles qui, là-bas, nous font avec ironie des gestes d'encouragement. Un jeune garçon s'avance maintenant.

– Je peux essayer. Mais il faut faire le nœud.

– Bien sûr. Tiens ! Counilétos », dit Sméria de sa délicieuse voix aiguë. Elle a susurré son nom avec lenteur, sans y mettre d'accent, et j'ai compris « Loup-Gris ». Elle lui apporte une baguette de coudrier ou d'osier qu'elle noue en marchant. Il s'en saisit et la lance dans le courant,

et, tandis qu'elle jette à l'eau une petite pièce de bronze, il siffle avec ses doigts, tire sur sa jambe droite qu'il maintient repliée dans ses bras et s'élance ainsi, à cloche-pied. Il tombe d'aplomb sur la première pierre, puis sur la deuxième, sur la troisième, toujours d'un pied. Très vite il poursuit ses bonds victorieux que nous scandons par des cris de joie, et son pied gauche infatigable le projette à la fin sur le bord opposé. Nous exultons. Les filles moqueuses se sont tues. Elles entourent le garçon. Il nous fait signe de le rejoindre. Dounnios passe sans héroïsme en posant ses deux pieds sur les pierres. Les autres suivent. Derrière moi, en dernier, clopine Petite-Grâce. Les jeunes filles se montrent distantes. Elles se promenaient. Elles s'excusent d'avoir ri. Elles sont de Brivodouron. Elles doivent rentrer.

– C'est ainsi qu'on passe les gués ? dis-je à Petite-Grâce. Tu voulais te dispenser du rite ?

– Tu te moques de moi, Biloclès !

– *Ph*iloclès. Mais non ! Il y a, quand même, que je n'en reviens pas.

– Ton nom, c'est presque *Bille-de-Gloire* en gaulois. Cela me trompe. Les passages de gué, chez nous,...

Il s'interrompt, semble réfléchir.

– Hé bien ?

– Il faut continuer. Couper par l'intérieur. Trop dangereux de remonter la Loire. Allons ! »

Nous dormons dans une grange et j'entends à nouveau le chant de Taïa.

Plus de coups, plus de coups.

Tret-tret ! *Le traquet des Osismes*
Traque le dragon, chasse le dragon, boute le dragon.
Plus de feu, plus de feu.

Didlit-è-i ! *Le chardonnaïl sénon*
Chasse, chasse le corbeau.
Plus de cra, *plus de* cra.

Tlit ! *Le martin des Vénètes*
Chasse, chasse la nef.
Plus de vent, plus de vent.

Tsip-tsip-tsip ! *dit la bergeronnette*
Au bièvre éduen.
L'enfant dort, l'enfant dort. »

La marche reprend, le lendemain. Au milieu de la journée, une foule dévale d'un bois et nous hèle. C'est tout un village qui vient d'être incendié. Ils nous conseillent d'aller jusqu'à Bibrakté, puisque nous sommes des Éduens. Ils sont effrayés.

Un peu après, dans une montée remplie de pierres dressées, c'est une longue procession d'enfants qui débouche sur nous. Sméria, le regard rieur, roucoule : « Voilà d'autres arbrisseaux ! » On ne voit que leurs visages. Ils sont comme un flot de coquelicots dans un champ. Leur expression est avide et éperdue, visages ronds, traits simples, petits nez. Ils nous assaillent de questions. « D'où êtes-vous ? D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Vous avez de la viande ? Du miel ? » L'un d'entre eux a le bras entouré d'un bandage.

– Fais voir ton bras ! dit Sméria.

– On a mis de la glu dessus, déclare le garçon en ôtant le pansement.

– Ni glu ni colle. De l'épine d'ajonc suintant avec du séneçon en compresse, voilà ce qu'il te faut, réplique Sméria.

Elle fouille dans sa boîte et donne au gamin deux pincées de poudre brune qu'elle mêle dans un sachet.

– Fais bouillir avec un jaune d'œuf et baigne ton mal !

– C'est caillou », promet-il.

Quand ils savent que nous sommes éduens, les questions redoublent : « Vous y étiez… vous étiez à Sa Seigneurie Kénabon ? Vous vous êtes enfuis ? Vous avez pu ? Ils n'ont pas eu Bellina ! Eux non plus ! Qui ? Tu demandes qui ? Les lanciers ! Oui, eux ! Ils la recherchent. Pourquoi ? Ils sont à Dékétia et tout le long de la Loire. Ils nous recherchent aussi. C'est Tête-de-Guêpe qui veut l'attraper. Ils ne l'auront pas ! » Petite-Grâce me résume ce qu'il y a lieu de comprendre : les troupes régulières éduennes traquent Bellina, ce qui signifie qu'elle leur a échappé, aux Romains et à eux, et que Valétiacos, qu'ils appellent Tête-de-Guêpe, joue à fond l'alliance avec César. Il est normal que les enfants ne nous accordent pas un regard. Ils viennent de partout. Leur fugue, d'après lui, va entraîner un renversement de l'opinion de la peuplade. Un petit cercle passe devant nous, chantonnant des mots :

« … appelez – les enfants – fantassins – cinq, six, sept – c'est à toi – toison d'or – dorloté… tectosages ! » Ils éclatent de rire. « Un, deux, trois – trois-épines – pine en bronze – onzain, onzaine – ennemis – miaule, miaule… aulerques ! » Éclats de rire ! Ils n'ont pas l'air de nous voir, et tous s'éloignent aussi vite qu'ils sont venus.

– Pourquoi tous ces enfants ? dis-je à Petite-Grâce en les suivant des yeux. Où vont-ils ?

– Deux choses, me répond-il. Ils échappent à l'esclavage, en sachant très bien se défendre, et ils espèrent toucher les genoux des Sourcières… des Mères », ajoute-t-il en voyant mon air interrogateur.

– Quelles Mères ? »

Ma question l'importune.

« Les Mères ! Les Donneuses de miel, les Pourvoyeuses, les Consolatrices, les Écoutantes. Les Mères, quoi ! Tu ne comprendras jamais rien à la Gaule ! »

De colline en colline, les oiseaux remplissent le ciel par bandes ; des étourneaux, des pigeons, des pinsons. Je les regarde avec attention, comme chaque membre du groupe. En marchant nous faisons s'envoler des bruants jaunes, des linottes et des grives, incidents pleins de sens aux yeux de mes compagnons, mais non aux miens.

Dans un chemin labouré, un homme en casaque verte, encapuchonné de rouge, est prostré près d'une pierre dressée. D'assez loin Lalia et Smériа l'ont repéré : « Un maudit ! ». Il tend la main. Il a une mauvaise blessure à la tête. D'une voix gémissante (je me dis que je connais ce genre d'intonation), à genoux, il mendie et implore notre pitié. Dounnios a ramassé une pierre. Je l'arrête :

– Il peut nous renseigner.

– Mais c'est un *maudit-des-druides* ! Nous n'avons pas à l'écouter. »

Petite-Grâce intervient : « Laisse, Dounnios ! Biloclès a raison. Il a peut-être quelque chose à nous dire. »

Le malheureux en tremblant nous répond d'une voix cassée.

– Quoi ? J'ai à dire que... éduen ! Ah ! À Bibrakté, ils veulent aller... les dieux-Hommes... Ils ne sont pas loin... Les Hommes-dieux. Là, ils sont là. Les Très Bons. Pas comme le vieux chênier. Là-haut. Éduen, moi, je le suis. Ils sont menacés. Les Tuniques-Blanches vont à Bibrakté... Mais les autres ne veulent pas. Bibrakté ! C'est les élections à la lune de printemps.

– Oui, pour élire le Juge Suprême, coupe Dounnios.

– Non ! Oui. Mais ils veulent choisir aussi, eux, les Tuniques-Blanches, le... le grand Blanchard qui se fâche, pour après. Parce que le... le grand d'avant, il est mort. Ils vont choisir l'Éduen qui ira au Nombril. Il y a celui qui se fera élire au Nombril. Ce sera peut-être un Éduen. Lequel ? À Bibrakté, ils ont déjà leur... leur...

– candidat, poursuit Petite-Grâce.

– Ah ! voilà. Tu sais.

– Tu veux dire que le Druide Suprême est mort ? interroge Petite-Grâce.

– C'est ce que je dis. Ils veulent aller à Bibrakté pour les deux élections.

– Celle du Juge Suprême et celle du candidat qui représentera les Éduens au Nombril, à la lune de *giamonios* ?

– Voilà. Mais à Bibrakté il y en a qui ne veulent pas que certaines Tuniques-Blanches soient là, pour garder, pour élire leur can…

– … didat, complète Petite-Grâce.

– Oui…

– Si je comprends bien, les druides de l'Éduie dont tu parles doivent désigner leur candidat à la succession du Grand Druide, mais ceux de Bibrakté veulent les empêcher de se réunir là-bas ?

– Les Blanchards. Malheur ! Par la grande queue du Tueur des étoiles ! Moi, je ne voulais pas… J'ai fini ma vie ! Laissez-moi !

– Attends ! Les deux élections doivent-elles avoir lieu en même temps, à Bibrakté ? questionne Petite-Grâce.

– Elles doivent… oui. Laisse-moi. Des noix creuses, tout cela.

– Alors, c'est pour la lune de *coutios*. Cela fait court. »

Sméria s'approche de l'homme. Il la repousse. Le malheureux se recroqueville sur lui-même au bord du chemin creux. Je ne peux m'empêcher, à la vue de ce triste tableau, de faire remarquer à Petite-Grâce la dureté de cœur de chacun d'entre nous.

– Vous n'avez pas pitié de la détresse humaine ! lui dis-je.

– Il n'y a rien à faire. Il se condamne lui-même. Qu'est-ce que tu crois ? La vie est âpre. Nous savons accepter la mort. La peur n'est pas gauloise. Et en plus, il s'attendait à ce que nous lui jetions des pierres. »

Nous poursuivons notre route. La tragédie n'est pas un spectacle dans ce pays, c'est un mode de vie. J'ai besoin de parler, de savoir ce que Petite-Grâce sait.

– À quel mois grec correspond le mot *coutios* ?

Il l'ignore. Il réfléchit et finit par articuler :

– Première pleine lune après le solstice : neuf jours. Le quatre de *coutios* tombe la quatrième lune. Les élections, c'est le quatre.

– Et *giamonios* ?

– La lune qui suit. Cette année, c'est comme cela. C'est drôle.

– Et aujourd'hui, nous sommes à combien du premier de *coutios* ?

– Facile. Deuxième quinzaine : encore deux nuits. Plus quatre. Les élections auront lieu à Bibrakté dans six nuits. »

– Les deux élections ? Celle du Juge Suprême et celle, non prévue, du druide éduen, qui doit se porter candidat à l'élection du Grand druide un mois plus tard ? C'est bien cela ?

– Oui.

– Et vous allez élire qui ?

– Pour les druides, c'est à eux de voir. Pour le Premier Citoyen, c'est une autre affaire. N'importe qui peut devenir Juge Suprême, pour un an seulement. Nous sommes une *respublica*, comme on dit à Rome, paraît-il. En réalité, nous regrettons le temps des rois.

– Mais vous n'avez qu'une famille royale. Celle de Bellina, fille d'Épadatectorix.

– Non, non. Il n'y a pas qu'elle.

– Je croyais que...

– Je vais te dire, Biloclès, et tu vas me comprendre. Nous autres, Gaulois ou Celtes, comme tu veux, nous aspirons tous à devenir rois. C'est un désir que certains placent dans le nom de leurs enfants ou dans le leur, de

beaucoup de façons (tu penses au mot roi, mais il y en a d'autres). Le mien, par exemple, le dit modestement, parce que la grâce est une des vaillances requises pour être roi. Toute notre action consiste à réunir les qualités royales, grâce, intelligence, générosité, grand appétit... je ne te dis pas tout.

– Et ceux qui ne peuvent pas être rois ?

– On est roi de ce qu'on peut. Le mieux, évidemment, c'est de devenir dieu.

– C'est impossible.

– Si. Chacun peut l'être, il n'y a pas que les Arbres-de-Science, les "Blancs".

– Les "druides" ?

– Oui, autre mot, même chose. J'ai connu un forgeron qui l'était devenu.

– Comment peut-on devenir dieu ?

– Comme pour roi, en réunissant les qualités divines. C'est plus compliqué...

– Et les femmes ?

– Elles ? Comme nous, reines ou déesses ! Bellina ! Tu n'as pas vu son *extraordinaire*. Elle a déjà toutes les vaillances ; son grand-père l'a préparée à la science de l'Arbre, elle a ses songes et ses visions ; parmi nous, elle est toujours longue grâce, intelligence et générosité. Elle peut être reine ou déesse. Je préférerais reine, mais cela va dépendre des signes. Viens par là, c'est au sec. Elle doit d'abord régler une affaire terrible. »

– Tu veux dire le combat de ce matin ? J'ai eu peur pour elle.

– C'est bien plus que cela. Ne sois pas inquiet ! Nous pouvons donner notre vie pour elle, comme tu l'as vu. Là-bas, à Sa Seigneurie Kénabon, pourquoi s'est-elle fait prendre ? À croire qu'elle l'a voulu. Tu sais, Biloclès, elle doit faire face à plusieurs boucliers. Mais toi, allons, dis-

moi : qu'es-tu venu faire en Gaule, chez nous ? Tu parles comme un Riverain du ciel. Tu es à Bibrakté ? »

Je lui donne comme raison de ma venue, sans évoquer l'oracle, la remise à un druide d'un objet géométrique qui l'intéressait et que mon séjour s'est prolongé à cause de la guerre. Il a l'air de me croire.

– Tu n'es d'aucun côté, et puis tu es grec, donc un ami de la Gaule. Tu vois, poursuit-il, quand Bellina a été séparée de ses parents, la guerre qui a pris feu entre nous et les Séquanes s'est éteinte au prix de beaucoup d'otages chez nous, et son père a fait partie du nombre. Au moment où elle a rejoint sa famille, il a été libéré grâce à la victoire que César avait remportée sur Arioviste, mais un Séquane l'a mutilé avant sa libération. C'était pour une sinistre histoire de jalousie, apparemment, parce que la mère de Bellina avait aimé ou plutôt avait été aimée par ce Séquane. Alors, quand son père est tombé entre ses mains, le rival malheureux n'a pas pu se résoudre à le laisser partir sans lui infliger cette ignoble mutilation.

– Qu'est-ce qu'il lui a fait ?

– Coupé la main, la droite. Rentré chez les siens, son père n'a pas voulu qu'on le voie. Il s'est muré dans le silence et laissé mourir. Ce fut un terrible chagrin pour nous tous. Ses deux filles – oui, l'autre, Carantia, l'aînée – ont souffert et ont juré devant le clan de retrouver le mutilateur et de le tuer. Depuis, elles le recherchent, chacune à sa façon. C'est long. Mais la guerre aussi est longue, et les deux sœurs ont compris que César ne quitterait le pays qu'après l'avoir entièrement asservi. Bellina, instruite par un oracle qu'elle doit sauver le meilleur de la Gaule, a compris que le meilleur, c'est Vercingétorix. Alors elle se lance dans l'Alliance des Confédérés et agit pour le compte de Sur-roi-des-Guerriers (le nom *Vercingétorix* articulé sans son accentuation dévoile ce sens), qui suscite, même chez nous, une immense espérance. L'obstacle,

c'est Bibrakté, qui vit du commerce avec Rome. Doubnorix a été tué. À l'époque, il y a deux ans, il rassemblait les partisans d'une rupture avec Rome, mais son frère et quelques personnages influents ont anéanti son projet. Depuis, c'est la richesse et le marasme.

– Mais dis-moi, que faisait Bellina à Kénabon ?

– Je l'ignore. Si ! Elle cherchait à acheter des chariots.

– Sans doute pour Vercingétorix ?

– Je ne le sais pas. Les chariots, elle les a eus, et ils sont partis juste avant l'attaque romaine qui nous a surpris. Pour où ? Je l'ignore. »

Je ne lui dévoile pas que je les ai vus.

– Tu sais qui était le traître qui allait la dénoncer ?

– Non, c'était un Éduen. C'est tout ce que je peux dire.

– Pourquoi ?

– Son casque portait le signe de Bibractis.

– Quel est ce signe ?

– Il n'est plus utilisé. Il est devenu secret. C'était une *bièvre*.

– Une *bièvre* ?

– Une espèce de gros rat avec une queue aplatie qui vit dans les rivières.

– Ah, oui ! un castor.

– Si tu le dis.

– S'il est secret, comment le connais-tu ?

– J'ai dû le voir sur une vieille monnaie ou une vieille enseigne.

– C'était un ennemi, reprends-je, un ennemi mortel. Quelqu'un qui allait la dénoncer.

– Tu peux le dire ! Un loup !

– Tu sais tout ! Tu fais quoi dans la vie ?

– Baé ! Ah ! voilà des gens. Tu veux des noisettes ? »

Il ne m'a pas répondu. Un cortège à cheval entoure un personnage vêtu d'une saie verte et or, un chef, à n'en pas douter. Derrière lui s'étire une longue file de chariots. Il

nous fait signe de le dépasser sans nous embarrasser de politesses.

Vers la fin de l'après-midi, apparaît la clôture d'un gros village. Des corbeaux sont juchés sur les portes ouvertes et sur la palissade. Dounnios frappe sa paume droite de son poing gauche, le jeune Loup-Gris est nerveux. Passé le seuil, nous entrons dans des allées désertes bordées de poiriers givrés. Un chien sorti de nulle part aboie. Sur la place, entre les enclos, une fourche est plantée à l'envers sur une meule de fougère rousse.

– Lépreux ! s'exclame Loup-Gris.

– Pas loin, ou partis, dit Dounnios.

– Tu n'as pas vu les cabanes de ces gens-là, Biloclès ? me demande Petite-Grâce.

– Non.

– Je ne te le souhaite pas. Tu trouverais, là aussi, une raison de nous haïr. Ils sont à l'écart des hameaux, dans des trous infects d'où ils n'ont pas le droit de sortir, sauf une fois pour la fête d'avant-printemps à Bibrakté. Comme c'est dans six jours, ils sont déjà en route. Ils vont à leur camp de regroupement.

– Loin d'ici ?

– Non. Cette fourche indique qu'ils sont tout proches.

– Moi, je ne veux pas les voir, gémit Taïa.

– Rien à craindre. C'est leur marché. Ils font des provisions et reçoivent de nouveaux vêtements. Il suffit de se tenir à distance et de parler dans le vent. Les cordes qu'ils vendent ne font peur à personne, pourtant ils les ont touchées. »

Une hirondelle se pose sur la fourche. Aussitôt Loup-Gris la désigne du doigt.

« Oui, j'ai vu, continue Petite-Grâce, rien à craindre. C'est ce que je dis. »

Le chien s'est tu. Le petit Canos se met à pleurer. Taïa, sa mère, le prend dans ses bras. Rien ne bouge autour de nous. L'homme silencieux dont j'ignore le nom, lève la tête, aux aguets. Les autres femmes s'immobilisent autour de la meule de fougère. Dounnios pousse un cri. L'oiseau s'envole !

Aussitôt l'espace vide du village se modifie en proie à un mouvement où, pour ainsi dire, la réalité semble se désaffubler de son apparence. La meule remue et trois hommes vêtus de noir en émergent ; les haies et les plessis s'entr'ouvrent sur des formes noires, debout ; des murs mêmes des granges et des maisons se détachent des silhouettes et montent des ombres ; de trous cachés sortent des hommes en chapes de deuil. Comme les Spartes ont pu jadis jaillir du sol de Thèbes (je l'imagine), ainsi des créatures de ténèbres peuplent la cour et les ruelles. Ce sont des lépreux. Leurs visages au nez rongé et aux joues écailleuses, leurs mains qui s'avancent auxquelles il manque des doigts, leurs pieds tronqués en offrent l'horrible témoignage. Taia fait le geste de protéger ses enfants. Lalia crie :

– Non ! Arrière ! Oulaôô !

Loup-Gris secoue la tête.

Ils s'immobilisent.

Et voici qu'une seconde effloraison humaine, toute blanche, envahit de l'extérieur l'espèce de carrefour où nous sommes rassemblés. De la porte, des haies et des arbres voisins, c'est une multitude d'hommes blanc-vêtus, toute palpitante de sa blancheur, qui s'approche. On dirait qu'un soupir de la terre a engendré cette grandissante corolle immaculée qui vient se refermer sur nous. « Hommes-dieux ! », s'écrie Dounnios. Ils avancent d'un pas mesuré de partout à la fois vers notre cercle. Les lépreux se rapprochent de nous et, par crainte de leur contact, nous nous blottissons au centre de la place. Oui, ce sont des druides. Ils forment peu à peu un fer à cheval et c'est l'occasion pour les lépreux de se glisser dans

le passage laissé ouvert. Nous nous retrouvons face aux hommes-dieux.

Une volée d'oiseaux avec des cris stridents tournoient dans le ciel pâle. Tout semble suspendu. Le temps s'arrête. La blancheur vivante qui nous entoure, celle du ciel et celle des tuniques, a quelque chose d'engourdissant, comme la neige. L'air que j'aspire est à nouveau d'une senteur profonde et subtile, plus que l'arôme poivré de l'humus, l'odeur lourde du fumier ou la suave délicatesse qui rampe au ras des herbes ; chaque inspiration me fait frissonner et remplit mon diaphragme d'un influx de délice, intensifiant le sentiment qu'il suffit que je hume encore et encore quelques bouffées de cet air pour transmuter tout mon corps périssable en membres glorieux. En même temps j'éprouve la sensation toute neuve de m'enfoncer dans des tunnels de joie creusés dans l'épaisseur transparente de l'espace.

Un druide a intimé au groupe l'ordre de les suivre. Nous avons marché, moi titubant, jusqu'à une clairière. Des débris de bois jonchent le sol. Les chênes se tiennent autour de nous. Les druides nous entourent et les lépreux nous rejoignent, lents et opiniâtres. L'attente. L'éternité est blanche, me dis-je, et le temps, c'est du noir.

Un bruit de galop enchante l'oreille. Un rapace fend le ciel et bat dru des ailes avant de fondre sur le fumier. Tournés vers l'allée, sans peur, nous contemplons la petite cavalerie qui débouche et vient s'arrêter auprès de nous comme un navire accoste au port. Au milieu des hommes cuirassés de noir chevauche Bellina.

8.

Depuis notre folle retraite, la figure de Bellina a hanté ma pensée. Lui prêtant des nattes à partir de la pièce de monnaie que je garde sur moi, je l'ai imaginée en train de chevaucher une monture blanche à la tête de son escouade. Et voilà que le songe devient réalité. « Bellina ! » ont hurlé notre groupe et les lépreux.

Une douzaine de cavaliers arrêtés entourent Bellina qui dégrafe de ses épaules sa saie blanche. Elle est vêtue d'un rénon velu, roux, et de braies vertes. Sachant qu'elle est le point de mire de tous, loin d'en être gênée, elle soutient ce regard avec un aplomb enthousiaste. Ses yeux éclatants nous dévisagent et ses lèvres s'entr'ouvrent en un sourire ironique et vainqueur. Une mèche blonde a glissé de son front d'été et voile son sourcil droit ; de longues tresses descendent sur ses tempes et incendient son dos. Elle rit en reconnaissant notre groupe et nous communique sa bonne humeur. L'or de son torque est resplendissant. Tout son corps s'étire et se dilate avec la délicatesse d'une fleur. Elle se dresse sur ses genoux serrés, arque son corps mince puis se penche vers nous. Un oiseau minuscule à tête jaune s'est posé sur son épaule.

« Vous avez attendu au bon endroit. Je suis heureuse que vous soyez arrivés. Allons jusqu'au marché. »

Sa voix est claire et délicieuse, et les mots sortis de la fleur rouge de ses lèvres possèdent une énergie chantante irrésistible.

« Venez ! C'est par là. »

Son sourire triomphant enchante. C'est comme si un soudain printemps dorait les buissons et bleuissait les ombres du sous-bois. Ses épaules nues et ses bras ondulent, animés d'une grâce dansante, ses deux mains usent des rênes avec des gestes de harpeur, et n'étaient sa tenue d'homme et son épée qui bat sa cuisse droite, on la prendrait plus pour une Aphrodite que pour une Athéna.

Nous la suivons, silhouette nonchalante oscillant sur une monture blanche qui va au pas. Elle se retourne, son roitelet sur l'épaule :

« Petite-Grâce, Noblet, Loup-Gris, Vaillant, approchez ! », souffle-t-elle.

Sa voix s'est faite douce, presque atone. Les quatre hommes de notre petit groupe la rattrapent. Je les envie. Elle leur parle du haut de son cheval. Elle les connaît donc par leur nom. Au bout d'un moment, elle se retourne vers moi ; elle est imitée par les quatre hommes. Mon cœur bat plus vite. Me reconnaît-elle ? Elle me regarde un moment et se détourne.

Nous nous acheminons vers une clairière ou plutôt un ensemble de champs envahis de chariots dans lequel se tient un foirail inattendu, rempli – ô surprise ! – de milliers de personnes vêtues de noir pour la plupart qui se parlent, qui chantent et qui rient.

« Le marché des lépreux ! », dit Petite-Grâce.

Notre cortège traverse la foule : Bellina et ses chevaliers, qui sont acclamés, puis nous, puis les druides et, à distance, les lépreux. Des banquets sont apprêtés sous de larges tentes de peaux, des chenils treillissés contenant des meutes de différentes races et des oursières à forts barreaux, avec leurs hôtes puissants, s'alignent sous des chênes ; en face, des pêcheurs se sont répartis sur la berge verte d'un étang ou d'un canal, tandis que l'autre rive offre le spectacle d'un défilé et d'une présentation de chevaux ;

au loin des volières, des jeux, des étals d'armes, de peaux, de vêtements, d'instruments de musique, des estrades avec des chanteurs, des tavernes où des gens boivent assis entre des amphores et des outres en bois, s'étendent sur plusieurs stades. Près des chenils, un chasseur glisse dans une fausse galerie faite de claies allongées mises bout à bout un chien terrier qui s'élance en grondant à la poursuite d'un renard qu'on a dû y introduire au préalable.

Nous gagnons, près de l'eau, une halle en bois dont les vives couleurs horizontales, que je commence à connaître, se succèdent jusqu'au toit. Ses occupants l'évacuent à notre arrivée. Il y règne une odeur de foin et de chanvre ; au fond, des ballots et des sacs entassés. Ses cavaliers mettent pied à terre et encerclent Bellina. Elle saute sur le sol à son tour, s'approche de nous et ses yeux pailletés d'une lueur vivante – celle de l'intelligence et de l'amour – se posent sur moi.

– Philoclès ? »

Je fais oui de la tête, trop ému pour pouvoir articuler un mot.

« Enfin ! dit-elle. Front-d'Été m'a loué ton courage. Nous avons à parler, si tu veux bien. Le temps de régler certains détails...

– Très volontiers. »

Elle emploie le grec. J'en suis confus, et elle met là aussi cet accent généreux qui donne de l'élan à ses paroles. J'ai soudain une immense confiance en elle. Sous le haut toit, elle s'adresse, en gaulois, à l'ensemble de celles et de ceux qu'elle a ramenés du village. Son regard s'assombrit.

« Seigneurs proches du ciel, j'ai besoin de vous. Valétiacos, notre si valeureux Juge Suprême, ne veut pas entendre parler d'une alliance avec Vercingétorix. Je vais lui forcer la main. Ses partisans veulent envoyer Diviciacos, ce druide si loyal, au Nombril, au lieu de Samotalos, et faire

élire son propre frère comme Juge Suprême, au mépris de nos lois. Je l'en empêcherai. »

J'apprends avec quelque surprise que mon ami Samotalos est le candidat des druides éduens dissidents. Le Nombril, je sais ce que c'est ; les paroles de Vercobios me reviennent : « le Centre bouillonnant de la Gaule », le lieu où les druides se réunissent chaque année.

« Vous êtes, comme moi, poursuit-elle, menacés par les lanciers qui ont ordre de vous arrêter ou de vous tuer en cas de résistance. Pour entrer à Bibrakté, un seul moyen : vous faire passer, aux Portes, pour eux. »

Elle désigne les lépreux.

– Souillure ! Souillure ! objecte l'un des druides.

– Non ! Vous aurez des vêtements neufs. Ils sont là. Les masques aussi. »

Elle désigne les sacs entreposés.

– Il faudra vous mêler aux vrais. Veillez à leur ressembler.

– Nous voulons faire le Jeu, rugit un lépreux.

– Vous le ferez. Rien ne doit changer. Vous venez avec nous.

– Et à Bibrakté, comment procéderons-nous ? demande un druide.

– Vous le saurez aux portes. Notre candidat au Nombril sera élu. L'élection du Juge Suprême se mettra en route et les chefs de clans éliront Convictolitavis. »

Nouvelle surprise ! Le fils de Ségosous, le beau-père de Bellina, serait du côté des « Rois-de-l'Ombre » ? Et puis, quel est ce Jeu auquel les lépreux ont l'air de tenir ?

« Hâtons-nous ! dit-elle. César assiège Noviodounon des Bitouriges, et le roi accourt en défenseur. Nous devons entrer à Bibrakté dans six nuits. Des chevaux pour tous ! Nous partons. »

La route déserte serpente sur les collines entre des châtaigniers, beaucoup d'étangs et des landes. Les deux femmes plus âgées montent en amazone et Taïa chevauche avec ses deux enfants, le garçon devant elle, sa fille en croupe. Nous avons couvert une longue distance au trot et au galop, vu quelques loups et deux ours. Il est évident que nous avons pris une voie quasi inconnue des voyageurs et des patrouilles de lanciers. Le soir est arrivé. Les cavaliers forment une garde serrée autour de Bellina. Parfois elle a été visitée, pour ainsi dire, par des alouettes et des merles venus tourner au-dessus de sa tête. Elle chante :

« *Traquet apaise un dragon,*
Rouge-gorge, un sanglier,
Loriot, un cavalier,
Roitelet, une rouelle... »

Le vent fraîchit et nous baigne de ce parfum de la terre qui fleure la liberté et la joie du corps. Il s'y mêle bientôt une odeur de feu. Au détour d'un bois de vieux ifs, paraît, entourée de nombreux chariots, une maison à demi enterrée dont le haut toit de chaume laisse échapper de la fumée.

La nuit déjà. Au milieu de la grande salle où palpite un feu d'or, Bellina s'est assise, jambes repliées et croisées, la gauche sur la droite. Un cercle se forme à partir d'elle. Elle me place entre elle et Dounnios. Quel honneur ! Des enfants nous présentent un chaudron rempli d'une bouillie salée où nous trempons des morceaux de galette. Je goûte à cette nourriture avec le sentiment de la prendre au passage, sans repos ni abandon possibles. Ce feu bienfaisant qui dilate nos yeux, nous pourrions tous prolonger la vue de ses flammes et songer sans fin, pourtant nous aspirons à partir ; le danger extérieur est beaucoup plus attirant.

Nous resterons là pour cette nuit, et Bellina, au cours de la veillée qui suit le repas, se retire contre le mur, et s'accoude, assise sur un fagot, à une auge où coule une source. Elle me fait signe de la rejoindre et me parle, en gaulois cette fois.

– J'honore en toi un homme de la Grèce, terre de l'esprit et de l'écrit. Ici, nous avons choisi le chemin difficile de la parole qui s'articule et s'écoute même la nuit. Nous sommes différents, mais les mots ont pour nous un sens précis. Dis-moi, Philoclès, dans la réponse d'Apollon, le terme employé pour dire "le meilleur" est-il *áristos* ?

– Oui, *áriston* exactement, au masculin ou au neutre.

– Et précisément cela veut dire quoi ?

– "Le meilleur". Cela se dit des hommes et des choses. Le sens penche parfois vers "le plus noble" (par la naissance), "le plus brave", "le premier", "l'excellent".

– "Le plus brave", fait-elle songeuse. Dans notre langue, le bélier est souvent appelé "le meilleur". C'est parce qu'il mène le troupeau. »

Ses grandes prunelles bleues, presque vertes comme de l'eau, sont pleines de feu. Autour de nous, chacun chuchote avec retenue et n'a d'yeux que pour elle. Dehors, hurlent des loups. Elle caresse de sa main la surface de l'eau. Je romps le silence.

– Tu as trouvé le sens de l'oracle. On m'a rapporté que tu reconnaissais Vercingétorix dans ce "meilleur".

– C'est un héros, un meneur d'hommes. C'est un roi, fils de roi.

– Nous avons appris, en Grèce, à nous méfier de l'évidence, quand il s'agit de l'oracle d'Apollon. Tu sais, à Delphes, il existe de ce dieu une vieille statue d'or et d'ivoire avec des yeux incrustés… »

Elle se tourne vers moi et je croise son regard qui m'éblouit.

– J'en ai entendu parler, dit-elle.

– Eh bien ! les yeux divins ne fixent jamais l'homme qui les regarde en face. Ils sont divergents, obliques, comme le dieu. Cette particularité signifie que les réponses du dieu sont obscures et qu'il faut se défier des interprétations trop promptes. Ce n'est pas pour rien que nous l'appelons “l'Oblique”.

– Je donne un sens à ces deux réponses qui signifient la même chose. Mon choix est fait, dit-elle. »

Une bûche rougie à blanc assaillie de petites flammes bleues se brise soudain dans le feu.

– Je comprends. En Grèce, cependant, beaucoup n'ajoutent guère de foi aux oracles et ne confieraient pas à une déclaration ambiguë l'engagement de leur vie.

– Impossible ici : nous aimons croire. »

Elle sourit, satisfaite de ce trait de caractère qu'elle partage avec ses compatriotes. Les flammes jouent sur son visage pur.

– Mais n'est-il pas dans la nature du meilleur de pouvoir se sauver lui-même, sans avoir besoin de ton aide ? Un sauveur n'est-il pas meilleur que celui qu'il sauve ?

– Tu joues sur les mots, Philoclès, en mêlant les espèces. Un brave peut être sauvé par un ami, un cheval ou un bouclier. J'ai beaucoup réfléchi. Le meilleur de la Gaule, c'est le meilleur des Gaulois. La situation me porte à donner ce sens à la réponse. »

Ses yeux s'assombrissent.

– Quelquefois, des interprètes rôdent et ajoutent des paroles à la réponse qui vient d'être rendue. Sais-tu si cela a pu être le cas là-bas, en Grèce ? » me demande-t-elle.

– Je peux te répondre. Dès que la profération du dieu a été recueillie, elle n'a été divulguée à personne autour du temple et a toujours été tenue secrète, par conséquent il n'y a eu aucun commentaire. C'est mon ami Théodote, chargé de poser la question au dieu, qui me l'a dit.

– Qui a entendu la réponse en Grèce ?

– La prêtresse, le prophète et Théodote, qui me l'a rapportée. »

Elle hoche la tête.

– J'apprends la sagesse et la divination, continue-t-elle, je cherche les sources de la poésie et je suis l'objet d'une prédiction. Je prévois un grand destin à Vercingétorix, mais mon rôle m'échappe. Qu'ai-je à lui donner, à part ma terre éduenne ? Je suis une simple fille. Je ne suis pas amoureuse de lui. Que dois-je le sauver ? Je l'aide. Mais... »

Elle se tait et me regarde pensive un long moment.

– Philoclès !

– Oui, je t'écoute. »

Elle regarde le plafond noir puis plonge ses yeux dans les miens.

– Pourquoi es-tu des nôtres ?

– Je le suis devenu. Samotalos sait que j'aime la liberté. Mon pays n'est plus lui-même et les Grecs ne sont aujourd'hui que les dépositaires de leur art. On y étouffe. La Gaule est une fleur vive. Je me sens en paix ici, je veux dire que, par exemple, ce soir, cette nuit, j'éprouve un sentiment de tranquillité d'âme, de joie sereine ; je connais le bonheur. Oui, en ce moment, ici. »

Bellina sourit brièvement. Sa main joue dans l'auge avec l'eau.

– D'où es-tu ? me demande-t-elle, d'Athènes ? Parle-moi de toi.

– Je suis né à Colone, comme jadis Sophocle. Mon père était de Mégalopolis et ma mère d'Athènes, où je vivais. Mon père travaillait au Pirée pour un armateur. J'ai manifesté des dons pour l'histoire et les sciences de la nature. Ma mère, initiée à tous les Mystères, aimait Dionysos corps et âme. Mon père était attaché aux dieux de la cité. Ils déploraient tous deux l'état de la Grèce et ils m'ont communiqué la haine de l'occupant romain et le regret de

l'ancienne grandeur d'Athènes. Je me suis intéressé à la botanique en lisant les œuvres de Ménestor. De là, je suis entré dans la Fraternité.

– De Pythagore ?

– Oui. Nous n'avons pas le droit de prononcer son nom.

– Je sais, dit-elle. Tu crois dans ses vérités ?

– Je n'ai pas trouvé mieux.

– Elles sont fortes et proches des nôtres, observe-t-elle.

– Je voulais te dire aussi que j'étais à Kénabon avec le druide Vercobios et Catilla, la fille de...

– Vercobios a été libéré, tranche-t-elle, sérieuse. Nous cherchons Catilla. Nous la sauverons. »

Elle porte la main à son torque.

– Dis-moi, Philoclès, tu viens d'Athènes, de l'École pythagoricienne qui a été refondée.

– En effet.

– Connais-tu, à Rome, Nigidios Tsigoulos ?

– Je ne suis pas allé à Rome. J'ai entendu parler de Nigidios. C'est lui qui a redonné un vif éclat à notre Fraternité là-bas.

– Oui, on me l'a rapporté. Es-tu acousmaticien ou mathématicien ?

– Juste acousmaticien. J'avais choisi l'étude des choses de la nature.

– Tu peux démontrer l'illustre théorème ?

– Oui, très bien. C'est très long.

– L'astronomie t'intéresse ?

– Oui.

– Tu as étudié les animaux, les plantes, les roches ? avec leurs noms ?

– Oui, avec leurs noms. Samotalos m'a aidé à en traduire quelques-uns. »

Elle hoche la tête.

– As-tu une femme ?

– Plus maintenant.

– Il y a beaucoup de belles femmes en Gaule, déclare-t-elle en riant. Comptes-tu rester longtemps dans nos régions ?

– Tant que la liberté y fleurira. »

Elle prend de l'eau dans sa paume et la laisse s'écouler entre ses doigts.

« La liberté, une fleur ? Les fleurs se fanent, Philoclès. Mais... elles refleurissent. La liberté est immortelle, et je crois que précisément en Grèce elle couve, comme un feu sous la cendre. »

En prononçant ces mots elle me regarde avec une candeur qui me fait venir les larmes aux yeux. Sa foi est communicative. Je pense à Philopoïmen, le héros de mon enfance, dont mon père me racontait les hauts faits.

« Seulement, reprend-elle, nous devons l'accompagner, armes à la main, et repousser les instaurateurs de l'esclavage. En ce moment, nous affamons l'armée romaine. Le roi a su trouver une action infaillible. Je ne te demande pas de te battre, mais de fuir les batailles au contraire, pour être comme Posidonios, que mon grand-père a bien connu. Écris sur la Gaule, écris sur nous, fais savoir aux Grecs qui nous sommes et ce que nous défendons ! Vercingétorix veut que son action soit exposée au monde, et vous, en Grèce, vous avez le moyen de répandre la connaissance par le lire et l'écrire. Évite l'excès de subtilité ! Sois vrai ! C'est tout. Je t'aiderai. Les druides aussi. »

Son visage est dans l'ombre maintenant et ses yeux dilatés miroitent aux lueurs mourantes du feu.

– Bellina, je te promets, lui dis-je avec ferveur, de témoigner de la guerre qui se prépare pour la libération de la Gaule.

– Tu es de Pythagore, poursuit-elle ; accomplis-tu chaque soir ta récollection ?

– Oui.

– As-tu atteint le but fixé par votre Maître ?

– Le but ?

– Cultiver sa mémoire pour avoir le souvenir de ses vies antérieures ? Philoclès, tu le sais bien.

– C'est le but secret. C'est encore confus pour moi. Il faut être plus vieux pour avoir l'*évidence*. J'ai encore peur.

– Je ne suis pas sûre qu'il te faille persister.

– Pourquoi ? dis-je piqué au vif.

– Je peux me tromper. Je te crois proche des choses, très sensible à leur enveloppe. Je te vois plus barde que druide. Tu aimes plus la beauté que la vérité. Chante, Philoclès ! Vois comme le monde est beau et chante sa gloire ! Un de mes maîtres affirmait que l'homme vertueux et heureux n'avait qu'une chose à faire : entonner les hymnes des dieux. »

Ainsi s'achève notre entretien. Elle se détourne du feu et s'endort presque aussitôt, et, en dépit des flammes et de mes pensées agitées, je finis par trouver le sommeil, pour ainsi dire, aux pieds de Bellina.

9.

Le lendemain matin, des rires me réveillent et je m'aperçois que Bellina n'est plus là.

– Elle est partie, me prévient Lalia. Elle a appris que César avait mis le siège devant Sa Haute Seigneurie Avarikon. C'est chez les Bitouriges. Lève-toi. Les chevaux sont prêts. Nous repartons.

– Quand la reverrons-nous ? lui demandé-je.

– À Bibrakté. »

Plus fort que jamais, le parfum de l'aventure m'enivre de son odeur de terre. Le soleil se lève et les lambeaux de brume se déchirent devant nous comme des âmes effrayées par notre héroïsme. Bellina a emmené son escorte. Il reste quelque vingt druides et notre groupe. Les lépreux se sont déjà mis en route.

Pendant deux jours, nous prenons des chemins de traverse et accomplissons de nombreux détours. Parfois aux croisements des routes et aux « pattes-d'oie », comme disent les Gaulois, nous rencontrons des gens qui cheminent lentement par groupes, vêtus de grands chapeaux et armés d'un haut bâton auquel est suspendue une outre en peau ou en bois. Nous franchissons une rivière qu'enjambe un pont étroit. Les druides retrouvent toujours une maison où leurs confrères les hébergent comme des seigneurs. Nous dormons dans des gîtes d'étapes, cernés de chariots à bâche de cuir, couchés un peu à l'écart de ces pèlerins qui se rendent tous à Bibrakté.

Le troisième jour, une pluie mêlée de neige nous retient toute la journée dans une grange pleine de feu et de fumée. Il paraît que la forge qui est en face est occupée par des lépreux. Nous devons abandonner nos chevaux.

Le lendemain, le ciel est net, la terre boueuse, l'air glacé.

– Les lanciers ne sortiront pas loin de leurs casernes, dit Petite-Grâce.

– Non, réplique Taïa, mais les femmes-saules et les ours vont pulluler. »

De fait, les sentiers que nous empruntons ne sont guère fréquentés que par du petit gibier et des blaireaux. Les arbres commencent à se teindre d'une buée verte. La marche à travers des collines velues de châtaigniers m'exalte, et je ne sens pas la fatigue en dépit de la montée constante. Partout des mésanges et des grives peuplent les arbres. Le soir, une grange, comme les autres, où l'on s'entasse par catégories : les riches, autour du foyer, et au fond, près des murs, les pauvres, et nous. Près de la porte, les chiens dorment sur des peaux de blaireaux. Mon sommeil est profond et je ne le distingue pas de l'état de veille. Tout possède une intense saveur de réalité : les flammes, les herbes, les oiseaux, les cris, l'éclat du ciel dans l'épaisseur de son bleu, tout paraît d'une beauté étincelante et d'une froide allégresse. Mes songes foisonnent.

Le matin éclate d'un cristal de lumières et de chants de merles. Nous partons à l'aurore. Le sable safrané que nous foulons me semble baveux et gorgé de soleil. J'en arrache des poignées pour le plaisir. Beaucoup de monde aux carrefours : des voyageurs en voitures, des escortes à cheval, des marcheurs, quelques lépreux vêtus de noir. Plus de druides. Nous devons vite nous faufiler dans la forêt profonde. Sméria et Dounnios ont du mal à nous suivre, les deux enfants ont tendance à s'égarer ; nous avons cherché et retrouvé la petite Matta en pleurs au pied d'un gros caillou grossièrement sculpté. C'est Petite-Grâce qui nous

guide. Nous traversons une fougeraie. Un ours soudain déboule d'un *breuil* que nous contournons.

– Qu'est-ce qu'il a ? demande Loup-Gris.

– Il a qu'il a peur », répond Petite-Grâce qui prête l'oreille aux bruits de la forêt.

Je n'entends rien, il se passe pourtant quelque chose. Un gémissement s'étire dans les profondeurs du bois et brusquement un blaireau jaillit, aussitôt hué par mes compagnons (les Gaulois n'aiment pas toujours cet animal, tu l'auras compris, Théodote). On distingue maintenant dans le lointain une rumeur pressante. Tout à coup un énorme rauquement nasal résonne, qui fait trembler les feuilles, suivi d'une strideur tendue au paroxysme de la rage. Une volée de grives fend l'espace.

« Gare aux pointes, reculez ! » crie Petite-Grâce.

Nous entendons un épais galop de charge ; les arbres embués de vert s'agitent ; une cacophonie plus éloignée, faite de huées, de sifflets et de fanfares se rapproche.

À peine ai-je le temps de m'écrier : « Qu'est-ce que c'est ? » que, rompant les arbres et trouant les broussailles, surgit une bête énorme. Je ne vois d'abord que ses cornes blanches et noires, écartées, d'une envergure prodigieuse. L'animal, tout noir, nous voit. Il s'arrête. Sa tête monstrueuse et velue, bientôt plus grosse que le reste de son corps, tourne de droite et de gauche et s'incline ; son garrot sanglant se hérisse d'une collerette d'épieux oscillants ; il émet un beuglement qui fait vibrer le sol et se rue sur nous. Dounnios siffle entre ses doigts. Le monstre s'arrête dans son élan et lui fait face. Au même moment, deux, trois, cinq chiens crèvent les fourrés et mangent les jarrets du géant. Il se retourne contre eux en mugissant comme un tonnerre. Sa tête balaie les fougères ; d'un bond en arrière les chiens l'évitent et le harcèlent aussitôt. Des chasseurs armés d'épieux débouchent de l'enceinte et, les yeux fous, l'entourent en criant. Nous fuyons. La bête se cabre et

secoue sa tête, offrant l'image de la force écrasante d'un dieu. Les chiens s'en effraient. D'autres chasseurs et des traqueurs nous croisent et nous font signe de déguerpir. « Une épouvante de plus ! » me dis-je, en contemplant une dernière fois le colosse qui dresse son cou alourdi de fanons et ouvre vers le ciel une bouche rouge comme une blessure. Le hurlement abyssal fait frissonner la terre.

– C'est un *ouros*. Vous connaissez cela en Grèce ? me demande Petite-Grâce en courant.

– Jamais vu ce genre de bœuf. »

La poursuite, derrière nous, a repris : nous entendons à nouveau le beuglement tonitruant. Je reconnais le cri qui nous avait effrayés, quand nous traversions les arbres modelés. Enfin nous gagnons le haut d'une colline boisée sur laquelle se dresse une plate-forme de communication. Elle est vide. Une ébauche de chemin en descend. Nous l'empruntons. Au bout d'un stade nous tombons nez à nez avec une patrouille de lanciers à cheval.

« Où allez-vous ? », crie celui qui a l'air d'être le chef.

Petite-Grâce répond.

– À Bibrakté.

– Quoi faire ?

– Voir la cérémonie et la fête.

– D'où venez-vous ?

– De Korrobilion.

– C'est chez les Séquanes ?

– Oui.

– Vous êtes combien ?

– Une dizaine.

– Des femmes ?

– Trois.

– Où ?

– Les voilà. »

Sméria, Lalia et Taïa apparaissent. Elles portent la main à leur torque. Le lancier les toise.

– Pas vu des druides ?

– Non, pas depuis deux jours, en tout cas, répond Petite-Grâce.

– Drôle de chemin pour aller à Bibrakté !

– On s'est un peu perdu.

– Ah oui ? »

Il se retourne vers ses hommes.

« Elle n'est pas avec eux. »

Le lancier leur fait rebrousser chemin. Petite-Grâce sourit. Il chantonne moqueur : « Bon vent, seigneurs,

Héros qui franchirez les barrières blanches du ciel,
Héros qui fendrez les épiniers noirs des forêts. »

Les collines forestières et les étangs se succèdent. Nous rencontrons des charbonniers et quelques fondeurs établis en plein bois. Le vol des nombreuses buses que nous surprenons intéresse beaucoup mes compagnons.

Tard le soir, au-delà des chariots qui peuplent les côtés de la route, nous trouvons le gîte accoutumé autour du feu bienfaisant. Nous parlons de cette chasse à l'ouros. Dounnios est un vieux chasseur : il nous montre une cicatrice qui lui barre le flanc faite par un de ces immenses taureaux. Ils peuvent avoir une hauteur de deux brasses [1]. Il y a les ouros royaux, que l'on peut chasser, et les ouros *qui marchent dans la beauté*, inattaquables. Avant, selon Dounnios, on poussait deux ouros à s'affronter : « C'était féroce, horrible et vraiment digne des dieux. Maintenant... Celui qu'on a vu, ils ont dû aller le chercher loin ! » J'apprends que leurs cornes servent de trophée, de coupes à boire et que les plus grandes deviennent des trompes de chasse qui doivent être portées par deux hommes. J'ai parfois l'impression de voir, dans cette forêt de Gaule, des

1. Environ 3,50 m. (1 brasse = 1,776 m.).

êtres d'un autre âge, des créatures du temps de Jason et d'Héraklès. J'écoute avec passion les histoires de chasse de chacun, même de Loup-Gris (j'aime traduire ainsi son nom). Bellina elle aussi a pris part à une grande battue l'an passé, et c'est elle qui a fait tomber dans la fosse la bête la plus énorme qu'on ait vue. Car c'est le plus souvent ainsi qu'on prend l'animal.

Cette nuit-là, j'ai rêvé que je tuais un ouros.

L'aube étincelante et fraîche entre dans la haute grange par la porte ouverte.

Nous repartons. Une longue journée, au cours de laquelle nous entrons dans des zones marécageuses. Au détour d'une hauteur, s'étale devant nos yeux un ruisseau qui fait une suite de courbes opposées caché derrière des saules roux bourgeonnants et des touffes de tiges à l'écorce jaune et ocre. Nous descendons vers l'eau. Des grèbes plongent dans l'eau laiteuse, à un demi-stade de nous. Quelque chose bouge derrière les roseaux. Un ours ? Sans doute non. Je surprends le regard de Sméria qui me fait un signe d'assentiment. Des cheveux blonds ! Plus à gauche, à peine visible flotte au vent… une chevelure rutilante, un éclat de feu. Des femmes ?

– Tu as vu dans les branches ? demande Petite-Grâce plus narquois que jamais.

– Les femmes-saules ?

– Cela m'en a tout l'air.

– Que font-elles là ? Qui sont-elles ?

– Approche. Tu verras par toi-même.

– Non, non, dis-moi d'abord.

– Que te dire ? Ce sont des filles qui naissent des saules…

– Tu railles !

– On disait cela avant. Ce sont des filles qui jouent avec toi. Elles vont aux saules et là, elles se cachent et guettent les voyageurs.

– Sont-elles chastes ?

– Tout ce qu'il y a de plus chastes. Elles sont espiègles, se montrent et se cachent. Tu ne peux pas les attraper. C'est elles qui t'attrapent. Mais ce sont des joueuses et avant de mettre la main sur toi, elles s'amusent à te leurrer.

– Et que font-elles de leur proie ?

– Leur proie ? Comme tu y vas ! Celui qu'elles attirent, elles l'interrogent, dansent pour lui. Elles le renseignent aussi. Surtout elles sont "même-voix" : elles imitent sa voix et – à plusieurs – lui renvoient, par un bredouillis chanté, un écho ou un reflet de sa voix, comme dans un miroir. C'est très agréable, cela va très loin et c'est une merveille.

– D'où viennent-elles ?

– D'où tu voudras. Comme celles du gué, l'autre nuit.

– L'autre jour.

– Oui, oui. Elles vivent un temps dans les roselières, les oseraies, les saulaies.

– Ce sont des sauvageonnes ?

– Des preneuses de la voix des hommes plutôt. Elles sont inoffensives, innocentes ; elles aiment l'eau. Et puis, tu sais, les saules, c'est très proche des femmes. »

Ces naïades mortelles, je les entrevois à travers les branches blondes des saules.

« Vas-y ! Tu as peur des femmes ? »

Petite-Grâce, souriant, fait un large geste.

– Non, mais c'est inutile.

– Vas-y ! "*Ouépitta, Ouépitta*", appelle-t-il. Après, c'est Bibrakté. Ce sera trop tard. »

Ces nymphes des eaux m'attirent, mais le froid et la peur d'être ridiculisé me retiennent.

– Une autre fois, lui dis-je.

– Dommage ! bougonne Petite-Grâce. Tu manques quelque chose. Chez nous, en Gaule, quand un homme a besoin de réconfort, il va trouver les femmes-saules. C'est un de nos secrets. Elles te font recouvrer la voix et la joie. Là-bas, de l'autre côté, c'est Bibrakté. Cela ne va pas être une mince affaire d'entrer. Pour nous, ce sera facile, mais les druides… J'espère qu'ils se seront bien masqués. Tu veux des noisettes ?

– Donne ! »

La marche prend encore toute la journée. Nous empruntons, à travers des aulnes, des faux-fuyants qu'on voit à peine dans l'herbe. Peu à peu la région change. Nous sommes à découvert. Les sentiers rejoignent des chemins qui se croisent, convergent et se jettent dans des routes bordées de poiriers. Des chars et de lourdes voitures y roulent ; des groupes en habits de gala, des lépreux, des fagotiers, des cortèges d'enfants et des familles qui entourent une charrette y marchent sans hâte. Tous vont vers la haute ville. Nous nous mêlons aux groupes sans échanger de paroles. Il y a comme un accueil tacite. Sur les côtés se dressent des bâtiments grondants, des hangars remplis de bois coupé, des fabriques avec des chevaux en attente. On devine la présence proche de la grande cité. Il n'y a pas d'oiseaux, mais des chiens qui viennent renifler les gens, les quittent pour en flairer d'autres, comme s'ils étaient chargés de les filtrer.

Au détour d'une colline, s'érige Bibrakté fumant comme une forge. Les remparts rougeâtres éclairés par le soleil qui se couche sont hérissés de gens. Sur toute l'étendue de la pente qui accède aux Grandes Portes, cheminent des processions de voyageurs le long de chariots arrêtés. Nous parvenons à une estrade surveillée par les lanciers où l'on donne à boire aux chevaux. Les malades et un groupe important de lépreux en noir sont maintenus à l'écart près

d'un puits. Nous, les dix, errons un moment dans cette affluence. Les familles avec leur chef s'engagent à pied vers les Grandes Portes. La montée est rude. Nous sommes arrivés par l'ouest ; je reconnais la longue côte qui vient de Fort-aux-Loups. Un vent froid balaye Bibrakté.

La fatigue m'oblige à m'asseoir sur un fagot et je m'amuse à tracer sur le sol à l'aide d'une badine les pentagones qui décomposent et mettent à plat le dodécaèdre. Le jour s'assombrit. Le froid s'accroît.

– Tu n'as rien oublié », me demande soudain un homme affublé d'un tablier en peau de chien.

– Cominios ! »

Je suis heureux de retrouver le bronzier et nous nous congratulons avec des éclats de voix extraordinaires. Une section de lanciers qui traverse la foule m'incite à la prudence. Cominios parle entre ses dents, les sourcils froncés.

– Tout se fera en douceur, dit-il. Les druides déguisés en lépreux entreront au dernier moment, ce soir, avec les vrais lépreux. Allez-y maintenant, comme si de rien n'était. Le front-d'été – Je comprends : Samotalos – t'attend demain matin à la Maison des Bardes, une maison noire, pleine d'ombre ; tu la connais. »

Il disparaît aussitôt. Je fais un signe aux autres, qui comprennent que le moment est venu de pénétrer dans Bibrakté. Un groupe de lépreux nous emboîte le pas. Il va falloir que les druides élisent l'un des leurs, contre la volonté de certains, minoritaires il est vrai, mais soutenus par le pouvoir, et, aussitôt après, que les chefs de clans élisent le futur Juge Suprême à la barbe de ce même pouvoir. Je ne vois pas comment ils vont procéder. Il y a un risque sérieux d'émeute et de répression. Mais s'ils réussissent, quel bouleversement ! Vercingétorix rallie à sa cause tout le centre de la Gaule et sans doute plus encore ; les Éduens font basculer la guerre ; César fuit en Italie ; Bellina est victorieuse !

Devant les Portes, des lanciers font déposer les armes de chacun dans un immense râtelier, en échange d'un jeton. Je frémis à la vue d'une escouade qui force les lépreux qui nous suivent à exhiber leur visage. L'horreur me fait détourner les yeux : l'un des hommes vêtus de noir soulève son masque et montre un lupus qui lui a mangé toute la joue. Petite-Grâce et Loup-Gris m'entourent et, des yeux, me font comprendre que ces hommes que je prends pour de malheureux lépreux sont en réalité des druides grimés. Ils sont passés.

10.

Notre groupe franchit les Hautes Portes de Bibrakté entre des soldats alignés, prêts à la parade, au milieu d'une foule résolue qui gravit avec un bruit de piétinement de troupeau les escaliers et les rampes de bois aménagés dans cette partie haute de la cité afin d'en faciliter l'ascension. Les cordes grincent sous les mains et les piliers craquent. Tout l'édifice oscille, et le vent, qui vient de fraîchir, balance les mâts, les poteaux et les pontons de ce grand navire compliqué.

Cette entrée nocturne est angoissante, mais les gens ne trahissent pas, du moins pour l'instant, leurs sentiments politiques. Deux élections capitales vont avoir lieu ce soir, sans qu'il y ait de mot d'ordre, sans surveillance particulière ; à croire que les votes vont se dérouler dans le respect des procédures officielles. Pourtant un coup de force se prépare. C'est le calme. Le secret des deux côtés est total. Les Gaulois savent se montrer impénétrables. Les femmes portent des lampes et des lanternes allumées, les hommes enflamment avec ce qu'ils appellent une *aïdacaouna* des flambeaux de fête, et, sans se soucier du danger d'incendie, poursuivent leur progression flamboyante à travers les charpentes de bois. Les enfants encapuchonnés de rouge donnent la main aux mères qui les forcent à marcher devant elles ; les vieilles femmes portent leur torque à la main et le lèvent en signe de joie ; leurs robes vertes sentent le feu, leurs tresses sont impeccables ; des vieux

hommes ont l'air de danser en marchant. Des pelotons de jeunes filles qui rient sillonnent la foule en un zigzag irrésistible, suivis de près par des groupes de jeunes hommes pressés de les rejoindre. Nous glissons à petits pas dans la rue de gauche en perdant peu à peu quelques-uns de nos compagnons masqués et vêtus de noir qui se fondent heureusement dans la masse ; nous sommes pris dans l'ascension moutonnière et nous atteignons l'esplanade des temples.

Lentement, sans échanger un mot, nous débouchons sur la Place des dieux en passant devant un bûcher colossal non encore allumé, haut d'une dizaine de brasses, en forme de tour, fait d'un entassement régulier de bourrées et de fagots et surmonté d'une roue ; un amas de paille en ceinture la base flanquée de lépreux qui lui font un rempart de leurs corps. Instinctivement les Bibraktiens s'éloignent d'eux et écartent leurs torches de l'édifice. Au-dessus de nos têtes, le soir vert et l'horizon d'une beauté marine créent une profondeur attirante. Au fond, légèrement en contrebas, s'élève la triple façade des temples, avec leurs massives toitures arrondies. Ils ont l'air d'émerger du sol. Trois autels, vis-à-vis des portes, regorgent d'offrandes. Entre ces temples et l'esplanade occupée par la foule, où nous sommes, règne la large terrasse de pierre du sanctuaire, vide. Les gens se sont massés par groupes le long de la margelle étroite qui court d'un bout à l'autre de la place. C'est là que vont s'asseoir Taïa et Sméria avec les deux enfants.

Derrière nous, se dresse, adossée à la résidence du Juge Suprême, une estrade en forme de proue de navire, décorée de rideaux de feuilles de lierre cousues, sur laquelle se campent, comme une mosaïque, les chefs de districts, les chefs de tribus, les Consacrés et tout ce que Bibrakté compte de puissants et de riches ; la plupart, debout sur des gradins, sont flanqués de leur porte-piques et accom-

pagnés de chiens. Nous ne sommes plus que cinq, avec Lalia, Dounnios et Loup-Gris, et nous décidons de nous tenir au bas de l'estrade : la vue sur le sanctuaire sera suffisante. La foule se fractionne en différents cercles qui semblent se connaître.

Lavaratos, mais, décidément, je préfère dire *Petite-Grâce*, se gratte la barbe, cligne de l'œil et me désigne, au premier rang de la tribune, un dignitaire en saie vergetée dont la fibule épaisse et le torque rutilent.

« Ce grand-ci est "Le Vieux", chuchote-t-il (il désaccentue et réaccentue son nom). Oui, Cotos. Un malin ! Regarde ses yeux. C'est un vautour du combat, une vraie corneille du peuple. » Petite-Grâce a le don de transformer les épithètes élogieuses en injures.

« C'est lui qui a tout préparé. Il veut devenir Juge Suprême. Il craint pour ses bourses. Vieux dans le crime, vieille honte ! »

L'homme relève la tête et promène un regard inquisiteur sur la gauche, scrutant la foule qui afflue toujours. Il caresse la poignée de son épée et s'appuie de la main gauche sur un javelot piqué dans les planches de la plateforme. Il se tourne et découvre son voisin qui se tient à la pointe de l'estrade.

« À côté de lui, c'est "Tête-de-Guêpe", tu vois pourquoi ? ou "Cheftain", "Chèfetaigne". Oui, Valétiacos, son frère. Ouaé ! "Chèvetaigneux" et "Vieillard", belle paire de voraces ! Au marché-aux-Têtes, je ne sais pas celui que je tuerais d'abord. »

Le personnage n'a pas de regard, mais des fentes sous ses sourcils arrondis ; tout son front luisant, divisé en deux bosses prolongées jusqu'aux tempes, ressemble à des yeux de guêpe. Il adresse parfois un geste de la main à des hommes de la foule. Ses doigts qui étreignent son torque portent de gros anneaux d'or et d'ambre. Il écoute, impassible, ce que lui souffle un individu à la barbe grisonnante,

qui doit se hausser sur la pointe des pieds pour lui parler à l'oreille.

« Tu vois, dit Petite-Grâce, il n'est pas sûr de son coup non plus. Il tremble des pieds. »

Je veux examiner les pieds en question, quand mon compagnon me montre, entouré de trois hommes en armure, un jeune guerroyeur qui rajuste sa cape rouge à bords verts sur ses puissantes épaules, et marque son impatience en relevant énergiquement la tête comme un cheval. Sa chevelure s'orne d'une grosse mèche au-dessus du front et se termine en forme de visière de casque sur la nuque.

« "Terre", "ma Terre", *Litavi* –, tu comprends ? Oui, Litaviccos, lui et deux de ses frères. Il a faim, et cela ne lui plaît pas beaucoup de tendre la mangeoire aux deux béliers. Il attend la pluie de printemps. »

Petite-Grâce se retourne complètement vers les hauts personnages qu'il toise ironiquement.

« À part Litaviccos et ses frères, tu vois les anciens Juges Suprêmes, présents aux trois tiers. Dès qu'il y a espoir d'une curée, ils ont la queue qui frétille. Voilà Liscos le Visqueux. Il a léché non seulement les pieds de César, mais aussi ses pas. Et "Déshérité", Anorbos, qui nous a fait ses héritiers – de l'herbe ! »

Il me montre du menton un homme aux cheveux blancs, soigneusement bouclés, pâle comme un spectre.

– Il est blanc comme l'argent qu'il a trop avalé. Il est près de tomber.

– Sont-ils tous comme tu le dis ?

– Tous corrompus. Je blâme. Regarde celui-là ! "Nourricier" ! Il nous a bien repus, mais de vent ! Il est déjà ivre. »

L'individu parle avec animation, en titubant, à son voisin que Petite-Grâce me désigne encore :

« "Roi-des-Tueurs", qui s'est trompé d'ennemi. On n'a jamais su ce qu'il voulait, ni lui non plus, à part l'or. Et "Assombrisseur", pire que l'orage ! il brille de notre ambre et de notre sang. Un collier de tares que je passerais au cou des chevaux de la Malemort, si je le pouvais. "Bon-vainqueur" (c'est Ségosous), ici aussi ? Par les vingt-six sources de Bibrakté ! Il leur apporte sa caution, ou ne trie plus ses lentilles. »

J'entrevois un personnage chenu, vêtu de blanc, en train de s'asseoir sur un siège doré. Son regard noir est plein d'autorité. Je le reconnais ! c'est celui du prêtre qui était à Fort-aux-loups à mon arrivée. Je le désigne des yeux à Petite-Grâce.

– Lui, tu le connais par son nom ?

– C'est notre grand "Revancheur", Di-vi-ci-a-cous », articule-t-il en soulignant avec un respect sardonique la finale latine en *ous*, et non en *os*, pour dénoncer son amitié pour César. Il attend l'an, le mois et le jour, non pour nous venger. Pourquoi ? Il a tout ce qu'il veut. Druide il est, grand-druide il veut devenir. Le nombril le démange. »

Je n'arrive pas à le voir en entier. Il est druide ! Je l'avais pris pour un prêtre à l'époque. Les quelques gradins encore vides autour de lui se remplissent avec l'arrivée de dames qui ont monté des marches placées de l'autre côté de la proue. Certaines sont vêtues de robes romaines et ont les cheveux frisés, d'autres affectent plus de simplicité ; la plupart ont les bras nus, ornés ou non de bracelets d'argent, et tiennent un mouchoir coloré et un petit sac à main.

– Regarde ces fausses Romaines, bougonne Petite-Grâce, voilà les nœuds de cheveux sur le haut du front, les cheveux pris dans le réseau de perles indiennes ou dans le filet d'or, voilà la chevelure nouée avec les bandelettes de pourpre, oui, de pourpre ! rien que cela ! Les robes "bleu

du ciel", "bleu de mer", violettes, et celle-là en pourpre de Tyr, brodée d'or ! Elles ne connaissent plus le vert.

– Oui, je vois. »

Le ciel bleu sombre enfle et les étoiles grossissent. Un accroc, un geste vif déchire tout à coup, on dirait, un point du ciel. C'est un oiseau qui fend le vent, monte sur l'aile et se retourne en vol. Il est rejoint à tire-d'aile par tout un groupe volant à ondées et tournoyant. Les oiseaux descendent vers la foule qui s'est tue en les voyant et ils s'engouffrent vers la gauche dans la rue où le flot de la foule continue d'arriver.

Tout à coup une rumeur s'élève du quartier central de la ville, de la grande voie cardinale. Ce sont des acclamations. Des coups de marteau retentissants montent aussi du bas de la ville.

– Les artisans ! souffle Petite-Grâce.

La clameur s'amplifie et s'approche par bonds, s'enflant au passage de chaque quartier. Cotos, « Le Vieux », est irrité et cherche son porte-pique derrière lui, Diviciacos s'est levé, Valétiacos lance un ordre.

Les gens de Bibrakté sont rayonnants : ils chuchotent joyeusement le nom de Cinga, « La Guerrière ! La Guerrière ! », et tous les visages se tournent d'un coup vers ceux de la tribune. Petite-Grâce me glisse : « Il y a malaise. Ils n'oseront rien faire. » Dévisagés par les gens, les notables demeurent impassibles.

L'ovation, toute proche maintenant, déborde les maisons, envahit le quartier des trois Sources, et se heurte au bûcher dressé. Au même instant, dans la zone des écuries, en contrebas, après les temples, des milliers de chevaux hennissent et renâclent dans un vacarme de fer. Alors, les gosiers ne se contiennent plus : le peuple massé sur la place crie, les lépreux, levant les bras, grincent des rugissements d'enthousiasme. La foule s'ouvre en deux vagues clapotantes de rires entre la margelle du sanctuaire et la

pointe de l'estrade et, dans une gloire de flammes, jaillit celle qui fait battre les cœurs, Bellina, chevauchant sa jument blanche que côtoie un étalon noir aux naseaux sanglants ; ses colliers d'ambre, ses nattes, le fourreau de son épée tressautent contre son armure étincelante et brune au rythme du galop de parade qu'elle impose ; elle est escortée de cavaliers qui brandissent des torches, et des oiseaux virevoltent avec des cris suraigus au-dessus de sa tête. Derrière le groupe se pressent des rangs de disciples druidiques. L'apparition soulève le délire acclamateur de tous, même de celui que Petite-Grâce appelait « La Terre ». Les hommes scandent : « Bellina Cinga ! » et applaudissent, les femmes poussent le long hurlement de guerre : « Oulou ! ». Les apprentis druides lancent un double cri : « Cinga ! Smertria ! » Bellina s'est arrêtée, l'épée à la main, elle se tourne vers les dignitaires et lève son arme en leur honneur. Elle est à quelques pas de nous. Ses yeux miroitants, qui ont la clairvoyance des aimés des dieux, fixent Valétiacos, puis se détournent et puisent une apaisante jubilation qui la fait sourire dans la contemplation du ciel nocturne. Les chevaux, dans le fond de l'immense pente, clabaudent comme des chiens de combat égarés. Elle saute à bas de sa monture fumante et rapidement se dirige vers la maison du Magistrat Suprême. Les oiseaux s'éparpillent.

Sous les regards de la foule, qui n'ose rien faire de plus, les hauts personnages restent interdits, et, quand un détachement de soldats fait irruption du côté du grand bûcher, se sentant tenus en respect par les mille regards qui les scrutent, ils se contentent de les observer avidement. La troupe prend place aux deux extrémités de la margelle sacrée, et je me demande si, au départ, elle n'avait pas reçu l'ordre d'arrêter Bellina, mais j'observe qu'ils ne portent à peu près tous que des trompes de guerre qui, vues de loin, les grandissent et leur donnent un aspect monstrueux. L'escorte de Bellina s'est éclipsée. Une attente pleine

d'espérance commence. C'est un face à face qui est hors du temps. Plus personne ne bouge. Les disciples des druides sont figés. Du coup, Valétiacos, ne voyant rien se produire, consulte son frère, son conseiller, ses porte-piques, et, un peu hésitant, fait signe à Diviciacos, debout près de lui, que les choses peuvent, après tout, suivre leur cours normalement. C'est à peine si l'on discerne ses prunelles inquiètes entre ses paupières semi-closes.

De blanches silhouettes émergent de la rue et longent le bûcher.

La foule s'écarte : les prêtres. La cérémonie attendue va avoir lieu. C'est visiblement un soulagement pour tous, mais le respect angoissé qu'ils inspirent étreint les cœurs.

« Eux, ils sont entièrement dévoués au culte. On les appelle "les Douze". Ils sont pleins de la grâce de l'officiant, bien plus que moi », murmure en riant Petite-Grâce, qui épaissit un peu plus le mystère de son nom.

Ils sont entrés sur la terrasse des temples et font le tour des trois autels avant de se placer en face de la multitude. D'une voix puissante, ils proclament alternativement les lois du peuple éduen disposant l'élection du Magistrat régnant, puis procèdent aux demandes coutumières.

« Pour la Force Souveraine du Nom éduen rituellement ordonnée, j'appelle ici l'offrande de deux taureaux blancs, sans tache, sans tare, j'appelle ici la présence royale d'une jument blanche, sans tache, sans tare, j'appelle ici la prospérité du chaudron de vérité, j'appelle ici la prospérité d'une couple de cornes du cerf le plus branchu ou de l'ouros le plus haut, j'appelle ici la prospérité de trois touffes de gui en épaisseur suffisante et de trois branches de chênes en épaisseur suffisante. Vous disposez du temps de la torche pour les apporter. »

Ces derniers mots prononcés, les Douze allument en effet une torche qu'ils placent devant la foule, descendent vers les trois temples et disparaissent. Un remue-ménage

parcourt le champ des dignitaires. Certains quittent la tribune à deux ou trois et se mettent en quête des objets demandés.

« Regarde bien la torche, Biloclès ! me murmure Petite-Grâce. Le pin va fondre peu à peu. Quand elle s'éteindra, il faudra aussitôt élire le Juge Suprême. »

Alors l'ambiance change. Comme au cours des Dionysies à Athènes, une soudaine spontanéité anime la foule qui devient bavarde, démonstrative, joyeuse et familière. On s'interpelle sans façon. Les visages sourient. Les yeux et les dents brillent plus intensément à la lueur des mille flambeaux qui sentent le pin. Les enfants surtout, dont la voix est si nette toujours, parlent fort, presque tous ensemble, à croire qu'ils se sont donné le mot, sans être le moins du monde réprimandés par leurs mères. Et puis, c'est le tour des jeunes gens qui s'exclament, fanfaronnent et font rire les jeunes filles obligées d'interrompre les chants qu'elles entonnent. En réaction, un murmure faussement désapprobateur émane des hommes de la multitude. Il entraîne de la part des plus jeunes des cris protestataires. Le jeu s'échauffe et devient de plus en plus bruyant, le rire gagne tout le monde. Petite-Grâce est hilare. Les chants s'enhardissent. Et maintenant toute la foule entre en mouvement. Les femmes se dandinent, les hommes secouent la tête en cadence, retrouvant je ne sais quel rythme de guerre. Pour les jeunes, ils s'agitent, comme des thiasotes en proie à Dionysos Frémissant.

Et voici que du côté du grand bûcher éclatent des voix aiguës et grinçantes, comme venant d'un autre monde. J'entrevois des lépreux qui se battent, ou font semblant, rejoints par l'ensemble de leur confrérie ; aussitôt, ils sont encouragés par la foule qui voit dans leur rixe l'occasion d'un amusement passionné. L'un de ceux qui se battent se dégage brusquement et adopte une démarche déhanchée qui serait ridicule, si on ne la sentait pas douloureuse.

Il s'avance, noir-vêtu, le long de la margelle du sanctuaire et fait s'écarter les torches rougeoyantes sur son passage. Ses mains sont enveloppées de bandages et il porte un masque noir que les Gaulois appellent un loup, qu'il arrache. La foule pousse un cri d'effroi en découvrant son visage léonin rongé par un lupus : le nez, une joue, une oreille manquent, un œil larmoie. Il s'adresse à l'assistance et débite alors d'une voix métallique des paroles improvisées, dont certaines me sont obscures.

« Hari ! Ayez pitié, sans-cœur, et poids au cœur, justes pitanciers. Les grues jaunes sont passées, hommes pites, piteux, pitables. Harou ! C'est au temps prin, au printemps, qu'il est droit que nous, pour la Mère... » Il est interrompu par les autres lépreux qui chantent lentement en chœur :

« Grain, Graine, ma mère !
Grain, Graine, mon père ! »

puis se taisent. Il poursuit : « ...et devant vous tous, nous représentions le jeu des deux Frères. Lèpre ! Lèpre ! C'est le moment d'écorner les cornus, de raser les velus. Tié-laou ! Tié-laou ! » Les lépreux accourent vers lui en aboyant comme des chiens courants, puis s'élancent dans tous les sens. En un mouvement tournant, les voilà qui se séparent en trois groupes. L'un, au milieu, entoure pieusement un dormeur, les deux autres à droite et à gauche, équipés de bâtons, représentent des armées en marche.

Ce spectacle que les flambeaux rougissent plaît aux Bibraktiens ; même les dignitaires, prompts à savourer les pantomimes, dirait-on, se laissent aller à sourire. Qu'il ait lieu avant une cérémonie solennelle m'étonne, mais relève, semble-t-il des traditions. Il est à la fois pitoyable et terrible de voir se déplacer, péniblement pour la plupart, ces infirmes enthousiastes. Le groupe de gauche, qui repré-

sente des Romains (l'un des lépreux arbore en effet une aigle romaine), est en train de réveiller le dormeur, lequel bondit, pousse un grognement et effraie les « Romains » qui fuient. La foule s'esclaffe à la vue de la poursuite et trépigne de rire quand le grondeur saute sur le dos du chef présumé des « Romains » qui finit par tomber sous son poids. Un coup de vent avive soudain toutes les torches et paraît embraser la multitude. L'autre groupe, les « Gaulois » (l'un d'eux arbore une enseigne à l'image d'un ours), rejoint les « Romains » tremblants et entreprend de les rosser copieusement à la vive satisfaction des spectateurs. Je me retourne vers la tribune et j'ai l'impression, à voir son visage fermé, que Cotos, « le Vieux », n'apprécie plus guère la mascarade : il en saisit le caractère politique. Toutefois il doit juger que, jouée par des lépreux, la satire reste une plaisanterie sans conséquence. Les « Romains » sont tous étendus par terre, le chef "gaulois" pousse un ululement de victoire, qu'une quinte de toux ne lui permet pas d'achever, et le personnage imprudemment réveillé par les « Romains » vient le serrer dans ses bras. Peu à peu, leur étreinte se tend, vire au bras de fer et revêt bientôt l'aspect d'une lutte. Le grogneur – un dieu – se montre d'une brutalité écrasante (il fait s'affaler tout le groupe des « Gaulois » sur une simple foucade), mais sa force est plus lourde qu'efficace, alors que le chef esquive les coups, sait attendre et feinte sans cesse, pour terrasser, en douceur, le dieu dont les guerriers, qui se sont relevés, un couteau à la main, caressent le visage. On dirait qu'ils le rasent. Des danses et des culbutes achèvent la scène.

La torche allumée par les Douze a diminué de moitié. La lune dévoile son visage enflammé au-dessus de l'ombre des collines.

À ce moment précis, escortée de porteurs de flambeaux, fendant la foule, surgit Bellina. Elle est reconnue et un murmure de louanges l'entoure. Diadémée d'or, elle est

vêtue d'une longue robe blanche qui laisse nus ses bras et d'une saie à carreaux de douze couleurs. Ceinte d'une épée, elle tient à la main une couronne de jeunes feuilles de chêne. Impétueuse, elle rejoint le groupe de lépreux qui l'acclame. D'un geste de la main, elle convie le chef à venir devant elle ; il s'approche ; elle le couronne avec infiniment de grâce et pose en un geste de respectueuse compassion sa main sur son épaule. Le peuple applaudit et exulte à grands cris. Les Grands, sur leur estrade, désarçonnés par cette initiative, semblent réservés et inquiets. Quelque chose qu'ils ne peuvent déjouer se prépare contre eux. On dirait que les gens respirent plus fort. Les lépreux regagnent les abords du grand bûcher. Bellina, immobile, reste au bord de la margelle.

– Ah ! voilà les taureaux, s'exclame Petite-Grâce. » Toute l'assistance s'est dressée pour les voir. Ils longent le bûcher d'un pas puissant, entourés de sacrificateurs et de leurs aides. Leurs membres blancs rayonnent d'une beauté presque émouvante. Un silence grave les accueille.

Ils passent devant l'estrade avec leur cortège et disparaissent peu à peu sur le côté droit pour descendre, je l'imagine, vers les trois temples. Derrière eux une procession ininterrompue convoie les animaux et les objets réclamés. À la fin du cortège, une immense volière sur roues toute frémissante d'oiseaux avance en cahotant.

Entourés des gardiens commis à leur transport et de porteurs de torche avancent la jument, blanche elle aussi, tenue en bride par un dignitaire qui était tout à l'heure sur l'estrade, puis, posés sur un brancard, les bois de cerf étincelants (ils sont recouverts d'or), et en face du bûcher, présentées de la même manière, les cornes d'ouros, immenses, dorées elles aussi. À présent, un chaudron de bronze d'une taille vraiment extraordinaire placé sur une plate-forme est porté par six bœufs qui marchent de front. Le char est entouré de chiens frétillants. Des cris d'excita-

tion saluent son entrée. Sa hauteur est bien de quatre brasses. Le pas tournoyant des bœufs le fait un peu vaciller, et son contenu liquide et fumant déborde quand une secousse est trop sensible ; elle est alors ponctuée de cris d'effroi et de colère. Les chiens lèchent aussitôt le jus qui a coulé à terre. Les habitants, tout le long de son parcours, accueillent le vaisseau nourricier avec des gestes de dévotion jubilatoire et une flambée de cris pétillants.

À l'instant où la jument passe devant la tribune, un chant, que déclenchent quelques voix, s'élève, bientôt poussé à pleine poitrine par l'assistance. J'essaie d'en comprendre les paroles étirées par la mélodie ; il y est question d'enfants et de victoires ; je pense au vieux chant des Grecs à Salamine. Toute la foule chante, excepté les Grands. C'est à l'évidence un chant patriotique éduen, qui monte, s'emporte, descend et tournoie comme les ruades d'une fumée rageuse. Les voix aiguës des enfants en accentuent à la fois les nuances chevrotantes et les vagues ivres de plénitude qui donnent le sentiment de s'élever jusqu'aux astres – délicieux vertige. Je me sens hors du monde.

Le grand chaudron est installé entre le bûcher et l'estrade. Un petit chaudron, que je n'avais pas vu, est détaché de ses flancs et s'intègre à la procession. Je constate que le silence des dignitaires répond à la ferveur du peuple, et je m'avise d'un curieux manège au sein de cette foule, manège que j'attendais, sans me l'avouer. Des silhouettes se glissent à travers les groupes et s'attroupent le long de la margelle. Bellina toujours immobile au centre a dû remarquer cette progression qui fendait la multitude toute prise par son hymne. Elle lève la main droite et voilà que, par grappes, des hommes montent sur la margelle, se débarrassent de leurs hardes noires, apparaissent vêtus de blanc et passent de l'autre côté. Les notables sur l'estrade s'en rendent compte et tentent de se concerter, mais le

chant, plus allègre que jamais, les en empêche. La volière passe à présent avec lenteur.

La flamme de la torche baisse et se rapproche de sa base.

Les druides franchissent encore et encore la limite sacrée. Ils s'agrègent auprès des trois autels et forment un demi-cercle tourné vers nous. Le chant de la foule s'enfle comme un orage scandé par le tonnerre. Valétiacos et son frère se regardent consternés. Diviciacos debout est blême de rage, tandis que les druides entourent l'un d'entre eux et le désignent comme l'élu. Ce sera lui le représentant des Éduens à l'Assemblée annuelle des druides ! Le chant s'achève dans les applaudissements et des cris religieux dont je ne comprends pas le sens. Tandis que la procession se termine, Diviciacos s'avance à l'extrémité de la tribune et s'adresse à la foule qui se tait docilement :

– Chers compagnons de guerre et de paix, cette désignation me paraît… »

Bellina, restée au milieu de la margelle, l'interrompt :

– Samotalos est le meilleur. Il est choisi par ceux qui sont dans cette enceinte sacrée, interdite aux non dieux et prescrite aux dieux-hommes.

– Je n'accepte pas…, martèle Diviciacos.

– Tu n'as rien à redire, tu es hors de l'enceinte que tu voulais interdire à ceux qui y sont. Ce n'est pas toi qu'ils ont désigné, mais lui, qu'ils sont les seuls à pouvoir élire là où ils sont. Tu es dehors.

– Tout le monde sait que je suis…

– Tu n'es pas ! Tu n'es pas où ils sont, tu n'es pas choisi, et si tu ne l'es pas, c'est que le droit n'est pas que tu le sois. »

Sa voix est coupante comme une hache.

– Tu es en accusation, s'étrangle Diviciacos. De quel droit viens-tu… ?

– De celui que me donne ma consécration, riposte Bellina. Le seul moyen que tu aies de me démentir est la lutte à l'épée. »

Elle joint le geste à la parole et dégaine. Elle pointe son épée en direction de Diviciacos.

« L'épée druidique contre l'épée du druide ! », clame-t-elle furieuse.

Diviciacos, muet, secoue sa longue tête. Il amorce un sourire. Le peuple, qui est resté calme jusque-là, s'émeut et murmure. Bellina s'exclame :

« Tu fais l'oreille de lièvre ! Tu es sec, sans avoir soif ! Tu es vieux depuis toujours ! Tu crains le regard et la mue des serpents, des oiseaux et des cerfs ! Tu aimes trop le lait et pas assez le sang ! »

La foule gronde sa joie. Diviciacos renonce au sourire et semble attendre que le calme revienne. C'est Bellina qui l'impose du geste et de la voix :

« Seigneurs des districts et des tribus, vous élisez le Juge Suprême. En tant que femme consacrée, je vous demande de porter à cette charge Convictolitavis, fils de Ségosous, jamais élu et, par là, apte à l'être pour cette année à compter du mois de *giamonios*, et de récuser l'autre qui se présente en toute illégalité. Sous le regard du peuple, de la déesse et des dieux, prononcez-vous ! »

Une clameur d'effroi éclate soudain dans la foule : la flamme de la torche placée par les Douze, presque entièrement consumée, vient de vaciller. Des chiens hurlent.

Diviciacos tente de prendre la parole. Une huée lui répond. Les dignitaires se sont levés dans un tumulte métallique. Quelques femmes dans la tribune élèvent le ton. Un homme dans la foule crie :

« Valétiacos, renvoie ton frère ! » Tout le côté droit de la tribune fait sécession. Un clan puissant, ou plutôt une tribu entière, prend parti pour le candidat de Bellina. Des cris pressants ponctués par des gestes qui désignent la

torche faiblissante jaillissent de la multitude et conspuent le reste des chefs indécis. Les Douze font leur apparition et remontent des temples vers les autels. Des individus parmi les dignitaires prennent la parole en même temps et se rallient à Bellina.

Un épouvantable grincement résonne au moment où la flamme de la torche meurt. Les cris de frayeur redoublent. J'interroge mon voisin du regard.

« Si la torche s'éteint, on fait sortir l'Imprécateur du troisième temple », me crie-t-il.

Au lieu de cela un grand silence s'établit. Les Douze entonnent un hymne. La suite de l'élection semble s'enclencher de façon mécanique.

Une escorte de personnages venant du côté gauche longe le bûcher et s'avance sur la margelle. L'homme au centre du groupe est Convictolitavis. Il porte une cotte de mailles d'or et un casque surmonté d'un oiseau gemmé. Il est acclamé par la foule et applaudi par la plupart des dignitaires. À la fin de l'ovation, on entend le même grincement horrible : ce sont les portes du troisième temple qui se referment. L'Imprécateur, tant redouté, n'interviendra pas.

À partir de cet instant, la cérémonie se déroule de façon rigoureuse. Le rôle de Bellina y est prépondérant et j'ai l'impression que le rituel utilisé vient d'une époque royale, très ancienne.

Les objets collectés sont transportés depuis les trois temples.

Convictolitavis, debout devant la foule et les chefs, est accueilli par Bellina. Les Douze lui remettent les branches de chêne, les bois du cerf, les cornes de l'ouros, et il les agrée et les donne à Bellina.

Celle-ci saisit une épée qu'on lui tend et en menace Convictolitavis qui reste impassible.

Les taureaux amenés devant lui sont immolés, sous l'œil plein de la lune.

La jument est sacrifiée, son sang coule dans le petit chaudron et Bellina, à l'aide des branches de chêne, en asperge le nouveau magistrat suprême.

Celui-ci monte, tout rouge, sur un char quadrige blanc et, en compagnie de Bellina qui tient les guides, fait le tour du vaste sanctuaire acclamé par la foule. Dégouttant de sang, immobile, les yeux fixes, il offre une vision effrayante.

Le char s'immobilise au milieu de la margelle du sanctuaire. Un lit est avancé. Convictolitavis s'y assied en repliant les jambes sous lui. Bellina lui tend encore les rameaux de gui ; il étend la main, mais au moment où il va s'en saisir, elle reprend le gui et le jette derrière elle. Enfin, elle lui remet l'épée dont elle l'a menacé, et se tient debout à sa droite. Dans des corbeilles que lui tendent les Douze il puise des pièces d'or et d'argent et, les jette à la volée au peuple qui les attrape en poussant chaque fois des cris de joie.

Un à un, les chefs, précédés de leurs porte-enseignes, descendent de la tribune et lui rendent hommage, tandis que retentit la fanfare des trompes de guerre. Les enseignes sont inclinées vers lui, et les chefs le saluent comme Juge Suprême ; ils miment une accolade et parlent un court instant avec lui. Après, ils se mêlent à la multitude qui envahit alors l'esplanade sacrée des trois temples.

Sur l'estrade ne restent plus que Diviciacos et les partisans de Cotos qui assistent à cette intronisation, la rage au cœur.

Des malades et des lépreux – surtout des lépreux – entourent maintenant le lit et implorent Convictolitavis. « Permets que nous changions de peau ! », gémissent-ils. Ils obtiennent apparemment satisfaction parce qu'ils s'éloignent tour à tour du lit et, à reculons, gagnent le

grand bûcher. En riant ils s'enfoncent dans une cavité située sous l'amas de paille de la base et disparaissent. La foule se rapproche et tous les yeux suivent à présent l'un des Douze qui s'avance, une torche à la main, vers l'édifice de fagots et de bourrées. Il y met le feu. J'ai cru voir un instant, à ma hauteur, dans l'épaisseur du bois entassé, un œil fixe qui brillait comme un astre solitaire. La foule trépigne et hurle à la vue des flammes qui montent à l'assaut du haut bûcher. Cette cruauté me rend malade. Le froid s'accroît.

Alors, dans la lueur rougeoyante qui se développe, Bellina ouvre la volière et libère une multitude d'oiseaux. Leur vol vertigineux plonge à tire-d'aile vers la lune et les étoiles.

TROISIÈME PARTIE

Bellina allume la résistance

1.

Toute la nuit, la foule a festoyé, puisant l'hydromel dans le chaudron inépuisable, à la lueur des flammes détonantes du bûcher, qui ressemble, mon cher Théodote, à celui des Grands *Daïdala* de Platées que nous avons vu ensemble, un jour, t'en souviens-tu ? Le ragoût sentait bon, mais je n'ai rien pu avaler. Le sacrifice des lépreux m'a fait suffoquer de répulsion et j'ai pleuré, les bras tordus de désespoir. Pourquoi se tuer ainsi ?

Bibrakté a « fait chère lie », avec partout des « chœurs de vierges, des cris de lyres et des strideurs de flûtes », comme dit Pindare. À croire qu'il est venu en Gaule. C'est l'esprit confus et incertain et l'âme incendiée que je suis allé, au point du jour, dans la maison noire et bleue où je me suis endormi.

Un songe profond et âpre m'a marqué de son éblouissement. Des lépreux de braise sortaient du grand foyer, ivres de feu, la peau resplendissante, dans une gloire d'hyacinthe et d'or, et rejoignaient leur forêt où les attendait Bellina qui voltigeait au-dessus d'eux, comme un oiseau de lune. J'ai le sentiment que le temps n'est plus le même. Dans une réalité devenue plus intense, les couleurs s'enflamment et me parlent. J'entends des accords multiples qui s'harmonisent sans cesse. Le contour des choses est comme irisé.

« Philoclès, maintenant commence notre combat. » Qui me souffle cela ? Le visage penché vers moi m'est inconnu.

La joie du monde m'envahit. « Le soleil court et tu ne le suis pas, me dit la voix. » On me parle en grec. Qui peut bien... ?

– Je me nomme Rooudios. Mon nom veut dire "Rouge". Tu le sais, toi qui as appris le gaulois. Je suis ton hôte et ton barde informateur. Samotalos m'a confié que tu écrivais notre aventure pour tes compatriotes. Je sais écrire ta langue et je la parle, mais je suis surtout Roi-du-Chant ici, et j'ai une profonde mémoire. Demande. Je répondrai. »

La voix et la physionomie de mon interlocuteur ont quelque chose de rieur.

– Je suis prêt à l'attaque, lancé-je.

– Gloire des dieux ! Tu vas assister à un procès.

– Quel procès ? » fais-je en me dressant sur mon séant.

En face de moi, dans la pénombre, un homme jeune au front large me regarde avec des yeux attentifs et songeurs. Il porte une saie à petits carreaux bleus, blancs et noirs. Cominios se tient près de lui. Il me salue en haussant les sourcils. Je m'asseois sur le bord du lit.

– Le procès de qui ?

– De Diviciacos, répond-il.

– De... Ah ! Ici, à Bibrakté ? Il faut m'expliquer. Il faut tout m'expliquer. Le pouvoir a changé si vite ? J'écrirai l'histoire des Éduens et de la révolte de la Gaule. Je suis d'accord avec vous. Cependant j'exige de tout savoir. Je ne veux plus de sous-entendus, d'allusions obscures ni de secret différé.

– Je suis là pour résoudre toutes tes énigmes.

– Bon ! Dans ce cas, Rooudios, expose-moi la situation présente.

– Volontiers ! Convictolitavis, Juge Suprême, va, selon les vues de Bellina, faire arrêter Diviciacos.

– Il en a le pouvoir ?

– Oui. Tout appartient à la puissance militaire, c'est-à-dire à Ségosous, qui ne va pas s'opposer à son propre fils, régulièrement élu, qui ne va pas non plus démettre son père de son commandement.

– C'est admirable. Vous avez réussi un coup d'État en douceur.

– Grâce à Bellina. Elle est toujours ici, à Bibrakté. Ce qui est à craindre, c'est un coup de force, mais Valétiacos et sa clique n'oseront pas. Il n'y a pas de mercenaires disponibles en ce moment. Le peuple de Bibrakté et des autres districts suit Convictolitavis. Pour plus de sûreté, il a reçu l'or des chariots que tu as escortés, et il saura s'en servir. Vercingétorix les avait apprêtés pour le futur Juge Suprême, quel qu'il soit. Et en ce moment un certain nombre d'émissaires arvernes poussent à l'Alliance. C'est Bellina qui a eu l'idée de ce procès.

– Pourquoi ce procès ?

– Plusieurs raisons. Déstabiliser les alliés de Rome, les gras négociants de Bibrakté qui perçoivent les droits de douane et les péages et font des affaires avec toutes les terres méridionales, surtout la Provinkia et l'Italie, et aussi la noblesse éduenne qui s'enrichit grâce à eux. Démoraliser César qui croit, malgré notre mauvaise volonté à lui venir en aide, que nous sommes trop loyaux et trop lâches pour le trahir. Nous attaquer à son ancien ami équivaut à la rupture. Décider les ambitieux à rallier notre cause et à agir pour la gloire du nom éduen. Et les ambitieux, ce n'est pas cela qui manque ici ! À commencer par Litaviccos, Aïdacos, Souvallos et Aboudios, ses frères.

– Litaviccos ? On m'a parlé de lui. Je l'ai vu à la tribune hier. Que veux-tu dire par ambitieux ?

– Ceux qui aspirent à l'action de guerre, à l'exercice du pouvoir, mais qui n'ont pas franchi le pas de la rébellion, comme nous. Ils sont pareils à des taureaux qui tournent

en rond, faute d'ennemis. Il n'y a que César qui leur ait offert l'occasion de briller et de *plaire au dieu armé.*

– Ils aimeraient suivre Vercingétorix, dis-je.

– Ils ne m'ont rien confié. »

Une femme entre, portant un bol. C'est Sméria ! En souriant, le regard généreux, elle me donne à boire du lait chaud miellé.

– Ma mère, dit-il. Tu la connais. Elle est médecin. Elle aime s'attaquer aux cas difficiles. Continue. Que veux-tu savoir d'autre ?

– Ha ! Sméria, tu es secourable. Eh ! bien, Rooudios, quelle est la nouvelle politique des Éduens ? Savent-ils ce qu'ils veulent ? Sont-ils d'accord entre eux ?

– Officiellement, nous sommes amis des Romains. En réalité, c'est le règne du double jeu : le Juge Suprême et ses amis cherchaient à collaborer pour maintenir – et accroître – leurs avantages ; ils n'oubliaient pas non plus que César est un rempart contre les Germains, mais ils n'entendaient pas renoncer à la perspective d'établir la suprématie éduenne sur l'ensemble des peuples gaulois. Il y en a d'autres qui veulent complaire au peuple, écrasé de taxes et de corvées, et qui tardent à exécuter les ordres ; par exemple, ils ne livrent pas tous les vivres commandés par César, mais l'ennui est qu'au lieu de les redistribuer aux districts, ils les détournent à leur profit. Ils résistent passivement à César et satisfont aussi leur orgueil blessé. Ombrageux et corrompus. Bellina veut assainir ce système. Nous sommes avec elle, et nous voulons résister à outrance, nous, “les Rois-de-l'Ombre”. Nous nous sommes appelés ainsi en hommage à Doubnorix, dont le nom a ce sens.

– Oui, je sais. Le frère de Diviciacos. C'est cependant Bellina qui dirige l'ensemble de votre mouvement. Pourquoi vous en remettez-vous à une femme ?

– Parce qu'elle est puissante et brillante. Et puis jadis un vieil oracle a affirmé que la peuplade de la Gaule qui suivrait les vues d'une femme serait victorieuse de toutes les autres. Et en plus l'oracle de Lutèce l'a clairement désignée comme guide.

– Et vous y croyez ?

– Si nous y croyons ? s'écrie-t-il offensé.

– Oui, bien sûr. Dis-moi, tu m'as assuré que tu étais mon barde informateur. Tu es donc informé de tout. Comment ?

– Ici, c'est “la Maison des Bardes”, le lieu où nous tenons à jour les *poèmes de vie* des héros et des humains de haut rang. Nos paroles viennent une fois par an du Centre de la Gaule où sont vérifiés les renseignements que transmettent les Demeures – celles des Juges Suprêmes et des rois – et les druides nouveaux et anciens de chaque peuple, district et tribu. Inversement, j'envoie au Centre ce que j'apprends. C'est vérifié et cela m'est renvoyé avec la charge de recomposer, s'il en est besoin, les *poèmes de vie*. Mes informations sortent des services qui entourent la Haute Demeure, d'autres de la Maison de Diviciacos, la toute blanche, d'autres encore sont apportés par les Longues-Voix qui aboutissent aux Grandes Portes et par les coursiers.

Ces coursiers, je le comprends, sont les coureurs qui m'avaient frappé par leur rapidité bondissante au cours de ma première venue à Bibrakté.

« Et il y a aussi ceux qui sont fournis par les messagers de Bellina, ajoute Rooudios.

– Des messagers comme Samotalos ?

– Non, non. Ce sont ses oiseaux. Je t'expliquerai. Ils sont beaucoup plus rapides que les Longues-Voix !

– Ah ! J'ai vu un colombier à Fort-aux-Loups. C'est pour cela. Et la volière qu'elle a ouverte hier soir ! J'ai même rêvé qu'elle volait. Je commence à comprendre cer-

taines choses, ou plutôt à relier entre eux les éléments d'une plus large énigme. Et les druides ? Sont-ils de votre côté ? »

Rooudios sourit.

« Pour la plupart, oui », dit-il.

Je pense brusquement aux lépreux qui ont péri dans le feu. Mon humeur s'assombrit d'un coup. Comment les druides peuvent-ils permettre cela ? Bellina serait-elle cruelle à ce point ? Je me lève.

Rooudios murmure tout à coup :

– Si je devine bien tes désirs, tu serais content de rencontrer les "Rois-de-l'Ombre" ?

– Sans hésiter. Depuis le temps que l'on me parle d'eux.

– Viens ! Descendons ! », répond-il.

Le rez-de-chaussée de la Maison forme un vaste rectangle avec un feu central où pend un chaudron. Des chiens dorment près de l'âtre. Un peu plus tard, nous sommes dans le vent froid de la rue, Cominios sur nos talons.

– Nous allons vers la Haute Demeure, m'explique Rooudios.

– Là-haut ? »

Il acquiesce. C'est l'espèce de palais occupé à présent par Convictolitavis. Beaucoup de monde autour. Mais nous n'y entrons pas. Nous tournons dans une ruelle déserte. Cominios regarde derrière lui. Personne.

– C'est là, murmure Rooudios devant une bâtisse lourde sur pilotis renforcée d'étais qui la font ressembler à une araignée.

– Un grenier ! », m'exclamé-je.

Cominios frappe deux fois à la porte, attend un instant puis deux coups encore. La porte s'entr'ouvre. « Entrez vite ! Suivez les marches », chante une voix dans l'ombre. Un dernier coup d'œil dans la ruelle, et nous entrons.

Rooudios referme le vieux battant. Nuit pleine. Au fond, le mur. Une pente. Un cordage servant de rampe. Cela tourne, comme dans un puits. Nous descendons dans le noir. Cominios compte les marches : « Trente-huit, trente-neuf, quarante. C'est le couloir maintenant ! » Nous avançons sur du plat en traînant les pieds. Passé un coin, doucement une ligne de lumière dessine les contours carrés d'une porte. En grinçant le panneau bouge ; il s'ouvre : du feu ! Nous sommes dans une cave et nous pénétrons par l'ouverture lumineuse dans une deuxième cave. Devant nous, debout, apparaît Bellina. Autour d'elle, accroupis, des hommes et des femmes, une vingtaine peut-être.

– Entrez, habituez-vous à la lumière, chuchote-t-elle.

– Bellina ! s'écrie Rooudios, voici le Grec.

– Entrez », répète-t-elle.

On referme la porte. La cave est décorée de piliers massifs. Je ne distingue ni le fonds ni le plafond. On dirait un gosier géant. De part et d'autre de la porte, des flambeaux crépitent un peu et répandent une lueur jaune éblouissante.

– Tu es chez les “Rois-de-l'Ombre”, me souffle Rooudios. C'est plus sûr ici. Une ancienne mine. »

Bellina dont les yeux étincellent aux éclats des flammes pose sur moi un regard bienveillant.

– Je reçois aujourd'hui, annonce-t-elle en contenant sa voix, un homme qui a prouvé qu'il était ami des Éduens, des Gaulois et de notre cause. Je lui ai demandé d'écrire, pour tous ceux qui lisent le grec, ce qui restera comme le plus rageur sursaut de la liberté de la Gaule. Il veut comprendre pourquoi les chiens aboient contre les loups. Son nom est Philoclès, en gaulois, “Aime-Gloire”. Accueillons-le parmi nous. Vous le protégerez comme notre allié. Grand bonheur à toi, Philoclès !

– Bonne force et bonne vie ! » s'exclame un homme accroupi dont je ne distingue pas le visage. La brève rumeur des autres l'approuve.

Je m'incline. Ils me voient, mais je ne les vois pas. Sans doute ont-ils besoin de me connaître pour me protéger. J'espère qu'il n'y a pas de traître parmi eux. Bellina continue.

– Il est temps d'entoiser l'arc et d'encocher la flèche. Je reprends. La question est : Comment décider Litaviccos ? Il est la clef. Viridomaros le suivra. Les autres aussi. Le roi arverne est prêt, ajoute-t-elle, à lui donner le commandement des forces éduennes, mais il veut d'abord deviner ses désirs.

– Il *attend*, résume Rooudios.

– César lui fait des avances, tu le sais aussi, chuchote un des “Rois-de-l'Ombre”.

– Ce serait un bon moyen de déplacer l'armée et, une fois le contact établi, de se donner à Vercingétorix, propose une voix grave que je crois reconnaître.

– Il ne trahira qu'après avoir pesé ses chances, affirme Bellina. Son poids est décisif. Je dois aussi vous dire autre chose... Je crois avoir découvert que quelqu'un nous menace.

– Dis-nous ! demande un autre “Roi-de-l'Ombre”.

– Je ne sais pas encore. Une impression... Quelqu'un d'invisible qui attend et aussi qui agit. Notre ennemi, j'en suis sûre, puisqu'on a voulu me tuer. Pas seulement quand je me suis trouvée à Sa Seigneurie Kénabon. Un expert en manœuvres, un mauvais-visage, un très mauvais-œil. Il a tué Ianoucos.

– Diviciacos ! suggère la voix grave.

– Cela lui ressemblerait. Mais non... Je sens un grand ambitieux, très dangereux. Diviciacos n'est plus rien.

– Crois-tu ?

– Il ne pouvait pas savoir que je serais à Sa Seigneurie Kénabon, dit-elle. Non, comme une puissance tapie, cachée… Soyez très prudents.

– César ?

– Non, sans doute un Gaulois. Il me connaît trop bien. Méfiez-vous. Ne parlez pas.

– Tu n'as pas un indice ? demande une femme.

– Non, hésite Bellina.

– Piège-le », conseille-t-elle.

– Et Ségosous ? propose un Roi-de-l'Ombre.

– Vouloir tuer Bellina, c'est vouloir le malheur de la Gaule, murmure une voix féminine. Quel est son intérêt ? La neutralité perpétuelle de Ségosous peut masquer ce qu'on veut.

– Je ne veux pas suspecter tout le monde, répond Bellina, ce qu'il me faut, ce sont des preuves.

– Piège-le », insiste la voix de femme.

Bellina ne répond pas. Un souffle venu du fond de la caverne agite la chevelure de feu des deux flambeaux. Les parois de la salle deviennent mouvantes. Les « Rois-de-l'Ombre » sont éclaboussés de lueurs et se serrent les uns contre les autres.

– Pour Litaviccos, je crois qu'il faut attendre l'issue du procès, reprend Bellina. Dites à Matisko de bloquer la livraison de blé que César a demandée voilà quatre jours. *Vache-Sombre*, chuchote-t-elle en désaccentuant ce surnom, veilles-y. Pour le procès, appelez la foule à venir, maintenez-la en haleine par votre présence, vos cris et votre colère. Quelque chose d'autre ? »

Les silhouettes se taisent.

– Que le secret soit gardé ! conclut-elle.

– Sinon la mort », gronde l'assistance.

Les « Rois-de-l'Ombre » se lèvent et s'encapuchonnent. Je n'aurai pas vu leur visage. Ils sortent, tandis que Bellina prend un flambeau et éteint l'autre. Au lieu de suivre ses

compagnons, elle s'éloigne vers le fond de la cave qui se rétrécit en galerie. Elle se retourne et me fait signe de venir dans le gosier noir qu'elle illumine.

– Je veux te montrer quelque chose, chuchote-t-elle.

– On dirait que le sol est creux, dis-je quand je la rejoins.

– Il ne l'est pas. Continue ! »

Passée la galerie, nous débouchons sur une grande salle voûtée, silencieuse et pleine de l'écho de nos pas. Près de l'entrée, Bellina embrase des torches fixées aux parois en les effleurant de la sienne. Des étincelles tombent sur le sol ; on dirait des gouttes de feu. Nous contournons un pilier trapu et soudain mille reflets métalliques s'animent dans l'obscurité. Au centre de la caverne, un immense cratère de bronze veille devant un tertre de pierre, long de cinq à six coudées, en forme d'*attégia*. Tout près du tertre, des vases, des patères, un gobelet d'argent, des cuillères, toutes offrandes qui jonchent le sol. Et c'est loin autour que scintillent et miroitent des casques, des boucliers, des épées, des mataras, un char… Ce sont des peintures ! Elles courent le long des parois de cette grotte. Du métal y a été incrusté et accentue l'illusion de relief et de profondeur. Des combattants en char ont l'air de sortir d'une nuit de carnage. Les yeux des chevaux et des hommes luisent et regardent. Le ciel de la grotte est noir comme le Tartare. Bellina penche sa torche vers le pignon du tertre de pierre.

« Voici le tombeau de mon père, Épadatectorix », murmure-t-elle.

Les flammes éclairent une enseigne en bronze fixée sur la nervure faîtière. Elle représente un animal qui regarde vers la droite, les deux mains près de son museau, la queue aplatie tendue vers la gauche. Plus bas, le pignon ne porte pas d'inscription, seulement la figure grossière d'un cercle fait de lignes brisées. On dirait un pentagone.

Bellina s'avance et sa torche creuse les ténèbres. Un autre tertre apparaît. « Son père, Adiatorix. C'est lui qui institua la magistrature suprême », souffle-t-elle.

Elle poursuit encore sa marche sur une mince allée que sa torche illumine jusqu'à un tertre qui ressemble à une pyramide. Elle ne dit rien. Je frissonne sans pouvoir parler. J'ai l'impression d'être entre deux à-pics et qu'un vide noir sans bords nous environne. Elle pénètre dans une ouverture de la caverne et disparaît. Des siècles s'écoulent. Je ne vois que le reflet de la lumière sur les cernes de l'entrée. Elle finit par réapparaître, les yeux pleins d'énergie, comme si elle avait contemplé une splendeur divine. Nous rebroussons chemin. Pas de paroles. Elle me laisse à la porte du grenier-araignée.

Le soir, dans la maison noire, j'écris tout près des flammes que je contemple avec avidité.

2.

Le procès a commencé trois jours après l'intronisation du nouveau Magistrat suprême. Il est public et se déroule sur l'esplanade des trois temples. J'ai quitté tôt la demi-obscurité de la Maison des Bardes pour y assister. L'accusé, accablé de chaînes, se tient, jambes repliées sous lui, à droite de l'autel. Devant le temple central, siège Convictolitavis en grande cape rouge et or, entouré d'assesseurs et de tout un apparat de crieurs et d'auxiliaires. En face de lui, nous tournant le dos, se rassemblent le long de la pente, en demi-cercle, les chefs de districts et les chefs de tribus, torque étincelant au cou, dans un déploiement de saies diaprées de couleurs précieuses et parées de dessins tout en courbes et en boucles. Le peuple se tient à la limite de la margelle. C'est de là que j'assiste au procès en compagnie de Rooudios. Cela ressemblerait à l'Héliée, mais il n'y a pas de jurés. Ce sont, me dit Rooudios, les chefs qui votent. Derrière nous, des ouvriers démontent l'estrade.

Il y a eu une cérémonie avec un sacrifice, des déclarations interrompues par la communication de renseignements venant d'Avarikon toujours assiégé. Lalia et Taïa nous rejoignent. Enfin, a lieu l'interrogatoire mené par Convictolitavis. L'accusé se lève avec un bruit de chaînes qu'il fait exprès d'amplifier, du moins en ai-je l'impression.

– Présente-toi.

– Je suis Diviciacos fils de Doubnocovos et frère de Doubnorix. Je ne… Laisse-moi parler. Je récuse ce tribunal. Comme druide, je désire être jugé, s'il doit y avoir une accusation portée à mon encontre, par le tribunal des druides, au Nombril de la Large Mère, et non ici. La grande réunion doit se tenir bientôt, le quatre de *giamonios*.

Un assesseur, assez jeune, à gauche du Juge Suprême, intervient :

– Tu es dans les nobles sciences, mais en tant qu'ami de César tu as été complice de l'action de ce chef-de-bronze romain responsable de beaucoup de morts en Gaule. Tu as soutenu ce fléau en étant son homme de main. À ce titre, tu es un politique traître à notre Éduie. »

La foule acclame l'auteur de ces paroles.

– Je suis druide et je récuse ce tribunal, riposte l'accusé.

– Le Juge Suprême a le droit d'intenter un procès à n'importe quel citoyen éduen. Le sais-tu ? L'admets-tu ? clame l'assesseur.

– Je le sais, je l'admets. Souffrez cependant que je me défende. Je suggère au Juge Suprême de déférer à ma demande. Que craint-il des druides ? Ils sont opposés à la présence de César en Gaule. »

Un autre assesseur, chauve et barbu, à droite de Convictolitavis, s'adresse à lui d'une voix douce :

– Tu fais preuve d'insolence. Ne remets pas en cause l'action du Juge Suprême. Le procès se déroule dans le respect de la loi, et, si tu es innocent, tu seras acquitté.

– Seigneurs, vous m'accusez d'avoir trahi l'Éduie en traitant avec César. N'est-ce pas notre nation tout entière qu'il faudrait, dans ce cas, accuser ? Car vous tous, chefs de tribus et chefs de districts, n'avez-vous pas souhaité que César fît ce qu'il a fait ? Il a renvoyé les Helvètes, assuré nos frontières, battu Arioviste, libéré nos otages, restauré

notre puissance, favorisé l'essor de notre commerce, respecté notre liberté...

– Pour mieux asservir la Gaule et la piller après avoir acheté notre complicité. »

Cette affirmation est proférée par Convictolitavis lui-même.

« Peut-être, mais, à l'époque, il semblait uniquement soucieux de soutenir ma nation », répond Diviciacos.

Un tollé s'ensuit de la part des chefs et du peuple. On n'entend plus que des protestations indignées. Un lancier réclame le silence qui survient d'un seul coup.

– Si vous le permettez, je voudrais rappeler quelle était la situation de ce temps-là, gronde Diviciacos en secouant ses chaînes.

– Nous savons cela, coupe le premier assesseur.

– Dans ce cas, vous ne pouvez que me donner raison. César, appelé à notre aide par Liscos, a sauvé le pays et consolidé l'ossature de la Gaule. »

Des cris retentissent à nouveau. Un des chefs se lève et apostrophe l'accusé :

– Ce n'est pas pour cela que tu es ici, mais parce que tu as encouragé César à continuer son brigandage. Pourquoi ne lui as-tu pas dit qu'il pouvait partir après la pacification ? Il est resté. Il aurait dû partir.

– Il n'est pas resté à ma demande. Il était le plus fort. C'était notre rempart. Il faut avoir le sens des réalités. Je l'ai remercié avec ferveur, et je ne pouvais pas lui demander de s'en aller, surtout après qu'il avait épargné mon frère. On ne peut pas renvoyer un allié. Et il était notre allié à l'époque, et mon bienfaiteur.

– Ton frère, il l'a fait tuer, jette l'assesseur.

– Trois ans plus tard ! Mon frère avait refusé le trône qu'il lui offrait et accepté de commander la cavalerie éduenne dans le seul but de soulever les autres chefs qui étaient de l'expédition. Il a failli réussir. Mon frère est un

héros. J'ai rompu avec César dès cet instant. Je continue de penser deux choses. Les Romains nous sont supérieurs en moyens d'action. Nous devons composer avec eux. Je voulais les mystifier. Je les ai mystifiés. Je n'étais pas le seul. Allez ! disons-le : vous pensiez comme moi. Doubnorix n'a pas su agir comme les circonstances l'exigeaient. Il n'aurait pas dû déserter alors, ni dénoncer l'alliance avec Rome, mais à son tour, comme moi avant, l'utiliser à notre profit.

– Défaitisme ! C'est l'erreur que nous avons faite. Était-il besoin de lui fournir du blé, des armes, des quartiers d'hiver et des hommes ? Comme l'a récemment rappelé Vercingétorix, “on ne flatte pas un renard entré dans un poulailler, on le tue”, s'emporte un chef.

« Doubnorix avait raison », s'écrie un autre dignitaire.

Un tonnerre d'acclamations répond à cette déclaration. Les chefs dans leur espace, la foule dans le sien, se lancent dans des débats véhéments et incoercibles. Convictolitavis laisse le brouhaha s'installer.

Il suffit d'une affirmation proférée sur le ton apitoyé et énergique propre aux Gaulois pour que d'autres enchérissent jusqu'à une forme de délire où l'exagération s'impose. C'est comme un rire qui enflerait jusqu'à l'énormité homérique, ou des pleurs qui se multiplieraient jusqu'au vocero et au trépignement que pratiquent les pleureuses de Milet. Arrive un moment où le feu s'éteint faute de bois, mais que de passion avant ! J'observe que nombre de notables se taisent, beaucoup d'hommes mûrs, les partisans de Diviciacos. Dans un moment de creux, l'un d'entre eux, un jeune homme, brun, bouclé, paré, se lève au milieu de l'assemblée. La foule fait silence.

« Viridomaros », chuchotent mes voisines.

– Seigneurs, vous savez ce que je dois à Diviciacos et vous pourriez suspecter mes paroles de complaisance à son égard. Je veux seulement exposer des faits. Celui que vous

accusez, s'il ne fut pas Juge Suprême en Éduie, mériterait d'être appelé Juge Suprême de toute la Gaule pour avoir traité avec Rome, au temps où nous avions été défaits par les Séquanes, et avoir permis le rétablissement de l'équilibre entre nos nations par son action efficace et rusée auprès de César. En considération de cela, vous devriez, je pense, épargner le feu à cet homme. Il n'est pas plus coupable que notre pays qui se flattait et qui se flatte encore d'avoir été l'ami des Romains. Nous sommes puissants. N'oubliez pas que nous le devons à Diviciacos. Lui a osé parler à César d'égal à égal, lui s'est tout entier dévoué au salut de notre état, lui a su plaider la cause des Bellovaques voilà six ans et enfin, sans que César le sût, il a conclu un pacte avec les Séquanes qui pour toujours fige la guerre entre nos peuples. Et je ne parle pas de la suppression des victimes humaines qu'il a décidée au début de sa prêtrise. La question est de savoir pourquoi Diviciacos, respecté de nos concitoyens, se voit accusé de trahison. Du point de vue des traités, il n'a commis aucun crime, puisqu'il respecte les accords passés entre Rome et Bibrakté, et, du point de vue intérieur, il a ses idées sur le rapport de force qui penche en faveur de César, mais il s'est abstenu d'agir et ne presse plus ceux qui rechignent à livrer à César les vivres qu'il demande.

– Ce n'est plus la question. Il aurait dû rompre les traités à la mort de son frère. Au lieu de cela, qu'a-t-il fait ? Il a allié la veulerie au mensonge, s'indigne l'assesseur barbu.

– J'ai ménagé le pays, gardé ses troupes et ses armes, endormi la méfiance de César en cachant mes larmes, parce qu'en politique il faut tenir compte des réalités, réplique Diviciacos.

– César avait besoin de nous. Jamais il n'aurait osé s'attaquer à la nation éduenne. Nous sommes l'arbre le plus puissant de la forêt Gaule, proclame un chef. Tu as,

en chef spirituel des Éduens amis de Rome, retenu l'élan du parti de Doubnorix qui emportait le pays.

– Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi César, malgré ses doutes à l'égard de notre loyauté, nous avait toujours défendus, même après les perfides menées des Rèmes et des Lingons ?

– Non. Mais tu vas nous l'apprendre. C'est grâce à toi, bien sûr, ironise un troisième assesseur.

– Oui. Parce que j'avais lié amitié avec lui au cours de mon voyage à Rome. Il m'avait promis qu'il m'aiderait dès qu'il en aurait l'occasion, et il a tenu parole. Il a aussitôt adouci la morgue d'Arioviste à notre égard. L'année suivante, devenu consul, il a nommé le Germain *ami du peuple romain.*

– Ta défense consiste à te présenter comme le sauveur de l'Éduie, mais ce n'est pas cela qui est en question. Ce qui t'est reproché, c'est d'avoir maintenu et soutenu la présence de César en Gaule, entraînant par là, sa tentative d'occupation et de conquête, lance Convictolitavis.

– Seigneur-Prince, je ne suis pas le seul ici à avoir souhaité la victoire de César. Il fallait mettre un terme aux incursions dévastatrices des Germains. Il était le seul à pouvoir le faire. Après, oui, après, il fallait bien attendre qu'il libérât nos otages, vos fils, vos filles et vos frères ! Son jeu, je l'ai bien vu, était de profiter des avantages que la victoire lui donnait pour assouvir son ambition…

– Et tu as laissé le fer dans la plaie ! jette un des chefs.

– César ne se méfiait pas de moi. J'ai pensé que cette faiblesse constituait une force dont je pourrais un jour me servir.

– As-tu pensé à aucun moment que nous pouvions remercier César et le prier d'aller au Tréfonds de la Serpente ? tonne le jeune assesseur.

– Non.

– Tu établis toi-même la preuve de ta trahison.

– En aucune manière…

– Même après la fin glorieuse de Doubnorix ?

– Non.

– Je tiens, poursuit le jeune homme, que tu as rendu l'Éduie complice de l'action de César. Car tu ne t'es pas contenté d'avoir des idées, tu as exercé une influence pernicieuse sur la politique éduenne. Tous le savent. Il faudrait être sûr que tes convictions t'ont poussé à rester sous la domination romaine. Je crois plutôt que ce sont tes intérêts. Rappelle-toi les dernières paroles de Doubnorix : “Je suis d'une cité libre !” Qu'as-tu fait de la liberté ?

– Que cherchez-vous ? s'emporte Diviciacos. L'élection de Convictolitavis rompt avec la ligne que d'autres avaient adoptée depuis plus d'un siècle. J'accepte ce changement. Avez-vous besoin pour autant de faire un procès à quelqu'un qui n'a jamais exercé le pouvoir suprême ? Je ne suis pas responsable de l'alliance voulue par nos pères et reconduite par tous les prédécesseurs de Valétiacos. Vous me prêtez une influence qui insulte la majesté des Juges Suprêmes. Oui, je sais que César n'existait pas pour nous il y a seulement sept ans. Je sais aussi que l'on n'affronte pas un ouros à l'aide d'un bâton. C'est cette réalité-là que vous ne voulez pas voir. Il faudra bien pourtant que vous vous rendiez à l'évidence ; César a la force, la rapidité et la sagacité, et, pis que tout cela : il détient des otages de toute la Gaule. »

Une partie des chefs et la foule ne se contiennent plus. À nouveau Diviciacos se fait huer : des insultes fusent, comme un hymne qu'on ne pourrait arrêter. C'est ce que j'appelle le délire gaulois. Il s'éteint peu à peu. Viridomaros prend à nouveau la parole.

– Diviciacos ose vous dire la vérité. La question des otages est en effet très délicate. Ce procès est d'un autre âge…

– Nous sommes tous d'un autre âge, rétorque Litaviccos qui vient de se lever. Nos mœurs, malgré des modifications de surface, sont restées les mêmes. Qui oserait dire que nous avons oublié que "le druide parle avant le roi" ? Il faut labourer les jachères et admettre que le grondement des armes prévaut sur le tonnerre des prières.

– Nous savons, répond Viridomaros, que tu es apte à commander les armées ; mais nous sommes ici pour juger un homme, non pour entamer des réformes de la loi. Chaque chose en son temps.

– Ce que je veux dire, réplique Litaviccos, c'est qu'il est nécessaire d'abolir dans nos cœurs la soumission à l'égard de nos prêtres. Nous n'en serions pas là, si nous avions séparé les ours des sangliers.

– Tout citoyen, même druide ou prêtre, relève de la justice suprême. Nous nous égarons », rappelle le jeune assesseur.

Un mouvement tiraille tout à coup la foule qui se tourne vers la droite et pousse des cris de joie. Bellina apparaît. Au-dessus de sa tête, volent des chardonnerets et des rouges-gorges. À côté d'elle, marchent Petite-Grâce et Samotalos, les yeux agrandis par l'angoisse, vêtu de blanc, d'or et de pourpre. Petite-Grâce parcourt la multitude des yeux et son visage s'éclaire, quand il m'aperçoit. Il vient vers moi, tandis que Bellina descend vers le tribunal en compagnie de Samotalos.

– Biloclès, par les Pierres ! je suis heureux de te revoir.

– Moi aussi, par le Chien ! lui dis-je, pour éviter d'être en reste de juron. A-t-on retrouvé Catilla ? Je viens de voir Samotalos...

– Bellina attend des messages. Sois sans crainte. Nous la délivrerons. Tu es venu écouter l'accusation de Bellina ?

– Je ne savais pas. C'est Rooudios qui m'a amené ici.

– Oui, nous nous connaissons, dit-il en tapotant l'épaule du jeune barde. Tu vas tous nous connaître. Je

t'ai vu dans la mine l'autre jour ! Oui, je peux te le dire maintenant, je suis des "Rois-de-l'Ombre". Tu t'en doutais ?

– Je n'en suis pas surpris.

– Voir Bellina accuser Diviciacos, crois-moi, c'est quelque chose.

– Une révolution ?

Il n'a pas le temps de me répondre. Bellina, en face de Diviciacos, vient de prendre la parole.

– Seigneur-Prince, hommes de la Cour, chefs de districts, chefs de tribus, citoyens de l'Éduie, trop longtemps Diviciacos, ici enchaîné, a dirigé de ses conseils les affaires de notre cité. L'élection de Convictolitavis change toute la situation. Nous ne tolérons plus que la bassesse et le mensonge règnent devant César et devant le peuple. Si Diviciacos est mis en accusation, c'est parce qu'il a plié les Éduens comme des joncs par peur de l'occupant et par goût du pouvoir.

L'heure est venue d'annoncer au monde que nous sommes en grande souffrance. Je ne supporte plus de voir ces colonnes d'esclaves qui sillonnent nos routes. Nous leur frayons un passage à travers nos districts en oubliant que ce sont des hommes, des femmes et des enfants qui parlent notre langue, prient nos dieux et vivent selon nos usages. Comment pouvons-nous ne plus nous reconnaître en eux ? Drappès le Sénon a raison : libérons tous les esclaves ! Et je ne supporte plus de voir le sourire de satisfaction et l'air supérieur qu'adoptent ceux qui, ici, disposent de la richesse et du pouvoir. Ils se prennent pour des Romains, singent César, cherchent à lui ressembler physiquement ! Ils se targuent de leurs possessions sans se rendre compte qu'ils sont mortels. Nous sommes bordés de gouffre, celui d'avant la naissance et celui d'après la mort. Qu'est-ce que vivre, sinon de prendre conscience que la vie est un vrai miracle et que le mieux que nous

ayons à faire, c'est d'exister le temps de notre brève existence, non en ignorant ou en méprisant les autres, mais en nous souciant d'eux comme de nous ? Nous vivons en sociétés humaines pour nous secourir, nous soutenir, tendre les mains les uns vers les autres dans la reconnaissance de notre fraternité, sans mettre nécessairement, dans cette étreinte de nos mains, de désir des sens ni de stérile angoisse. Ce sentiment fraternel n'a de valeur que si nous nous reconnaissons libres et fiers de notre gloire. Au lieu de cela, nous vivons dans la *triple peur*. Nous devons redevenir vraiment libres pour être vraiment frères. À cette fin, il faut abolir le lien romain qui nous donne l'illusion d'être forts, mais en réalité nous livre à la peur de la misère, de l'esclavage et de la mort. C'est la guerre déclarée qui rend libre. De quoi s'agit-il en ce moment ? Non de punir un homme, mais de rompre une allégeance pour recouvrer notre liberté et entrer en guerre. »

La foule approuve en criant et applaudit. Lalia et Taïa lèvent leur torque vers elle.

– Elle est plutôt modérée, glissé-je à voix basse à Petite-Grâce.

– Attends ! »

Bellina continue.

– Et un homme influent empêche ce changement par son prestige, ses amis, ses vieux serviteurs, ses habitudes et ses promesses.

– Diviciacos ! crie Lalia dans la foule.

– Oui, Diviciacos, reprend Bellina. À travers le Juge Valétiacos, il a fait condamner douze de nos partisans, il est cause de la mort de sept druides...

– Je proteste..., s'écrie Diviciacos

– Il a fait expulser, toujours par personne interposée, les villages voisins des Boïens...

– Ce n'est pas vrai ! s'insurge-t-il.

– Et il considère que le siège d'Avarikon est un mal inévitable ! Tu es éteint, desséché, sans cœur. Le chien en toi a dévoré le maître. Même les Romains ne veulent plus de toi. Il n'y a que tes amis, dégénérés, qui te restent fidèles. Tu dois les tourner vers la noble guerre. Proclame, Diviciacos, proclame, avant qu'il ne soit trop tard pour toi, que tu rejettes l'alliance jadis chantée et jurée par Bodougnatos entre nous et les Romains et que tu souhaites l'entrée de l'Éduie dans la confédération dirigée par Vercingétorix ! »

La foule de ceux qui veulent sauver le druide, plus nombreuse que je ne l'aurais cru, l'encourage par des gémissements à accepter.

« Non ! » tranche-t-il.

Une longue rumeur navrée lui répond.

Au début de l'après-midi, des témoins à charge défilent devant Diviciacos qui les écoute avec une stupéfaction outragée. Convictolitavis lève la séance. Diviciacos est emmené sous les huées et les acclamations. Au moment de partir, n'en pouvant plus, je lance à Petite-Grâce :

– C'est encore vos vieilles manières qui m'ont valu d'assister l'autre soir à l'immolation de ces infortunés ?

– Qui ? Ah ! les lépreux ne sont pas morts. Nous ne sommes pas des sauvages. Ils ont fait “le voyage du serpent”.

– Le... Qu'est-ce que c'est ?

– La fin de leur Jeu, un espoir pour eux de guérison. Ils s'en sont sortis. Sois rassuré ! »

Je ne le suis qu'à demi : dois-je comprendre que les lépreux n'ont pas été brûlés ? Cela m'ôterait un grand poids du cœur. Je n'y « aurais vu que du feu », comme on dit ici ?

Bellina est entourée par la foule et par les chefs qui remontent avec elle de l'esplanade et rejoignent la Place des dieux.

Entre deux haies de concitoyens méprisants et apitoyés passe Diviciacos, les yeux agrandis par une incompréhension que je crois feinte. Il nous voit sans nous voir, Rooudios, qui le toise, moi, qui le plaint, Petite-Grâce, qui se détourne. Diviciacos le considère un moment, cherchant à croiser son regard. Il passe lentement en faisant sonner ses chaînes. Arrivé à hauteur de Bellina, il s'arrête.

– Je voudrais te parler ce soir, dit-il d'une voix où l'autorité se mêle à la tendresse.

Bellina, touchée par son ton, fronce les sourcils et répond que rien ne s'oppose à cela, mais elle veut qu'un témoin assiste à l'entretien. Je me précipite :

– Moi, Bellina ! Permets-moi d'être ce témoin. C'est une bonne occasion de connaître un personnage important de la Gaule.

– Oui, dit-elle. Viens ce soir à la prison, Philoclès, aussitôt après le coucher du soleil. »

Diviciacos me regarde avec une perplexité qui s'efface peu à peu. Il n'a rien à craindre d'un étranger, doit-il penser.

3.

Un extraordinaire nouveau venu attire la foule vers les Grandes Portes. Il est mandé par Vercingétorix, d'après la rumeur. C'est un jeune « sur-commandant-d'airain », entouré de druides partisans de l'Alliance. Bellina s'est portée à sa rencontre, m'apprend Rooudios, et doit le conduire auprès du Magistrat Suprême. Sméria, Petite-Grâce, Cominios et quelques autres « Rois-de-l'Ombre » nous rejoignent et nous fendons la foule pour assister à l'arrivée de l'Arverne. Des applaudissements sous les voûtes des Portes. Il est là. Il sort à la lumière. C'est un seigneur ! En cotte de mailles d'or, une large saie brune sur l'épaule, il pousse de l'éperon son cheval bai à peine essoufflé. Le casque qu'il porte est ébouriffé de trois aigrettes rouges et d'un panache de crins noirs, son bouclier de vergne blanc bordé de rouge s'orne d'un cercle d'argent et d'étoiles ; le long fourreau cuivré de son épée est constellé de triscèles [1] d'émail et de points de corail. Il met son cheval au pas. Une escorte de druides-cavaliers vêtus de blanc, saies de douze couleurs sur l'épaule, se presse autour de lui. Des lanciers arvernes en saie brune ferment la marche.

– Bienvenue à Vercassivellaounos, s'écrie Sméria en levant les bras.

1. Triscèles : ornements composés de trois jambes, tournant dans l'un ou l'autre sens, réunies par le haut et pliées comme dans la course.

– Bienvenue au cousin de Vercingétorix », reprend en écho Petite-Grâce.

J'entends Lalia murmurer à Taïa : « Il est beau ! ». L'assistance clame avec force son hommage et tend les mains vers le jeune arrivant qui approche des abreuvoirs et passe à ma hauteur. Il sourit et ses traits semblent avoir été coulés dans le bronze. Ses yeux noirs sous ses sourcils froncés regardent avec une joyeuse impertinence la foule qui sait quelle est sa mission et qui l'admire. Bellina surgit à cheval derrière lui, un sourire radieux aux lèvres ; elle est environnée de bergeronnettes vert-jaune et de chardonnerets à face rouge. Il la regarde, rayonnant. Elle le regarde. Le groupe accélère l'allure. Ils gagnent tous deux la maison du premier magistrat.

On apprend qu'il recevra les chefs et leurs conseillers avant le coucher du soleil, quand les trompes sonneront.

4.

Le soleil s'est éteint au cœur de nuages violets. Dans la geôle, Diviciacos replie ses jambes et s'asseoit à même la paille abondante. Bellina prend place sur un linge qu'on étend pour elle.

– Je t'écoute, dit-elle.

– Ma fille, murmure Diviciacos d'une voix troublée par une émotion dont je n'arrive pas à savoir si elle est feinte, tu dois *sauver le meilleur de la Gaule.* De quelle Gaule ? Celle dont nous rêvons tous. Est-elle de ce monde vivant-ci ? Je te plains d'avoir à résoudre cette affaire.

– Viens au fait ! s'impatiente Bellina.

– Je m'y hâte. Cette Gaule inclut-elle les Séquanes ?

– Oui.

– Mais tu dois haïr celui qui a mutilé Épadatectorix ?

– Que t'importe, à toi ?

– Comment t'expliquer ? Il faut toujours essayer, ma fille, toujours, de comprendre les motifs qui poussent les hommes à agir avec méchanceté. Méchanceté est souvent méchante réponse à méchanceté. Sais-tu pourquoi le Séquane inconnu que tu recherches a mutilé Épadatectorix ?

– Non.

– Ta mère ne t'a pas dit ?

– Dit quoi ?

– Elle connaissait bien ce Séquane. Écoute. Si je te donne son nom, tu me dispenses de la déclaration que tu

veux que je fasse, je parle au Nombril de la Terre, et je te garantis que j'agirai d'une façon que tu n'imagines pas, à l'encontre de César. Je dispose contre lui d'un moyen de pression irrésistible.

– Je retiens ta promesse. Tu connais le Séquane ?

– On m'a renseigné et je sais qui il est.

– Comment te croire ? Tu es franc comme l'osier !

– Ma fille, ce personnage existe. Je connais son nom. Je peux et je désire te rendre ce service, qui me sert, me sauvera peut-être. Laisse-moi te le révéler. Ce que tu me demandes de proclamer au tribunal est incompréhensible et n'atteindra pas le but que tu vises. Mes amis influents se passeront de moi et pactiseront de plus belle avec Rome, ravis de me trahir. Ne m'oblige pas à me renier. Laisse-moi une chance d'exercer ma vengeance, de suivre la pente de mon nom. Je t'offre celle de découvrir un secret que je suis le seul, je crois, à connaître, et le seul à vouloir te divulguer. Médite, ma fille, le mot de Ségomaros l'Ancien : "Sous le visage du preux, peut se cacher celui d'un voyou ; sous celui du voyou peut se cacher le visage d'un preux."

– Ségomaros ne suffit pas à me convaincre.

– Je n'ai pas fait un choix mieux approprié de ses paroles.

– Tu te réfugies dans l'énigme.

– Je te ménage. Certaines vérités sont insupportables ; il faut les voiler.

– Écoute. Tu ne me tromperas pas. Demain, je veux que tu nous suives sans louvoyer.

– J'aimerais t'obéir, mais les bois sont tombés ; nous ne pouvons pas combler le retard de puissance dont j'ai parlé. Je suis tenu de proférer la vérité. Et, comme je te l'ai dit, mon revirement ne convaincrait pas ceux que Rome a liés. Tu le sais. Cela me conduit à m'interroger. Pourquoi cherches-tu à me faire dire quelque chose d'inutile ? Tu

veux alerter César ? Tu veux gagner du temps ? Je ne suis pas ton ennemi. Cherches-tu à ce que je le devienne ? J'ai des hommes prêts à tuer pour me défendre.

– Moi aussi. »

Diviciacos accuse le coup et me regarde à la dérobée. Il continue son murmure en souriant.

– Tu vas peut-être mourir dans quelques heures.

– Et toi, dans quelques instants, riposte Bellina.

– Je peux te réserver une malédiction mortifiante. Il me suffit de quelques mots avec l'œil de chien.

– Je la retournerai contre toi et elle te fera éclater les yeux.

– Je n'ai qu'à prononcer la clameur hideuse.

– Je te crève le palais avant, et tu craches ta langue.

– Cherches-tu à ce que je te rende folle en quelques instants par les rêves de rage ? Personne n'y résiste.

– Je maîtrise tous les songes. Ne me défie pas !

– Tu n'es plus rien ici. Tu seras bientôt désavouée, rejetée, trahie.

– Tu ne sais rien de mon avenir. Mais je peux te dire le tien.

– Épargne-toi cette peine ! »

Diviciacos cesse de sourire.

– Qui est-ce ? ajoute-t-il en me désignant des yeux.

– Laisse !

– J'ai toujours respecté Épadatectorix,...mon ami.

– Tu as une étrange façon d'honorer la mémoire de mon père. Je n'aime pas, souffle Bellina, ton histoire de preux et de voyou.

– Pourtant ! Médite ces paroles, Bellina, ma fille...

– Je ne mélange pas l'intérêt public avec une affaire privée qui ne regarde que moi.

– N'oublie pas que j'ai figé la guerre entre les Séquanes et nous.

– Quel rapport ?

– Il y en a un.

– Tu joues avec mon désir de connaître le nom de l'assassin de mon père.

– Je t'évite l'erreur et je t'offre la révélation.

– De quoi ? Comment s'appelait le chef séquane qui a négocié l'accord de paix avec toi ?

– Casticos, mais ce n'est pas le nom que je suis en mesure de te révéler.

– Pourquoi avoir évoqué cet accord dans ce cas ?

– Parce que l'intérêt public et l'intérêt privé y confluent. C'est compliqué. Trop compliqué. Peut-être Némonia saurait t'expliquer certains détails de ce traité qu'elle souhaitait.

– Ma mère ?

– Elle a toujours fait preuve d'un sens profond de la négociation.

– Que veux-tu dire ? Tu es encore allusif. Tu m'égares, c'est tout.

– Non. Prends au sérieux mes paroles, Bellina. Ce pacte est en rapport avec l'offense faite à ton père. Je n'en dirai pas plus.

– Songe surtout à ce que je t'ai demandé. Nous nous verrons demain. Le tribunal n'hésitera pas à recourir au feu, sache-le.

– J'aurai à observer les étoiles », marmonne Diviciacos.

Bellina ne répond rien.

« J'aimerais que tu m'inspires de la peur, ma fille », lance-t-il, avant de s'allonger dans la paille.

Nous sortons du cachot ; Bellina donne l'ordre au gardien :

« Cette nuit, laisse-le consulter les étoiles ; enferme-le après ! Sur ta vie ! » Le soir bleu étend ses ombres dans la longue rue diamétrale de Bibrakté. Son escorte aussitôt entoure Bellina. Ses yeux lancent des éclairs. Nous montons vers les temples. La bise est glaciale.

« Tu as vu un homme qui concentre beaucoup de secrets. Tu pourras lui parler. Ton œuvre avance-t-elle ? »

Je lui réponds que j'ai commencé à écrire à Fort-aux-Loups et que je continue dans les ombres de la Maison des Bardes où je loge.

« Nous y retournerons bientôt. Nous avons d'abord des affaires nouvelles à régler », ajoute-t-elle en accentuant très haut le mot *nouvelles*.

Mon esprit forme, à cet instant, le projet de l'aider dans son enquête à propos de ce Séquane. Il me paraît évident que Diviciacos négocie sa grâce et que le nom qu'il connaît intéresse Bellina au plus haut point. Ce qui semble incroyable, c'est qu'en dépit de ses nombreuses sources de renseignements elle l'ignore encore.

– Je devine tes désirs, Philoclès, me dit-elle soudain ; tu souhaites m'aider à retrouver le Séquane. Je ne te l'interdis pas. À demain. »

Elle monte vers la Haute Demeure du nouveau Juge Suprême tout illuminée. Peut-être en l'honneur de Vercassivellaounos.

Rooudios m'accueille au seuil de la maison noire.

– Rooudios, lui dis-je, tu prétends savoir bien des choses. Que peux-tu m'apprendre sur Némonia, la mère de Bellina ?

– Je te le chante en gaulois », dit-il en grec.

Il se saisit d'une harpe, prélude un court instant, et sa voix s'élève croissante, avec ce ton particulier, mi-plaintif mi-moqueur, que possèdent les chants de la Gaule. Sa mélopée sans paroles semble interroger naïvement le monde, mendier une réponse et n'obtenir que la satisfaction de se prolonger en une résonance profonde à laquelle succède un silence plein de l'amour et de la compassion des dieux. Rooudios se met alors à chanter en ponctuant ses paroles de sonorités vibrantes.

« Némonia, cette belle-ci, Séquane, très haute femme,
Fille de Litougena et de Cantorix, fils de Mara et de Solirix,
fils de Talissa et d'Ataiorix, fils de Corisilla... »

Rooudios s'interrompt en comprenant à mon air faussement admiratif que je le trouve un peu long.

« Je peux remonter à quinze, dit-il en souriant. Il continue :

« Némonia, bleu-vêtue, triple torque, sept anneaux de pied,
Démone manieuse de rênes et d'hommes,
Amoureuse, tumultueuse, trompeuse,
Le velours de tes joues rouges et l'ourlet double de tes lèvres pourpres
Et l'argent brillant de ta face blanche
Ont enragé les cœurs et saccagé les âmes, de la Doubis à l'Arar.
L'âtre d'Épadatectorix, Éduen, t'a reçue et accueillie.
L'âtre de Ségosous, Éduen, t'a reçue et accueillie. »

Il se tait.

– Tu sais tout cela par cœur ? lui demandé-je sans feindre mon étonnement.

– Oui. Je puise à ce que nous appelons les *Chants*, qui sont chaque année remaniés au Nombril. C'est mon art.

– Et sur toutes les personnes de haut rang tu...

– Oui. C'est l'offrande que je dois tenir prête.

– Je ne comprends pas tout, mais peux-tu me chanter ce que tu sais sur Casticos ?

– Lequel ?

– Le Séquane. »

Il saisit sa harpe. Les sons s'égrènent comme une cavalcade.

– « *Casticos, ce héros-ci, Séquane, seigneur puissant, fils de Iamma et de Cantamantaloédis, fils de...* J'arrête l'énoncé de la lignée, si tu veux ? »

J'acquiesce. Il poursuit :

– « *Cet ours-ci, Séquane, casqué d'or, double torque,*
Sang bouillant, calme meneur d'hommes, chevaucheur-roi,
Tu as tué tes dix et tes cents, vainqueur des Éduens,
Tu as accueilli la nouvelle amitié des trois rois.
L'âpre destin, tu l'aurais évité pour ta tête et ton peuple.
Tu as accepté la nouvelle amitié de César.
À Sa Haute Seigneurie Vésontion, tu as régné.
Gloire des dieux sur ta maison ! »

– Je te remercie. »

Je suis un peu déçu par la brièveté et l'imprécision de ses paroles. Cependant je crois qu'elles sont vraies. C'est une base sur laquelle je peux ériger ma recherche.

– As-tu besoin d'éclaircissements ? me demande-t-il.

– Oui ! lui dis-je avec reconnaissance. Ton chant est la vérité admise, officielle, *bardique*, mais presque tous les mots que tu as employés concernant Némonia et Casticos auraient besoin de m'être expliqués. Par exemple : “anneaux de pied”, “ours casqué”, “pères des prières”...

– C'est facile de te répondre. Les anneaux de pied font référence à sa qualité de femme et à sa noblesse. Sept, c'est exceptionnel. “Ours casqué” est le titre de roi régnant. Et “les pères des prières”, ce sont des druides. On les appelle de beaucoup de façons. »

Rooudios se révèle l'incroyable dépositaire d'archives psalmodiées ! Et leur excellent scholiaste ! Mon enquête commence. Celui qui, voilà sept ans, a mutilé le père de Bellina est Séquane. Il était à Samarobriva, quand j'ai rencontré Carantia à Fort-aux-Loups. C'est donc un allié des Romains. Et Diviciacos le connaît.

« Sais-tu, cher Rooudios, quand Diviciacos a négocié la paix avec les Séquanes ?

– La première fois, me répond-il, c'était pour des terres le long de l'Arar, il y a dix-sept ans ; il a plus ou moins échoué. La seconde fois, il y a six ans. Alors que Doubnorix, son frère, avait obtenu des Séquanes, nos chers voisins, le passage des Helvètes sur leur territoire, il a brisé cette entente pour obéir à César et, à la fin de cette même année, après la défaite d'Arioviste, il a réussi la négociation et a ramené les otages.

– Était-il venu seul ?

– Non, bien sûr, dit-il en riant. Il y avait avec lui de hauts personnages éduens pour rencontrer de grandes familles séquanes.

– Némonia ?

– Oui. Elle venait recouvrer Épadatectorix qu'elle avait épousé bien avant et qui était otage éduen.

– Étant séquane, aurait-elle joué un rôle dans la négociation du traité ?

– La seconde fois ? Non, hésite-t-il, je ne crois pas. Les deux fois, elle était allée rejoindre sa famille. Elle avait souhaité "une paix immédiate éternelle" et avait disparu. Longtemps. On raconte qu'avant que le père de Némonia eût voulu l'allier à un Éduen, elle s'était promise à un Séquane, dont on ignore le nom. Elle était très belle, et elle avait eu de nombreux prétendants là-bas. La seconde fois, elle était revenue avec Épadatectorix libéré, mais blessé. »

– Par qui ?

– On a dit que c'était un lieutenant d'Arioviste, un Séquane, peut-être l'homme à qui Némonia s'était promise. Un fils de chêne, un inconnu en tout cas.

– Il paraît impossible que personne ne sache qui il est, dis-je.

– Si quelqu'un le connaît, c'est à Sa Seigneurie Vésontion qu'on doit le trouver. Tu sais que les filles de Némo-

nia le recherchent. Elles sont connues et redoutées là-bas. Il se cache.

– Qui peut le connaître ?

– Sa propre famille.

– Et Casticos ?

– C'est possible. Diviciacos, lui, doit savoir.

– Mais qui d'autre ?

– Arioviste, mais il est mort. César et… Néınonia. »

Sur cette évidence, nous convenons que Rooudios me parlera une autre fois de Diviciacos, des principaux Éduens et de Vercingétorix.

Il n'y a rien de clair dans cette affaire, mais en interrogeant les uns et les autres, je me dis que je trouverai ce mystérieux Séquane. Il faut aller sur place, à Vésontion. Le procès de Diviciacos n'est sans doute pas près de se terminer, alors autant essayer le plus vite possible de me rendre utile à Bellina.

5.

« Valétiacos monte au tribunal ! Viens, on va entendre des aboiements sous les chênes ! » C'est Cominios qui m'apprend la nouvelle. Nous sommes très vite dans la grande rue où une foule dense s'empresse de gagner la Place des dieux. Comme je compte partir à Vésontion le lendemain, j'ai le temps d'assister à ce nouvel épisode du procès.

Le peuple bibraktien et tous les chefs sont rassemblés, quand arrive, casqué, en saie verte, Valétiacos, entouré d'une clique menaçante ; il descend prendre place parmi les dignitaires. Des cris hostiles l'accueillent ; furieux, les yeux exorbités, il met la main sur le pommeau de son épée. Lalia arrive et nous embrasse. Nous attendons Convictolitavis et Bellina.

La foule a patienté ; la cour et l'accusé sont enfin là. Diviciacos, revêtu d'une tunique immaculée, tient à la main, comme un suppliant grec, des rameaux d'olivier. Convictolitavis n'a pas plus tôt ouvert la séance qu'en vertu d'un privilège lié sans doute à son ancienne fonction Valétiacos se lève, ardemment regardé par toute l'assistance, et prend la parole.

« Depuis quand, s'exclame-t-il d'une voix nasillarde et caverneuse, à partir de quel exemple, en accord avec quelle loi, selon quelle autorité, chez quel peuple a-t-on coutume de mettre en accusation un personnage qui n'a pas exercé d'activité publique dans un régime craint et

durable et n'a eu d'autre action que celle de l'exercice de sa pensée dont les responsables politiques ont, de leur propre chef, respecté et écouté les préceptes officieux et qui se voit reprocher l'ascendant légitime qu'en tant que diplomate improvisé en un temps de détresse et que grand savant il s'est acquis auprès de tous ses concitoyens ? Comment se peut-il qu'un nouveau gouvernement qui se vante d'être ami du peuple et de la liberté commette un abus de pouvoir de cette sorte, qu'il se ferait un devoir de dénoncer chez ses adversaires comme hautement criminel ? On n'a pas le droit d'en agir ainsi à l'égard de quiconque, à plus forte raison à l'endroit de celui qui, par ses vertus, son éloquence et son sang-froid, a joué le rôle que l'on sait auprès des Romains et de César, sauvant le sauvable contre toute attente. C'est par son iniquité même que ce procès se discrédite aux yeux des Éduens, et par le fait vraiment regrettable qu'aucun Romain n'est convié à y assister, à croire que vous le tenez à la sauvette, en lâches... »

Un murmure désapprobateur descend de la foule. Convictolitavis déclare qu'il s'agit d'une affaire intérieure qui ne regarde que les Éduens. Valétiacos soutient qu'un changement de la politique éduenne regarde César.

– Grosses lèvres et grands gosiers, êtes-vous bien sûrs, ajoute-t-il, que cette action, qui vous inspire tant, soit bien inspirée, et permette vraiment de recouvrer une liberté dont vous ne pourrez pas profiter, parce qu'elle se retournera contre vous et vous fera perdre en peu de temps la prospérité et la puissance que nos pères ont mis plus d'un siècle à acquérir ? Nos accords commerciaux reposant en grande partie sur l'appui de César et de Rome, d'autres que nous, qui n'attendent que cela et qui, d'après ce que l'on m'a dit hier, viennent en ce moment même dans ce but, prendront nos avantages, et dès lors ceux de Dékétia, Matisko, Noviodounon, Kabillonon, Gortona, Aballo per-

dront ce que nous leur avons concédé. Bibrakté n'abritera plus qu'un vide orgueilleux et le nom éduen deviendra pitoyable.

– Tout est faux ! coupe un chef qui n'a pas encore parlé. Moi, Souros, j'affirme, au contraire, que les profits des prêteurs romains dépendent de nos accords commerciaux – et César le sait –, que nos districts sont protégés par des ententes indépendantes passées avec les sociétés de la Provinkia et les peuples de la Britannia et que Bibrakté, plus puissant que jamais, va bientôt entrer dans une phase de développement urbain dont vous voyez déjà les chantiers. »

L'homme aux cheveux ébouriffés a usé d'un accent solennel qui fait gronder presque chaque mot. C'est l'amorce d'un débat emporté, qui croît comme une houle. À nouveau, Convictolitavis laisse l'affrontement se développer. Il doit y trouver son intérêt, mais lequel ? Hier, Diviciacos a soupçonné Bellina de vouloir gagner du temps. C'est sûrement cela. Pour aboutir à quoi ? Le but de cet atermoiement m'échappe, mais il est évident ; surtout quand je vois le lancier-crieur se tourner vers Convictolitavis avec l'air de dire : Alors, est-ce que j'interviens ? La querelle se multiplie, agite l'assemblée des chefs et gagne la foule qui surplombe la scène du tribunal.

Petite-Grâce surtout est en verve.

– Souros dit vrai, s'écrie-t-il à la cantonade, la preuve réside dans nos accords monétaires : nous acceptons toutes les monnaies ; tout se monnaie ici en deniers romains ou gaulois. Les trois temples ont été repeints et dorés avec l'argent des fermages et des péages ! Les remparts intérieurs ont été dressés rien qu'avec le plomb et le fer de notre sol. Nous avons de quoi battre César, le loup pouilleux qui se prend pour Alexandre. Nous avons eu dans le passé non pas un Alexandre, mais plusieurs. Ce qui nous empêche de déployer nos bataillons et notre

cavalerie, ce sont ces maudits liens d'échange, c'est l'amoncellement des richesses, notre servile envie d'aider celui qui nous paraît le plus fort, ou plutôt le plus rentable. César est-il rentable ? Pas pour nous, pour aucun Gaulois ! Rome est une pieuvre ! César est une pieuvre !

– Un loup pouilleux ou une pieuvre ? Il faudrait savoir ! s'écrie Viridomaros.

Petite-Grâce se tourne vers lui, il écume de rage.

– En voilà un qui se mêle de railler ! L'exemple même du général de farce qui est plus à l'aise à l'Assemblée que sur le champ de la bataille ! J'ai honte pour l'Éduie qu'un homme, qui aurait pu être né pour la vaillance, fasse l'enfant et préfère jouer aux mots au lieu de jouer sa vie.

– L'heure n'est plus au combat de mots, mais au combat des braves », observe sobrement Souros.

Viridomaros, piqué au vif, se dresse pour parler, mais l'assesseur barbu lui intime l'ordre de se taire. Ses partisans, privés de sa parole, mugissent de colère. Valétiacos, invité à poursuivre, est interrompu par la question d'un enfant de la foule qui soulève l'hilarité générale.

« Valétiacos, Cheftain, tu veux dire quoi, quand tu parles ? »

L'interpellé se fâche.

– Je suis en armes ! Je n'ai pas à être pris à partie par un enfant.

– Tu es en armes ? Première nouvelle, s'écrie goguenard Petite-Grâce. Ton épée est bien au fourreau ? Je croyais que tu l'avais laissée à César en gage de ta servilité ! Tes paroles sont longues, ton épée est toute petite. On ne la voit pas, dit-il en roulant des yeux faussement étonnés. »

Les rires augmentent. Souros reprend.

« Quel intérêt d'écouter ce personnage trop éloquent pour les singeots que nous sommes ?

– Décidons la guerre et attaquons César tout de suite. Sa Seigneurie Avarikon résiste, mais pour combien de temps encore ? », crie Litaviccos.

La question reste en suspens : Bellina apparaît, suivie de Taïa. Elle n'a eu qu'à traverser la place et à franchir la margelle.

« Vercingétorix serait heureux de cette décision », dit-elle.

Des cris d'enthousiasme lui répondent.

« Cependant, nous devons d'abord réaliser notre unité, et cela n'est pas encore possible à cause de l'individu influent que nous jugeons. »

Des vociférations hostiles éclatent à l'envi contre Diviciacos qui leur répond en agitant ses chaînes. J'ai à nouveau le sentiment qu'*ils* veulent gagner du temps. Il en résulte cette impression de cauchemar pleine de tension mouvante et de criailleries. Un geste de Bellina et un autre de Convictolitavis rétablissent le calme.

« Que Valétiacos continue », déclare-t-il.

L'homme se lève aussitôt. L'effet désagréable de sa voix caverneuse et nasale est à peine supportable.

« J'attends mes amis romains cet après-midi. C'est tout. »

Cette révélation, dont la brièveté voulue produit la surprise, déchaîne presque aussitôt la colère paroxystique d'une partie de l'assemblée. Les gens du peuple adjurent leurs chefs de refuser cette venue « intolérable », les chefs interpellés répondent qu'ils ne laisseront pas faire cela ; on crie aux armes. Les femmes se lamentent en tendant les mains vers le ciel ou s'insurgent en dressant le poing, comme les hommes. Bellina, me semble-t-il, dépêche un coursier.

Souros secoue sa crinière de lion et reprend la parole.

– Qui attends-tu ?, demande-t-il à Valétiacos. Si c'est une troupe, elle n'entrera pas à Bibrakté ; si c'est un petit

groupe, il n'entrera que pour se faire massacrer. Tu nous apportes une bonne occasion de déclencher la guerre. Nous devons tenter la même chose que Vercingétorix. Nous pouvons changer les choses. Je jubile d'imaginer l'abattement des Romains quand ils apprendront notre ralliement au roi arverne. Dis-le : qui attends-tu ?

– Vous le verrez bien, rétorque Valétiacos. Vous avez tout intérêt à les accueillir en amis, vous et spécialement certain druide aventureux.

– Qui ? »

Valétiacos répond par une invective dont je ne saisis pas le sens. Et les choses prennent l'aspect d'un orage. Chaque fois que sa voix toute en voyelles nasales se lève comme une rumeur de vent, répond la foudre beuglante de l'assistance. Ce n'est pas un jeu, mais un tourbillonnement rageur. À la fin, n'en pouvant plus, Valétiacos quitte l'Assemblée des chefs.

Litaviccos réclame alors le silence et la parole.

– Seigneur-Prince, Nosseigneurs du pays, peuple de Bibrakté, je suis d'avis de négliger les menaces de ce personnage, de condamner sans plus attendre celui dont la honte est d'avoir demandé de l'aide aux Romains, surtout la deuxième fois, à l'heure où Doubnorix, notre plus grand Juge Suprême, avait obtenu l'accord des Séquanes pour le passage des Helvètes. Sans l'appel de Diviciacos et de ses sbires à César, nous n'en serions pas là. Il est le responsable de tous les maux des Gaulois. Enfin, je réclame qu'une grande réunion en armes décide la guerre à outrance contre César. Nous sommes redevenus les plus forts, soyons ingrats envers César ! Montrons-lui que les Justes Chiens ne peuvent pas être trompés par les Loups ! Nous n'attaquons pas les astres, nous !

– Ce tribunal est habilité à statuer sur le sort de Diviciacos, rappelle Convictolitavis.

– Seigneur-Prince, intervient Bellina, la guerre doit être menée par une tête qui pense, non un front qui charge. Il y a du vrai dans ce que disait Diviciacos. L'outil militaire de César est supérieur à nos moyens. Il n'est pas pour autant invincible. La stratégie de Vercingétorix est appropriée : il évite les coups de la tête et il épuise la bête. Si de notre côté nous rallions la Confédération, le découragement des Romains précédera et favorisera notre victoire. »

Tandis qu'elle parle avec cette chaleur attachante, le regard que les Éduens, hommes, femmes, enfants, portent vers elle traduit la dévotion qu'elle leur inspire. Ils ont foi en elle. Je me souviens de ce que m'a dit Rooudios : que le pays gaulois qui suivrait les vues d'une femme serait au-dessus de tous les autres. C'est la grâce de Bellina qui la consacre dans le cœur des Éduens.

À cet instant, un oiseau bleu fendant l'air froid à toute vitesse vient se poser sur le bras de Bellina. Elle sourit en le prenant dans sa main. Elle se penche sur lui, et lui parle. Tout le monde s'est tu. L'oiseau semble lui répondre. L'incroyable dialogue attendrit toute l'assemblée. Il a le ventre doré. Je reconnais un martin-pêcheur. Bellina sourit illuminée et confie l'oiseau à Taïa. Elle adresse à Convictolitavis une suite de signes que, visiblement, toute la foule comprend aussi, à entendre la rumeur de satisfaction qu'elle émet. D'autres oiseaux, des traquets, des sansonnets maintenant voltigent autour de Bellina. Voici donc à l'œuvre ses messagers ! Elle se tourne vers nous : elle a senti venir deux coursiers qui fendent la foule et volent auprès de Convictolitavis. Un bref conciliabule. Il lève la séance. Quel est le message ? le même sans doute, apporté par l'oiseau et par les hommes. Petite-Grâce et Rooudios quittent Bellina et Taïa qui s'éloignent et, tout joyeux, m'appellent.

– Les Romains arrivent. Une petite centaine. Rien de belliqueux, me lance Rooudios.

– Ils viennent d'en bas, précise Petite-Grâce. On les attend ici. »

Rooudios enserre la taille de Lalia, la regarde avec bonheur et s'exclame :

– « *Ô fins dégustateurs du lait de la Parole !*
Ô toucheurs délicats de la cendre des astres !
Vous savez que la cendre et le lait sont pareils.

– *Nous savons*, répond-elle, *que la cendre et le lait sont pareils.*

– *Je sais bien*, riposte-t-il, *que la cendre et le lait sont pareils.* »

Ils éclatent de rire et s'embrassent. La raison de leur hilarité m'échappe, mais peu importe. Ils sont donc ensemble. Petite-Grâce les considère avec attendrissement.

Diviciacos est emmené et le tribunal ainsi que les chefs montent jusqu'à la place et se regroupent, à distance, devant la demeure officielle du nouveau Juge Suprême. Je la vois mieux aujourd'hui depuis que le bûcher des lépreux a été consumé : c'est une vaste *attégia* rectangulaire rythmée de colonnes blanches, avec une frise composée d'entrelacs rutilants au-dessus des bandes colorées horizontales que je connais bien, puis, plus haut, une galerie couverte sur toute la façade et, au-dessus, des fenêtres à linteaux et à meneaux rouges. Elle est revêtue d'un très haut toit de bardeaux blonds hérissé d'enseignes d'airain. La porte, au milieu, est en train de livrer passage à un chariot plein de foin où dorment des amphores. Il pénètre lentement ; les hommes comblent le vide qu'il laisse en resserrant leurs rangs, et ils attendent debout devant le porche ouvert.

6.

L'arrivée des Romains, assez tardive, passe presque inaperçue, tant les gens se sont laissés aller aux conversations passionnées, chaque chef s'entourant de ses amis et des membres de sa famille. Tous s'étourdissent et s'enivrent de paroles. Une à une, cependant, les têtes se tournent vers une procession qui vient de s'arrêter devant la Haute Demeure. Des soldats romains, à la file, précèdent des cavaliers nonchalants qui encadrent trois litières portées par des esclaves en sueur. Un détachement militaire plus compact suit. Des tentures violettes qui flottent autour de la première litière émerge un homme souriant. La cinquantaine, le visage très pâle et un peu empâté, grisonnant, il pose le pied sur le sol avec une satisfaction visible. Il rajuste sa toge. Sa voix est sonore et habituée à donner des ordres. Il parle latin. Un Gaulois descend de cheval et le rejoint : il traduit ses propos à Convictolitavis. Nous nous approchons.

« ...et nous l'avons trouvée. Elle va bien, mais il était temps : son maître – qui ne l'a jamais été, je vous rassure – allait l'expédier au camp de regroupement de Narbo Martious. Ah, qu'il me soit permis de féliciter le nouveau consul unique de mes amis éduens ! »

L'homme étreint les mains de Convictolitavis avec chaleur. « Consul unique », a-t-il dit. L'allusion à Pompée ne m'échappe pas, mais quel sens veut-il donner à ces mots ?

– Qui est-ce ? demandé-je à Rooudios.

– Il se nomme Couintous Toullious Cicéron, me chuchote-t-il. C'est un légat de César. La guerre, il la fait sans passion, mais il sait la faire. Il est en Gaule depuis deux ans. Son désir, c'est d'écrire des poèmes et des tragédies. Son frère Marcous est un personnage illustre à Rome. Ils sont très liés. Marcous a été consul voilà une dizaine d'années. Diviciacos est leur ami à tous les deux. Couintous va se demander pourquoi il n'est pas là ».

Le légat continue.

« Les désirs de ma Dryade éduenne sont des ordres. Cela n'a pas été facile… »

Je n'écoute plus, car Samotalos vient d'arriver, le regard fou d'espérance ; il est suivi d'une femme en pleurs. C'est Sméria !

Les tentures de la deuxième litière s'ouvrent et Carantia vêtue d'une robe rose en jaillit. Elle se dirige aussitôt vers la dernière civière, ouvre les rideaux et se penche sur un corps allongé. Catilla ! Samotalos s'élance vers sa fille et s'arrête à quelques pas. Je l'entends murmurer : « Mon enfant chérie ! » Nous nous rapprochons. Catilla, très amaigrie, ouvre les yeux et considère son père avec une expression éperdue. Elle esquisse un geste de la main. Samotalos bouleversé prend avec une extrême douceur le visage de sa fille entre ses mains et lui embrasse le front. « Ma petite Catilla ! », répète-t-il. Il saisit les mains exsangues de la jeune fille et les couvre de baisers.

– Papa, murmure-t-elle.

– Catilla, je t'avais confiée à la Présence. Tu étais dans les bras de l'Amour divin. Peux-tu parler ? Souffres-tu ? »

Elle pousse un soupir et sourit. Carantia lui soutient la tête.

Sméria rit et pleure en étreignant ses pieds. Couintous Toullious considère la scène avec un étonnement mêlé d'indifférence. À de nombreuses reprises il regarde Carantia avec envie ; il semble s'impatienter.

– Tu le savais ? Tu savais qu'il allait ramener Catilla ? dis-je à Rooudios.

– Oui, grâce aux signes, me répond-il.

– On n'a pas eu le temps de te le dire », explique Petite-Grâce.

Je comprends que Bellina a été avertie par l'oiseau, et que son message a été confirmé par celui des coursiers. Quand pourrai-je apprendre le langage de ces signes ? (J'avais écrit cela sur le coup, mon cher Théodote. Eh ! bien, maintenant je connais ces signes, comme bien d'autres choses, qui font toute l'âme de la Gaule.)

– Sméria est très proche de Catilla, à ce que je vois, dis-je.

– Mais, Philoclès, elle a de bonnes raisons pour cela. C'est sa mère.

– Sa mère !

– Oui. Sméria est la femme de Samotalos.

– Catilla est ma sœur », ajoute Rooudios avec son sourire habituel.

La stupéfaction doit se peindre sur mon visage, car Petite-Grâce et Rooudios éclatent de rire. Catilla se lève. Un chœur de femmes vêtues de robes colorées qui déclinent l'arc-en-ciel accourt et l'entoure ; je reconnais parmi elles Lalia et Taïa ; elles entonnent un chant très doux et très orné en emmenant la jeune fille dans une chambre dont elles rabattent le panneau. Leur incantation, filtrée, tremble de beauté.

7.

« Prends ces dodécaèdres, me dit Cominios. J'en ai refondu deux. On ne sait jamais. Bon voyage, seigneur. »

Dans la voiture de voyageurs qui m'emmène, le lendemain matin, chez les Séquanes, je pense à des points que j'avais laissés dans l'ombre. À Kénabon, un chef, éduen ou non, a tenté de dénoncer Bellina. Était-ce quelqu'un qui voulait protéger le Séquane de sa vengeance ? Pour connaître Bellina, il fallait qu'il l'eût vue, peut-être en compagnie de sa sœur… dans un camp romain : à Samarobriva, Agédinkon ? ou à Fort-aux-Loups. Il y a donc un deuxième inconnu. Si je retrouvais le tribun qui l'avait introduit parmi nous… Cela paraît trop simple. Peut-être Bellina a-t-elle couru le risque d'être dénoncée pour démasquer cet individu. Petite-Grâce a eu l'air de le sous-entendre. Pourquoi ? Ce qu'elle cherche, c'est le salut du meilleur de la Gaule, c'est-à-dire du roi Vercingétorix. Et si ce meilleur était autre chose que ce qu'elle croit ? Voudrait-on sa perte à elle pour l'empêcher de sauver ce qu'elle n'a pas encore découvert, mais peut découvrir ? Quoi ? Et qui ? Je n'ai pas de réponse.

Le retour de Catilla vient occuper ma pensée. Hier, nous sommes rentrés dans la Haute Demeure à colonnes dont Convictolitavis a fait les honneurs à Couintous Cicéron. Tous les chefs, souvent connus du légat, ont déployé une alacrité hypocrite devant lui, y compris ceux qui, un peu avant, exécraient les Romains. Catilla, très faible, hor-

rifiée par ce qu'elle avait vu, affamée, battue et blessée à la jambe, avait été sauvée grâce à l'intercession de Carantia auprès de Couintous Toullious. Elle devait partir dans un convoi de femmes promises à l'esclavage qui ne songeaient qu'à se donner la mort, quand le tribun dépêché par le légat l'avait retrouvée à Kabilonnon et rachetée. Son père et sa mère exultaient. Couintous Toullious s'enivrait du plaisir de voir Carantia, et écoutait distraitement les propos de Valétiacos, transporté de joie, et de Diviciacos, libéré pour la circonstance, mais surveillé, qui jouait le jeu. Convictolitavis était très digne. Je suis sûr que le légat s'est imaginé être le bienvenu. Les remerciements de tous ne l'ont guère touché. Son geste ne lui a été inspiré que par la passion qu'il porte à Carantia. Elle m'a reconnu, je le sais, mais ne m'a pas adressé la parole. Au début du festin qui a suivi, Samotalos m'a confié que Vercobios était retourné à Kénabon où l'on avait besoin de lui. Il a approuvé avec chaleur mon intention de partir pour Vésontion et, avant de s'éclipser avec sa femme et sa fille, m'a même remis une lettre pour l'un de ses confrères, qui m'hébergera là-bas. Je me suis étonné qu'il écrivît. « Il n'y a pas lieu d'être surpris, m'a-t-il dit. La plupart des Gaulois savent lire et écrire depuis des siècles. Il n'y a pas que nous, les druides. Tous, en revanche, savent s'abstenir de l'écriture, dans les cas où elle est proscrite par les dieux. »

J'ai quitté aussitôt après eux le festin auquel Bellina n'assistait pas.

Où qu'on soit, en Gaule, on voit toujours la forêt. Queues, tertres, combes, horizons, vagues massives d'arbres qui enserrent la route, sa chevelure est omniprésente et prend toutes les formes. Je suis sûr qu'on peut parcourir la Gaule d'un bout à l'autre sans presque jamais quitter le couvert des arbres.

Très vite je m'aperçois que les six voyageurs ont l'angoisse au ventre, comme moi. Jusqu'ici, Théodote, je

ne m'étais guère rendu compte de la situation : le danger me semblait toujours évitable. Maintenant, il est palpable. Le paysage lui-même en proclame la constante présence : je n'ai jamais encore vu autant de forts tourelés et de redoutes étirées en hauteur ; le moindre éperon est fortifié, la moindre colline est occupée par un ouvrage palissadé. Les relais où nous changeons de chevaux sont autant de postes de surveillance devant lesquels souvent des convois de chariots sont immobilisés. Tous les ponts sont soumis à un péage, et les bateaux sont contrôlés.

Peu à peu, mes compagnons de route éprouvent le besoin de parler et bientôt César devient l'objet exclusif des conversations. L'expédition d'il y a deux ans en Britannia a marqué les esprits. César se moque des Gaulois : c'est un pilleur et un tueur éhonté. Arioviste lui ressemblait : même perversité, plus sanguinaire chez le Germain, plus froide et insidieuse chez le Romain. Ils se sont disputé la Gaule. Ils l'ont déchirée. La seule bonne chose que César ait faite, c'est d'avoir causé la mort de cet amoureux de la mort. Et les récits de tortures suivent. C'est inimaginable de raffinement dans l'abomination. Je te les épargne. Parmi nous, en manteau rayé de noir, un Séquane, à ce qu'il paraît (il déforme certains mots, comme *attégia* qu'il prononce *attéïa*), évoque la figure d'Arioviste et de son État-major. Je prête l'oreille.

– Pour faire partie de sa maison, glapit-il de sa voix haut perchée, il suffisait d'avoir la haine de la Gaule, et des Éduens en particulier. Il y a eu, comme cela, Droutos, le fils de l'Arverne Gobannitio, et Onnios, mais lui, il est à moitié lingon, Vidlougaisos, un prince séquane – quelle honte ! –, Cavaros et son frère, les trois prêtres des Leuques et le centurion déserteur, un nommé Fabious. Tous flattaient Arioviste et torturaient pour lui plaire. Le jour, avant la bataille, où César l'a fait fuir et frouer sur le divin fleuve, un de ceux que je viens de nommer (je ne

sais plus lequel) lui avait offert de crucifier les otages romains et éduens. Arioviste souriait à cette idée, mais l'avait rejetée disant qu'il perdrait ses jouets trop vite.

– Ce n'est pas comme Bourébistas, renchérit un vieil homme engoncé dans une pèlerine rouge vif. Lui, il avait écorché trois mille hommes en un jour. »

– Mensonge, Sénon ! s'écrie le Séquane. J'ai entendu dire, au contraire, que c'était un grand-en-vérité. Tu confonds avec le Triboque... Ah, son nom ne me revient pas... »

Ces conversations me glacent d'horreur et entretiennent notre angoisse commune qui devient insupportable. Je parviens à me taire, parce que je capte des renseignements qui passent au fil des échanges.

– Quand Arioviste s'est enfui, reprend le premier voyageur, c'est Catiscos qui a traité avec César. Il a retrouvé un trône perdu, et versé des sommes énormes à César. Il voulait vendre les Germains comme esclaves, mais le Romain a préféré en garder un grand nombre à sa solde. Des loups rampants, moi je le dis.

– On sait tout cela. Qu'as-tu besoin de raconter ces choses aux gens, proteste un jeune homme vêtu de brun, à l'allure militaire. C'est l'Arverne qui m'intéresse en ce moment.

– Qui ? Droutos ?

– Mais non ! Vercingétorix, son cousin. »

Je sursaute en entendant ce nom et l'indication de ce lien de parenté. J'ignorais encore, à ce moment-là, l'histoire du père de Vercingétorix brûlé sur l'ordre de son frère, le père de ce Droutos dont j'entendais parler pour la première fois.

– Il fait ce qui est décidé par toute la Gaule ! poursuit le jeune soldat.

– Sauf par nous et les Éduens, et quelques autres, rétorque son voisin à la voix aiguë.

– Tous les districts des Éduens et des Séquanes veulent la guerre de libération, reprend le jeune soldat. Il n'y a que les chefs qui renâclent encore. Mais nous saurons bien les contraindre.

– Les Éduens ne veulent sûrement pas que la tête de l'insurrection revienne à un Arverne, observe un gros marchand.

– Pour l'instant, il empêche César – que les dieux écrasent ! – de prendre Sa Seigneurie Avarikon. Il réussit ce que nous n'avons pas pu faire : nous unir contre un ennemi bien pire que les Cimbres, dit le jeune homme rempli d'une force de conviction telle que j'en viens à me demander s'il n'est pas un agent de Vercingétorix.

– Tu le connais ? demande le marchand.

– Oui, affirme-t-il avec chaleur. Il sait parler. Il n'y a pas longtemps, il avait laissé son camp, sans commandement, pour aller broyer du romain. César l'avait su et voulait nous attaquer. Il n'a rien pu faire ! Nous avons eu peur, mais lui et ses légionnaires, plus que nous. Il est reparti comme un blaireau retourne à ses crottes. À son retour, Vercingétorix a été tiré aux épaules par ceux qui avaient eu peur : ils l'ont accusé d'avoir voulu livrer le camp à César. Il faut voir comment il a répondu. Pas une insulte, un sourire ! Je me souviens de ses paroles.

“Vous me reprochez de n'avoir laissé le commandement à personne. Si je n'ai pas nommé de commandant, c'est pour éviter que vous ne l'entraîniez à engager le combat, étant incapables de résister à votre désir de bataille. Je veux vous apprendre la fermeté. Les Romains sont encore imbattables et ils endurent la fatigue bien plus longtemps que vous. Vous prétendez que si César vous a attaqués, ce serait parce qu'il aurait appris de moi que je partais ? Écoutez ! C'est une grâce qu'il ait voulu vous attaquer, que le hasard l'ait inspiré ou qu'on l'ait renseigné, et j'en remercie la bonne Grâce-de-bronze ou

l'espion. Pourquoi ? Parce que cela vous a permis de voir de près, du haut de cette colline, des troupes romaines déguerpir devant votre fermeté."

– Tu l'as aperçu, Vercingétorix ? interrompt le vieux Sénon. À quoi il ressemble ?

– Regarde ! »

Le jeune soldat fouille dans un petit sac attaché à son cou et lui tend entre ses doigts luisants une pièce de monnaie qui brille dans sa main. Un statère.

– De l'or ! s'exclame le vieux homme. Par les Pierres ! C'est lui ? demande-t-il. Il tend ses doigts avides, tous parés d'anneaux d'or, vers le numéraire.

– C'est lui.

– Il est jeune.

– Vingt et quelques.

– Il est né où ?

– Une grande maison entre Sa Seigneurie Gergovie et les Monts Bleus. Il est né pour commander. Il a vêtu ses soldats du même lin, avec des cuirasses du même cuir, et des saies brunes comme des châtaignes, toutes les mêmes. Ses officiers sont empanachés, chamarrés, dorés. Des héros-de-la-bataille ! »

Vers la fin de l'après-midi, la conversation se raréfie. Nous sommes bientôt hébergés à courte distance d'une grosse forteresse. De chaque côté de la route, sous les pignons de quelques fermes alignées, de longs auvents contigus formant portique accueillent chevaux et voitures dans des écuries sombres. Le gîte, vaste, est rempli de gens qui se connaissent, des marchands pour la plupart. Les chariots des bagages restent dehors.

Le lendemain, tard dans la matinée, nous franchissons, huit lieues plus loin (environ neuf cents stades), la frontière séquane marquée par un orme au tronc qui me paraît sanglant. Là, devant une caserne, avant de nous engager dans une voie qui, me dit-on, suit la rive droite de la Dou-

bis jusqu'à Vésontion, un péager nous jauge. Chaque voyageur tend entre deux doigts épais et gourds un objet : une amulette, une main de bronze, un jeton, une médaille au bout d'un collier. Du coup, j'exhibe un de mes dodécaèdres, et aussitôt je suis salué avec déférence.

– Viens voir, commandant ! s'exclame le douanier.

– C'est rare, me confie l'officier accouru, de voir les *Maisons contiguës.*

Je ne réponds rien. « Les Maisons contiguës » ! Le solide que cet homme décrit en termes indigènes est donc chose connue ici. Je tombe des nues, moi qui croyais apporter à la Gaule un pur joyau de la mathématique grecque ! Si ce soldat connaît le solide, les druides le connaissent encore mieux que lui. Et ils ne m'ont rien dit !

Au moment du départ, j'ai droit à un grand signe amical et respectueux de la part du commandant. En voilà un qui a divulgué un secret sans le savoir. Pourquoi en faire un secret ? C'est la question que je me pose.

La forêt se fait plus touffue ; la route serpente sans cesse ; des alignements de pierres levées surgissent par moments. Tout le monde somnole dans la voiture. Vers midi : arrêt. Comme nous croisons une ligne de Longues-Voix (la plate-forme est fixée sur un hêtre), nous attendons le passage d'un éventuel message. Il survient en effet, terrible dans sa brièveté : « On brûle chez les Bitouriges. Sa Seigneurie Avarikon résiste à César. »

Le soir nous arrivons à Vésontion juste avant que les portes ne se ferment.

8.

L'eau de la Doubis est douce et fraîche. Elle m'a désaltéré le lendemain matin chez le druide ami de Samotalos dont j'ai vite trouvé la demeure. Il se nomme Atissios et me fait visiter la « Ville d'Or », comme il l'appelle. Elle tient dans une boucle de la rivière qui l'enserre presque toute ; sur l'espace restant, un mont la domine, fortifié de hauts murs à poutres. La maison d'Atissios, en bois comme toutes les autres, se dresse près d'un pont, en face d'une forêt colossale qui moutonne d'un bout à l'autre de l'horizon.

C'est sous une pluie battante que nous nous précipitons, Atissios et moi, chez le premier de ceux auxquels mon hôte a pensé quand je lui ai remis la lettre de Samotalos et exposé la raison de ma venue.

« Je connais six anciens amoureux de Némonia, m'a-t-il dit. Je te propose, Philoclès, d'aller les voir l'un après l'autre. Cela va demander du temps car ils ne demeurent pas tous à Vésontion même. »

J'ai préparé un discours qui consiste à me présenter comme un ami désireux de venir en aide à Diviciacos que l'on accuse, à Bibrakté, de trahison : j'essaie de confirmer le rôle capital qu'il a joué dans la conclusion de l'accord de paix qui a réconcilié Séquanes et Éduens. À partir de là, j'espère que la conversation les conduira à parler de Némonia.

L'homme qui me regarde avec des yeux bleus étonnés au seuil de sa porte, nous fait entrer près de l'âtre ; mis en confiance par Atissios, il confirme le fait que la délégation éduenne est venue à Vésontion, Diviciacos a agi avec droiture, sans léser ni avantager personne, ceux qui l'accompagnaient souhaitaient la paix de tout cœur. Rien là de bien intéressant, tant qu'il évoque des souvenirs officiels. En revanche, il rapporte, à propos de Némonia, qu'elle aurait supplié qu'on libérât tout de suite son mari, parce qu'il était blessé, alors qu'il ne l'était pas encore. On avait pensé, sur le coup, qu'elle avait menti pour presser les choses, mais certains, dont lui, avaient été intrigués par cette incompréhensible anticipation. Car Épadatectorix avait reçu le coup d'épée au moment de la libération des otages qui ne s'était produite qu'une quinzaine de jours après la supplique de Némonia. Je me demande s'il ne faut pas envisager qu'elle ait été complice du mutilateur, dont mon interlocuteur ignore malheureusement l'identité.

Atissios m'emmène ensuite chez un autre prétendant. C'est, à peu de choses près, le même son de cloche. Il croit se souvenir que le lâche qui a infligé cette blessure était roux et servait Arioviste avec zèle.

Pour rencontrer les autres, avec ou sans Atissios, je perds plus de dix jours à sillonner le pays séquane sous une pluie ininterrompue. Je rassemble les maigres renseignements suivants : il s'agit d'un Séquane, roux (la couleur est confirmée), très grand cavalier, *qui n'ôte jamais ses bottes* (fait étrange), l'ultime prétendant de Némonia. Son nom est Docimaros. Et – information très importante – c'est son frère, un certain Samicios, qui a servi le roi germain Arioviste, non lui. Sa famille ne me reçoit pas. C'est le seul des six qui soit absent. Je suis content d'avoir trouvé le nom du Séquane.

Atissios promet de venir à Bibrakté et nous nous quittons grands amis. Je lui ai donné un de mes dodécaèdres et il l'a reçu avec un sourire de satisfaction mystérieux. Le voyage du retour ne m'occupe qu'une journée.

9.

À Bibrakté, où j'arrive le soir très tard, les portes d'en bas ne sont pas fermées, mais, au contraire, pleines d'une cohue brandissant des torches qui pénètre de force dans la citadelle. Dans l'artère principale, bondée, la foule monte en fureur et crie les noms d'Avarikon et de Vercingétorix. Le siège de la valeureuse ville des Bitouriges dure toujours, et les habitants de Bibrakté, d'après ce que je comprends, ne supportent plus l'inaction de l'Éduie. Les escaliers et les passerelles sont envahis, les rues et les arches débordent. Des chevaux en grand nombre ont été lâchés et errent au milieu des hommes. Je reconnais la procession d'enfants que nous avions croisée en revenant de Kénabon : ils marchent en chantant et drainent autour d'eux des chapelets d'autres enfants qu'ils tirent de leurs maisons. La farouche citadelle est en folie. Un incendie crépite vers l'ouest. La foule grondeuse de colère atteint la place des temples.

J'aperçois soudain Bounis et, plus loin, Rooudios. Ils me voient. Nous nous serrons les mains.

– C'est la grande hache de l'émeute, s'écrie Rooudios, nous voulons attaquer César.

– Ségosous s'y oppose », réplique Bounis.

Je leur demande pourquoi Ségosous résiste. La réponse des deux hommes se confond dans le vacarme. Peu importe ! Nous arrivons. Au loin, la maison du Juge Suprême illuminée de flambeaux semble s'embraser ;

devant, une masse noire de lanciers en barre l'accès. La huée s'intensifie. Les soldats hargneux ouvrent la bouche sans que je perçoive un mot de ce qu'ils profèrent dans tout ce tonnerre de cris.

L'affrontement dure une large partie de la nuit. De guerre lasse, Rooudios et moi rentrons à la Maison des Bardes. Il m'apprend que Diviciacos a été acquitté (je l'avais pressenti au moment de la libération de Catilla), sous condition de comparaître devant la juridiction du Nombril, comme il l'avait proposé dans sa geôle. Les Éduens sont plus divisés que jamais sur l'opportunité de combattre César. Convictolitavis semble moins résolu. Quant à Bellina, elle a rejoint l'armée de Vercingétorix avec les plus décidés des « Rois-de-l'Ombre », dont Petite-Grâce et Cominios.

10.

« Sais-tu quelque chose sur un certain Docimaros ? »

Je suis bien décidé à approfondir mon enquête, et je mets à profit le lendemain matin pluvieux qui nous force à rester dans la sombre Maison des Bardes pour écrire. J'espère que Rooudios, à qui je pose la question, ne va pas me décevoir.

– Le Séquane ? demande-t-il en souriant. Oui, bien entendu.

« Docimaros, ce boucles-d'airain-ci, Séquane, torqué d'or et d'argent,
Fils aîné de Lopégénos et de Tooutilla,
Sage et fort cavalier,
Toi, le Feu, que l'amour a touché de sa torche,
Tu as pu harnacher la poulinière noire,
Tu as su rejeter l'envol funeste de ton frère Samicios,
Mais qu'as-tu bataillé de grand après la Grande Bataille ?
Où es-tu dans la forêt des viornes ? »

– Admirable ! m'écrié-je. Je n'y comprends pas grand chose. *Boucles-d'airain*, c'est…

– Cela désigne un certain type de guerrier, précise-t-il.

– La poulinière, c'est une femme ?

– Une certaine sorte de femme. Une dompteuse de chevaux et d'hommes », commente-t-il en riant.

Je pense à Némonia, la mère de Bellina. Une autre question, s'il y consent :

– Sur Samicios, peux-tu m'en apprendre plus ?

– Son frère ? Oui.

« *Samicios, ce gerfaut-ci, Séquane, torqué de fer,*
Fils cadet de Lopégénos et de Tooutilla,
Mercenaire de haute maille à jamais déluré,
Tu n'as pas résisté à servir le Suève sanglant,
Ô persécuteur et semeur de vengeances,
Tu n'as pas résisté à servir les fils de la louve qui t'ont dédaigné,
Où es-tu dans la forêt des hommes ? »

– C'est nettement moins élogieux que pour Docimaros, observé-je.

– C'est un grand chef aussi, mais il s'est mis au service d'autres pays. Il en a le droit.

– Le Suève, c'est Arioviste ? Les fils de la louve, ce sont les Romains ?

– Voilà », conclut-il.

Je remercie Rooudios. Que dois-je comprendre ? Il semble qu'on ait confondu les deux frères, qui ont disparu. Docimaros était-il le dernier amant de Némonia ? Et ce Samicios ? Aurai-je l'occasion de questionner Némonia ? C'est elle qui détient la clé de ce mystère. J'aurais aimé apprendre à Bellina les avancées de mon enquête.

Le ciel est lugubre. Il cesse de pleuvoir. Un grand tumulte monte presque aussitôt des rues. Rooudios dévale l'escalier. S'enfle une rumeur où dominent des hurlements aigus et des plaintes. L'angoisse m'envahit. J'ai maintenant le réflexe d'écrire. Samotalos m'a fourni un volume de papyrus dans un fourreau de cuir avant mon départ pour Vésontion ; dès que je dispose d'un moment, j'écris (j'écris le texte que tu es en train de lire, Théodote). Cela apaise un peu mon inquiétude.

« Sa Seigneurie Avarikon est tombé, lâche Rooudios à son retour un peu plus tard. La nouvelle vient d'arriver des Longues-Voix. »

Je suis accablé. Au dehors, résonne une grêle continue de cris. Un coursier entre au rez-de-chaussée. Des pas précipités claquent dans la ruelle.

« J'ai aussi recueilli une rumeur secrète. Valétiacos réunit ses partisans et qui veut l'écouter dans la Maison Andécamoulos. C'est maintenant. Allons-y. Viens, Philoclès ! » Je l'entends crier dans le couloir : « Lalia, attends-nous ! Métélos, va prévenir les bronziers ! »

Nous courons vers ladite maison. Rooudios est consterné à la vue du groupe que forment les chefs présents et les lanciers noirs qui ont trahi la confiance de Convictolitavis. Nous nous asseyons sur des bottes de chanvre aux côtés de Bibraktiens dont les regards méfiants et hostiles signifient assez qu'ils tolèrent à peine notre présence. « Ils vont tenter un coup, murmure mon compagnon. »

Déjà Valétiacos s'avance et, de sa voix nasillarde que l'audace rend tonitruante, harangue les notables.

« Nosseigneurs, cette Assemblée doit attraper autre chose que des songes. Le moment serait très mal choisi pour une élection – je dis bien une élection –, s'il ne s'agissait de celle du Magistrat Suprême, qui garantit la stabilité et la sûreté de notre pays, lesquelles sont devenues impossibles à cause de celui que des circonstances douteuses ou plutôt des manœuvres sacrilèges ont porté à l'exercice de cette charge, si bien que, dorénavant, selon la nouvelle qui vient de nous parvenir, la guerre qu'un Arverne arrogant se croyait capable de mener est, sinon perdue, du moins gravement compromise par la victoire que nos alliés et frères depuis soixante ans ont remportée en la personne de Caious Joulious César. »

Un bourdonnement vaguement approbateur circule dans les rangs clairsemés des chefs de clan.

« Sa Haute Seigneurie Avarikon est tombé et, avec la ville, la puissance bitourige s'est effondrée. C'est, pour nous, une épaule qui s'affaisse. La menace est réelle, si César, qui n'est éloigné de nous que d'une soixantaine de lieues, se persuade que nous abandonnons l'alliance de Rome. Il assiégera Bibrakté, soyez-en sûrs, et nous massacrera comme il vient sans doute de le faire à Avarikon. Plus de prospérité, plus de sécurité : c'en sera fini de l'Éduie.

Je refuse de laisser le pays dériver vers l'accointance arverne, ainsi que le voudraient Bellina et Convictolitavis. Celui-ci n'a plus qu'à disparaître de façon définitive. »

Quelques applaudissements éclatent.

« Je propose d'élire à sa place un ours surpuissant, Cotos, mon frère. Acclamez-le comme il le mérite, et il décidera aussitôt, pour apaiser César, le triple envoi d'une délégation, de nouveaux otages et d'un contingent d'infanterie, celui que nous n'avons pas encore expédié. »

Un chef se lève. C'est Souros.

– Il me semble difficile, dit-il, de créer un Magistrat Suprême. Cela pour deux raisons : il y en a déjà un, et les prêtres sont absents ainsi que tout l'appareil cérémonial.

– Nous saurons nous passer des taureaux blancs, de la jument et des cornes ! » tranche Valétiacos.

Les chefs qui l'entourent toisent Souros avec haine. Il choisit de se taire.

Litaviccos se lève à son tour.

– La situation exige une réaction de notre part, affirme-il, mais je doute qu'il faille si tôt donner des assurances de notre bonne foi à César. Des alliés loyaux n'ont pas besoin de protester leur fidélité à tout instant. Ils en deviennent suspects.

– Nous pouvons au moins envoyer le contingent d'infanterie promis, et je pense que Cotos pourrait te nommer à sa tête », réplique Valétiacos avec un sourire mielleux.

Litaviccos s'incline sèchement.

Viridomaros intervient maintenant.

« Messeigneurs, César possède dix légions, c'est-à-dire, avec les auxiliaires, plus de cinquante mille hommes. Voilà un mois, il a évité, en véritable allié des Éduens, de passer par notre terre, et il a obliqué vers Vellaounodounon. C'est une preuve d'amitié. Je ne vois pas, pour ma part, de raisons pour lesquelles je craindrais un général qui évite de nous infliger le passage de son armée. J'incline à lui envoyer pour le moment une délégation, pour le féliciter.

– Admirable ! »

Tous se tournent vers celui qui vient de lâcher ce mot ironique. Il est debout près de nous. C'est un homme du peuple. Il émaille sa parole d'une profusion d'accents percutants.

– Vraiment admirable ! Nous avons applaudi Bellina et Convictolitavis, nous avons accusé Diviciacos "l'homme de main", comme on a dit, du loup de Rome, pleuré les morts de Sa Seigneurie Avarikon, et voilà que vous admirez celui que vous ne trouviez pas admirable, que vous désirez frétiller de la queue devant lui ; vous aimez le tueur que vous détestiez ! Mais, moi, je ne comprends plus ce que vous dites, c'est grave. Je... j'en appelle à vous, à nous, à Bellina ! Honte sur ceux qui n'aiment pas la liberté ! Vous êtes des blaireaux terrés, des loups apprivoisés qui léchez les pieds de vos ennemis ! Honte sur vous ! Je vous crache dessus ! Que le [ici un mot que je ne connais pas] vous avale ! Parce que si vous croyez que César vous aime et vous respecte, vous vous gonflez le ventre ! Vous ne savez pas du tout comment il est en réalité. Je ne comprends plus. C'est insupportable de vous voir changer

d'avis, comme le vent. Parce que vous n'aimez que vous, que l'argent !...

– Écoute ta bouche, intime Valétiacos, tu ne sais pas ce que tu dis. Tu n'as pas le droit de parler ici.

– Non ? Par les Pierres vivantes ! j'ai ce droit, parce que je suis un homme libre !

– Assez ! », hurle Valétiacos.

Des lanciers, sur un geste du magistrat, se jettent sur le malheureux et l'emmènent. Valétiacos les suit des yeux. Il reprend :

« Viridomaros a peut-être raison. Nous verrons cela un peu plus tard.

Litaviccos prend la parole à son tour.

– L'envoi du contingent me paraît préférable à celui d'une délégation.

– Pourquoi ? demande Valétiacos.

– Parce que César interprétera cet envoi comme l'expression évidente de notre fidélité, alors qu'une délégation lui semblera creuse et hypocrite.

– Nous verrons cela un peu plus tard, répète Valétiacos.

– C'est tout vu, il me semble ! s'écrie Viridomaros. À quoi bon la guerre ? Nous restons attachés à des chardons desséchés. Les légions romaines apportent la désolation, si nous les combattons, mais elles apportent la paix et la prospérité, si nous les laissons prendre leurs quartiers. Je préfère la vie facile, la soie qu'on commence à trouver à Bibrakté grâce aux commerçants romains, les vins, les femmes esclaves, bien dociles, les parfums de l'Asie, les statues, les bronzes, le luxe qui rend la vie agréable. Je veux dévorer des fruits rares... Connaissez-vous ceux qui viennent de la Perse ? Je veux déguster et jouir, mettre du sucre sur des figues et des épices partout sur des rôtis de grues et des tétines de truie. Je veux caresser d'autres créatures que des chiens, aller aux tueries du cirque, entendre les chants qu'on chante à Tralles, à Syracuse, aller à Baïes

sur une barque le soir et me repaître de plaisirs ! Qui nous offre ces délices ? César et Rome !

– J'ai découvert ce que tu es, Viridomaros, crie Souros, un coucou !

– J'aime mieux être un coucou, riposte Viridomaros, qu'un coq déplumé sur un fumier sans poules !

– Seigneurs, vous vous déconsidérez, grogne Litaviccos. Revenez au combat ! Cotos devrait pouvoir, par les Pierres, vous satisfaire les uns et les autres.

– Oui, reprend Valétiacos. Il faut vous décider maintenant : voulez-vous que Cotos devienne le vrai Juge Suprême ? Voulez-vous que César vous considère toujours comme ses fidèles alliés et épargne vos richesses, vos enfants, vos femmes, vos dieux ? Acclamez-vous Cotos ? »

Un silence pesant s'abat sur l'assemblée. Les chefs sont mal à l'aise. Viridomaros se lève lentement, dégaine son épée et s'en frappe la poitrine. D'autres l'imitent ; peu à peu, la moitié de l'assistance se frappe ainsi et entonne une acclamation rauque. Un rugissement grave et bas rampe, dirait-on, entre leurs pieds. Deux ou trois chefs se taisent par loyauté, ou, pour certains d'entre eux, par lâcheté, incertitude, goût du changement anarchique peut-être. Le peuple autour d'eux passe de la sidération à la colère. Une femme se met à crier.

– Vous n'avez pas le droit ! Vous profitez de l'absence de Bellina pour faire vos sales chaudronnées…

– Assez ! »

Valétiacos fait un geste de l'index. Les lanciers saisissent la femme et l'emmènent. Mais voici que surgit l'avant-garde d'une foule houleuse. Des femmes s'avancent devant l'attroupement des chefs, arrachent leur propre torque et le jettent contre Valétiacos et ses partisans, çà et là. Il s'ensuit une clameur de colère de leur côté, à laquelle répond la huée formidable de toute la multitude. Les lanciers dégainent et crient : « Arrière, sinon le taillant va

tailler ! » Loin de calmer le peuple, ils exaspèrent sa colère : les femmes en hurlant relèvent leur robe et s'exhibent devant eux sans pudeur. La scène est du plus haut comique : les soldats battent en retraite ! Les femmes rient, les hommes autour d'elles aussi, les quelques chefs opposés à ce coup de force rient à gorge déployée.

« Cessez immédiatement », nasille Valétiacos rouge de confusion et de colère.

Le mouvement offensif amorcé par les lanciers se suspend soudain. La foule vient de faire volte-face à l'arrivée d'un coursier. Avide et remplie d'appréhension, elle l'entoure comme un essaim. Les chefs qui l'ont aperçu s'approchent et attirent les autres. Valétiacos a beau leur crier de revenir, ils veulent écouter le récit du messager.

– César a profité, dit celui-ci, d'une grosse pluie, qui a obligé les défenseurs à s'abriter, pour lancer un assaut. Il s'est emparé d'une tour et du mur ; les défenseurs se sont regroupés sur la place ; les Romains ont occupé toute la muraille ; enfin, c'est un massacre de rage et de désespoir qui s'est accompli ; ceux qui l'ont pu se sont échappés par les portes, au bout de la ville, mais la tuerie s'est amplifiée et les quarante mille vies de toute la population de Sa Seigneurie Avarikon, vieillards, femmes, enfants, ont été perdues, mis à part huit cent cinquante habitants. Vercingétorix les a recueillis et aussitôt répartis par tribu dans son camp. Voilà.

– César bafoue les lois de la guerre. Il nous traite comme il a traité les Tencthères. Ignoble tueur d'hommes ! », s'écrie Litaviccos.

L'abattement et une poignante douleur nous empêchent de respirer. Des lamentations féminines, semblables aux nôtres en Grèce, ajoutent un sentiment d'angoisse et de deuil à la tristesse indignée qui fait trembler chacun. Je ne sais pas comment Valétiacos, dont je ne supporte plus la voix, a réussi à rameuter les chefs présents et à porter son

frère Cotos à la charge de Juge Suprême. Les ordres de rentrer chez soi ont claqué, le grouillement noir des lanciers nous poursuit. Je fuis dans la grande voie et regagne la Maison des Bardes. Pendant de longues heures, Rooudios me parle de Vercingétorix.

11.

Depuis plusieurs jours, je sais par un émissaire que Convictolitavis, rentré précipitamment de Matisko, désire s'entretenir avec moi. Je dois attendre une escorte qu'il m'envoie. Cotos n'a pas pu occuper la Maison du Juge Suprême en raison de la fidélité d'une partie importante des lanciers au magistrat légitime et il occupe une *villa*, une construction romaine voyante située à l'ouest. Au moment où j'écris, une émeute fait rage dans la cité. Tout le quartier du bas se rebelle contre celui du haut. L'artère centrale est bloquée par des troupes et des amis de Cotos, et, d'après Rooudios, un double mouvement tournant des artisans essaie d'atteindre l'esplanade des Hauts de la ville. Les clameurs des hommes sont aiguillonnées par les « ou-lou » des femmes. Et voici qu'une poignée de lanciers noirs, seulement armés d'un javelot à pointe triangulaire, conduite par Litaviccos (qui semble avoir encore changé de camp) vient me chercher. Nous passons sous les maisons, par des caves froides qui communiquent presque toutes entre elles. Nous ressortons dans une cour particulière, de là nous gagnons la Maison du Juge Suprême qui est entourée d'une troupe serrée. Au haut de l'escalier orné d'une frise de castors d'argent, dans la grande salle que j'ai déjà hantée lors de la réception de Couintous Cicéron s'avancent à ma rencontre Convictolitavis et... Bellina ! Elle croise les bras sur sa cotte de mailles et nous échangeons un sourire. Le sien me fait baisser les yeux.

Convictolitavis, en tunique écarlate, une saie verte à frange d'or sur l'épaule, a une allure royale ; il me serre les mains et m'adresse la parole en gaulois :

« Voici ce que tu dois savoir, Philoclès, et, si tu en as le désir et le loisir, faire pour notre cause. Notre action t'est connue : union avec le roi arverne, éviction de César, création d'une grande Gaule confédérée, et je sais ce que Bellina t'a demandé. Tu es loyal. En raison de l'élection illégale de Cotos, le pays est maintenant divisé. Cette division nous sert. Vercingétorix a besoin de temps pour acheminer un immense trésor à Sa Haute Seigneurie Gergovie. Nous retardons l'avance de César par tous les moyens, y compris le procès de Diviciacos, à l'effet de fomenter cette division. Nos adversaires proposent de réclamer son arbitrage à César. Je vais finir par accepter de faire appel à lui. Il tient trop à notre alliance pour négliger ce conflit. Il viendra donc à Bibrakté, se prononcera pour Cotos, comme je le pense, et pendant ce temps Vercingétorix aura pu mettre à l'abri un trésor colossal qui permettra de sceller des alliances et de payer la solde d'une armée immense. Tu as toi-même convoyé deux chariots à notre usage.

Nous agirons après sa décision et ce sera la révolte générale menée par les "Rois-de-l'Ombre". Quand César sera ici, je souhaiterais que tu sois notre interprète. César parle généralement latin dans les conférences officielles, mais il lui arrive de faire au moins des remarques en grec, et nous ne voulons pas qu'elles nous échappent. S'il s'exprime en latin, nous le comprendrons, si c'est en grec, nous tenons à contrôler les traductions des secrétaires romains. Avant cela, j'aimerais que tu acceptes d'être l'interprète de la délégation éduenne qui sera allée lui demander son arbitrage. Nous pensons que la pratique du grec le surprendra et lui plaira alors, et qu'il continuera ici à parler ta langue. Bounis devait assumer ce rôle, mais il est blessé et indisponible. En plus de cette double mission, Bellina souhaite

que tu te souviennes des paroles qu'il prononcera et que tu les consignes dans ta relation. »

Bellina acquiesce.

– Acceptes-tu ? me demande-t-il.

– Seigneur-Prince, j'accepte, dis-je.

– Va, dans ce cas, à Fort-aux-Loups. La délégation y passera quatre jours avant la pleine lune et tu te joindras à elle. Que sur cela le secret soit gardé ! »

Les Gaulois n'éprouvent pas, le plus souvent, le besoin de s'adresser des remerciements, et pour prendre congé, un signe de l'avant-bras droit, poing fermé en l'air, leur suffit. Convictolitavis m'adresse ce geste, je le lui rends, comme le veut l'usage (ce geste est abrégé ; j'ai découvert plus tard que le salut plein, pratiqué seulement dans les cérémonies, consiste à lever les deux avant-bras en forme de Y, les poings fermés situés au niveau de la tête). Il sort. Bellina s'approche. Ses yeux pleins de lumière me regardent intensément :

– À Sa Seigneurie Vésontion, dit-elle, as-tu trouvé ce que je cherche ? »

– J'ai découvert qu'un Séquane du nom de Docimaros avait disparu de chez lui et sans doute se cachait.

– Docimaros ?

– Oui, reprends-je. Il a jadis aimé Némonia, ta mère, selon Atissios. Il aurait négocié là-bas les deux accords de paix entre les Éduens et les Séquanes avec Diviciacos. C'est lui que Carantia, ta sœur, a dû voir à Samarobriva, l'hiver dernier, à moins que ce ne soit son frère, car il a un frère, qui, lui aussi, a disparu.

– Sais-tu de quoi a l'air ce Docimaros ? demande-t-elle.

– Non. On m'a seulement dit qu'il était roux et ne quittait jamais ses bottes.

– Étrange coquetterie, remarque-t-elle.

– J'ai l'impression que les gens confondent les deux frères, bien qu'ils ne se ressemblent guère. Docimaros

paraît aussi estimable que son frère, Samicios, semble détestable. C'est ce dernier qui a servi Arioviste, non Docimaros.

– Deux frères en conflit, c'est la règle chez nous, observe-t-elle. Lequel est le plus tourné vers la guerre ?

– On ne sait pas pour Docimaros.

– L'un vaut l'autre, sans doute, sauf... »

Bellina n'achève pas sa phrase.

– Philoclès, tu as bien enquêté.

– Je peux continuer, auprès de Némonia. Elle sait beaucoup de choses. Lui as-tu parlé toi-même ?

– Assez peu. Cette affaire la gêne. Elle prétend qu'elle n'est pas responsable de l'acte d'un ancien amant. Parle-lui, si tu veux. Viens maintenant ! Allons là où se rend la justice, dans la salle des Crânes.

– “La salle des Crânes” ! m'exclamé-je.

– Oui, de vieux crânes parfumés de rois ennemis : ils sont dans des coffres. Nous en avons aussi à Fort-aux-Loups. Je vais t'y présenter à des princes éduens bien vivants et... inévitables, ajoute-t-elle avec un sourire.

Nous descendons l'escalier aux Castors et entrons dans une vaste salle au plafond bas, éclairée par de petites fenêtres, remplie d'hommes en pleine conversation à qui de jeunes enfants servent du vin. Çà et là, contre les murs, se dressent des coffres en bois noir richement ornés de spirales, de disques triscèles et d'esses, semblables à ceux que j'ai vus chez Ségosous ; entre chaque brillent des braseros. Je quête l'odeur des crânes : une vague senteur de baume, peut-être.

Bellina gagne le centre de la salle.

– Seigneurs, dit-elle en imposant le silence, je vous présente un homme que vous avez déjà aperçu, notre nouvel interprète grec, Philoclès. Il vient d'Athènes. Samotalos lui a enseigné notre langue. J'ai toute confiance en lui. »

Litaviccos s'avance vers moi. Ses yeux durs et mobiles me jaugent.

– Litaviccos, reprend Bellina, Philoclès est pythagoricien et écrit notre songe.

– Cavalier, répond-il en donnant un mouvement à ses cheveux flottants. Tu as apporté l'oracle grec concernant la Guerrière, notre Bellina ? »

J'acquiesce et j'ajoute que, capturé à Kénabon et libéré par Bellina, j'ai traversé beaucoup de forêts. Il se réjouit de mon expérience et juge que je m'exprime juste. Bellina saisit un autre homme par le bras. Je le reconnais à sa chevelure ébouriffée. Son visage barbu rappelle celui de Thucydide.

– Souros, voici Philoclès, un des nôtres, murmure-t-elle.

– Cavalier, dit-il en me souriant. Philoclès parle-t-il aussi latin ?

– Il le comprend, mais c'est en grec qu'auront lieu les entretiens », précise-t-elle.

D'autres personnages chamarrés, torse et torque en avant, une expression de hardiesse éperdue dans tout le corps, peu souriants, énergiques comme l'acier, me toisent ou me congratulent, Cavarillos, Catoumaros, Orgétorix. Je sens que ces hommes sont prêts, quel que soit l'instant, à faire le sacrifice de leur vie. Bellina se penche vers moi et me glisse :

« Tu peux rester encore un moment. Je ne sais si ce qui se prépare sera de ton goût, un vieux rituel de rois... Pars quand tu veux ! »

Nous devons nous séparer une fois de plus. Bellina m'assure qu'elle me reverra à Fort-aux-Loups très vite et fait un geste des doigts au-dessus de ma tête, avant d'aller s'asseoir sur un trône doré, au fond, dans la pénombre.

Les hommes, qui lui tournent le dos, boivent le vin à une cadence qui s'accélère. Le ton monte. Des rires écla-

tent. Pas de cottabe, aucun cratère, du vin pur ; avec lenteur les échansons servent le vin noir en entrechoquant les coupes et les énochoés. Un air de flûte lancinant ulule une plainte voluptueuse. Des personnages enivrés – et non des moindres –, des seigneurs, Litaviccos, Cavarillos, Cotos, Souros lèvent les bras, lèvent la jambe d'un seul coup en rejetant haut en arrière leur cou blanc où brille un torque. L'un d'entre eux, un inconnu, place sa main qui tient la coupe à la hauteur de ses sourcils et en extase semble voir une contrée éblouissante sur le mur, qui est en face de celui où Bellina s'est installée. Il boit le vin. Son autre main s'ouvre et se ferme de plaisir. Il s'est levé, fait quelques pas vers le rivage imaginaire dont il scrute les contours et psalmodie un chant très doux. *Hou la hou la* ! Le son de flûte s'interrompt. Presque aussitôt, les yeux brillants du même émoi, d'autres se lèvent, le rejoignent à pas lents, sondant l'espace de délice, le regard halluciné. N'y tenant plus, je me retourne vers le mur et ne découvre que les coffres et les torches. Leurs mains tendent sans arrêt des coupes vides : le vin coule, un même chant sort doucement de leur poitrine. Leurs yeux brûlent d'une avide hardiesse, et je devine qu'ils contemplent à la longue ce qu'ils veulent contempler. Alors surgissent devant eux d'inénarrables mouvements que j'imagine pleins de feu, pleins de surprises et d'exquises visions que répercutent leurs regards adorateurs. Et le vin coule aussitôt bu dans l'or des coupes. Que voient-ils grâce au vin noir ? Le plus étrange est qu'ils ont l'air de regarder le même espace et d'en goûter les aventures. Bouche ouverte, ils prient des yeux ; le vin ruisselle. La stupeur qui transfigure les visages est sans nom : ils sont hors d'eux, pétrifiés, émerveillés ; l'effarement qu'ils manifestent n'est pas feint ; je l'assimile à l'état d'âme des élus (je songe à Er le Pamphylien) à qui l'honneur fut accordé de pénétrer dans l'autre monde. Mais leurs yeux réclament plus, le chant s'élève suraigu,

les corps halètent, le vin coule. Et puis soudain les échansons ne servent plus le vin royal et se retirent. Les buveurs se sont figés. Ce qu'ils ressentent transparaît dans leurs regards ; plongés en plein ravissement, bien incapables maintenant de contenir leur allégresse, ils crient de joie. *Hou da hou da* ! Aux mouvements de leurs prunelles, je crois suivre les spirales invisibles qui les charment ou les mèches en volutes de l'énorme chevelure d'une fée. Et je suis même loin du compte. Là ! c'est elle, oui elle-même, la déesse du pays qui leur sourit, car ils sourient, baise leur bouche, car leurs lèvres s'arrondissent, les étreint contre ses seins, car leur œil brille, et les console, car ils pleurent – ils ressemblent aux héros de l'*Iliade*, sauf qu'ils chantent dans leurs larmes. C'est à croire qu'ils contemplent Bellina. Je me retourne un court instant vers le tréfonds de la grand'salle. Bellina a disparu !

Et l'on apporte plus de torches à présent et des objets qui multiplient leur fulgurance : des miroirs, des torques d'or, des casques d'or, des colliers d'ambre, un bouclier à trois ronds d'or superposés et des poignards étincelants. Baignant – brûlant ! – dans ce feu d'or vivifiant, ils s'éternisent.

Oui, Théodote, il faut l'admettre – et là-dessus je suis gaulois –, à ce stade, tant d'or immortalisant reflète une blondeur divine, éveille l'âme, suscite l'envie de répondre aux invisibles tourbillons de la Présence ; j'en ai la sensation non trompeuse. C'est pour cela qu'ils choisissent alors les signes ; ces vénérables signes éclosent dans leurs doigts comme des fleurs stellaires ou solaires dédiées à la Rayonnante-de-Forces, ainsi « l'hommage » : les deux poings levés à hauteur des oreilles, doigts repliés serrant le pouce, qu'ils abaissent au niveau du cœur, « le baiser discret », qu'ils déposent de leurs lèvres sur le bout du pouce et de l'index joints et envoient en levant le bras, tandis

qu'ils agitent les autres doigts comme une aile, « l'abandon » : bras tendus et mains ouvertes vers le ciel. L'émission de ces gestes symboliques et de nombreux autres comme « l'oiselle » ou « la révérence », que je décrirai une autre fois, ne s'arrête pas facilement. La dignité cependant de ces hommes souriants, en pleine émulation, reste olympienne. Ils côtoient l'or éblouissant, embrasés de vin et ivres du feu des dieux, et soutiennent le regard de la divinité ! J'ai la certitude que cette divinité, c'est Bellina. Bellina, invisible à mes yeux, mais visible aux leurs. Bellina qui leur a dispensé sa grâce. Leurs bras retombent ; leurs paupières s'appesantissent ; ils sombrent dans le sommeil ; je sors. C'est la nuit.

12.

Dehors, dans le froid, je suis ivre de leur ivresse. Noble usage du vin ! Dionysos est un grand dieu. Ils ont vu la déesse, me dis-je. J'aimerais m'enivrer *jusqu'aux dieux.* Bellina me le permettrait-elle ? La peur me retient. La paralysante peur du délire.

Je souris en pensant à Convictolitavis. L'attitude qu'il a adoptée durant le procès, son laisser-faire, tout cela était donc prémédité, suggéré par Bellina : il fallait créer les conditions d'une insurrection pour ralentir César.

Le premier quartier de la lune aperçu la veille laisse sept jours avant qu'on voie son œil plein. Je ne compte pas partir à Fort-aux-Loups trop tôt. La perspective de rencontrer Némonia m'inquiète un peu et, en même temps, me paraît décisive.

La pluie tombe à nouveau et l'odeur des chevaux monte du bas des remparts. La cité forteresse fume de partout. Le déluge de l'averse déchire la colère des nuages rampants qui se mêlent aux fumées du quartier des forges. J'y vois l'image de la division de la ville, et du pays, voulue par l'autorité civile ; elle va déchaîner la tendance que Samotalos avait appelée *la part de l'ombre.* Quand il cesse de pleuvoir, partout explosent des cris de fureur. Une tempête se prépare. Bellina joue gros en ce moment, et si Cotos vient à l'emporter... Cependant le peuple et les hommes libres sont beaucoup plus nombreux de son côté à elle. Cela me rassure et me pousse à rentrer dans la Mai-

son des Bardes pour écrire. L'air semble tiède : il sent la terre et le feu ; les passants que je croise tremblent en humant cette senteur. Je partage ce frisson : il procure une profonde vibration de béatitude. Au loin, l'horizon enivre les yeux de son bleu marin.

J'apprends à Rooudios que je vais être l'interprète de César.

– Tant mieux, dit-il. Tu pourras l'infibuler dans ton ouvrage.

– Mais s'il parle latin ?

– Je ne le crois pas. Il parle grec devant nous, par volonté de paraître à son aise.

– Tu parles latin, toi ? lui demandé-je.

– Oui », soupire-t-il.

Son visage s'éclaire.

« Il faut que je te raconte. C'était du temps de Liscos, qui avait frétillé devant César. Il voulait accueillir des maîtres de *rhétorique* romains pour les enfants de certains grands d'ici. Deux *rédas*[1] étaient arrivées aux Portes, là-haut. Nous avions été avertis. Je dois les recevoir et traduire. Ils demandent si nous avons entendu parler de Caton. Non. Ennious ? Non. Cicéron ? Non. Sophocle ? Non. Homère ? Non.

Ils se regardent accablés. Là-dessus, on apporte deux plats différents de porc cuit au *garon*.

– Vous aimez le chien ? leur dis-je en gonflant les mots avec de mauvais accents.

– Du chien ? C'est… Nous n'avons pas l'habitude d'en manger, avouent-ils en réprimant mal leur dégoût.

– Vous préférez de la tête de cheval ? dis-je la bouche pleine exprès en leur tendant ma cuillère. On en mange tous les jours ici. On n'a que cela comme viande. Comme hôtes de marque, vous aurez droit aux yeux. »

1. *Réda* : grande voiture de voyage à quatre roues.

Muets, horrifiés ! Refus poli. Voilà ensuite qu'ils sortent tablettes et styles. Alors moi : "Pas besoin de cela. Nous n'écrivons jamais." Je leur demande une belle phrase en latin. Ils finissent par m'en dire une. Je la répète en la déformant horriblement. L'un d'entre eux me reprend. Alors : "Nous ne pouvons pas, m'écrié-je, prononcer des mots pareils. C'est de la bouillie mal cuite que les gosiers éduens ne supporteront pas." L'un d'eux me fait observer que moi, je sais le latin. Je leur confie : "Je parle votre patois avec répugnance et douleur. Il me donne des dartres et des écrouelles." Et je continue longuement en gaulois. Épouvantés, ils appellent leur guide. Il y a palabres.

Ils sont repartis le jour même. Nous avons bien ri. »

Le jour suivant, l'émeute embrase les différents quartiers de Bibrakté. D'après Rooudios, les lanciers noirs, eux aussi, s'affrontent, ce qui ne s'est jamais vu. Les enfants, en procession, les narguent et les font reculer. Une cérémonie qui déroulait sa pompe devant les Sources de Bibractis, la Fortifiante, la Bouillonnante et la Rouge, est interrompue et les prêtres sont dispersés. Des femmes – de vraies Érinyes –, s'élancent vers des attroupements pour attiser la colère générale en vitupérant contre Cotos ici, contre Convictolitavis là.

Vers la fin de l'après-midi, les émeutiers s'affrontent dans les rues adjacentes, et les chevaux, toujours en liberté, perturbent les assauts qu'ils se livrent. Un chef en tenue d'apparat, saie rouge et verte bordée d'or et parsemée d'étoiles d'argent, tente de retenir les membres de son clan. Ses paroles sont couvertes par les huées qui grondent. Les gestes codés qu'il exécute ne servent à rien. Çà et là des fumées, si communes à Bibrakté, lancent vers le ciel des ruades d'incendie.

Pour autant, je ne cesse d'écrire. Rooudios m'informe des événements saillants. J'apprends que César est toujours dans Avarikon, Vercingétorix campe non loin de la cité dévastée, dans un lieu qui s'appelle Anaïalon, *Clairière du Marais*. Il m'explique aussi ce que sont et signifient les gestes les plus fréquents que je vois faire aux Gaulois.

Catilla est venue me voir le soir, radieuse, vêtue d'une longue robe blanche et d'une cape à petits carreaux rouges et verts. Elle m'a enfin raconté ce qui lui est arrivé. Vercobios et elle, un moment refoulés des murailles par les défenseurs, m'avaient cherché dans la ville, s'étaient longtemps réfugiés dans le temple bleu pour rejoindre le pont à la nuit tombée, désespérant de me trouver. Nous nous étions probablement côtoyés au départ du pont vers le même moment, sans nous voir. Ils avaient traversé le pont en courant pieds nus, mais les Romains les avaient surpris sur l'autre rive de la Loire.

– Et, après votre capture, lui demandé-je, que s'est-il passé ?

– Nous avons été poussés *sous la couronne*, Vercobios a rejoint un groupe de prisonniers, et j'ai été achetée avec d'autres malheureuses par un trafiquant de Narbo Martious. Nous avons marché jusqu'à Kabilonnon. »

Elle évoque son chemin atroce, les tentatives de fuite de ses compagnes d'infortune, les suicides, les viols, les meurtres dont elles ont été les victimes, son espoir indéracinable malgré les coups de fouet et après sa chute dans un ravin, et puis la venue d'un officier romain et son salut. « Les autres, dit-elle en serrant les poings, n'ont pas eu ma chance. » Son père l'emmène au Nombril où il devrait être intronisé. Elle me conforte dans ma mission. Nous nous embrassons à la gauloise, c'est-à-dire sur les joues, le front et la bouche.

– Chère Catilla, lui dis-je, quand nous reverrons-nous ?

– Viens au Nombril. Nous serons heureux de te parler devant le feu », me glisse-t-elle, avant de s'éclipser.

Je fais un paquet de mes écrits et Rooudios m'accompagne jusqu'aux Hauts de Bibrakté où une voiture légère m'emporte.

13.

À Fort-aux-Loups, où l'on m'accueille comme un ami très cher, l'angoisse me serre le ventre : Némonia me recevra-t-elle ? La délégation sera-t-elle satisfaite de mes services ? Où est Bellina en ce moment ? L'excitation de me retrouver bientôt devant César me donne du courage. Et plus que jamais règne ce parfum prenant de terre en fleurs qui me fait frissonner quand je contemple de ma fenêtre ouverte les bois et les prés verdissants.

L'occasion de rencontrer Némonia se présente le soir même, lorsqu'on m'avertit que Bounis désire me voir.

Il est couché, pâle. Sa voix est faible.

– Blessé à Bibrakté par mes compatriotes ! lance-t-il. J'étais au mauvais endroit au mauvais moment. Tu vas parler à César en grec. Sois précis. Pas d'approximations : César a ses propres interprètes. Du pur attique ! »

Il se tait, soudain las. Je lui demande :

– As-tu autre chose à me dire ?

– Ne le regarde pas trop dans les yeux, me répond-il.

– Pourquoi ? »

Il esquisse un geste d'impuissance.

– Tu verras, murmure-t-il.

– Prends soin de ta santé. »

En cet instant paraît Némonia. Elle porte une longue robe verte et un châle jaunâtre. L'or brille à son cou. Ses cheveux sont tressés en une natte qui orne tout son dos. Je me lève. Elle me regarde, étonnée, sourit et pose la main

sur le front de Bounis. On dirait une Déméter énigmatique.

– Tu parles notre langue maintenant, murmure-t-elle, en me souriant.

– Du moins j'y tâche, fais-je prudent.

– Allons à côté », ordonne-t-elle.

Nous passons dans la salle voisine où brûle un feu presque vert. Elle prend place sur un siège doré.

– Tu es allé à Sa Seigneurie Vésontion, n'est-ce pas ?

– En effet. »

Je suis dépité qu'elle parle la première de mon équipée. Je comptais commencer par là pour l'interroger.

– Tu as rencontré ceux qui m'ont aimée. Que cherches-tu à savoir ?

– Hé bien, je... oui. »

Je reste un instant décontenancé par son aplomb et son regard.

« J'ai entendu parler de cette histoire, de la fin d'Épadatectorix, et j'ai voulu... savoir si... on savait qui l'avait mutilé.

– Au point de partir à une cinquantaine de lieues, alors qu'il était facile de t'en ouvrir à moi, profère-t-elle d'une voix souveraine. »

Elle dénoue sa natte avec lenteur.

– Je n'y ai pas pensé, et je n'aurais pas osé t'importuner pour une affaire si...

– Si ? m'interrompt-elle.

– Hé bien, je reconnais que... qu'elle a éveillé ma curiosité. Bellina m'a dit qu'elle cherchait cet homme pour...

– Venger son père ?

– Oui... Je crois. »

Némonia m'inspire un malaise croissant. Son calme, son assurance, ses yeux dilatés qui me sondent et ne semblent pas me voir, agrandis comme s'ils témoignaient de l'irruption dans tout son être d'une animalité féroce, sa

chevelure noire, semblable aux ailes des corbeaux me la rendent tout à coup redoutable. Elle me fait l'effet de se transformer de l'intérieur. Elle a les yeux fixes. Je continue de parler pour me rassurer.

« Je ne veux pas, si c'est un secret, peut-être un secret d'État, me mêler de ce qui ne… me… Sans doute ai-je été léger, mais nous, Grecs – c'est notre réputation – nous sommes curieux de connaître les pensées des hommes. »

Némonia immobile sourit dans le silence qui vient de tomber sur mes paroles embarrassées. Son sourire me terrifie. Je la sens ailleurs et – comment le dire ? – dans le sentiment de sa toute-puissance. Elle se lève et se penche vers le feu.

– J'ai présidé, là-bas et en d'autres lieux, à la boucle du temps, articule-t-elle d'une voix que je ne reconnais pas.

– Je ne te comprends pas, lui dis-je avec respect : "la boucle du temps", qu'entends-tu par là ? »

Elle ne me répond pas. Elle marche vers une fenêtre qu'elle ouvre. Le parfum de la terre monte jusqu'à nous, voluptueux.

– Que sais-tu de l'amour, Philoclès ? », me demande-t-elle en se retournant vers moi. Ses yeux brillent d'une lueur verte (je me rends compte, après un instant d'épouvante, que c'est le feu qui leur donne cet éclat).

– Je… J'en ai goûté les délices et j'en connais l'amertume.

Elle me sourit, adoucie.

– Tu as aimé une seule femme ?

– Oui.

– Elle était belle, pétrie d'une pâte de joie, aimée des hommes, amusée par leur désir, avide d'une volupté attendue et inconnue.

– Oui. Je l'ai aimée.

– Elle n'a pas voulu de toi ? »

Les larmes me montent aux yeux. Je ne peux pas répondre.

« Elle avait ses raisons, poursuit-elle. Les femmes ont un désir secret d'appartenir au plus fort. Le plus fort est toujours l'autre, et il se rit de la honte qu'en défense une femme veut susciter en lui pour résister à son désir. Le meilleur ne reste pas le meilleur. Le printemps est la saison la plus puissante, tu en conviens, mais après douze lunes un autre lui-même lui succède pour étreindre la terre. »

Némonia en prononçant ces mots me fait brusquement découvrir un aspect insoupçonné du monde gaulois : la préoccupation cosmique. Son exemple du printemps, le fait qu'elle m'ait dit qu'elle avait présidé à la boucle du temps, Diviciacos prétendant qu'elle faisait preuve d'un sens profond de la négociation ; est-ce que tous ces éléments ne voudraient pas dire qu'une alliance entre peuples ne peut se conclure, en Gaule, qu'à un moment déterminé de l'année, avec la garantie sacrée offerte par la présence d'une femme – d'une druidesse, dans ce cas ! Si la supposition qui me vient à l'esprit est juste, Némonia serait druidesse.

« Souvent chez nous, ajoute-t-elle, il est besoin que certaines femmes sanctionnent les pactes les plus forts. »

Elle lit dans mes pensées !

« Et elles doivent, poursuit-elle, se soumettre à des rites qui peuvent être d'une sublime cruauté rituelle. »

Ses yeux soudain se remplissent de lumière et adoptent la fixité de ceux d'un tigre. Que veut-elle dire avec sa *sublime cruauté rituelle* ?

– Un meurtre ? dis-je malgré moi (le mot m'a échappé).

– Ce n'est pas le vocable que j'emploierais, réplique-t-elle presque à voix basse.

Son souffle rauque semble prolonger son propos, on dirait un vent de montagne qui fraîchit. Le feu s'affaiblit. Ses yeux me brûlent. Elle secoue sa chevelure noire. Der-

rière la fenêtre, la lune blanche comme de la glace perce la nuit.

– Les Germains, dit-elle, nous ont conté l'histoire que voici. Un loup tuera la famille vêtue d'étoiles d'un prêtre, si celui-ci ne réussit pas à l'entraver par un lacet magique, un mince fil de lin. Le prêtre lui dit : “Avant de dévorer les miens, accepte que je te passe ce ruban, qu'on n'aille pas dire que tu as eu peur de cette cordelette et que je n'ai pas tenté de défendre ma femme et mes enfants avec ce faible moyen, le seul dont je dispose.” Le loup se méfie, hésite. Alors le prêtre fait le serment en levant la main droite que rien n'arrivera au loup. À la fin, le loup demande au prêtre de mettre sa main droite dans sa gueule avant de lui passer le nœud coulant. Le prêtre accepte. Le loup ne peut se libérer, le prêtre perd son bras droit, mais sauve sa famille.

– Que dois-je comprendre ? lui dis-je. C'est un sacrifice ! Épadatectorix n'aurait pas été frappé par un rival jaloux ? »

Némonia n'émet pas de réponse. Elle s'est assise ; son sourire ne s'adresse plus à moi. Elle tourne la tête vers une porte. Au bout d'un moment, Ségosous entre ; elle se lève et le serre dans ses bras avec une violence animale qui me gêne. Il convient de quitter les lieux.

14.

Némonia veut me faire comprendre des choses à demimot. Cette façon qu'elle a de pratiquer l'allégorie doit être le propre des druides.

C'est une druidesse politique. A-t-elle été contrainte d'accepter un rituel barbare ? Pourquoi n'en a-t-elle pas parlé à Bellina ? Le mystère finira par se dévoiler. Le sommeil m'accable dans un engourdissement échauffé d'espérance.

Ce matin, comme je m'y attendais, la délégation est arrivée de Bibrakté. Une quinzaine de personnes. Son chef s'appelle Éporédorix. C'est un homme assez âgé, rouge, imposant, truculent et chaleureux. Il porte une éclatante saie verte et un énorme casque à ailettes. Ségosous, lui aussi coiffé d'un grand casque à empaumures qui le fait un peu cerf, m'a présenté.

– J'admire les traducteurs, me dit Éporédorix. Ils sont parfois plus clairs que ceux dont ils transportent la parole.

– Traduire une langue, c'est traduire une pensée, lui fais-je observer.

– Oui, une pensée avec chair et os. Nous sommes tous nos propres traducteurs, s'exclame-t-il en riant. Mais l'usage du miroir n'est pas de trop, souvent. Là-bas, reprend-il sérieux, écoute tout ! »

Souros est de la partie. Les choses ont traîné un peu. Le ciel est gris comme de la neige et plonge dans une rêverie

primitive et raffinée. Les étendards et les drapeaux qui nous entourent sont ceux d'un roi.

Le convoi de quatre voitures quitte Fort-aux-Loups pour Avarikon. Les cavaliers de notre escorte maintiennent une allure rapide. En fin de matinée, nous traversons la Loire ; en fin d'après-midi, nous rencontrons les premières patrouilles romaines. Nos visages sont graves et nos cœurs battent plus vite. Nous longeons l'Avara, étale et limoneuse. Le brouillard nous surprend.

Un cavalier rejoint la tête de l'escorte. Son allure m'est familière. Où l'ai-je déjà vu ? Éporédorix se penche vers l'extérieur. Le convoi s'arrête. Le cavalier revient à notre hauteur. C'est Bellina !

– Au nom du dieu puissant, Bellina, ne reste pas, l'adjure-t-il.

– Ma sœur est trop silencieuse depuis quelque temps. Je dois la voir.

– Si jamais tu es reconnue, c'en est fait d'elle, de toi, de nous et de l'Éduie ! s'écrie Éporédorix tremblant de courroux.

– Laissez-moi faire ! »

Elle siffle et piaule. Les alouettes, merles, sansonnets et traquets qui la suivent et volent au-dessus de sa tête se posent sur la bâche de la voiture ; elle agrippe la portière, jette sur la banquette un ballot et se glisse avec son parfum de fraîcheur dans l'habitacle.

– Allez ! Ne vous occupez pas de moi ! »

Elle se débarrasse aussitôt de ses vêtements d'homme. Nous baissons les yeux. La marche reprend. Bellina apparaît revêtue d'une tunique rousse. Partout à présent des marchands, des files de chariots, des cuisines fumantes, des parcs pour des bêtes de somme. À travers les arbres noirs, flambent de monstrueux bûchers. Soudain, derrière un bois hérissé et crépu, la ville se dresse, voilée de brume, dans sa majesté écrasée. Une rampe de terre colossale sur-

montée d'une tour d'assaut s'élève jusqu'aux murailles que des incendies ont noircies. Une forte odeur de feu refroidi et de pourriture nous saisit. Dessous, des chariots chargés de ravitaillement et d'autres de corps sans vie, tous vêtus d'hyacinthe, se croisent sur une voie qui pénètre dans la ville par une vaste brèche pratiquée dans le rempart. Le camp romain – des milliers de tentes – s'étend hors de la ville, en face de la levée de terre. Un tribun avec une petite troupe vient nous escorter. La cité paraît immense. Passée la porte, les maisons décorées de bandes blanches en bas, puis noires, et grises et brunes et jaunes, et vertes et dorées et bleues et rouges, les toits de bardeaux jaunes, certaines à deux étages, belles comme des temples, viennent à nous, pour ainsi dire, et les façades éventrées ou brûlées, les fenêtres crevées, les portes arrachées ou défoncées crient leur désespoir d'avoir été déchues de leur grandeur. Des corneilles voltigent au-dessus des tours colorées ; l'odeur devient effroyable ; les rues sont jonchées d'amphores brisées, de boucliers, de vêtements, de bagages abandonnés ; partout des légionnaires s'affairent à entasser des vases, des torques, des bracelets, même des armes, et à forcer des mules bâtées à marcher. D'autres sont allongés devant des auges remplies d'un fluide rouge – sang ou vin ? – qui répugne. Ces hommes au visage marqué et aux yeux haineux nous regardent passer, déçus, dirait-on, de n'avoir pas pu nous massacrer. Une grande place peuplée de soldats. Là, un bâtiment surpasse tous les autres en grandeur et en somptuosité : sur cinq brasses de haut, il est paré de pierres blanches sculptées et de poutres bleues, et, au-dessus, lambrissé de métopes à fond rouge, où figurent des triscèles bondissants et des spirales sévères comme les yeux bleus des faucons. Au milieu, bée une porte sous un auvent frontal dont les extrémités rebiquent comme des cornes. Le très haut toit se hérisse de lances et d'enseignes militaires en forme d'oiseau, de

sanglier et de bige. C'est là, sans doute, dans ce que je présume avoir été la résidence du Juge Suprême des Bitouriges, que César a élu domicile. La puanteur noire fait peur et donne envie de passer outre au plus vite.

Un peu avant notre arrêt, Bellina s'éclipse par l'autre portière, à la hauteur d'un groupe de marchands. Un homme en tenue militaire, sans casque, sort du porche et vient à notre rencontre devançant un état major empressé ; un long manteau de pourpre posé sur ses épaules le distingue des tribuns et des centurions : César ! Le voici donc ! Il est plus grand que je ne me l'imaginais, depuis que je l'avais entrevu à Kénabon. Les cheveux gris très courts, les paupières sombres, comme si elles étaient fardées, le feu dans le regard, l'air à peine interrogateur, il s'avance souriant et distant : un léger rictus retrousse sa lèvre supérieure droite et les sillons qui descendent de ses narines aux commissures de sa bouche sont fortement accusés, comme les rides qui partent de ses yeux vers ses tempes. Son crâne paraît enflé d'un côté. Marchant à courtes enjambées, il fait craquer sous ses pieds les tessons d'amphores et de coupes qui recouvrent le sol. Il s'arrête à quelques pas du chef de la délégation éduenne, les mains à la boucle de son ceinturon. Éporédorix ôte son énorme casque, renifle et suffoque, s'incline et, incapable de parler, se lance dans de grands gestes d'impuissance et d'adulation, secouant la tête puis levant les mains vers le ciel et agitant les bras. Un des officiers, jeune et chauve, se range aux côtés de César, on me pousse à en faire autant auprès d'Éporédorix. Me voici à deux pas des deux interlocuteurs. César a considéré avec une indulgence amusée le manège du chef éduen et maintenant il hausse les sourcils puis ouvre la bouche – va-t-il s'exprimer en grec ou en latin ? – ; il se penche vers son interprète avec un sourire narquois :

– « *Ce qu'il peut voleter ! Qu'a-t-il donc de fâcheux à nous dire ?* »

Il choisit le grec ! Je reconnais un vers d'Euripide ! L'interprète romain rit sous cape en inclinant la tête. Dans cet échange complice, l'ironie glacée de César masque cependant, me semble-t-il, une condescendance perplexe.

À cet instant, des esclaves viennent installer à l'aide de poutres et de tentures, un luxueux pavillon de pourpre ; tables et sièges surgissent ; un prétoire est dressé. Des torchères sont allumées : elles répandent aussitôt un fort parfum d'encens qui disperse la pestilence. Sur un signe de son maître, le tribun invite Éporédorix à s'asseoir et à prendre la parole. Avant qu'il ne s'exécute, son barde entonne son chant d'éloge et je m'aperçois que la fréquentation de Rooudios ne m'est pas inutile pour rendre cette vieille forme de louange qui joue le rôle, Théodote, tu le sais, d'une présentation honorifique. Je le traduis donc en grec, attentif à la réaction de César : il manifeste, précisément comme l'avait espéré Convictolitavis, une surprise satisfaite.

« *Éporédorix, ce vautre-ci, Éduen, double torque, grand en ambre,*
Fils de Iestinos et de Minirata,
Tel l'ours pattu humble dans les victoires,
Et glorieux dans la défaite,
Castor aux doigts nacrés, sauveur de l'honneur éduen,
Ton peuple écoute ta parole,
Ta parole est écoutée des autres peuples. »

Aussitôt Éporédorix parle par phrases séparées que je restitue aisément.

« Grand et juste César, la cité des Éduens célébrera toujours tes exploits et tes bienfaits.

Elle te prie de lui accorder ton arbitrage dans des circonstances très difficiles.

Tu sais que le Juge Suprême de l'Éduie, à l'instar des consuls romains, est élu chaque année. Or au lieu d'un, ce sont deux Juges Suprêmes qui prétendent chacun avoir été créés conformément aux lois.

La cité est tout entière divisée, partout la moitié du pays affronte l'autre moitié. Même les clients et alliés des Éduens prennent parti pour l'un ou l'autre.

Le pouvoir étant de la sorte divisé, personne n'est plus en mesure d'imposer la concorde à nos concitoyens. Personne sinon toi, César. Remets de l'ordre dans la cité en choisissant lequel des deux magistrats doit exercer le pouvoir. Tout est dans ta main. »

César, le menton dans les mains, réfléchit. Éporédorix n'a pas fait état des choix politiques des deux élus, de façon à ce que César ne veuille bien voir dans cette affaire que l'affrontement de deux ambitions.

« Depuis quand, demande-t-il en grec, règne cette situation ? »

Je traduis la question et la réponse.

– Quinze jours.

– Je fais la guerre, reprend César, pour Rome et sa grandeur et pour ses alliés. Vous le savez. Il m'est difficile de différer mes plans.

– Justement, tu ne peux laisser les Éduens, frères du peuple romain, perdre la force qu'ils ont employée à te servir !

Si tu laisses le désordre s'aggraver, les alliés des Éduens vont l'accroître et, peut-être ceux qui se sentiront les moins forts feront-ils appel à celui que tu t'apprêtes à combattre.

L'Éduie saura te marquer sa reconnaissance, d'abord en continuant d'exister, puisque tu auras restauré notre puis-

sance, ensuite en te fournissant les fruits de sa puissance : approvisionnement, chevaux, troupes, négociations.

– Je sais, dit César.

– Ton intervention prendra peu de temps. Viens à Bibrakté et tranche cette affaire pour notre salut et ta tranquillité.

– Non, Éduens. Venez plutôt ici avec les deux parties. »

La décision de César consterne Éporédorix.

« Ce n'est malheureusement pas possible, gémit-il. Nos magistrats qui se prétendent tous deux élus conformément aux lois, n'ont pas le droit de sortir du territoire. »

César irrité par cette réponse me dévisage alors avec un regard soupçonneux. Un rapide mouvement de la tête vers son interprète qui s'incline, et il se convainc que j'ai dit vrai. Son regard revient sur moi, se fait moins dur, mais reste insistant, impérieux, et ses pupilles se dilatent comme s'il voulait me forcer à formuler ce qu'il désire. Je me souviens du conseil de Bounis : je baisse les yeux. Suspecte-t-il l'intention dilatoire de la délégation ? Son regard est celui d'un adversaire rusé qui apprécie avec amertume une ruse imparable dirigée contre lui.

« Attendez ma décision », fait-il enfin.

Éporédorix clame sa reconnaissance.

« Calvina, Plancous, Hirtious, coupe César d'une voix sèche, diligentez une enquête là-dessus ! Je veux savoir exactement ce qu'il en est : qui a été élu en conformité avec les lois éduennes. »

Il parle, là aussi, en grec. Il se lève, signifiant que l'entretien est, pour l'instant, terminé, et quitte le pavillon, que les mêmes esclaves s'empressent de démonter. La fétidité terrifiante de l'air extérieur nous saisit à la gorge.

Nous sommes amenés dans une autre demeure. Certains officiers nous suivent. Dans la ruelle montante, Éporédorix me demande si j'ai aperçu Bellina et ce que César a marmonné avant leur entretien. Je lui cite le vers. Il

s'offusque de la raillerie. Ses yeux disent sa tristesse d'être témoin du pillage d'Avarikon. Notre posture est humiliante et l'expression piteuse des délégués illustre leur sentiment d'être des traîtres vis-à-vis des malheureux Bitouriges. Nous traversons ce qui a pu être un entrepôt ; partout des soldats emportent des vases de bronze, des bijoux d'or et d'argent, des statues de chevaux en or, des tissus à douze couleurs, des cuirs peints, des coffres ornés. Dans un angle, une femme en robe safran pleure sur des corps sanglants. Un soldat, mû par une compassion grossière, la tire par la natte et l'entraîne le long des colonnes. Une équipe entreprend de soulever les corps par leurs saies jaunes et de les jeter dans un tombereau. Les hommes portent tous des linges sur le visage.

Notre guide nous fait pénétrer dans une place entourée d'arbres chargés d'armes d'où partent des ruelles tournantes et sur laquelle se dressent des tentes de toile et de cuir disposées en damier. Un camp d'officiers romains et germains. Au centre, un habitacle plus vaste que les autres. Nous y entrons avec les quelques membres de l'état-major qui nous ont accompagnés. Un parfum d'encens là aussi combat l'odeur de mort. Un homme pâle se tient dans l'antichambre. C'est Couintous Toullious Cicéron. Il serre Éporédorix dans ses bras sans un mot. Son visage est très triste. Il se retient de pleurer. D'un geste il nous invite à le suivre dans une grande salle aux tentures mouvantes où sont réunis, environnés de belles jeunes femmes aux joues teintées d'écume de nitre rouge, d'autres officiers de César. Cicéron circule entre les groupes qui se forment et présente les Romains à Éporédorix qui dit un mot à chacun.

– Marcous Crassous Licinious.

– Le conquérant de l'Aquitaine ! J'aime serrer les mains d'un homme valeureux, déclare Éporédorix en souriant. »
Je traduis en grec.

L'homme valeureux, jeune, brun, mâchoires carrées, barbe courte, a les yeux enfoncés dans les orbites. Condescendant. Il rit. Pas un mot. Il hèle en latin une gamine enveloppée d'un voile flammé ; elle est abondamment parfumée de rose.

– Caious Caninious Rébilous.

– Havé ! s'exclame Éporédorix, nous nous connaissons. »

Le personnage sourit brièvement. Face ronde comme une lune. Il croque une friandise. Il néglige la main tendue d'Éporédorix.

J'essaie de retenir leurs noms et leurs traits. Des braseros fument et parfument l'air qui charrie aussi les fragrances des jeunes femmes, iris, rose, safran de Cilicie, marjolaine de Cos et *métopion*. Quelle différence avec les héros guerriers de Bibrakté remplis d'extase ! Ceux qui déambulent ici me donnent le sentiment de vouloir accumuler les plaisirs avant de mourir. Ils ne sont pas joyeux, mais avides. « Broutous Décimous Jounious », « Caious Fabious ». « Caious Volousenous Quadratous ». Je le reconnais ! C'est lui qui nous interrogeait à Kénabon. Je m'avise qu'il sait le nom de l'homme qui était prêt à dénoncer Bellina avant qu'un brave ne le tue soudain. Je frémis. Au moment où je traduis les mots aimables d'Éporédorix, il me dévisage éberlué. Dès qu'il le peut :

– Comme on se retrouve ! siffle-t-il (son grec est très approximatif), tu te dis ainsi le Grec venir en Gaule d'Athènes pour étonner les prêtres dans Pythagore, non créer la guerre ? »

Son regard triomphant et curieux ne me quitte plus.

– Oui, dis-je, j'ai été pris dans cette foule. Incident regrettable...

– Regrettable, confirme-t-il un brin sceptique. Moi très surpris que je te voie ici et toi interprète. Peut-être nous

nous voyons et nous capables de parler de cette affaire », promet-il.

Il s'éloigne. Je me demande s'il ne pourrait pas, à cette occasion, me donner le nom du Gaulois tué. Peut-être le frère de Docimaros, le sombre Samicios. Cicéron reprend les présentations.

« Poublious Soulpicious Roufous » : un curieux visage épaté et un regard froid, il s'incline devant Éporédorix. « Loucious Minucious Basilous » : un air cruel et redoutable, lèvres pincées, des yeux délavés et tranquilles. « Marcous Antonious » : le personnage est bouillant, impétueux, déborde d'une vitalité exubérante, la trentaine, un visage de paysan non rasé ; il frappe Éporédorix dans le dos et évoque en riant très fort avec d'abondants gestes des mains le souvenir d'une rencontre féminine à Bibrakté qui semble l'avoir comblé. Les autres, dont les noms m'échappent, bavardent, boivent du vin et consomment des gâteaux au miel et des fruits. Ils parlent en grec quand ils ne veulent pas être compris des jeunes femmes : il est question de « tas qui diminuent » et d'ordres suspendus de César…

Les jeunes femmes, très belles, vêtues à la romaine avec des coiffures compliquées, se montrent exubérantes et rieuses ; elles dansent devant eux, secouant leurs pendants d'oreilles lourds de perles et d'émeraudes et leurs anneaux de cheville. Elles offrent à ces hommes des coupes que leur tendent des esclaves et parlent en roucoulant. Leurs yeux fardés nous regardent étonnés. Éporédorix les dévisage puis se tourne vers Couintous Toullious. Je traduis.

– Je ne vois pas Carantia, constate-t-il en amorçant un sourire.

– Pas encore, répond Cicéron d'une voix sombre.

– Il ne lui est rien arrivé ?… »

Éporédorix efface son sourire et n'achève pas sa phrase. Un rideau s'est écarté. Carantia apparaît, des chaînes aux

mains, flanquée de deux centurions en armes. Elle baisse la tête. Ses cheveux sont en désordre. Sa robe rose est flétrie. Sa beauté éclate cependant, intensifiée par son excitante fragilité. Ses seins ne sont pas comprimés par le strophion que portent les autres femmes. Elle est à dix pas de notre groupe.

« La voilà ! » s'exclame Couintous Cicéron.

Je ne sais pas s'il exprime son indignation et cherche à faire honte aux Éduens que nous sommes ou s'il veut seulement nous prendre à témoin de son désespoir. L'effet de surprise consternante est réussi.

Elle lève la tête. Son regard abattu s'éclaire à notre vue. Elle tord ses bras dans un geste que je lui ai déjà vu, mais qui, cette fois, traduit sa détresse. Cicéron reprend.

« Cette folle renseignait sa sœur, la "Rebelle" sur les plans de César auxquels j'avais accès et sur les mouvements de nos légions en utilisant des oiseaux. Peut-être a-t-elle des complices parmi nous. Je ne me méfiais pas. Nous avons découvert son manège à Kénabon. Les tribuns, qui la surveillaient depuis, espéraient connaître par elle le lieu d'une rencontre secrète à laquelle sa sœur devait participer, mais elle s'est rendu compte qu'ils essayaient d'attraper les pigeons qu'elle lui renvoyait. Elle a tué les volatiles au-dessus de l'Avara et on n'a pas pu les retrouver. Mais après, se sachant démasquée, elle a décidé de se sacrifier – l'insensée ! – en empoisonnant César. Je n'ai rien deviné. Elle a versé du suc d'if dans son vin. Il a été pris de vomissements, mais comme il pratiquait l'usage des potions mithridatiques depuis longtemps, il a surmonté l'intoxication, et, comme il était malade et alité, il lui a plu de laisser courir le bruit qu'il avait eu une crise d'épilepsie. Elle est promise à la torture et à la mort. Je suis affligé, honteux, irrité contre cette chienne qui était faite pour l'amour, non pour la haine. Elle ne regrette pas son geste : "Le massacreur d'Avarikon devait être puni !",

m'a-t-elle crié. J'ai obtenu de César un sursis de quinze jours – il en reste huit ! – en alléguant qu'elle est éduenne et de noble origine et que je pouvais lui soutirer des renseignements, en particulier sur sa mystérieuse sœur, éduenne comme vous, mais elle refuse de parler ! Je la hais pour sa trahison, mais je l'aime toujours et je la désire plus que jamais. »

Cette confidence abjecte a sans doute pour intention de décontenancer notre délégation en soulignant la trahison d'une Éduenne. Il faut qu'Éporédorix sache mentir. Il ne s'en tire pas mal et j'aime traduire ses propos.

– J'apprends avec horreur cette tentative sacrilège et insensée, s'écrie-t-il. J'aviserai Ségosous dès mon retour. En attendant…

– Et la sœur ? insiste Cicéron.

– La « Rebelle » ? Nous avons des séditieux, et peut-être fait-elle partie de ces gens, très minoritaires, qui ne se soucient pas de défendre les intérêts de l'Éduie. C'est tous les jours qu'on nous signale des complots…

– Vous avez de bons espions, tranche Cicéron, satisfait de l'ambiguïté de son affirmation. »

Éporédorix opine du chef un peu gêné.

– Nous la voyons, puisque vous nous la montrez, dit-il en désignant Carantia du menton ; pouvons-nous lui parler ? »

Cicéron secoue la tête.

– C'est impossible, hélas !

– J'aurais aimé une explication, gronde Éporédorix. Pourquoi nous la faire voir seulement ? C'est un ordre de qui ?

– De moi. Je voudrais la sauver.

– Comment pouvons-nous… ? commence Éporédorix.

Il s'interrompt. Carantia nous dévore du regard, depuis un moment. Nous l'entendons exhaler un « Ah ! » de violent dépit. Ses yeux farouches disent sa colère : elle n'a

pas peur de mourir ; elle s'en veut d'avoir échoué. Comment l'aider ? C'est la question qui nous obsède tous.

Les autres femmes la dévisagent sans aménité. Elle est la moins parée de toutes et c'est la plus belle. Elles la jalousent et s'efforcent d'effacer sa douloureuse présence par des rires forcés et des miaulements de surprise : elles n'intéressent personne. Les officiers de César regardent la captive, souvent, à la dérobée. Carantia s'en rend compte et baisse la tête. On entend dehors des pas de chevaux. Quand elle relève les yeux, chacun détourne le regard, sauf Marcous Toullious et nous. Il émane d'elle une souffrance inexprimable. Son regard, tendu vers nous, est devenu fixe. Un plat tombe et son contenu de fruits roule à terre.

Éporédorix soudain entreprend Cicéron sur un mode véhément en lui demandant des précisions sur certaine machine de guerre appelée *scorpion*. Et il ne cesse de l'interrompre au point d'agacer tout le monde. Je peine à traduire. Et je comprends ! Il crée une diversion, car une esclave, vêtue de brun, pliée en deux, que j'ai un instant crue bossue, censée ramasser les fruits tombés, est en train de communiquer par signes, en cachette, avec Carantia. C'est Bellina, méconnaissable ! J'ai entrevu la grâce suprême de son visage. Folle témérité ! Comment est-elle entrée ? Premier signe : celui de l'encouragement. Un pouce dressé, les autres doigts repliés. Le second : l'attente-espoir. La paume levée. La suite est trop compliquée, mais la situation me donne à penser qu'elle lui promet du secours. Un signe répété, le même que celui que Bellina a dû faire au-dessus de ma tête, la représente elle-même. Index et majeur serrés, tendus droit et doucement agités, l'annulaire replié, le pouce et le petit doigt ouverts. Carantia esquisse un sourire. Cicéron, occupé à donner une explication technique difficile, n'a pas remarqué les gestes discrets de Bellina.

« Dans quatre jours, mon tribunal se réunira sur votre territoire à Dékétia. Les deux magistrats désignés devront s'y présenter. Je ferai savoir par édit ma décision ».

C'est ce que César a déclaré sous le pavillon pourpre, remonté pour la circonstance, en roulant entre ses doigts une perle grosse et ronde qu'il n'a pas cessé de contempler d'un regard enivré. Éporédorix lui a rendu grâces, comme à un dieu, et a obtenu la permission pour tout Éduen d'assister à la séance du tribunal.

Brusquement César a interpellé Éporédorix et en souriant lui a dit, le regard incroyablement dur : « Je ne veux plus attendre le blé et le fourrage. » Éporédorix a protesté qu'il était en route et promis qu'il veillerait en personne à son acheminement. Les congratulations ont été brèves. César, de son côté, Éporédorix, du sien, ont dépêché des courriers à Bibrakté et aux villages du pays. Au dehors, la pestilence et le froid nous ont donné des haut-le-cœur jusqu'à la sortie de la ville.

Depuis cette entrevue, la personne de César reste attachée pour moi à l'odeur de la mort.

15.

Il faut sauver Carantia ! C'est le souci majeur de la délégation : nous ne parlons que de cela dans la voiture qui nous ramène en tentant d'apercevoir Bellina. Juste avant notre retour à Fort-aux-Loups, Bellina, qui nous a devancés nous arrête dans un virage à l'abri des regards et nous enjoint d'amener, comme convenu, de toute urgence, Diviciacos à la grande assemblée du Nombril. Elle-même part là-bas sur-le-champ. Elle ordonne de ne parler à personne de la captivité de Carantia.

Éporédorix m'a remercié et est parti pour Bibrakté avec la délégation. Mais Cicéron et un certain Trébatious, arrivés juste après nous, ont convoqué Diviciacos chez Ségosous et l'ont interrogé le lendemain ainsi que son hôte. Tous deux ont répondu la même chose : Convictolitavis a été consacré dans les formes, Cotos élu à l'arraché par ses partisans, « fidèles à Rome », a cru bon de préciser Diviciacos. Ils doivent partir à Dékétia pour témoigner devant César. Cette contrainte va retarder de trois jours le départ de Diviciacos pour le Nombril. D'autres témoins ramenés de Bibrakté corroborent leurs dires auprès des deux enquêteurs romains.

Il faut se dépêcher pour accourir au rendez-vous fixé par César. « Tous à Dékétia ! » est le mot d'ordre. Une masse considérable d'Éduens se met en route de partout, tandis que César doit amener toute son armée en deux jours à

Noviodounon pour atteindre, au jour dit, le bord de la Loire en face de la bourgade.

Un peu avant le soir, on m'annonce qu'un visiteur venu de Bibrakté demande à me voir. C'est Rooudios. Il m'apprend que, Bounis étant encore trop faible, c'est lui qui va me remplacer comme interprète officiel de la peuplade éduenne.

– Philoclès, me dit-il, nous sommes face à une difficulté. Diviciacos refuse de comparaître devant César. Cela nous arrange plutôt, parce que Bellina le réclame au Nombril de la Terre où il veut se rendre comme il s'y était engagé. Mais il n'y a plus personne ici. Lavaratos (Petite-Grâce) est dans le midi, tous les autres sont chez des peuplades dont Vercingétorix veut l'alliance. Alors nous avons pensé que tu pourrais accompagner Diviciacos au lieu saint. Avec une escorte bien sûr. Il faut seulement que les Romains croient à une fuite de sa part.

– Que dois-je faire ?

– Partir tout de suite. Tout est préparé. Tu auras un guide. Samotalos veut te recevoir là-bas, au Nombril. Il est élu Grand-Haut-druide. Si Diviciacos tente de s'enfuir, tu le retiens, tu le gardes en vie. En aucun cas il ne doit mourir. »

La perspective de me retrouver avec ce personnage m'excite et m'angoisse.

– Où est-il ?

– Dans l'autre aile, répond-il, mal surveillé. À la nuit tombée, sors, va près du pigeonnier. Une voiture passera lentement, sans aucun bruit. Monte dedans et laisse-nous faire. Je serai avec vous. Nous irons d'abord à Bibrakté. Une dernière chose : munis-toi d'un dodécaèdre ! »

Tout s'est passé comme prévu. Je me suis retrouvé dans la voiture bâchée en compagnie de Diviciacos assis entre deux gardes et de Rooudios. Un peu avant de sortir du

bois, notre *réda* s'est arrêtée ; le cocher a ôté les peaux qui entouraient les roues et nous avons continué vers Bibrakté.

Une complication imprévue cependant : il a fallu en route franchir des postes romains. Diviciacos a dû se dissimuler en maugréant sous les sièges, et je réponds au centurion qui parle gaulois que nous allons, Rooudios et moi, à Dékétia en qualité d'interprètes officiels du peuple éduen. Il ne s'étonne pas que nous allions dans la direction opposée.

QUATRIÈME PARTIE

La druidesse et le signe d'or

1.

Le voyage a été silencieux, furtif, emporté. La lune nous a ouvert la voie. À Bibrakté, Rooudios a sauté près de la Porte Basse. Des cavaliers romains, apostés là, se sont lancés à notre poursuite ; la voiture a volé ; ils nous ont talonnés sur une vingtaine de stades, et puis plus rien. Nous avons descendu une rivière sur une longue distance, miroitante, évitant, à ce que je crois, une route plus fréquentée, traversé ensuite une région vallonnée et forestière couverte d'un étincelant cristal lunaire et emprunté des chemins solennels. Diviciacos a demandé un arrêt et observé les étoiles. Il a marmonné : « Mauvais signe ». Seule parole qu'il ait prononcée durant le voyage.

Au petit matin, la route droite, très longue, peuplée de pèlerins, finit par descendre, entre deux rochers blonds, dans le tréfonds d'une chênaie. Nous poursuivons à pied, sous la nuit vivante de la futaie, au milieu d'un grand concours de druidesses et de druides blanc-vêtus portant saie de douze couleurs. Les arbres, les plus hauts que j'aie jamais vus, désentrelacés, se séparent bientôt ; leurs branchages filtrent les traits enflammés du soleil et une lumière assombrie se répand sur la clairière où se presse maintenant une foule de druides. Je marche derrière Diviciacos. Nous levons les yeux en même temps et découvrons que des masses mouvantes d'oiseaux forment le feuillage des chênes. Nous passons entre une double haie de ces personnages blanc-vêtus, altiers, impressionnants. Puis nous

devons ingurgiter une mixture offerte à tous les nouveaux arrivants et consommer une friandise. Elle a un goût de miel, mais c'est plus que du miel. Il faut encore absorber d'autres galettes. Enfin, dans des écuelles qu'ils nous tendent, des échansons impassibles versent de l'hydromel, très amer, et nous disent de continuer vers la pierre. Nous entrons dans une panégyrie de druides en murmure. Quelques-uns reconnaissent Diviciacos : ils lui marquent aussitôt un respect extrême. Ils portent leurs mains devant eux à hauteur de la ceinture et, inclinant la tête, les abaissent en tournant les paumes vers le ciel. Ce geste est celui de la révérence. Il s'avance et tend à son tour vers eux les mains orientées vers le ciel qu'il lève lentement vers ses tempes. C'est le geste de l'éclosion.

Il règne dans ce sous-bois une ambiance difficile à décrire, mais, mon cher Théodote, je veux m'efforcer de t'en dire quelque chose parce que nulle part ailleurs, même à Delphes, on ne peut éprouver, je crois, une telle sensation de paix divine. Cette impression vient de l'accord qui s'instaure entre les arbres et les hommes. Il règne sous ces branches un jour sombre et doux, mélange de blancheur et de noir qui me fait alors penser au vers d'Homère : *car proches de la nuit et du jour sont les chemins*. C'est un état qui tient du songe, de l'évanouissement ou de l'ivresse, une sorte d'éblouissement calme dans lequel on se sent près de se dissoudre, comme des poissons qui deviendraient solubles dans les délices d'une eau mordorée. En automne, il arrive que tu te sentes en sympathie avec les herbes et les arbres qui prennent des teintes de miel, de feu, de beurre, d'un jaune vivant, beau comme un couchant qui se diluerait dans un ciel d'hyacinthe. Si tu pousses plus loin la contemplation, tu deviens ce soleil toi-même. Eh ! bien, c'est ce que je ressens dans ce creux de la terre. La mélancolie qui règne ici suscite sa propre consolation et s'en trouve purifiée. L'on ne voit plus rien,

on ne sait plus rien comme avant et, en même temps, il se produit comme une ouverture de l'intelligence : on se sent capable de tout comprendre. Le parfum délicieux qui monte de l'herbe est celui des cheveux mêmes de la Terre : il fait frissonner la colonne vertébrale et dilate mille fleurs dans le corps. Chacun ici a conscience de fouler un lieu immémorial, resté le même depuis le commencement du monde. Il y a aussi cette confusion : il est impossible de distinguer si l'on est au matin ou au soir.

Je te dis ingénument les choses, Théodote, pour que tu sois bien convaincu que la Gaule est sainte.

La journée s'écoule comme un songe : il suffit de suivre Diviciacos derrière une chicane géante de chênes, pour découvrir une vaste plaine divisée en carrés jusqu'à un horizon borné par des arbres. Ces enclos carrés se répartissent autour d'un centre fait d'une tribune de pierre inondée de soleil, semblable à un bouclier triangulaire. À sa pointe dort une pierre blanche de forme tronco-conique, naturelle, haute de six coudées environ, couronnée à sa base de gui et de lierre : c'est le *Nombril* de la Gaule ! Diviciacos est immobile, entouré, regardé. Je m'éloigne de lui pour aller, à travers la multitude blanche des druides parlant à voix basse, vers la Pierre. Il est bon de sentir, à le toucher, le parfum de la terre, et de me joindre à un chant très beau, que toutes les bouches entonnent, accordé au lieu, sans paroles définies, montant comme un brouillard. Chacun éprouve, je crois, le sentiment de se nettoyer jusqu'à devenir buée et lumière. Tous les yeux sont incandescents d'espoir. Les voix féminines caressent le ciel bleu.

Et puis brusquement, *nous nous reconnaissons tous*. Comme par hasard, Vercobios surgit et m'étreint avec chaleur. Et Atissios ouvre les bras en face de moi. Tous les assistants se retrouvent, se contemplent, s'embrassent, se congratulent. Les conversations bourdonnent.

Voici qu'apparaît Catilla, les yeux dilatés de joie.

– Viens, Philoclès, viens ! s'écrie-t-elle en me prenant la main. Nous sommes là-bas, dans le premier carré. La pleine lune d'hier a vu l'intronisation de mon père. Il règne désormais sur la langue et sur les prières de la Gaule.

– Catilla ! Cette fois nous nous retrouvons, lui dis-je en pressant sa main.

– Bellina est là, ajoute-t-elle. »

Notre groupe longe la tribune et entre dans le carré situé à sa pointe. Il est délimité par des claies peintes. Sur un talus de verdure est assis, jambes repliées, Samotalos, *de blanc et aux douze couleurs*, entouré de Sméria, de Vercobios et d'Atissios. Son visage s'illumine à notre arrivée. Je note l'absence de Bellina.

– Philoclès, me lance-t-il en gaulois, bienvenue à toi ! Ôtez le poids de vos pieds, seigneurs. »

Nous nous asseyons et à sa demande je raconte mon voyage à Vésontion, la tentative de coup d'État de Valétiacos, les horreurs d'Avarikon et l'entretien avec César qui a consenti à arbitrer le conflit, enfin la présence de Diviciacos nullement désireux de revoir César. Samotalos écoute, satisfait et soucieux.

Il prend une branche de chêne que lui tend Sméria.

– Ah ! tu fais bien », lui dit-il.

– *Chêne, pilier du monde, ventre chargé d'étoiles* », murmure Vercobios.

Samotalos considère un moment le rameau chargé de fraîches feuilles pourprées.

– Philoclès, veux-tu me poser des questions ? me demande-t-il.

– J'en ai dix mille ! Cette pierre presque palpitante, derrière nous, le « Nombril », n'est-ce pas ? en pleine lumière, et non dans l'ombre comme chez nous, c'est le symbole du milieu du monde ?

– Oui, milieu horizontal et vertical. Elle fut fichée là par les premiers hommes, il y a très longtemps. Nos calculateurs en ont trouvé l'âge, mais nous en parlerons une autre fois. Continue.

– Cette panégyrie m'étourdit. Tous ces sages ! Nous ne connaissons pas cela en Grèce. Votre prêtrise et son apparat me font penser à l'Égypte, du moins à ce qu'on m'en a dit. Tu ne m'as jamais vraiment parlé de vos rites et de votre croyance.

– Cher Philoclès, déclare-t-il en accentuant ses mots, notre religion consiste d'abord à faire ressentir à toute la nation gauloise qu'elle est de plain-pied avec les dieux. Nous excluons la pratique des rites vides de sens et des prières formelles, comme cela se voit chez les peuples de votre Mer Intérieure. Nous voulons des résultats ; nous voulons que les gens de la Gaule expérimentent à la fois la proximité et l'efficacité des dieux. Car les dieux ne sont pas avares de joie, et nous pensons qu'ils se manifestent en nous communiquant leur grâce, pour peu que nous allions vers eux.

Ce que nous cherchons à apprendre à tous les Gaulois, c'est à établir le contact avec eux. Une certaine sensation – j'insiste sur ce mot – amorce la communication avec la divinité – vous avez, en grec, un mot pour exprimer cela : l'*effroi*, nous, nous l'appelons *frisson*. Après l'avoir éprouvé, il convient de le développer, ce frisson, pour remplir sa vie de vaillance.

Nous pensons encore que les dieux peuvent venir à nous de leur propre mouvement. Il faut donc être très attentif aux oiseaux, et aux sons (le tonnerre, lui, est toujours divin). Certaines combinaisons de couleurs, de lumières, de formes et de sons que nous reconnaissons belles se constituent en signes et nous avertissent de la présence prochaine ou possible du divin.

– Les couleurs ! dis-je en l'interrompant. Il me semble qu'elles ont un sens : les murs peints des maisons, les saies, les capes…

– Cela ne peut échapper à personne, admet-il en riant. La vérité est que nous transfigurons les choses. Leurs couleurs, par exemple, selon qu'elles sont femelles ou mâles, nous attirent ou nous repoussent, mais en plus du fait qu'elles nous touchent, elles nous donnent de sentir dans les mailles des choses la manifestation de la Présence. Pour nous, l'Amour divin palpite à travers les teintes. Vois la saie des Aulerques ! Elle capture le rouge sombre de la Terre et exerce une attraction sur l'esprit, comme notre vert éduen, qui se recrée dans ce rouge. Oui, il y a du rouge au fond du vert. Tandis que le rouge sang du manteau des Sénons nous heurte de front et inspire le dur désir de guerre. Voilà pour les couleurs ! Ensuite il convient d'interpréter les avertissements divins qui émanent de la Présence. C'est aussi le but de notre enseignement. »

Je fais signe que j'ai envie d'intervenir. Il tourne sa main entr'ouverte vers moi.

– Je voudrais revenir sur ce que tu as affirmé. Comment obtenez-vous ce contact ? Par quel rite ?

– Par tous moyens simples, répond-il, qui conduisent aux marges de l'humain : le sacrifice (cela reste de loin le meilleur moyen : le sang soude ceux qui le font couler dans l'attente de la divinité), le cri solennel, les rites de purification, et l'ivresse, le songe, la vision, l'intuition, l'invocation, l'acte créateur dans un art, l'acte du héros au combat, l'exploit athlétique, la consultation des morts, des oracles, la montée vers les sources, le repérage de la beauté végétale. Tout est enveloppe du mystère. Franchir les frontières humaines, c'est ouvrir les divines.

– Vous faites ce que nous nous interdisons, fais-je.

– C'est parce que, très cher Philoclès, nous sommes plus pythagoriciens que vous ! »

Samotalos rit et son chaud regard me revigore.

– Avez-vous le sentiment, reprends-je, que, grâce à vous, les habitants de la Gaule sentent la proximité des dieux ?

– La présence des dieux ! Ici, oui. Moins dans la Provinkia, parce qu'on n'y jouit plus de la liberté. Nous ne forçons pas nos compatriotes à croire ; nous leur donnons, s'ils le veulent, les moyens de côtoyer les dieux.

– Ils ne pourraient pas y arriver tout seuls ?

– Si, comme tout homme libre. Mais nous avons des techniques qui permettent de gagner du temps. Il faut une vie entière, crois-moi, pour accéder à la chaudronnée des dieux.

– La "chaudronnée des dieux". Qu'est-ce que c'est ?

– Simple métaphore. Chez vous, on célébrerait "la consommation de l'ambroisie", "le festin de Tantale", "le partage de l'immortalité des dieux".

– Qui sont vos dieux ?

– C'est une épineuse question, Philoclès. Ils sont là, partout, ils se découvrent dans la Présence.

– Cependant, leur fréquentation n'est-elle pas terrible ?

– Elle est terrible, et c'est pour cela qu'elle nous affranchit de la terreur.

– Mais tout le monde n'est pas si bien trempé. Il peut se trouver des âmes faibles, fragiles, effarouchables, timides...

– Le plus souvent elles se fortifient *en effleurant le vêtement de la blancheur*, parce qu'elles aspirent à cela. Le frisson divin grandit la force de ceux qui l'éprouvent. Alors, les âmes faibles, comme tu dis, sont les premières à le rechercher. Mais nous ne forçons personne.

– *Le vêtement de la blancheur.* Cela pourrait être le vêtement des druides. »

Samotalos sourit.

– Cela signifierait que nous sommes terribles, lance-t-il en accentuant le dernier mot.

– Je vous crois capables de l'être, lui dis-je.

– Peut-être, Philoclès, peut-être. »

Il sourit. À cet instant, nombre de druides, par petits groupes, entrent dans la clairière des Chênes. Présence de la blancheur !

– À mon tour de te demander une faveur, lance Samotalos. Pourrais-tu, demain, nous parler de la valeur que vous attribuez aux nombres et au dodécaèdre, sans trahir les secrets de votre communauté ? »

J'acquiesce bien volontiers.

« Je t'en suis reconnaissant. »

Samotalos fait aux druides le signe de la révérence.

« Fêtons le retour de la Divine. » sont ses derniers mots.

Il se lève, sort de l'enclos et gagne la pointe de la tribune. Nous le suivons. Je n'éprouve aucune attente. Je sais et je suis blanc dans mon cœur. La confiance ! Les causes m'apparaissent autrement : elles sortent de leur profondeur. C'est comme si l'admiration suscitait l'objet de l'admiration, et non l'inverse. Aucun étonnement quand un cortège surgit de l'orée noire des chênes, mais la certitude qu'il allait venir. La lumière du jour brusquement inonde le corps d'une déesse vêtue de blanc et de vert portée sur un lit de branches de chêne dans un char bariolé des couleurs de l'arc-en-ciel. Une lente procession de porteurs de flambeaux débouche à sa suite. Autour de moi la foule chante à voix douce :

« Très Haute, Très Puissante, Très Belle, viens !
Par Toi les pactes sont figés,
Par Toi les armes sont lavées,
Par Toi l'herbois verdit,
les fleurs fleurissent,
la farine s'écoule,

les bêtes accouchent,
les femmes portent leurs enfants !
Très Haute, viens ! dépose ton bissac !
Par Toi l'herbe reverdit,
les fleurs fleurissent,
les bêtes accouchent,
les femmes... »

Je ne suis pas surpris de reconnaître la déesse. C'est Bellina. Le front couronné de fleurs, une branche de chêne à la main, elle adresse à tous un sourire que souligne l'expression volontaire de ses yeux. Des bardes vêtus de pèlerines bleu clair accompagnent le char de la déesse printanière. Figure-t-elle la déesse ? Ou est-elle la déesse ? Bellina, parvenue à hauteur de la pierre, met pied à terre et va toucher et même caresser le Nombril. Elle se dresse, pousse alors un cri sauvage et beau et entonne un chant rythmé, dont la force évocatoire soudain appelle le paysage, lui parle, le rend parlant. Le monde semble chanter par sa bouche. J'entends distinctement le cri sourd des pierres, les graves syllabes des arbres, à travers sa voix ! Quelle est cette langue consolante, prophétique, comblante qu'elle emploie pour prêter ainsi sa voix à la terre ?

Bellina se retourne vers la multitude et, formant un rond avec le pouce et l'index de chacune de ses mains, elle agite les autres doigts et élève doucement les bras. C'est le signe de l'oiselle. Aussitôt chacun ouvre la bouche et, de partout, jaillit un fleuve de voix. Le chant torrentueux devient clameur ; la clameur devient cri exultant, immense, drainant toute l'espérance humaine, qui monte jusqu'au plus profond du ciel bleu ! Et cette sonore audace humaine qui s'élève et descend par degrés dispense la certitude que ce n'est pas nous qui sommes dans le temps, c'est le temps qui est en nous.

Le silence revient. De longues heures passent : un chêne est abattu, des sacrifices de taureaux blancs drapés ont lieu à l'aplomb de la Pierre.

Bellina, qui officiait aux côtés de Samotalos, rejoint notre petit groupe. Ses yeux sont remplis de rage. Elle me glisse dans l'oreille : « Les bergeronnettes arrivées tout à l'heure viennent de m'apprendre que César a décidé d'exécuter Carantia dans trois jours, à Dékétia. »

Je suis atterré.

– N'en parle à personne, poursuit-elle.

– Non. Que comptes-tu faire ?

– J'espère, répond-elle, que Diviciacos va tenir la promesse qu'il m'avait faite en ta présence.

– Je m'en souviens.

– Sais-tu où il est ? »

Je l'ignore malheureusement.

La foule autour de la Pierre où nous sommes est de plus en plus dense.

Bellina me regarde avec tendresse. Elle fait signe à Vercobios de s'approcher.

« Cher Philoclès, écoute-moi bien. L'heure est venue de te révéler des secrets concernant le solide pythagorique. L'as-tu sur toi ? ».

Je le lui montre.

« Philoclès, tu sais que Vercobios était très intéressé par cette figure. Vous n'avez pas eu le temps de parler. Voici. Il y a plus de cinq générations, son ancêtre, Ségomaros, notre grand réformateur, avait inventé cet objet qu'il avait appelé "les Maisons contiguës" et il avait partagé avec le maître de votre Fraternité cette belle trouvaille.

– Nous pensons que c'est une invention de Lui, murmuré-je, et que Hippase l'a divulguée.

– C'est ce que vous croyez. Comme à cette époque on devait rendre compte de toutes les découvertes de l'esprit à l'Oracle de Lutèce, la prêtresse lui avait répondu qu'il

venait de créer l'image parfaite de la Gaule, les douze pentagones représentant les territoires de ses douze grands peuples qui cherchaient alors à redéfinir leurs frontières et leurs alliances. Il avait reçu d'elle l'injonction capitale de donner une face en or à l'un des pentagones, en bronze aux autres, et de graver sur les douze faces douze signes secrets différents, dessinés par elle, correspondant aux peuples en question. Le pentagone en or avec son signe désignait clairement le peuple destiné à dominer les autres, quand le temps serait venu. Les cinq pentagones qui l'entourent représentent des peuples qui doivent être strictement soumis au peuple souverain. Or, dans sa prudence divine, l'oracle avait occulté la signification des emblèmes gravés. Le Grand Druide et les Imprécateurs des douze peuples étaient les seuls à connaître le sens des signes.

– L'"Imprécateur", fais-je, c'est ainsi que Petite-Grâce appelait celui dont, à Bibrakté, on avait craint la sortie, quand la torche allait s'éteindre ?

– Oui, c'était celui du peuple éduen, répond Bellina. Ces douze hommes, poursuit-elle, ne connaissaient que le signe secret de leur peuple utilisé sur les *Maisons contiguës*, tandis que le Grand Druide, qui est le treizième, les connaissait tous, y compris celui du pentagone d'or. Ces hommes ont transmis ces significations à leurs successeurs et la tradition s'est maintenue jusqu'à nos jours.

– Mais alors, m'écrié-je, Samotalos sait quelle peuplade doit être à la tête des autres !

– Non. Quand le Grand Druide est mort subitement, son secrétaire, à qui, selon la règle, il avait confié ce qu'il savait là-dessus, a été tué par un mystérieux assassin. Tout laisse penser que quelqu'un veut s'emparer des *Maisons contiguës*, soit pour s'en servir, soit pour les supprimer.

– Le dodécaèdre de bronze et d'or n'est donc pas entre ses mains. Où est-il ?

– À Lutèce. Dans la très sainte cabane oraculaire. C'est dans une île de la Seine.

– Samotalos ne connaît donc pas le signe d'or ?

– Non. Le seul moyen qui lui reste, c'est de savoir des douze Imprécateurs la forme et le sens des signes que chacun d'entre eux possède. Celui de leurs emblèmes qui sera reconnu en or à Lutèce désignera le peuple souverain.

– Ce signe, chez les Éduens, est inconnu de tous ?

– Oui. Il y en a trop de possibles.

– Je connais un Éduen qui le connaît.

– Tu me fais frissonner, Philoclès. Qui est-ce ?

– Lavaratos (je pense "Petite-Grâce").

– Lui ? s'étonne-t-elle. Comment le sais-tu ? »

Je lui rappelle le meurtre de celui qui allait la dénoncer, après notre capture à Kénabon. Petite-Grâce avait remarqué que le signe de l'homme *était celui de Bibractis*.

– Mais lui, insiste-t-elle, comment le connaît-il ?

– Il ne savait plus très bien. Je sais que c'est une… comment disait-il ? Une bièvre. Je crois qu'on dit un bièvre.

– La *Bièvre* ! Bien sûr ! s'exclame-t-elle, après un moment de stupeur. J'ai vu ce signe… sur le tombeau. Celui de mon père. Je te l'ai montré, Philoclès.

– Oui. Je m'en souviens très bien. Il y a aussi qu'un oracle de chez vous a promis la suprématie d'un peuple sur les autres, s'il se laissait diriger par une femme.

– C'est vrai, convient-elle, un très vieil oracle. Aux yeux de la plupart des Éduens il me légitime.

– Il ne suffit pas ?

– Plus maintenant. Certains peuples préfèrent les *Maisons contiguës*, et ils croient, en plus, que l'objet a des vertus magiques.

– Cela ferait l'affaire de Vercingétorix, avancé-je.

– Si c'était le signe des Arvernes, oui, réplique Bellina, mais si c'est le signe des Éduens, cela renforce ma légitimité et favorise aussi des ambitions dressées contre le roi

arverne. Et c'est Vercingétorix qu'il faudrait que ce signe favorise. »

J'ai d'autres questions.

– Ce dodécaèdre met en cause douze peuples, pourtant il y a plus de douze peuples en Gaule.

– Maintenant oui, intervient Vercobios. Avant, il y en avait douze. Il y a eu ensuite des migrations, des arrivées tardives, des divisions et des implantations.

– Qui sont ces douze ? »

Bellina les énumère : Éduens, Carnoutes, Aulerques, Sénons, Arvernes, Ambarres, Bitouriges qui sont les sept peuples d'Ambigatous, et les Vénètes, les Helvètes, les Lingons les Cadourques et les Osismes, tous peuples, précise-t-elle, qui s'étaient confédérés voilà plus de sept générations sous le nom de Haute Force Unie.

– Et qui a décrété que "le temps était venu" d'avoir recours aux *Maisons contiguës* ?

– Samotalos, répond-elle : le Grand Druide dispose de ce pouvoir. Ce qui l'a décidé, c'est bien entendu la situation militaire créée par l'intrusion de César et l'assassinat de Diodrous qui aurait normalement succédé à Onniorix.

– Onniorix était le Grand Druide à qui Samotalos a succédé ?

– Oui, souligne Vercobios.

– Si je comprends bien, dis-je, il faut visiter tous les Imprécateurs et récolter tous les signes.

– C'est moi qui suis chargée de retrouver ces signes auprès des Imprécateurs, affirme Bellina. Je n'en ai rencontré que trois. Tu comprends les choses à présent, Philoclès ?

– Oui. Je pense même que mon dodécaèdre a dû raviver ce vieux mystère. Dire que je croyais qu'il avait quelque chose à voir avec votre "œuf de serpent !" »

Bellina rit.

– Cela, c’est un moyen de compter les jours. Il n’a pas d’aspect symbolique, explique-t-elle.

– Certains de la “vieille croyance”, reprend Vercobios, en ont fait un talisman. Vu d’un certain point de vue, il fait penser à une tête de lion. J’ai dû lutter là contre, tu t’en souviens, Philoclès ?

– À Kakous ! Oui, très bien. »

Bellina est attentive à ce qui se passe autour de la Pierre. Elle s’attend à quelque événement imminent.

– Je crois, ajoute-t-elle, que ton polyèdre a donné des idées à quelqu’un. Un ambitieux qui veut profiter de la présence de César pour s’emparer de la Gaule ; un druide dénaturé ou un cavalier maudit-des-dieux.

– Pourrait-il s’agir d’un agent de César ?

– Je ne le sais pas. J’en doute. C’est une tradition qui reste entre Gaulois.

– Et Diviciacos ? dis-je. Il a bien renseigné César sur beaucoup de choses.

– Oui, mais il y a trop d’intérêts et de secrets exclusivement gaulois derrière tout cela (Bellina accentue le mot *secrets*). Tu es, je crois, le seul étranger qui connaisse cette histoire. »

Depuis un moment je pense à l’incident de Massalia. J’en fais le récit détaillé à Bellina. Cette révélation la rend soucieuse.

– C’était peut-être un Albique désireux de tirer profit d’un objet digne d’être convoité, conclus-je.

– Peut-être, murmure Bellina songeuse.

– Tu ne le penses pas ?

– C’est la présence de ce druide à bonnet queuté qui m’étonne, dit-elle.

– Personne encore ne savait que je venais d’arriver.

– Justement, réplique-t-elle.

– Quelqu’un aurait su… »

Bellina lève les yeux vers la Pierre.

– Diviciacos va parler.

– Que veux-tu faire ? lui demande Vercobios.

– J'attends ce que va raconter Diviciacos et je fais tout pour sauver Carantia.

– Et nous ? lui dis-je.

– Vous... Tst ! »

Au-dessus de nous, devant la Pierre, Samotalos va s'adresser face aux druides debout tournés vers lui, tandis que Vercobios annonce que l'appel aux dieux a été entendu. Je me souviens très bien des paroles qu'il a prononcées.

2.

« Le secret, sinon la mort ! Hier je vous ai promis, Riverains de la Splendeur, de vous dire le visage des choses tel que je le vois. C'est la guerre. Nous devons être debout sans interruption. Les actions régulières seront maintenues et réparties par Atissios, Vercobios, Enigenos et Ressimaros que vous connaissez : les voyages à Delphes, Abdou et dans la Grande Île, la mise au net de la *Course-du-soleil.* Comme tous les ans, les bardes reteindront la pourpre des *Chants*, et les *Entrelacs* divins seront continués. J'entends réviser les sacrifices, et il faut abolir de façon définitive la folie des “annonceurs-de-la-nuit” qui sont cause de la triste apparition des sans-courage et de certains autres. Notre doctrine est difficile. Les hommes s'égarent si vite. Nous aurons à voir comment renforcer l'enseignement après les décisions judiciaires. Il devient urgent aussi de tendre le bouclier contre la menace du verbiage qui corrompt le fondement même de nos pensées. Les *Lois*, les *Voix* et les *Enseignements de l'Arbre* doivent être sauvegardés. Il faut encore et encore veiller au chant de la langue et la préserver de la pestilence qui monte des Marges massaliotes et salyennes. Nous entendons les jeunes d'Ouxellodounon, de Noviodounon et de Bibrakté chanter en frétillant des airs dont ils ne comprennent même pas les paroles. Je ne reconnais plus certains mots, on emploie des termes latins caquetants au détriment de nos paroles

pleines de sons et de force. Mais il y a plus grave encore : la guerre ! »

Samotalos marque un silence.

« L'un des nôtres, poursuit-il, le plus illustre et l'un des plus savants, l'un des plus actifs, a demandé à être entendu par notre assemblée. Il était accusé de trahison par le Juge Suprême et les hautes et nobles tribus de l'Éduie. Déclaré innocent à Bibrakté, il a néanmoins tenu à honorer sa promesse de venir devant vous défendre sa cause, comme il s'y était engagé auprès de Bellina. Je lui ai donné accès juridictionnel. »

Bellina se hausse sur la pointe des pieds. Diviciacos apparaît, libre, le front soucieux. Il cherche du regard quelqu'un dans la foule. Est-ce Bellina ? J'ai l'impression que ses yeux se sont fixés sur elle un instant. Il s'avance jusqu'au Nombril, s'incline devant la haute pierre et l'effleure de la main. Il s'adresse d'une voix vibrante et grave à l'assemblée :

« Riverains du ciel, l'autre nuit, j'ai revu à travers un obscur chemin, sous de hauts ifs noirs, l'entrer, le courir et le tuer des Loups de guerre venus du Rhin, plus envahissants que l'Hyacinthe du matin. Contre eux la rage des lévriers et des vautres était improfitable. Les loups, eux seuls, chassent les loups. J'implorai d'autres loups qui accoururent un jour d'Italie, avides de territoires, plus forts, plus nombreux – et l'on m'en sut gré chez moi. Ils repoussèrent les premiers, mais le chef de la meute leur prit ce qu'ils nous avaient pris, sans nous le rendre. Il voulait que nous devinssions loups, nous qui sommes Justes Chiens. Le désirait-il vraiment ? J'en doute. On ne peut échanger sa nature. Les fauves romains ont égorgé mon frère, mes frères, vos frères. Comment peuvent-ils dans leur fol orgueil imaginer que j'oublie mon nom ? Ils sont les plus forts. Les feintes ne sont plus de mise avec eux, et le trop vieux Vengeur, que je suis, souhaite qu'un irrésis-

tible chien de combat, endormi aujourd'hui, se dresse (je crains que ce ne soit dans un lointain avenir) contre eux. Oui, du jour où l'âme du Roi-Ténébreux, mon frère, est descendue dans les Ténèbres, j'ai tourné le dos aux Loups que j'avais rameutés. Tout présage leur domination. En attendant, Proches du Monde, il ne sera pas dit que je n'aurai rien tenté contre le Fils de la Louve. Je réserve à César un chien de ma chienne. »

Un frisson de curiosité agite la forêt des Arbres-de-Science. Bellina le scrute, les yeux agrandis d'impatience.

« Je révèle. Écoutez-moi. Que le secret soit gardé ! L'auteur de nos maux, dont j'ai pu me croire l'ami, a écrit imprudemment à sa fille Joulia une lettre dans laquelle il lui dévoilait toute l'étendue de son ambition. Voici le début de cette lettre que j'ai fait décoder et traduire : "Ne crois pas, ma Joulia, que nous resterons longtemps séparés : je compte en finir avec la Gaule dans deux ans..." Diviciacos s'interrompt et parcourt l'assemblée du regard : " Il y a deux ans que cette lettre a été écrite." Il continue : "... et, me liant au destin en prenant la guerre pour arbitre, j'exécuterai le plan dont je te rappelle qu'il consiste à prendre par la force une Rome déjà prise par l'or et les faveurs qu'ont reçu de moi ceux qui croient en ma fortune." César poursuit en précisant le nom de ses affidés, dont ce Clodious qui a été assassiné voilà quelques mois, le nombre, le déplacement, l'objectif des légions qui n'hésiteront pas à entrer dans Rome où "le bain de sang sera évité dans la mesure du possible". Je vous laisse imaginer, Seigneurs divins, la réaction du *Sénatous* à la lecture publique de cette lettre ! »

Un murmure approbateur monte des groupes. Samotalos affiche un grand sourire. Et les questions fusent.

– Comment t'es-tu procuré cette lettre ?

– Par un des interprètes de César qui l'a soustraite avant-hier de ses archives à ma demande.

– Il connaissait le code de César ?
– Nécessairement.
– Pourquoi César n'a-t-il pas envoyé cette lettre ?
– Parce que Joulia est morte au mois du Cerf, voilà deux ans. César revenait de Britannia. J'ignore pourquoi il a conservé cette lettre.
– Sinon pour nous abuser ?
– Je ne crois pas. Il voulait peut-être organiser sa divulgation plus tard, mais en ce moment son intérêt exige bien plutôt qu'il ait l'appui du *Sénatous.*
– Ne risque-t-il pas de s'apercevoir de ce vol ?
– Si, rapidement même.
– Aussi faut-il immédiatement l'envoyer au *Sénatous*, intervient Samotalos, chez quelqu'un de sûr, qui ne l'utilisera pas à des fins personnelles et ne la subtilisera pas.
– Je sais à qui l'envoyer, déclare Diviciacos. C'est un homme loyal que les menées de César inquiètent depuis longtemps, non pas mon ami Cicéron, mais son ami Loucious Domitious Ahénobarbous, qui hait César de toutes ses forces. »

Bellina frissonne. Je devine ce qu'elle pense. Si elle s'empare de cette lettre dont Diviciacos vient de lui révéler l'existence devant tous, elle peut sauver Carantia. Elle me regarde. Je fais oui de la tête, mais comment subtiliser la lettre ? Diviciacos brandit le pli ouvert devant la sainte assemblée. Il n'y a rien à faire pour l'instant. Il faut attendre.

– Cet Ahénobarbous est bien à Rome ? interroge un membre de l'assemblée. Je le croyais parti dans sa province.
– Non, il est retenu à Rome pour une affaire de corruption sans importance », répond Diviciacos imperturbable.

Son interlocuteur sourit et hoche la tête d'un air entendu.

Samotalos intervient de nouveau.

– Êtes-vous d'avis, Hommes-des-dieux, d'envoyer cette lettre à Rome ?

– Le plus vite possible ! clame un vieux druide.

– Ne tardons pas !

– Diviciacos, s'écrie un prêtre coiffé d'un bonnet à queue, tu as bien changé ! César avait une entière confiance en toi. Je suis étonné.

– Ton étonnement m'étonne, réplique Diviciacos.

– Et moi, ton revirement ! tonne le druide.

– Je viens de m'expliquer là-dessus », dit sobrement Diviciacos. Samotalos intervient.

– On change de bonnet d'hiver à printemps, dit-il. Inutile de jeter les bois pour savoir si la guerre va continuer. Nous disposons d'une arme foudroyante pour arrêter l'élan de César. Je propose d'envoyer, à l'instant, cette lettre à celui que Diviciacos a nommé, Loucious Domitious Ahénobarbous. Quel est l'avis des dieux ? »

Une rumeur d'approbation unanime répond à Samotalos.

– Qui ira ? demande-t-il.

– Désigne-le toi-même, crie le vieux druide.

– Le jeune et vaillant voyant Épasnactos », répond Samotalos.

Bellina se hausse sur la pointe des pieds pour apercevoir le messager. C'est un jeune homme brun qui fend la foule et monte auprès de la Pierre. Il reçoit, devant Samotalos, la lettre de César des mains de Diviciacos. Il écoute ensuite les recommandations de Samotalos.

À cet instant, Bellina a décidé de s'emparer coûte que coûte de la missive. Je le comprends à son regard farouche. Elle s'apprête à suivre le voyant, quand Atissios lui rappelle je ne sais quelle obligation. Nous échangeons un regard navré. Elle croise Épasnactos qui descend et elle rejoint le groupe qui entoure la Pierre. Alors je décide, « mû par un dieu », comme on dit ici, de suivre Épasnactos

en espérant que Bellina parviendra à se libérer de ses devoirs religieux pour le rattraper et lui prendre la lettre.

Tout se passe très vite. Le messager des druides gagne le couvert des grands chênes, reçoit un cheval et s'élance des deux rochers.

Je reviens lentement sur mes pas, le long des écuries, m'attendant à voir surgir Bellina. Quand elle arrive enfin, elle me demande de rejoindre Samotalos qui veut m'entretenir du dodécaèdre.

– Il est parti, lui dis-je.

– Je vais le ratrapper. À Dékétia, le plus tôt possible, sinon à Fort-aux-Loups », me crie-t-elle. Elle siffle sa jument blanche et saute en croupe.

3.

Bellina pense que l'émissaire possède quelques lieues d'avance. Il dispose de tous les relais, et les frontières lui sont ouvertes, mais son zèle va se tempérer, et elle a l'avantage de la surprise et de la vitesse endurante de Bonté-du-Soleil. Si le messager s'arrête, elle le rattrapera avant Bibrakté, sinon elle ira jusqu'à Rome. Elle prendra la lettre, et au lieu que Rome soit mise à feu et à sang, elle sauvera la vie de Carantia. « Il faudra le tuer », murmure-t-elle. « Ma sœur chérie, tu vivras ! »

Soulevée très haut par une cabrade de Bonté-du-Soleil, Bellina est emportée au galop à travers le Grand Bosquet, et, quand elle a franchi les deux roches, son plan étant arrêté, elle s'abandonne à ses sensations et se met à penser avec force : « Jusqu'aux dieux, jusqu'aux dieux ! » Il lui semble, à nouveau, que la divinité invisible qui la précède et qu'elle talonne dans sa course devient palpable et, alors qu'elle est à deux doigts de l'étreindre, qu'elle la convie, elle, Bellina, à la poursuivre plus étroitement encore. L'air en siffle, en vibre, en brille davantage. La route maintenant claque comme du bois creux à chaque choc des sabots du cheval, et ses oiseaux regroupent leur vol autour d'elle. « Jusqu'aux dieux, jusqu'aux dieux ! » Faut-il que les dieux soient joueurs pour ainsi défier les humains qui les aiment. Parviendra-t-elle à jamais saisir ne fût-ce que le bord ambré de leur saie ? « Ta quête sera récompensée, lui avait dit son grand-père Bellinos avec un sourire. Nous

sommes proches des dieux ; la Gaule Une est leur territoire, comme c'est celui des grues qui choisissent d'en traverser le ciel aux marges des mois froids. Ils volent devant nous, ils aiment l'élan, ils sont dans l'élan, ils sont l'élan. » Le soleil se couche. Les châtaigniers couverts de lumière et nourris de nuit, sensibles à sa cavalcade, lui font une ovation terrible. La route, remplie du fracas répété des sabots qui piochent son sol dur, ondule comme une rivière de lait. « Jusqu'aux dieux, jusqu'aux dieux ! à les toucher, à sentir le moelleux de leur corps, ou sa foudre », se répète-t-elle. Le rythme précipité du galop tapisse ses tempes de frissons et fait frémir son dos que battent ses nattes fouettantes. Elle passe devant une maison rose qui lui paraît faite de fumée, tandis que les ifs défilent et, tels des monstres vaincus, détalent derrière elle, de chaque côté. Elle sent dans l'air la proximité divine, non pas dans ce vent qui refroidit son visage, mais à travers le parfum salubre, qu'elle hume sans cesse, auquel elle trouve le goût du sang et la senteur d'un feu enivrant, beau comme la blancheur de la moelle ou des étoiles. Les branches des arbres n'ont plus le temps de la regarder. Elle vole, respirant l'arôme des étoiles, et déjoue les invites séductrices, presque poisseuses, que lui adressent les flancs effarés des talus ou la griffe effrayée de quelques chênes épars, à s'arrêter et à se blottir sous leur tutelle. « Jusqu'aux dieux... » La fougue infatigable de Bonté-du-Soleil envahit la cavalière : elle sent son propre corps devenir plume et flèche. Un groupe de voyageurs, qui la voit venir sur eux et les dépasser dans le tranchant de sa course, s'émerveille à la vue de son visage argenté qui exulte. De dessous les fougères, un cerf lève sa tête altière et suit sa course des yeux, satisfait. Bellina s'élance ainsi, semblable à une déesse, à la rencontre d'un dieu qu'elle essaie de connaître.

Et soudain le dieu irrue en elle. Dans son dos s'ouvre le grand frisson. L'espace s'écarte et repousse comme des voiles ses frontières successives jusqu'à l'éblouir dans la fusion du monde. Elle ne sent plus le galop du cheval.

Elle atteint, sous une lune éclatante, la frontière éduenne. Devant un petit pont, autour d'un brasier aveuglant, les quelques soldats postés près de l'orme au tronc peint en rouge ne la voient pas mettre pied à terre à quelque distance et chasser ses oiseaux d'escorte d'un geste vif. Elle entre à couvert sous des ifs millénaires et se fraye un sentier sur un sol mou, plein de feuilles sèches qui assourdissent tout bruit de pas. Au clair de lune, elle s'enfonce dans le bas d'une butte visible du poste frontière, fait un nœud, en passant, à deux branches de coudrier, longe un champ labouré et passe à gué la *morge* boueuse. « Je perds du temps », pense-t-elle. Songeant au poursuivi, elle imagine une silhouette noire sur la piste blanchie par la lune. Elle criera, il se retournera. Peut-être pas ! Elle le hèlera ; il s'arrêtera ; il faudra désarmer sa méfiance. À moins que... Elle lève les yeux au ciel et se dit qu'elle n'utilisera le procédé auquel elle vient de penser qu'en dernier recours. Elle se remet en selle et descend au petit trot le long de la pente jusqu'à retrouver le talus de la route. Les oiseaux soudain l'environnent.

Piquant des deux, elle s'élance à nouveau. Elle ne va pas tarder à voir les forges et les bas fourneaux de la Clairière-du-Féroce.

4.

Samotalos, me voyant revenir, descend de la plate-forme où se dresse la Pierre et m'entraîne vers son camp. Catilla attise un feu rouge qui éblouit dans le soir bleu et vert. Nous nous asseyons autour, à même le sol, jambes repliées.

– Tu ne te doutais pas que ton solide serait une telle source de désirs, murmure-t-il. Bellina t'a expliqué. Ce que tu ignores encore, c'est que ses faces déterminent des alliances et des oppositions. Le pentagone du pôle diamétralement inférieur à celui qui a la face d'or désigne le peuple ennemi, celui de *la part de l'ombre.*

– Pardonne-moi une question impie, Samotalos. Êtes-vous obligés de vous soumettre à ce vieux décret que personne ne connaît plus ?

– Oui. Détrompe-toi ! Tous les bardes le connaissent, par conséquent tous nos disciples, soit tous les chevaliers, toute la classe des politiques. Ils attendent de nous – de moi – la solution. C'est un jeu, et les uns misent sur mon bon succès, les autres sur mon échec. Il y a aussi ceux qui veulent que ces *Maisons contiguës* soient détruites.

– Que décides-tu, Samotalos ? dis-je en craignant qu'il ne m'assigne quelque mission dangereuse.

– Bellina doit collecter les signes avec leur sens auprès des Imprécateurs.

– Ces Imprécateurs sont énigmatiques pour moi. Qui sont-ils ?

– Des druides grands-en-malédiction. Ils sont là pour déchaîner, selon une procédure rituelle précise, l'imprécation qui ruine une cité ou une tribu. Ils sont une fin du monde dont on ne se relève pas. Les paroles, Philoclès, si elles sont bien choisies et bien ajustées, peuvent détruire. C'est en vertu de cette puissance redoutable qu'il arrive qu'on leur confie des secrets, comme celui des *Maisons contiguës*.

– Pour gagner du temps, Bellina n'aurait qu'à aller voir, auprès de l'oracle de Lutèce, quel est le signe d'or.

– Non. Je dois connaître les cinq peuples de l'alliance proche, le sens de leur rotation, le peuple adverse : c'est très compliqué.

– Attends-tu quelque chose de moi ?

– Oui. Tu es libre de refuser. Voilà. Je voudrais que tu ailles prier Cominios de fondre un dodécaèdre de deux doigts [1] de côté, avec une face en or et les autres en bronze, et qu'il grave sur chaque face, comme il voudra, chacun des douze signes que je vais te remettre. »

Samotalos entre dans sa hutte et en rapporte des tiges de bois gravées.

– Prends, dit-il. Celle-ci, qui est entourée d'un linge, porte le signe d'or. Qu'il le fonde le plus vite possible, dans le secret, et le remette à Bellina. Deux doigts ! Ne me pose pas de question, s'il te plaît. La nuit tombe. Nous allons prier les forces divines. Viens, si tu veux.

– Si je suis digne de prendre part à vos mystères.

– Tu l'es à un double titre : tu es de Pythagore et de mes amis. »

J'ai du mal à prier, pensant à Bellina, lancée à la poursuite du messager. À la fin, la musique lancinante des bardes me fait effleurer la saie des dieux.

1. 4 cm. environ (1 doigt = 0,0185 m.).

5.

« J'ai rattrapé le messager. Il était très jeune. Il abreuvait son cheval à un relais. Il m'a reconnue. Je lui ai demandé la lettre. Il a refusé de me la donner. J'ai dégainé mon épée. Il s'est agenouillé devant moi. Il a pleuré. “Fais de moi ce que tu voudras, a-t-il dit.” J'ai pleuré aussi. Je suis repartie avec les oiseaux. »

C'est là, mon cher Théodote, ce que m'a révélé Bellina, quand elle est revenue à Fort-aux-Loups, avec la lettre de César. Je venais d'y arriver, ayant pu voir Cominios à Bibrakté pour lui passer la commande du dodécaèdre second. Je n'ai pas osé demander à Bellina si elle avait tué le messager. J'ai eu l'impression qu'il s'était peut-être passé autre chose. Mais je ne sais pas dire quoi.

La veille, au matin, Samotalos, devant une assemblée restreinte de quelque cent druides, m'avait présenté comme un brillant pythagoricien et interrogé sur les nombres. Ils n'avaient aucune difficulté à accepter mes explications. Samotalos connaissait le nom secret dissimulé sous l'expression *l'Oracle de Delphes*. « Oui, dit-il, c'est notre *Pétouaria*. Elle renferme en puissance la dizaine que nous obtenons en additionnant les quatre premiers nombres. Va plus avant, Philoclès ! me dit-il, les yeux brillant d'intelligence. Parle-nous aussi de ton dodécaèdre ! Montre-le ! » Je m'exécute. Tu sais, Théodote, que j'avais là-dessus accablé Molon de questions. Alors

j'expose mon savoir, avec définitions et démonstrations enchaînées. Je résume ici un long exposé que les druides ont écouté, les yeux largement ouverts et les sourcils haussés. Je me demande si je leur ai vraiment appris quelque chose.

Pour Lui et pour nous, l'Un est le point, le feu, la pyramide, le sperme, l'homme, la pensée, l'âme raisonnable, le printemps et l'enfance.

Le Deux est la ligne, l'air, l'octaèdre, l'accroissement en longueur, la famille, la science, l'âme irascible, l'été et l'adolescence.

Le Trois est le cercle, l'eau, l'icosaèdre, l'accroissement en largeur, le village, l'opinion, l'âme concupiscente, l'automne et la virilité.

Le Quatre est la surface plane, la terre, le cube, l'accroissement en volume, la cité, la sensation et le corps, l'hiver et la vieillesse.

Tout se tient. La nature toujours se développe selon ce genre de progression où chaque élément engendre et limite le suivant. Ainsi le point est la limite et l'extrémité de la ligne, la ligne celles de la surface, et la surface celles du solide. Selon nous, le nombre possède une force ordonnatrice.

Samotalos convient de tout, mais objecte que le nombre qui est un principe, une détermination abstraite, peut difficilement être une cause physique, une origine et un devenir pour les choses concrètes. « Il est beau pourtant, lui dis-je, de penser que le monde est un et que chaque être, miroir du Tout, remonte à une cause première, le Nombre. » Il acquiesce et fait même un jeu de mots en gaulois : le nombre étant ordre donnerait ordre. J'admets que les mots sont révélateurs, en gaulois comme en grec. « La nature, interroge Samotalos, obéirait à un nombre inscrit au plus profond d'elle-même ? » Que n'a-t-il pas

énoncé là ! C'est notre foi ! Les mots jaillissent de ma bouche :

– Quand elle se multiplie ou se divise par cinq, elle obéit au cinq, et elle crée la quintefeuille, impose la structure de l'oursin, détermine la poussée des doigts de nos quatre membres... Et elle nous inspire l'étoile à cinq branches, le pentagramme, qui s'enveloppe dans le pentagone, lequel, multiplié par douze, procure le dodécaèdre, les *Maisons contiguës* ! C'est la coque du monde qui, tournant éternellement et résonnant de l'accord de quinte, après douze tours, épouse la circularité du temps !

– Mais, Philoclès, reprend lentement Samotalos, pourquoi cette figure ? La sphère ne serait-elle pas encore plus exacte ? Elle est la perfection, le tout unique, indivisible.

– Justement, dis-je, elle représente l'Un, mais c'est une balle lisse, elle restreint les significations que j'ai dites, parce qu'elle est trop semblable au soleil. Si, comme nous le pensons, les nombres régissent l'univers, le dodécaèdre permet de rassembler en lui-même les nombres les plus sacrés. Multiplié par quatre, le cinq donne les vingt sommets qui le caractérisent ; par six, les trente arêtes dièdres, soit les trente côtés de ses douze pentagones faciaux, qui forment aussi trente triangles scalènes... Douze sont les ouvertures circulaires de cette pièce de bronze, comme sont douze les dieux qui règnent sur le monde, douze les mois de l'année, douze les constellations qui sont en elle, douze les signes égyptiens de l'Écliptique. Multiplié par trente, nombre des côtés du polyèdre, douze donne trois cent soixante, chiffre de la sphère de l'univers et des jours de l'année ! J'ajoute que si l'artisan de Bibrakté qui a exécuté cet objet a placé des boules aux sommets, c'est parce qu'il a pressenti qu'il fallait donner un aspect matériel au nombre.

– Et as-tu songé, me demande Samotalos, à donner à ces nombres un ordre significatif ?

– Oui. Il y a plusieurs possibilités. Mais ce qui importe, c'est de trouver dans le même cristal rationnel ces nombres-là. »

Mon enthousiasme et le gaulois truffé de grec que j'ai utilisé ont fréquemment fait sourire les « Arbres de Science ». Car ce n'est pas facile d'exprimer ces points dans une langue dont les subtilités métaphoriques paraissent infinies. Samotalos parle ensuite, par allusions, en un langage qui me semble archaïque, du mouvement divin, se référant à des dogmes druidiques qui me sont inconnus. Je crois comprendre cependant qu'il fait du nombre l'exécutant d'une mouvante volonté divine. Le nombre, moyen d'action d'une puissance divine ? J'ai beau objecter que les vibrations des cordes d'une lyre sont harmonieuses quand les rapports des longueurs des cordes sont des nombres entiers et que par conséquent la gamme est nombre, nous butons là-dessus.

Je suis à la fois heureux d'exposer la doctrine qui m'est toujours chère et, à côté de cela, inquiet à l'idée que la tentative de Bellina puisse échouer. Samotalos a peut-être senti mon malaise. Il me donne finalement congé avec bonne grâce en concluant : « Tu nous as fait une belle offrande. Que le bon souffle te sauve ! Nous allons avoir maintenant à juger beaucoup d'affaires. Inutile pour toi de rester davantage. »

Catilla me conduit aux écuries et m'embrasse.

Il reste un jour avant l'exécution prévue de Carantia, la sœur de Bellina.

CINQUIÈME PARTIE

Le voyage à Lutèce

1.

« La *Clairière* de Dékétia va me faciliter les choses », poursuit Bellina. Son visage éclatant s'accorde à l'or de ses tresses. Elle a revêtu ses habits d'homme.

– Viens avec moi, Philoclès ; je te dirai ce que tu auras à faire. Tu ne courras aucun danger. Donne-moi une idée : comment appâter César ?

– Des perles ! m'écrié-je. Quand nous avons quitté Avarikon, il contemplait une grosse perle…

– Que les pies soient heureuses ! lance-t-elle. Nous partons. Prends l'alezan doré à l'écurie. »

Au cours du temps de repos de la seule étape de la course, sous une tourelle de Longues-Voix hélas muette, Bellina me confie en grec : « Ce que je fais avec cette lettre est *anti-druidique*, mais je ne me vois pas agir autrement. »

À Dékétia, l'immense armée romaine campe sur la rive gauche de la Loire. Le beau temps permet que la nation éduenne soit rassemblée sur la rive droite, tandis que César et son tribunal sont installés sur un très long radeau qui tangue un peu, bien qu'il soit solidement relié à la rive par quatre pontons. Nous échangeons un sourire : il n'est pas trop tard. Les chevaux confiés à des lanciers, nous traversons la multitude. En un clin d'œil nous repérons Couintous Cicéron et Rooudios assis à côté de César au milieu de légats et de tribuns, Convictolitavis et Cotos sur un banc en face de César, et un témoin qui vient d'être entendu. Sur la rive, siègent les chefs. Tous sont là,

vert-vêtus, en armes : Ségosous, Litaviccos, Viridomaros, Cavarillos, les deux Éporédorix, le Vieux et le Jeune, et Catoumaros. Un interprète romain achève la traduction du témoignage. César se lève lentement et parcourt des yeux l'immense assemblée. Il jubile, je crois, d'être écouté par autant de guerriers éduens. Nous sommes arrivés au moment capital, selon toute vraisemblance. César, en latin, annonce, la voix posée, par la bouche de Rooudios, qu'il a écouté en usant de toute sa patience les témoins réclamés par lui et cités par les deux magistrats et qu'à l'exception de Diviciacos, dont il déplore l'absence, tous ont librement déposé. Bellina me prend brusquement le bras et me crie : « Dis à Éporédorix que tu lui apportes une lettre de Diviciacos. Vite ! » Je m'exécute. Elle me donne un coffret. Je le remets à Éporédorix. César s'est tu, étonné du mouvement que nous avons créé. J'explique brièvement ce qu'il en est à Éporédorix qui me reconnaît, acquiesce de la tête, plus éberlué que convaincu. Il se lève. César le toise. M'a-t-il reconnu ? En quelques mots, le chef gaulois expose le fait nouveau. Le coffret est apporté à César. Lentement Bellina et moi tout en le surveillant du coin de l'œil amorçons un recul prudent à travers la foule.

César ouvre le coffret, et son visage, jusque-là impassible, s'illumine. Les perles lui plaisent. Il referme la boîte. Bellina est consternée. Il laisse passer un moment puis l'ouvre à nouveau. Ses doigts finissent par dégager un pli fermé, plat, en papyrus jaune. Il le déploie, se penche, le lit.

– Qu'y a-t-il d'écrit ? murmuré-je à Bellina.

– « *La lettre chiffrée*, chuchote-t-elle en grec, *écrite de ta main que tu n'as pas envoyée à Joulia est à moi, avec son code. Au lieu de l'envoyer à tes ennemis de Rome, je te la rends, si tu libères Carantia. Amène-la, cette nuit, sous le vieux pont de*

Dékétia, escortée par un seul homme. La lettre te sera remise en échange de Carantia. »

César a lu des yeux, se recueille un instant, se force à sourire et, le regard dur, déclare, de la même voix ferme, que ce dernier témoignage le satisfait pleinement et renforce sa décision. Bellina qui le scrute avec angoisse me souffle : « Il est furieux. Mais moi je suis en rage ! »

De loin, nous entendons César débiter son discours d'une voix mécanique. Sa joie amusée ne transparaît plus. Rooudios articule docilement les attendus du décret.

« Convictolitavis est donc le seul *Juge Suprême* », conclut-il. César a même employé dans sa langue le mot gaulois que je traduis par *Juge Suprême*. Les Éduens sont sidérés. Leur silence le dit assez. Convictolitavis lui-même, lors de notre entrevue, s'attendait au choix de Cotos. Il va devoir reconsidérer ses plans.

– Pourquoi nomme-t-il Convictolitavis ? dis-je dans un murmure. Il doit savoir qu'il est de notre côté.

– C'est pour le lier, me répond Bellina. Il force celui qu'il favorise à lui rendre service à son tour. Vieille tactique. Viens, ajoute-t-elle. Nous avons réussi en improvisant. Je n'ai pas eu besoin de Cicéron. Ce justicier pervers choisit le bon candidat, mais ne condamnera pas une femme à mort. »

En quittant l'assemblée nous avons juste le temps d'entrevoir César debout qui se dirige, les mains tendues, vers Convictolitavis dont il admire visiblement le bandeau royal et la saie de pourpre.

Le soir, il y a eu foule près du pont, va-et-vient de soldats et de marchands. Comment allons-nous faire ? Bellina m'a tenu à l'écart de son plan. Ses oiseaux sont fidèles, ils reviennent : un rossignol à gorge bleue d'abord, puis deux alouettes, des merles, des bergeronnettes et des martins-pêcheurs. Elle les a chassés avec ménagement.

La nuit enfin. Nous sommes près du pont, cachés dans des fourrés sur une île minuscule que nous avons gagnée en barque au dernier moment. Le fleuve en crue se recouvre d'un léger brouillard. Nous scrutons la rive gauche. Des feux sont allumés loin derrière nous, du côté de la ville.

Une voiture venant du camp romain s'arrête à l'entrée du pont. Bellina frémit. Un homme en descend puis une femme. La voiture s'en va. Entre deux nuages la lune lactée fait couler sa lueur sur les arêtes du parapet et sur les corps de la femme et de l'homme. Il la maintient par les deux épaules. Ils prennent le sentier qui mène à l'eau. Attente. Un bref coassement s'entend en amont. Bellina sort un arc de sous sa cape et de toutes ses forces décoche une flèche qui va se ficher, à une coudée de leur tête, dans un pilier du pont, faisant retentir toute la charpente. Ils se retournent ensemble. L'homme dégaine son glaive, la femme a poussé un cri.

– Carantia ! murmure Bellina.

– Volousénous ! lui dis-je.

– C'est maintenant, souffle-t-elle.

Un clapotis. Une barque sort de la nuit et s'approche des deux silhouettes. Des formes humaines vêtues de noir se tiennent debout et tendent vers Carantia leurs mains oscillantes. Des mains *malades*. Je frissonne : ces mains tordues, mutilées, ce sont celles de lépreux ! Volousénous recule. Les mains blanches invitent Carantia par gestes à monter à bord. Voilà la ruse de Bellina ! inspirer la terreur au gardien de Carantia pour la libérer de force. Des lépreux arriment l'embarcation et l'un d'eux lève une gaule au bout de laquelle pend un sac. Certains ont mis pied à terre et entourent le Romain. Au même moment, en haut, au milieu du pont, un homme portant une cuculle surgit, caché jusque-là par le parapet. Il porte une lanterne. Il se penche et appelle :

– *Volouséné* !

– *Ibi soum*, répond l'homme.

– *Saccous* ! »

C'est la voix de César ! Le soldat saisit la gaule et la hausse vers César qui s'empare du sac et l'ouvre.

« Carantia, crie Bellina, monte dans la barque ! »

Aucun mouvement. Bellina anxieuse saisit lentement son arc et dégage une flèche. César lit la lettre à la lueur de la lanterne. Bellina ajuste sa flèche. Les lépreux entourent Volousénous.

« *Volouséné, éam dimitté* ! » couine César.

Carantia s'échappe des mains du Romain et bondit dans l'embarcation, rejointe par les lépreux qui sautent de la berge. L'esquif s'éloigne et, saisi par le courant, passe, comme une ombre, devant nous. Bellina vise César.

– Je suis sûre, murmure-t-elle.

– Bellina ! », s'écrie Carantia de la barque à peine visible.

Bellina tourne la tête un court instant. César a disparu. Volousénous, l'épée à la main, court le long de la rive.

Sans un mot, nous nous jetons dans notre barque et je souque en silence pour rejoindre la gabare des lépreux. Bellina exulte : « Elle est sauvée ! » répète-t-elle.

La nuit et la brume du fleuve voilent les choses. Le courant s'accélère. Soudain, sur le côté gauche, une file de torches s'allume peu à peu, ensanglantant la rive romaine de la Loire d'un halo tremblant. César ne nous lâche pas ! Des légionnaires, alignés au bord du fleuve, se penchent sur les flots et essaient d'apercevoir la barque en fuite. Ils ne nous distinguent pas. « Ils sont éblouis, jubile Bellina. Écartons-nous du courant. » Il faut qu'elle prenne une rame et joigne son énergie à la mienne pour que nous puissions enfin accoster sur la rive éduenne. L'autre embarcation, qui filait au plus fort du flot, a disparu vers le nord.

2.

Notre retour nocturne de la Loire a suivi un sentier blanc. Je pense qu'il existe un lien fort entre les lépreux et Bellina. C'est la deuxième fois qu'elle a affaire à eux. D'où peut venir ce lien ? Je ne sais pas comment lui poser la question. À l'aube, des oiseaux ont soudain voltigé autour de Bellina. Une poterne s'est ouverte. Nous étions attendus, et nous avons rejoint Convictolitavis et les autres chefs à l'intérieur de la ville.

Dans la Haute Demeure de Dékétia, Bellina apprend au Conseil des chefs, partisans ou amis des « Rois-de-l'Ombre », que Carantia a réussi à s'échapper et a disparu (une joie unanime se peint sur les visages). Le flot de la Loire, très fort en ce moment, l'a, pense-t-elle, entraînée loin, et les cavaliers de César n'ont pu suivre qu'une ombre. Il faut attendre. Nous nous asseyons sur le sol à côté des autres. Rooudios nous rapporte que César a donné ses ordres : les Éduens doivent, en bons alliés, lui fournir toute leur cavalerie, qu'il prend ainsi en otage, et Labiénous doit, compte tenu de la situation causée par la peuplade des Bellovaques, gagner Agédinkon et Metlosédon avec la VIIe et la XIIe légions. Il nous résume ensuite les événements qui se sont déroulés après la remise de la fausse lettre de Diviciacos.

– Les Romains sont déjà sur le départ. Mais il semble qu'il se soit produit un incident cette nuit, ajoute-t-il en riant. Des cohortes ont été réparties le long de la Loire. Il

paraît que Volousénous a disparu. On ne sait rien de plus. Le plan général est de poursuivre Vercingétorix, jusqu'aux Monts Bleus, s'il le faut.

– César n'a plus que six légions, observe Bellina. C'est une chance. Labiénous prendra les deux légions d'Agédinkon. Quatre en tout. Ces vautours arrogants créent eux-mêmes la division que nous n'aurions jamais osé espérer. Qui commande la cavalerie éduenne ?

– Éporédorix le Jeune, à la demande de César, répond Rooudios.

– Est-il déjà parti ?

– Non. Il attend avec Viridomaros le complément qui doit venir de Bibrakté.

– Quand ?

– Aujourd'hui, ce soir.

– Demandez à Éporédorix de venir », ordonne Bellina.

Il arrive, regard assuré, menton en avant ; il est couvert d'or. Bellina se lève et l'accueille d'un sourire à la fois enjôleur et charmé. Ses paupières fraîches et comme charbonneuses font étinceler ses yeux. Sa voix est toute roucoulante.

– Seigneur saturé de grâces, héros de la victoire, les combats sont les champs que tu moissonnes. César te nomme à la tête de toute notre chevalerie. Le sort de la Gaule dépend de l'Éduie et, aujourd'hui, l'Éduie, c'est toi.

– Qu'attends-tu de moi, Bellina, *sacrée femme* ? gronde-t-il, les yeux étincelants.

– Qu'en te joignant à César tu le retardes encore le plus possible. Va jusque devant Sa Haute Seigneurie Gergovie, s'il le faut, et fais croire à César que tu es loyal cavalier d'une loyale cavalerie.

– J'en ai le désir.

– Je le devine, assure-t-elle, la voix tendre.

– Est-ce tout ?

– Le moment venu, toi qui as soutenu notre cause, toi l'allié de Convictolitavis, il faudra te retourner contre César.

– Trahir ? tonne-t-il, le regard dur, incrédule.

– Tu trahis l'Éduie et la Gaule aujourd'hui. Tu leur redeviendras fidèle au contraire en trahissant leur seul ennemi, César. Fais le choix de l'honneur, et la grâce des dieux te grandira. »

Éporédorix toise Bellina et le groupe des chefs.

– Je n'agirai comme tu me le demandes, gronde-t-il, que si j'ai la garantie que le renversement aura déjà été accompli.

– C'est toi qui peux faire changer le cours de la guerre, précise Bellina.

– Moi ! Je veux être soutenu par la révolte générale du pays. Toutes les forces éduennes placées sous mon commandement seraient entourées par les six légions de César. Elles seraient bloquées.

– Non, rétorque Bellina, si les fantassins sont séparés de tes cavaliers.

– Mais je mène les deux, cavalerie et infanterie ! proteste Éporédorix.

– Non ! intervient Convictolitavis. C'est Litaviccos qui mènera les fantassins. Vous, à cheval, vous êtes plus rapides. Eux escorteront les vivres et iront à une allure de chariot, loin derrière vous.

– Seigneur-Prince, le commandement de toute l'armée me revient. Le Conseil et toi me l'avez promis, grommelle le jeune chevalier.

– Tu me dissuades maintenant de maintenir ma promesse. L'armée éduenne doit se scinder pour faire la sécession qui te décidera à trahir César. C'est bien ce que tu réclames ?

– Oui, mais...

– Mais quoi ? s'irrite Convictolitavis. Litaviccos se retournera contre César, à l'arrière, plus facilement que toi, et il te fournira la garantie que tu veux, car le pays s'embrasera aussitôt.

– Cela ne me suffit pas.

– Comment ? Que veux-tu d'autre ? », s'étonne Bellina.

Il réfléchit un moment. Ses prunelles dilatées fixent Bellina.

– Que ses frères viennent avec moi, lâche-t-il.

– Des otages ! s'exclame Convictolitavis.

– Appelle cela comme tu voudras.

– Je ne suis pas sûr que Litaviccos accepte.

– Tu es le nouveau Juge Suprême. Tu décides. C'est cela ou rien. S'il agit, comme tu le dis, ses frères n'auront rien à craindre, sur mon honneur.

– Sur ton honneur, Éporédorix ! »

Bellina intervient à nouveau.

– Revoyons le plan, dit-elle. Tu accompagnes *lentement* César. Vous allez jusqu'où Vercingétorix va. Tu as sous tes ordres les frères de Litaviccos, Aboudios, Souvallos et Aïdacos.

– Oui.

– Tu cesses d'être fidèle à César, continue-t-elle, quand la révolte déclenchée par Litaviccos éclate.

– À moi tout seul je défais six légions, ironise Éporédorix.

– Tu en aurais la capacité, valeureux Éporédorix, riposte Bellina, l'œil rieur. Non ! Tu rejoins l'armée de Vercingétorix.

– Faut-il vraiment que je me place sous ses ordres ?

– Oui.

– Mais non sous ceux de Vercassivellaounos ?

– Non, hésite-t-elle un instant.

– Pendant cette défection, César se croise les bras et me regarde marcher !

– D'abord, tu profites de la nuit... »

Éporédorix l'interrompt.

– Et s'il faut franchir une rivière comme l'Allier ?

– Il y a des ponts, répond-elle.

– Ils seront surveillés ou coupés.

– Pas tous, assure Bellina.

– Tu n'auras pas le choix, tranche Convictolitavis. Si l'incendie se déclare au moment voulu, César aura autre chose à faire que de te surveiller : tu seras libre d'agir.

– Ou plus étroitement surveillé !

– Par qui ? s'insurge Bellina. Les Romains auront, au contraire, à faire face sur tous les fronts. Et tu auras la gloire de rendre à l'Éduie sa puissance. La cavalerie est notre puissance ! Tu seras haut et puissant. »

Les yeux de Bellina s'illuminent. Elle le regarde avec admiration et lève les mains vers lui.

– Et digne d'être aimé par les plus belles femmes du pays, ose Éporédorix.

– Tu seras *le doux souci des vierges babillantes*, assure-t-elle.

– Et des *sacrées femmes* ? s'enhardit-il.

– Je peux te l'assurer, dit-elle en baissant les yeux.

– Je serai Juge Suprême !

– Rien ne te sera refusé par une nation reconnaissante.

– J'aime trop les songes, Bellina.

– Nous les aimons tous, Éporédorix.

– Chevalier, déclare Convictolitavis, j'apprécierais que tu n'exposes pas tes désirs devant moi. »

Le jeune homme se dit navré, puis se reprend :

– Pour ce qui regarde Viridomaros, lance-t-il, je ne désire pas partager le commandement avec lui. »

Convictolitavis lui répond qu'il serait malencontreux de s'opposer au vœu de César et ajoute qu'il sait Éporédorix suffisamment habile pour imposer son autorité à ce jeune ambitieux plus malléable qu'il ne croit. Il en veut pour

preuve qu'il a déjà reconnu que Cotos, qu'il soutenait la veille, n'avait aucun titre à se prétendre Juge Suprême.

Éporédorix lève les deux poings et sort, l'air buté. Je m'entends alors demander à Bellina si, comme « *sacrée femme* », elle a le droit de se marier. Elle me répond amusée : « Quelle question ! Oui, mais ce ne sera pas avec Éporédorix ! » Confus d'avoir posé cette question qui m'a échappé, je m'excuse.

Bellina sourit.

– Frère, dit-elle en s'adressant à Convictolitavis, il faut retrouver Carantia. J'emmène, s'ils le veulent bien, Souros, Sméria et Philoclès.

– Va, répond-il, je règle l'affaire avec les chefs. Je te donne un détachement.

– Non. »

3.

Sur la Loire, nous scrutons les arbres aux branches plongeantes et les roseaux de la rive éduenne. L'eau torrentueuse est bleue et dorée. Rien ni personne.

– Ce qui m'inquiète, murmure Bellina, c'est que Volousénous ne soit pas reparu au camp romain.

– Pourquoi ? demande Sméria.

– Parce qu'il était amoureux d'elle. Son garde ! Et, après, son geôlier ! Elle me l'a dit. Elle le haïssait. Où peut-elle être allée ? »

« Son garde ! » Je me rappelle brusquement l'officier romain que Carantia avait rudoyé à Fort-aux-Loups. C'était lui, Volousénous ! Je n'avais vu que sa silhouette.

La gabare file. Aux rares bateliers apeurés que nous croisons les mêmes questions : « As-tu vu passer des hommes avec une femme à bord ? » « As-tu vu une barque avec un soldat romain ? » et toujours la même réponse : « Non. » La rive droite est couverte de filets et de nasses. Bellina soupire :

– Elle aurait abordé depuis longtemps et laissé l'embarcation, comme c'est l'usage ici. S'ils s'étaient renversés, nous verrions au moins un corps de ce côté : le courant porte par là.

– Si j'étais lépreuse, murmure Sméria, où irais-je ? Bellina, tu ne vois pas où ils pourraient avoir leur refuge ? Tu les connais bien, les lépreux : un jour, tu les as sauvés du massacre. »

Je prête l'oreille. Sméria va peut-être expliquer le rapport de Bellina aux lépreux.

– Leurs cavernes sont secrètes, rétorque Bellina. Non, je ne sais rien. »

Rien. Je demanderai une autre fois ce qui la relie aux lépreux.

– Je pense, intervient Souros, qu'ils ont pu emmener Carantia en lieu sûr, là où elle l'aura souhaité. Ne vois-tu pas une retraite, connue de vous deux, où ils pourraient la cacher ?

– Au *Ruisseau* ! chuchote Bellina. Oui, peut-être à Ambitella. Chez mon grand-père.

– Où est-ce ? demande Souros.

– Très loin, vers Lutèce des roseaux. Au-dessus d'une large boucle de la Marne, un doux lieu caché que nous aimions enfants.

– Il faut trancher, résume Sméria. Ou nous accostons, sans savoir où ils ont débarqué ni même s'ils l'ont fait, ou nous allons jusqu'à Lutèce, sans avoir la certitude qu'ils y aillent ou y soient.

– S'ils se dirigent vers Ambitella, dit Bellina, le mieux est de descendre la Loire jusqu'à Sa Seigneurie Kénabon. Ils sont dans la gabare. Le courant est très fort… Allons à Lutèce ! Les bateliers ont pu nous mentir. »

C'est ainsi, Théodote que nous nous sommes retrouvés, le soir, à Kénabon. La Loire était pleine de chalands et de radeaux venus de l'aval, et la ville fourmillait d'habitants. Plus de Romains ! Des charrois de pierres et de bois partout. Les survivants étaient revenus et ils reconstruisaient leurs maisons.

Le hasard veut que nous abordions sur la rive gauche et que nous rencontrions, au pied du pont, un vieux péager. Interrogé par Bellina, il nous apprend qu'un Romain venu du fleuve a échangé des vêtements avec lui.

– Il a laissé sa cuirasse et son casque en dépôt. S'il croit qu'il les reverra !

– Seul ?

– Oui, avec un esclave.

– Parti vers où ?

– Le nord. Arténiakon et...

– Tu lui as donné quoi ? Un cuculle ? Quelle couleur ?

– Tout : cuculle de génie des bois, bonnet et sayon cadourques.

– Quand ?

– Ce matin. Je venais juste de prendre la garde. Je n'ai pas eu le temps d'avertir le chef. L'homme était pressé. »

Nous franchissons le pont en courant. Les oiseaux de Bellina qui l'environnent comme des guêpes étonnent les soldats et les ouvriers.

Un peu plus tard, nous sommes à cheval sur la route du nord. Bellina avait raison. Volousénous possède une avance d'une journée. Il ne sait pas où il va, tandis que nous, nous filons en pays connu.

4.

Les premiers villages que nous traversons au galop sont occupés à célébrer une cérémonie. Hommes et femmes offrent l'image paisible de fidèles, rassemblés près d'une mare, qui écoutent un officiant blanc-vêtu. Au passage, nous entendons le murmure des hymnes et un bruit de clochettes. Les champs se succèdent. Des forêts. Quelques arbres modelés aux carrefours. Sur la route, des troupeaux de vaches menés par un esclave. Des chariots d'où les occupants nous hèlent en vain. Les oiseaux de Bellina tantôt gagnent un arbre et nous attendent, tantôt restent un moment en arrière pour picorer un tas de fumier.

À une *patte-d'oie*, une silhouette s'agite. C'est un homme à capuchon noir. Un lépreux ! Nous contenons à peine notre joie en nous arrêtant à sa hauteur.

– Ha, Bellina, grince-t-il, nous *faisons la prêle*. Ils ont continué quand même vers Arténiakon, mais ils ont hésité. Ils sont à cheval.

– Carantia ?

– Brille bribri ! Nous avons pris une voiture. Elle va "où tu jouais à rencontrer les dieux". C'est ce qu'elle m'a chargé de te dire.

– Gloire des dieux ! s'écrie Bellina.

– Je rentre. Besoin de rien. Le prochain est à Arténiakon. Comme moi, à la cafourche », ajoute le lépreux.

Bellina lui fait son signe. Elle réclame et accueille sur la pointe de ses doigts un bruant jaune et glisse une petite

bague à sa patte. C'est donc ainsi qu'elle utilise ses *messagers*. « J'avertis Fort-aux-Loups que nous sommes sur la piste de Carantia, lance-t-elle. Elle est bien en route pour Ambitella. »

Le bruant s'envole à mont et prend le haut du vent.

– Qu'est-ce que c'est *faire la prêle* ? demandé-je à Souros.

– Partir vers plusieurs faces de vent quand il y a croisée des chemins, pour égarer les poursuivants. Comme les tiges des prêles ! »

Le compagnon lépreux qui nous attend à Arténiako signale le passage des deux poursuivants : ils ont erré, sont revenus sur leurs pas et ont pris la route du nord vers le milieu de la journée.

Trois autres lépreux, à trois ponts différents, nous confirment que le Romain et son esclave sont passés et que notre retard se réduit peu à peu. Le soir, les chevaux sont fourbus.

– Bellina, regarde ! s'écrie Sméria en montrant un gros bâtiment qui se dresse au bord de la route.

– Allons-y, décide Bellina. Vercobios peut y travailler en ce moment.

– L'hôpital ! explique Sméria en tournant ses gros yeux vers moi.

Nous découvrons plusieurs bâtisses allongées disposées en damier qui s'abritent sous des ifs millénaires. Une fumée s'échappe des ouvertures des hauts toits. Les murs sont rouges. Des charrettes sont arrêtées le long de la route. Souros reste à l'extérieur, au cas où le Romain reviendrait sur ses pas.

– Vercobios est médecin ? dis-je.

– Il l'est aussi, me répond Sméria. J'ai travaillé avec lui. Il guérit tant de gens qu'on vient ici de Grèce, d'Italie, d'Espagne voir comment il pratique ses coupures. J'étais

à Sa Seigneurie Kénabon auprès de lui avec Taïa et Lalia, mes disciples. Nous avons appris et échangé. »

Nous franchissons un porche sombre. Une galerie puis la salle immense éclairée par des flammes. L'air chaud embaume. Ce qui frappe c'est l'affluence silencieuse des gens valides qui circulent librement entre les lits, tous occupés. Des allées parallèles se creusent jusqu'au mur du fond de l'hôpital, et des passages perpendiculaires plus étroits les croisent. À chaque intersection brûlent sur des trépieds assez bas des feux pétillants dont les effluves balsamiques se dispersent et se rejoignent sous le toit d'où ils retombent. Sur les lits, gisent des malades et des blessés de guerre, femmes et hommes de tous âges. Certains sont pansés et enduits de pommade jaune par des jeunes gens en tunique. Partout des gémissements et des appels. À l'entrée, des convalescents bavardent, jouent aux dés, soupirent, s'impatientent, mais plus avant, des enfants pleurent, sauf certains qui sont prostrés, la tête ou un membre entourés de bandages. Plus nous avançons, plus ce que nous découvrons exprime la souffrance. Des petits se tordent sur leur couche en poussant des cris de douleur et de détresse ; les mères leur mettent la main sur le front, leur prennent le bras, s'interdisent de pleurer et pleurent. Plus profond, des grabataires avec des pansements rougis toussent sans s'arrêter, crachent dans des bols, baillent, réclament à boire d'une voix blanche. L'un d'eux, jeune, a le visage enveloppé d'un linge qui ne peut pas entièrement cacher l'énorme tumeur qui lui enfle la tempe et la joue, déformant sa bouche et fermant son œil gauche : il dissimule lui-même, par pudeur, son aspect en présentant son profil droit à nos regards ; une jeune femme se penche sur lui et répond d'une voix claire à son bredouillis. Quelques-uns de ces malheureux semblent dormir ; leur maigreur extrême n'empêche pas les soigne-malades de les laver, de les oindre, de les masser avec une douceur pleine de tendresse. Certains patients sourient à

notre passage, d'autres gardent les yeux fixes ou évitent notre regard ; beaucoup ont la jambe, le pied ou le bras maintenus par des attelles. Nous croisons un médecin suivi d'un aide chargé de pots et d'appareils qui étincèlent dans la demi-obscurité.

– La consoude aussi, dit-il, j'opère l'Éduenne.

– Quelle Éduenne ? s'alarme Bellina qui esquisse le geste de la révérence. Quelle Éduenne, bon seigneur ? Je suis Éduenne. »

Le médecin interpellé nous invite d'un geste à le suivre. Au fond de l'espace plein de vapeur, apparaissent autour d'un pilier grossièrement taillé des fourneaux allumés où chauffent des bassins et des chaudrons, des linges qui sèchent avec des herbes sur des rateliers, des aides qui préparent des cataplasmes, et, dans ce iatron, une table où est étendue une femme geignante que l'on a attachée et que trois soigne-malades maintiennent. Elle a un court bâton entre les dents : sa jambe droite n'est qu'une plaie informe. Ce n'est pas Carantia.

– Nous cherchons Vercobios, murmure Bellina.

– Il n'est pas là, répond le médecin. Je le remplace aujourd'hui. Que puis-je faire d'autre ?

– Nous cherchons une Éduenne, ma sœur, mais il n'est pas sûr qu'elle soit ici.

– Nous avons seulement dix-sept Éduens. Beaucoup vont mourir. Dépêchez-vous ! Voyez si vous la trouvez. »

Son geste désigne le vaste dortoir. Bellina s'élance dans les travées suivie de Sméria. Je sors rejoindre Souros.

– Alors ? me demande-t-il.

– Rien. »

Je n'ose pas lui avouer que je fuis par lâcheté ce lieu de souffrances.

– Rien non plus ici, lâche-t-il dépité. Mais des rouliers m'ont confirmé que les Bellovaques sont en grand désir d'entrer en guerre. Ils violettent la route, un peu plus haut,

par petits essaims. Il ne va pas faire bon rester dans les parages pour Volousénous.

– Il faut s'attendre à le voir revenir, dis-je.

– Cela ne devrait pas tarder », réplique-t-il en souriant, les yeux durs.

Bellina surgit de l'hôpital. Ses yeux sont étincelants.

– Carantia n'est pas là, chuchote-t-elle. Sméria veut soigner des malades. Elle sait où nous rejoindre, si nous ne repassons pas. Continuons.

– Les Bellovaques campent plus haut, résume Souros. Il va être forcé de revenir.

– Vite », s'écrie-t-elle.

Nous galopons sur la route blême et parfumée.

C'est près d'un pont où nous faisons une halte, et un feu, non loin d'un gîte d'étape que nous interceptons Volousénous. Il est seul ; son cheval, au pas, fourbu, hennit de douleur sous les coups d'épée qu'il lui inflige dans les hanches. Les merles et les étourneaux l'ont entouré soudain. La nuit est éblouissante. Et sur cette route crayeuse, sans beaucoup de lune, j'ai eu l'impression d'être en plein soleil. Le Romain essaie de chasser les oiseaux qui s'abattent sur sa tête en pépiant. Bellina bondit, le désarçonne et le jette à terre. Elle pointe son épée sur son cœur.

– Où est Carantia ? hurle-t-elle en rage. Qu'as-tu fait d'elle ?

– Carantia, balbutie-t-il, Carantia...

– Oui, Carantia. Je te jure que, si tu ne parles pas, je te lacère le visage et je te coupe en morceaux.

– Carantia ! *Non reppéri. Non potoui...* »

Souros ramasse l'épée du Romain, passe son doigt sur la lame, hoche la tête et pose le tranchant de l'arme sur sa gorge. Je m'approche avec un brandon. Les yeux de Volousénous scintillent de haine et de peur.

– Ne joue pas à cela avec moi, Volousénous, écume-t-elle. Où est Carantia ?

– Carantia... *Non déprendi*... Carantia...

– Il ne l'a pas trouvée, traduit Bellina. Comment te croire ? » lui lance-t-elle furieuse.

Le centurion ne répond rien. Bellina se rend compte que l'homme ne comprend pas le gaulois. Les oiseaux volètent autour de nous en stridulant.

– Je sais qu'il parle un peu le grec, dis-je.

– Voyons cela, réplique-t-elle. Quelle preuve ai-je que tu dis vrai ? poursuit-elle en grec. Réponds ! Tu as compris ! Où est Carantia ? Tu l'aimes, je le sais. Qu'as-tu fait ? Jusqu'où es-tu allé ? Si tu ne réponds pas, j'envoie ta tête à César. »

Le Romain ne répond rien et esquisse un sourire mauvais.

– Tu te moques de moi ? gronde Bellina.

– Ne pas me tuer, toi ! articule-t-il en grec. Si je meurs, comment tu sais où Carantia est je demande ?

Bellina, sans répondre, déchire la tunique de Volousénous, fouille entre ses cuisses et prend à pleine main son sexe qu'elle tire. Elle applique la lame de son épée à la racine du membre. Volousénous pousse un glapissement et ses yeux s'aggrandissent de terreur.

– Je ne reposerai pas ma question, crie-t-elle. Où est Carantia ?

– Je dis, gémit-il, Carantia pas trouvée.

– Jusqu'où es-tu allé ?

– Jusqu'où est un pont avec des gens. Ourbiabia, ils disent. Là, trop de... trop de cavaliers... plus haut.

– Ourbiabriva, rectifie-t-elle. Quels cavaliers ?

– Les Bellovaques, interrompt Souros. Il a dû rebrousser chemin à cet endroit.

– As-tu vu Carantia ? continue Bellina.

– Des *stroumosos* je vois, revenant avant de rencontrer les cavaliers, Carantia, non. »

Bellina s'impatiente. Le Romain le sent et s'empresse d'en dire plus.

– Les *stroumosi* trouvent les cavaliers et retournent. Les *stroumosi*, les mêmes que ceux qui sauvent Carantia sous le pont de Kénaboum. Je pense escorteurs eux de Carantia confiée aux cavaliers.

– Tu as parlé aux lépreux, aux *stroumosi* ?

– Non.

– Comment sais-tu qu'ils ont confié Carantia aux cavaliers ?

– Je ne sais pas. Je pense.

– Tu n'as pas vu Carantia avec les cavaliers ? insiste-t-elle.

– Non, mais les *stroumosi* reviennent sans celle-là.

– S'il dit la vérité, intervient Souros, Carantia n'est pas hors de danger. Les Bellovaques ne sont pas enclins à secourir qui que ce soit.

– Comment savoir s'il ne ment pas ? » s'interroge Bellina.

Volousénous tremble de tous ses membres. Elle le regarde sans aménité. Il tend vers elle ses mains suppliantes, les yeux creusés d'angoisse.

– Où est ton esclave ? lui demande-t-elle penchée sur lui.

– Tué par les cavaliers, devant moi. *Legionarious* non esclave, mais déguisé, ne sait pas répondre aux cavaliers gaulois, langue connaît pas. Je fuis, longtemps, mais le cheval est crevé.

– Je te pose une question, déclare Bellina. As-tu tué Carantia ?

– Non, hurle Volousénous. Jamais je ne peux.

– Alors, pourquoi la poursuivais-tu ? Sur l'ordre de César ? Il veut que tu la ramènes ou que tu la tues ?

– C'est l'ordre. Mais je ne tue pas Carantia. Carantia !

– Tu l'aurais fait, si tu l'avais pu ! »

Le Romain secoue la tête. Une larme perle et emplit sa paupière.

« Ce silence te sauve la vie, dit-elle en lâchant son sexe. Pour l'instant. Si je découvre que tu l'as tuée, où que tu sois, je t'écorcherai et je te tuerai. »

Volousénous tente de se relever. Souros maintient toujours la lame de l'épée sur sa gorge.

– Ne bouge pas ! intime-t-elle. J'ai une autre question. Après la prise de Kénabon, tu cherchais quelqu'un parmi les prisonniers. Te rappelles-tu ?

– Oui.

– C'était moi. Je suis Bellina. »

Le Romain la regarde avec une expression animale de désir frustré, qui se mue en un regard entendu puis en un effarement craintif : on dirait un loup frappé de stupeur.

– Pourquoi ? demande-t-elle doucement.

– Toi ? dit-il en avalant sa salive. Est recherché un prophète, un sauveur pour la Gaule. »

Bellina me regarde, les yeux brillants.

– Qui vous avait renseignés ? demande-t-elle penchée sur le visage de Volousénous.

– Un Éduen.

– Son nom ?

– Docimarous.

– Quoi ? s'écrie Bellina en se tournant vers moi.

– Fils de Lopégénos, dis-je confiant dans ma mémoire. C'est un Séquane, non un Éduen.

– C'est lui, demande-t-elle, qu'un de mes hommes a tué avant qu'il ne me désigne ?

– Lui.

– Comment me connaissait-il ? poursuit-elle.

– Il ne te connaît pas, mais il peut par certains signes te reconnaître.

– Ah ! s’étonne Bellina. Lesquels ?
– Il ne le dit pas.
– L’avais-tu déjà rencontré ?
– Oui. Seulement vu, pas parlé.
– Où ?
– La dernière fois, à Agédinkon.
– Et avant ?
– À Samarobriva.
– Carantia l’avait sans doute vu là-bas, dis-je, et m’avait chargé d’en informer…
– Tst, pas de nom ! », m’ordonne-t-elle.
J’avais averti Samotalos. C’était aussitôt après ma première rencontre avec Carantia.
– Pourquoi voulait-il me dénoncer ?
– Je pense qu’il obéit ordonné par un seigneur voulant le pouvoir tout entier.
– Son nom ?
– Je ne sais pas.
– De quel peuple, ce seigneur ?
– Je pense, du même que Docimarous, peut-être des Éduens ou des Séquanes ou des Arvernes.
– Tu n’es pas précis, observe-t-elle.
– Affaire difficile. César reçoit ce Docimarous après la guerre ariovistique. Celui-là dit venir demander son amitié pour un seigneur. César demande otage. Il n’a pas, mais est prêt à donner un gage. Le gage est livrer un sauveur sacré qu’il sait trouver dans les prisonniers par certains aspects physiques. César accepte et dit alors : “Viens me dire le nom de ce prince.” Il entre dans la chambre de Mamourra avec seulement l’interprète et celui-là.
– Après la guerre contre Arioviste ! C’était un Séquane ! s’écrie Bellina.
– Peut-être, admet Volousénous.
– À part Catiscos, je ne vois personne, observe-t-elle. Qui était cet interprète ? Ne mens pas !

– L'ami de César, Valérious Trooucillous, Helvien. Il connaît ce Docimarous. Il parle avec lui, déjà dans le camp de Samarobriva.

– Dis m'en plus sur Docimaros, commande-t-elle. Quel genre d'homme était-il ?

– Grand, brun, des yeux de faucon, capable de parler comme un esclave ou comme un prêtre, inquiet, cruel. Une fois, Trooucillous me dit connaître Docimarous être… *sodalitatis immanissimæ.* »

Bellina a l'air de comprendre les mots latins que le Romain vient d'employer.

– Est-ce que le signe qu'il portait sur son casque à Kénabon te dit quelque chose ?

– Rien. Il a aussi un autre signe écrit dans sa peau, un serpent. »

Bellina se tourne vers Souros.

– Un serpent, cela me rappelle une affaire de sang, dit-il, mais c'est une buée dans mon souvenir pour l'instant. Je trouverai.

– S'est-il vanté, reprend Bellina, d'avoir blessé ou mutilé quelqu'un ?

– … Il dit, répond le Romain après une longue hésitation, tuer beaucoup de Gaulois, mais blesser, non.

– Après sa mort, continue-t-elle, quelqu'un a-t-il réclamé son corps ?

– Non, répond-il. Enterré là-bas, à l'endroit même. »

Bellina prolonge l'interrogatoire sans rien apprendre de plus : l'homme se répète. À la fin, elle le relâche.

– N'oublie pas, Volousénous ! lui crie-t-elle. Si tu m'as menti, je te découpe, je fais de toi un billot sanglant et je te tue, où que tu sois.

– Pas menteur, soldat romain », répond Volousénous d'une voix mal assurée.

– Rapporte à César, reprend-elle indignée, que je t'ai renvoyé comme je le chasserai de notre Gaule. Apprends-

lui aussi qu'il ne s'ennoblit pas à vouloir la mort d'une femme, et que c'est à une femme, à moi, Bellina, que tu dois d'y échapper ! »

Le Romain part à pied, sans se retourner, accablé de terreur et, peut-être, du chagrin de n'avoir pu rattraper Carantia. Sa silhouette noire titubante disparaît à la courbe de la route blanche.

– Il ne peut plus nous être utile maintenant, déclare Bellina. Allons chercher les chevaux. Que pensez-vous de ces propos, seigneurs ?

– Je crois qu'il n'a pas menti, déclare Souros en jetant l'épée du Romain dans la futaie qui borde la route.

– Ce Docimaros n'est qu'un exécutant, fais-je. Il y a quelqu'un derrière, et nous ne le connaissons pas.

– Non, concède-t-elle. Pas encore. Mais *le chien flaire même sur sa peau de loup*. Trooucillos sait le nom du seigneur qui se cache derrière ce Docimaros. Nous tâcherons de lui gratter le bec.

– Qu'est-ce que veut dire *soladitatis immadissimé* ? ai-je demandé encore à Bellina.

– *Sodalitatis immanissimæ*, reprend-elle : "d'une compagnie très féroce". Ces mots ne peuvent désigner qu'une confrérie de guerriers sorciers. Il y en a beaucoup chez les Séquanes et chez les Bellovaques. En selle !

Notre galopade nous amène, au détour de la route grise d'herbe, près d'un pont gardé par un détachement de cavaliers noirs, tout hérissés de piques et de longues torches. Les Bellovaques ! Ils nous ont vus.

« Allons ! » lance simplement Bellina.

Ce qui se passe alors, mon cher Théodote, est inattendu. Une nuée d'oiseaux enveloppe l'espace au-dessus de la tête de Bellina en trissant comme des hirondelles. Je ne m'explique toujours pas ce don qu'elle a d'attirer les oiseaux. Je ne l'ai jamais vue les nourrir. Ce n'est pas du dressage, parce que, l'après-midi, des grives et des rousse-

rolles de rencontre, perchées sur des ifs voisins, se sont jointes spontanément à la troupe des loriots et des rouges-gorges. Le vol tournoie avec une lenteur solennelle. C'est effrayant et beau. Le visage argenté de Bellina rayonne dans la nuit. Un cri : « Arrêtez ! ». Nous passons du galop au pas. « Blancheur ! » crie Bellina. Les flambeaux des soldats s'écartent. Des bramées de commandement grincent. Nous franchissons tout le pont au travers de rangs de cavaliers altiers dont les montures fument. Surprise. Silence. À notre gauche, au fond d'une double enfilade de lanciers aux regards miroitants, un chef – un roi plutôt – hèle Bellina. Ses yeux ont l'air enivrés.

– Blancheur ! exulte-t-il en baissant les bras et en inclinant la tête.

– Blancheur ! » gronde aussitôt l'armée qui l'entoure, remuant les échos des bois.

Le roi dégaine son épée et en dirige l'estoc vers Bellina puis la tourne vers le haut. Ses hommes à leur tour pointent leurs armes vers le ciel, et c'est une explosion de cris qui me font d'abord l'effet d'être furieux, mais qui sont en réalité d'effrayantes acclamations. Le silence revient. Les chevaux s'ébrouent.

– Je suis Corréos, fils d'Agédomapatis. Honneur à celle que poursuit l'armée romaine, proclame le roi.

– Qui me poursuit ? s'étonne Bellina.

– Nous savons que trois *cohortes* de loups enflammés marchent vers toi. De Kénabon. Nous allons les recevoir à notre façon ! Dis ton nom.

– Je suis Bellina, fille d'Épadatectorix, Éduenne, *sacrée femme*.

– J'honore ton vœu. Nous avons du gré à l'égard des Éduens. Il paraît que tu as fait du mal à César ? Joins-toi à nous, si tu en as le désir et le loisir. »

– Je poursuis moi-même une femme.

– La lépreuse ! Si j'avais su…

– Que lui avez-vous fait ? s'alarme-t-elle.

– Rien. Elle invoquait le Lieur. Nous l'avons laissée.

– Loué sois-tu ! »

Bellina sourit. Elle imagine que Carantia a poursuivi sa route vers le *Ruisseau*. Le Bellovaque me regarde puis regarde Souros qu'il salue.

– Nous nous connaissons », lui dit-il, les yeux presque rieurs.

Souros incline brièvement sa tête chevelue.

– Elle savait où elle allait, ajoute Corréos. Quel dommage qu'elle soit atteinte de ce mal ! Elle a choisi de surmarcher le seuil des Parisiens. Il n'y a plus de route à partir d'ici. Elle est partie vers le Devant du soleil.

– Corréos, dit Bellina, Je suis obligée de la rattraper. Sache que les Romains vont recueillir l'un des leurs que j'ai relâché, il y a très peu. Il n'est pas sûr qu'ils poussent jusqu'ici. Je te conseille d'aller à leur rencontre et de les harceler cette nuit. Faites des *nasses* espacées et le *nœud coulant*.

– Les Bellovaques n'acceptent de conseil de personne, cependant je reçois le tien, répond-il, les yeux allumés d'admiration pour Bellina.

– Sais-tu, ajoute-t-elle, que Labiénous a ordre de progresser vers Agédinkon et Metlosédon ?

– Il ne nous inquiète pas. Il est dans Agédinkon et n'en sort pas. Jamais les Bellovaques n'accepteront que César revienne sur leur territoire. Notre dieu tonnant nous pousse. »

Et notre course reprend dans la nuit. Carantia s'est donc fait passer pour une lépreuse. La ruse était efficace. Nous galopons jusqu'à l'aube, à ce moment particulier où, selon Souros, *les cœurs frétillent comme des poissons*. Les oiseaux nous enveloppent de leur amour.

5.

« Ambitella est là-haut. » Ainsi nous avertit Bellina. Le jour s'embrase derrière nous. Les chevaux marchent d'un pas hésitant sur des passerelles de bois joignant des buttes herbues qui sont autant d'îles dans le marais sans fin où nous sommes entrés. « Le Ruisseau a débordé », ironise Bellina. Devant nous, une montée rocheuse. Le sentier qui l'escalade est caillouteux. Partout des arbustes piaillant d'oiseaux. L'air, délicieux comme jamais, m'enivre et ma colonne vertébrale frissonne. Les chevaux piochent dans le sol roux, jaune et crayeux, tout raviné. Bellina se met à chanter :

« *Leur chanson est éternelle,*
Leurs couleurs peignent le frêne,
L'arbre croule sous les fruits ;
Sous ses pieds s'ouvrent les routes,
Sous ses pieds sourdent les sources,
Le saumon prend les noisettes... »

À mesure que nous quittons la basse plaine, nous voyons, à main gauche, les courbes d'une immense rivière étinceler et un horizon bleu se dévoiler. Des arbres maintenant. Des grimperaux. Le raidillon s'infléchit. Il traverse des noyers. Nous abordons un méplat. Les chevaux pataugent dans les flots d'une source qui dévale. Au bout, un virage qui monte vers la droite, et vire à gauche : la

piste devient chemin plat rectiligne. Nous arrivons dans un espace penché : à gauche le coteau hérissé d'herbes hautes, à droite monte un bosquet hirsute peuplé d'essences qu'on dirait choisies devant lequel nous nous arrêtons.

– C'est ici, dit Bellina.

– Il y a une maison », remarque Souros.

En effet, sous les arbres s'enfonce une demeure dont le toit de chaume rejoint presque le sol. Entre nous et elle, une haie vive entoure un périmètre indiscernable. Bellina ouvre une barrière. « Faites venir les chevaux », dit-elle. Elle entre sous l'auvent de chaume, pousse la porte. L'air m'abreuve d'un parfum de soir *d'avant les fleurs*. En l'aspirant, je sens se creuser les ombres vivantes du jardin. Contre le mur, partout du lierre et des viornes où se jettent et se blottissent nos bruants et nos chardonnerets ; la terre est enflammée d'une touffe de giroflées. À droite, au coin du toit jaillit un sapin. L'intérieur de la maison n'est pas froid ; cela sent le feu, la viande de porc salée et le bois. Le sol du seuil s'est inondé de soleil. Au milieu de la haute salle est l'âtre avec son chaudron noir qui pend ; les recoins pleins d'ombre sont occupés par des lits couverts de fourrures ; aux murs, des étagères et des peintures.

« Personne ! » murmure Bellina, désappointée.

Elle s'approche du foyer.

« Elle est venue ! Les cendres ! Il n'y a plus d'inquiétude », chuchote-t-elle radieuse. Elle disparaît sur un côté et reparaît vêtue d'une longue robe blanche à manches larges.

Elle sort et, du seuil, se tourne vers nous.

« C'est le jardin de mon grand-père. La clairière de mon enfance. Les arbres. Venez ! »

Bellina halète, les yeux miroitant de béatitude. Elle regarde les arbres qui encerclent la demeure.

« Je les ai tous escaladés. Le prunier ici, dans la haie chevelue, vaillant, fourchu, d'un tronc court. Nous mangions ses prunes sans attendre qu'elles soient mûres. Il y en a un autre dans la haie, là, devant la porte, et un autre, fin, féminin, en face de la fenêtre : il faut s'arc-bouter pour atteindre sa fourche ; il est fragile et on ne peut pas rester longtemps dessus. »

Nous la suivons en contournant la maison vers la gauche.

« Voici l'érable, dit-elle, que nous appelions *platane*, rond, l'ossature pareille à un chandelier à plusieurs branches, tête énorme. Un jour, j'étais tombée de cet arbre dans la haie et un morceau de bois m'était entré dans la cuisse ; j'étais allée courageusement jusqu'à la fontaine et avec les ongles j'avais arraché l'éclisse et lavé la plaie. Il m'en reste une cicatrice. Ici un autre prunier ; il est malingre. Et le tilleul ! Pour l'escalader : attraper, le dos à la haie, les moins hautes branches ; se hisser : on arrive au cœur d'un immense nid de branches à peau grise, où la lumière est verte. Le tilleul est sucré au printemps ; il fleurit et il poisse ; plus tard, ses fruits ont un goût de noisette. J'ai passé des heures là, dans la convergence des branches, à voir d'en-haut le chemin et les gens qui passaient. Ici, tout près, l'arbre à gousses, difficile à escalader, un vrai mât, tordu, verdi par la mousse bienveignière. Les maternels châtaigniers, solides, feuillus ! Les feuilles ressemblent à des plumes. Quand on leur coupe une branche, il s'exhale une odeur de lait. De l'autre côté des lilas – venez ! –, il y a le grand frêne, au feuillage qui noircit en automne. Ses membres gris sont capables d'un extrême allongement. Son tronc est torturé, chargé d'une écorce en bourrelets avec des parties lisses comme de l'étain. »

Nous débouchons, derrière la maison, dans une clairière-verger. Au-dessus d'elle, les oiseaux bondissent dans tous les sens. « Les arbres fruitiers ! proclame Bellina. Ici

le prunier à prunes jaunes. On dirait un très gros arc. Le prunier à prunes vertes, mon préféré. On se pend à lui, les mains dans cette fourche, les pieds sur ce point d'appui. Un rétablissement, et on se hisse sur la fourche d'où l'on grimpe sur une branche noire, épaisse comme un bras, qui fait un excellent perchoir. Je me suis souvent balancée là. J'aimais quand le vent lui-même remuait l'arbre : je m'envolais. Je redescendais avec une grande souplesse : même effort, même adresse, même durée que dans la montée. Au fond, là-bas, il y a un autre prunier, divisé en deux énormes branches très ramifiées. J'escaladais la plus facile et je m'aventurais jusqu'à ce que la branche commence à plier. Je m'agrippais aux lianes qui revêtaient l'arbre en lâchant les pieds et je redescendais jusqu'au sol. Une fois, j'ai tenté l'autre branche. Sans points d'appui, je suis allée au plus épais : on ne me voyait plus d'en bas. Je pouvais voir au loin Lutèce. Là, près de l'orme, il y avait un autre prunier à l'écorce striée, dont je mangeais les fruits blancs. À côté, un arbre de Cydonie, aux membres noirs et ronds, onduleux en forme de queue de cochon. Chaque automne, nous cueillions ses fruits odorants, vraies pommes des Îles des Femmes. Tout à côté, l'oseille. Elle pousse toujours là. »

Nous remontons une allée vers la maison jusqu'à un bassin rempli d'une eau brune comme les châtaignes. À côté se dresse un autel.

« Le long de cette allée, les cerisiers tendaient leurs tiges élégantes qui encadraient le tronc de douceur, comme une aile ou une chevelure. Je volais leurs fruits avec un plaisir intense. Des pommiers jaillissaient là et là. Celui du fond produisait un fruit vert-jaune si gros que mes deux paumes ne pouvaient pas le contenir. »

Nous sommes près de la maison. Bellina s'assied sur un banc vert entre deux buissons de philadelphe blanc très odorant.

« Au centre du jardin, ici même, dit-elle : le merisier, l'arbre énorme au tronc ligoté de ligaments ligneux tout argentés. J'aimais la fine branche caressante où tenaient une paire ou deux de merises seigneuriales à longue queue, à noyau volumineux, à chair mince. Là, la fougère géante, aussi haute que lui. Un autre châtaignier, ici. Je me plaisais tellement dans sa tête que j'y avais construit une plate-forme. Nul arbre n'offre autant de bien-être. Il cache, il embaume sainement. Ce feuillage frais, que j'aimais l'étreindre, le froisser, le sentir ! Quelle joie de découvrir le ciel à travers ses rameaux ! J'y ai reçu une brûlure de soleil. J'étais une reine. Nous sommes des êtres de hauteur, des sœurs et des frères du vent. La foudre nous fait peur, mais c'est le privilège des aériens. »

Elle se lève. Souros, au détour du toit, se penche et boit l'eau d'une fontaine, sa main faisant coupe. Nous passons sous le sapin et pénétrons à nouveau dans la maison.

« Elle est vide maintenant, dit Bellina en frissonnant. Elle dort. Vous savez, cette piste qui remonte, en face de la maison, c'est un très ancien passage. Une nuit, j'y ai vu passer des centaines de fantômes qui allaient vers le bois, plus haut. Ah, pourquoi est-ce que je vous dis tout cela ? Nous ferons du feu une autre fois ! »

Je me dis à part moi que jamais Bellina n'a autant parlé. Le jour éclate maintenant par les deux fenêtres qui regardent l'érable. Nous laissons aux chevaux le temps de se reposer et nous repartons. Je pense et repense au chaudron suspendu.

6.

Mon cher Théodote, si je t'ai raconté jusqu'ici tous ces événements avec quelque minutie, c'est qu'ils me semblent avoir une signification allégorique. Ce sauvetage à Dékétia, cette course à travers la Loire et les terres carnoutes et parisiennes à la recherche de Carantia, le passage dans cet hôpital en bord de route, la capture de Volousénous et la rencontre des Bellovaques, tout cela me fortifie dans l'idée que ce que nous fuyons au sein même de notre quête n'est qu'un champ de périls qui se métamorphosent en d'autres périls vainement grimés de terreur. Nous vivons en Gaulois. Notre jeu consiste dans l'évitement de la mort et l'enivrement de la vie. Mes vertèbres tremblent du bonheur de vivre. Ce refuge dormant sous les arbres est la véritable image de la Gaule. Quand Bellina s'est assise, j'aurais voulu que le temps s'arrête.

Les choses se sont ensuite précipitées. Bellina s'est demandée où était partie sa sœur et, pensant qu'elle se trouvait en sûreté n'importe où, a décidé d'aller à Lutèce. « C'est seulement à une dizaine de lieues », a-t-elle précisé pour nous convaincre. Elle a remis ses habits d'homme. Nous avons dévalé les coteaux, passé la large Marne dans un bac et franchi des bois et des champs peuplés de gens en saies rouges et bleues.

Avant le soir, nous parvenons au bord de la Seine. Les oiseaux ont suivi Bellina en volant d'arbre en arbre. Une

roselière, que peuplent des cygnes innombrables, s'étend à perte de vue et rend la rive d'en face indiscernable. Mille saules. Mais je ne vois pas de femmes-saules. Trop de monde ! Des voiliers à poupe en forme de cou d'oie, des chalands, des barques, des pirogues et des nacelles en cuir partout. Des troncs d'arbres sur des barges glissent. De la rive gauche du fleuve où nous sommes s'avancent dans les eaux de petits embarcadères.

Devant nous, au loin, tranchant l'horizon, une route, où circule une file ininterrompue de chariots et de cavaliers, descend vers une cité plantée au milieu de la Seine. Illuminées par le soleil encore haut dans le ciel, des toitures serrées en rayons de miel se reflètent dans les eaux dorées. Bientôt des colombiers, quelques tours, une plate-forme de Longues-Voix, un arbre géant, des fumées émergent d'un fouillis de maisons rebondies.

– Lutèce ! s'écrie Bellina en se tournant vers moi.

– César est venu là l'an dernier, gronde Souros, et j'ai été humilié de ce qu'il a exigé de nous. »

Il nous reste à franchir, sur un pont de bois, une rivière qui jette ses eaux dans la Seine. Des gens à pied, étonnés de nous voir, vont et viennent le long de la route que nous rejoignons. De jeunes garnements goguenards nous interpellent :

– Ils n'ont pas le front d'ici, ceux-là !

– Vous vous êtes trompés de route ?

– Bonne demoiselle, une bonne bière ?

– Il lui en faut deux à celle-là ?

– Écoute ma devinaille, si tu veux garder tes seins droits…

– Arrière, goujons ! », s'exclame Souros qui dégaine.

Les gamins s'enfuient.

« Allons consulter l'oracle », dit Bellina avec gravité.

La déclivité de la route s'accentue. Sur toute l'étendue de la plaine qui s'étend vers le couchant, j'entrevois une

masse de soldats noirs cantonnés près de baraques à toit de chaume.

Nous dévalons la pente vers un pont. L'île est engoncée dans une broussaille de roseaux : on dirait un nid posé dans la Seine, ou un radeau, et même un grand bateau flottant au milieu des autres bateaux.

– Avant, ici, cela s'appelait Loukotékia, m'apprend Souros.

– Nous avons simplifié », précise Bellina.

– Cela va être riche en femmes », promet-il.

Je découvre un peu plus tard ce qu'il entend par là.

Dans le bas, la route se fait chaussée, et même môle. Nous marchons au milieu de tombereaux grondants à travers un marécage de roseaux que nous surplombons. Les chevaux laissés au péage à un fort contingent de soldats, nous passons au-dessus de la Seine bleu vert sur le pont de bois qui n'en finit pas. Il se prolonge, dans l'île, par une rue axiale. Comme elle, toutes les ruelles sont rousses, couvertes d'une épaisse couche de joncs, d'osiers et de roseaux fauchés. Nos pas se font soudain, sur ce tapis renflé, légers et bondissants. Nous traversons un port, et nous voici dans des venelles blondes pleines de jeunes femmes, qui se précipitent vers nous avec des cris d'allégresse et nous mettent des gerbes de fleurs écarlates dans les bras et des couronnes de roses pourpres sur les cheveux.

– Prends mes fleurs avant de me prendre, badine l'une.

– Tiens, belle jeune, crie la deuxième à Bellina, pour fleurir ta fleur !

– Femme ô femme, j'ai du pollen plein les mains ! Oulou !

– Viens voir s'ouvrir pour toi les filles des lèvres, les grosses lèvres, les lèvres de l'ourse, mou-mou-mou-boubou ! Des lèvres royales ! » minaude une autre en s'esclaffant.

Cette liesse féminine m'arrache des rires. Le sol souple et mou est ensanglanté de rouges pétales de roses. Nous accédons au cœur de l'île enserré entre des maisons, dans une étroite prairie, vraiment « riche en femmes ». Des jeunes filles, blondes aux yeux noirs, les seins nus, frémissantes de rires, chantent et dansent aux sons de l'aulos en étreignant des brassées de fleurs de feu. Des hommes les regardent en battant des mains. À gauche, s'enfle un long bâtiment gris couvert d'enseignes militaires, la Haute Demeure, je présume ; à droite, s'enlève un chêne. Le départ de son tronc est pris dans une cabane au toit vert. Au fond, derrière des chœurs que la double flûte affole et des bâtisses rouges et roses, se devine l'autre bras du fleuve, plus étroit. Un pont rempli de charrettes rejoint l'autre rive froncée comme une digue. Un peu partout, sur les bottes dénouées de roseaux roux, des couples haletants se pétrissent et s'embrassent. La peau indiciblement délicate des femmes se mêle, comme de l'or à du fer, à la teille râpeuse des hommes.

– Ils ont un lit tout trouvé ! fais-je observer à Souros.

– C'est ici que César a parlé », remâche Souros en désignant la place fleurie.

Il n'a pas un regard pour les couples d'amants.

– L'oracle ! déclare Bellina en me montrant du doigt la grande hutte sous le chêne.

– De quel dieu ? demandé-je.

– Tu devrais le savoir, rétorque Souros.

– De la Seine, ou (c'est la même chose) de Sicoana, ou de la Cane mange-baie, goûte-perle, ou encore de la déesse médiane, précise-t-elle.

– De la Très-Puissante, de l'Épouse-Sainte, de la Mère, de la Très-Haute… renchérit Souros.

– Comme en Grèce, dis-je, de la…

– Non ! Pas comme en Grèce, tranche Souros. Nous sommes en Gaule. Pas dans votre pays âpre et sec. Ici

règne la Bien-Humide, la Toute-Féconde, la Receveuse-Pourvoyeuse, la Maîtresse des Loirs et des Serpentes !...

– Souros ! intime Bellina, Philoclès a compris. »

Nous voici en face du sanctuaire. C'est une large coupole de feuillage vivant, que transfixe le chêne. Elle semble posée sur une muraille de viornes et de lianes épaisses et noueuses comme des mains. Beaucoup d'hommes et de femmes attendent autour de la trouée noire de l'entrée. Un servant reçoit comme offrandes les brassées de fleurs. Nous le chargeons de tout ce que nous portons et Bellina ajoute une pièce d'or. Il lui accorde la priorité et annonce que la prêtresse va lui donner audience. À peine Bellina, toujours couronnée de roses, s'est-elle présentée à l'entrée qu'une femme en sort, dont les cheveux noirs cachent le pâle visage. Elle s'éclipse aussitôt. J'ai cru, un instant, reconnaître Némonia. Bellina, tournée vers nous, n'a rien remarqué. Elle entre.

– Philoclès, viens ! » me lance-t-elle.

– Moi ?

– Oui, toi ! bougonne Souros. Fais ce qu'elle demande ! Vas-y ! »

Nous pénétrons dans ce qui se révèle être un antre profond plein de résonances. Des racines à vif, luisantes, celles du chêne, enveloppent l'espace. Un foyer brûle au milieu. Nos yeux finissent par voir au fond, devant nous, assise, jambes croisées, une femme aux cheveux gris, frémissante. Ses mains sont à plat sur la terre. Elle relève la tête. Ses yeux sont phosphorescents.

– Entre, Bellina, sauveuse de la Gaule », murmure-t-elle.

Bellina est immobile, saisie d'effarement.

– Tu me reconnais ? demande-t-elle.

– Je connais tout le monde et toutes choses, ma fille, chevrote la femme. Quelqu'un t'accompagne. Que viens-tu chercher ?

– Mère, répond Bellina, permets à cet homme de te montrer un objet.

Philoclès, me chuchote-t-elle, donne-moi le dodécaèdre. »

Je m'exécute.

« Il a été fabriqué à Bibrakté, ajoute Bellina. Il est faux. Je suis à la recherche du vrai. »

La devineresse se saisit du polyèdre et le palpe.

– Jadis, commence Bellina, du temps de la Haute Force Unie, la prêtresse d'ici…

– Je sais, ma fille ; tout était gardé par la serpente et le loir de cuivre. »

La vieille femme regarde avec bienveillance Bellina dans les yeux et, lui tendant le solide :

– Ton caillou, dit-elle, est un fruit, ma fille. Il est vivant. C'est pour cela que ton artisan a mis des baies à toutes ses bosses. Il est multiple et il est un. Peuplé de semences, il est mûr. Le temps va venir de montrer sa peau écailleuse.

– Puis-je voir le vrai ? insiste Bellina. Celui dont les douze faces portent les signes des douze Peuples Unis. C'est le Druide Suprême qui m'envoie.

– Le vrai ! Les *Maisons contiguës* ne sont plus là depuis le temps de Mapilla, après la venue des Cimbres. Elles sont dans la Grande Île ou dans Ïouérion, en sûreté, comme les autres dons. C'est le mieux, car Lutèce sera bientôt la proie de la serpente. Ton caillou est là-bas.

– Tu ne l'as jamais vu ?

– Ah ! ma fille, soupire la vieille femme, demain soir, je te confierai ce que tu veux savoir. Après le Grand Pont, il y a une colline avec des tombes. Trois hauts châtaigniers. Attends-moi là ! Si tu me vois venir, attends-moi ! Si c'est une autre, fuis ! Souviens-toi ! Ne me pose plus aucune question là-dessus !

– Vieille mère, je voudrais te demander autre chose, implore Bellina.

– Dis-moi.
– Où est ma sœur Carantia ?
– Loin.
– Vivante ?
– Vivante. »

Bellina ouvre la bouche : elle veut en savoir davantage, mais la prophétesse l'interrompt :

– Ne la cherche pas !
– Une dernière question ?
– Dis-moi.
– Où puis-je trouver l'assassin de mon père ? »

La prêtresse tressaille, se recueille, prend de la terre, qu'elle émiette, et gringotte d'une voix aiguë :

« Celui que tu cherches ne se cache pas.
Tu le verras dans un jour prospère.
Médite ce qui se cache à ses pieds et aux tiens. »

La vieille femme rejette la tête en arrière et présente le masque de la plus amère souffrance. Bellina a froncé les sourcils et la contemple longuement ; elle s'incline, les bras ballants, et sort.

Voilà, Théodote, comment s'est déroulée cette consultation. L'ambiguïté de l'oracle rendu par la vieille femme ne le cède en rien, comme tu peux le constater, à celle de la Pythie.

Nous errons dans les rues nattées de roseaux. Bellina, inquiète et perplexe reste longtemps muette. Les cris des "Longues-Voix", le soir, percent l'espace et annoncent qu'« il faut que les tribus se tiennent prêtes ».

– Carantia est vivante, résume Bellina, mais la guerre va éclater. Les Lutéciens et tout le territoire des Parisiens soutiennent Vercingétorix. J'espère que la devineresse

pourra venir demain. Pourquoi n'a-t-elle pas voulu me parler tout à l'heure ? J'ai un mauvais pressentiment.

– Il n'y a aucune raison, rétorque Souros. Maintenant, veuillons manger et dormir. »

Bellina est soucieuse. Sans doute la douleur résignée de la vieille femme l'a-t-elle frappée. Elle refuse que nous rencontrions le premier magistrat de l'île qui s'appelle Counodavios. Il a accueilli César à contre-cœur et il reçoit depuis une demi-quinzaine de jours l'illustre Camoulogène « grand en victoires » qui a fait construire les tours. Il regroupe sous son commandement toutes les troupes venues des territoires aulerque, sénon et parisien.

C'est un couple de pêcheurs qui nous héberge à la pointe de l'île, derrière la Haute demeure dont je m'aperçois qu'elle est construite sur pilotis. Au cours de la veillée, la femme en vient à nous raconter l'origine des « fleurs de Lutèce ». Ce conte, Théodote, me paraît digne de t'être rapporté.

Jadis, non loin d'ici, en amont, un jeune chasseur part avec une faucille pour tout héritage. Il rencontre une fée exauçante.

– Donne-moi ta faucille, dit-elle, je t'offre en échange trois loirs : Brise-Fer, Plus-Vite-que-le-Vent et Tranche-Montagne.

– Je veux bien, dit-il.

– Je te donne aussi un sifflet qui fera accourir à toi les trois loirs où qu'ils puissent être. »

Il arrive dans une maison, au fond d'un bois, où une vieille le reçoit, mais elle veut le tuer et lui prendre ses loirs. La nuit, elle demande à douze voleurs de le tuer le lendemain. Au matin :

– Va tuer un lièvre pour moi derrière la colline, dit-elle au garçon, et je garderai tes loirs enfermés.

– Je veux bien. »

Les voleurs l'attaquent, il monte à un arbre et siffle ses loirs. Brise-Fer défonce la porte de fer et les trois animaux accourent

et tuent les voleurs. Le chasseur rentre et coupe la tête à la vieille.

Avec ses loirs, le garçon arrive à Lutèce qui est en deuil.

– Pourquoi pleurez-vous ? questionne-t-il.

– Parce que chaque année une serpente à sept têtes monte de la Seine et dévore une fille de l'île. C'est le tour de Rougefleur, la fille du roi. »

Le garçon va à la pointe de l'île et, pendant que les loirs tiennent la serpente, il lui coupe les sept têtes et en retire les sept langues.

– Épouse-moi ! dit la fille du roi

– Je le veux, demoiselle, dit-il. Je reviendrai dans un an. »

Il part. Mais un charbonnier amoureux de la princesse ramasse les sept têtes et lui dit : « Dis au roi que je suis ton sauveur et épouse-moi, sinon je te tue. »

Au bout d'un an, quand le garçon aux trois loirs revient ici, il voit partout des fleurs rouges.

– Pourquoi riez-vous ? demande-t-il aux gens.

– Parce que le roi marie sa fille à celui qui l'a sauvée.

– C'est moi son sauveur !

– Toi ?

– Oui.

Les gens vont trouver le roi. Alors le roi dit :

– Faites venir le garçon et ses loirs !

– Il est là.

– Que réponds-tu à celui qui affirme avoir sauvé ma fille ?

– Qui vas-tu croire ? dit le garçon, celui qui a les sept têtes ou celui qui a les sept langues ?

– Celui qui a les sept langues. »

Le charbonnier est brûlé et le vrai sauveur épouse la princesse.

C'est pour fêter ce jour-là qu'à chaque printemps les femmes de Lutèce rient et offrent des fleurs rouges.

Le lendemain, au milieu du jour, alors que nous sommes près du port, je regarde un cygne qui me regarde avec l'air d'apprécier la séduction féminine qu'il exerce sur moi ; il se rengorge et enfonce son cou dans son dos ; il recule un peu, narquois et tentateur. Tout à coup, une corneille se jette sur la troupe des loriots et des bergeronnettes qu'elle effraie et se pose sur la tête de Bellina. D'un geste celle-ci écarte aussitôt le volatile qui se perche sur un mât et donne de la voix avec vigueur.

– Écoute ton bec, oiseau de mort ! s'écrie Souros irrité.

– Il vient de Fort-aux-Loups », dit Bellina.

Le soir, nous sommes parvenus au pied des châtaigniers que nous n'avons eu aucun mal à trouver. C'est un peu en contrebas d'un cimetière. La corneille a disparu. Les heures passent. Le soleil s'éteint. Nos chevaux hennissent : ils réclament à boire. On entend un cri de coq de bruyère.

La nuit monte de l'étroite rivière.

Sous le bois qui couronne la colline de son vert sombre, vient d'apparaître la silhouette attendue. C'est la vieille mère, notre protectrice. Je me réjouis. Elle descend la pente du chemin incurvé. Elle est rapide. Je vais voir sa chevelure grise très vite. Comme elle est rapide, tout à coup ! Sa démarche a quelque chose d'impétueux qui me surprend. Elle dévale la colline. Oh ! Est-il possible qu'elle marche à cette allure ? Les fourrés m'empêchent de bien l'apercevoir. Elle va bientôt atteindre le bas de la pente. J'entrevois brusquement ses cheveux noirs, touffus. Ce ne sont pas les siens ! « Ce n'est pas la vieille mère ! » crie Bellina. C'est l'*Autre* ! L'horreur nous fait hurler d'angoisse. Elle est loin, là-bas ; elle fond sur nous. Son visage ! Je ne veux pas voir son visage que j'imagine blafard, sa face grimaçante et souriante ! Non ! Nous fuyons éperdus, sans nous retourner, sans plus rien ressentir que de la terreur.

SIXIÈME PARTIE

Bellina et Vercingétorix



1.

« La sauvagerie est partout ! » Après notre fuite d'épouvante, qui nous a fait abandonner Lutèce à tout jamais, l'angoisse ne me quitte plus.

Nous remontons une rivière. Dans la pirogue effilée où nous sommes assis, je sens que les choses m'échappent ou plutôt qu'elles sont devenues étrangement capables de se métamorphoser. « Je deviens fou. »

– Pourquoi dis-tu cela, Philoclès ? me demande Souros.

– Tous ces noyés qui flottent, je réponds, ces ruines, ces malheureux torturés, ces pendus, là, en face, ces troupes que nous avons croisées.

– Ceux-là ? Et alors ?

– Et surtout cette apparition ! fais-je en frissonnant.

– Il valait mieux fuir. C'est vrai, concède-t-il.

– Que faut-il faire ? Où allons-nous ? balbutié-je d'un ton gémissant tout à fait gaulois. Bellina, où en sommes-nous ? C'était qui, cette femme brune ? La déesse de la guerre ou ta mère ? ».

Bellina blêmit et détourne la tête.

– Délires-tu, Philoclès ? s'écrie-t-elle. Nous avons suivi la prescription de la devineresse, c'est tout. Réveille-toi.

– Mais cette femme, cette femme aux cheveux noirs comme la corneille…

– On n'a jamais vu, tranche Souros, une corneille reprendre l'aspect de la déesse du combat. Philoclès

découvre la présence changeante de la déesse et des dieux gaulois ! grince-t-il en montrant les dents.

– Mais la cabane ! hier, j'ai cru voir Némonia en sortir.

– Ah ! c'est pour cela, s'exclame Bellina.

– Toi-même, tu as déclaré que la corneille venait de Fort-aux-Loups, rappelé-je.

– Oui, je connais cette corneille, admet Bellina. C'était facile pour elle de venir. Ce que je sais, gémit-elle, c'est que nous n'avons pas retrouvé les *Maisons contiguës*. Pas le temps d'aller en Britannia ou dans Ïouérion. Carantia est hors de danger. Je rejoins le roi, et vous allez à Bibrakté. Sméria vous retrouvera là-bas. Vercingétorix a besoin de moi. Tant pis pour les *Maisons contiguës* !

– Mais, dis-je…

– J'ai déjà réfléchi sur ce roncier, Philoclès, réplique-t-elle. Je comprends que tu sois un peu perdu. L'avenir ! l'avenir seul ! Voici notre stratégie. Le roi va attirer César le plus loin possible de Labiénous ; il va l'enfermer, lui et sa moitié d'armée, dans l'Arvernie. César, qui sera séparé de son lieutenant par les Éduens, ne se méfiera pas de ceux qu'il croit ses alliés. Et, à ce moment-là, nous jetterons la nasse.

– Cela, je le comprends, fais-je, mais…

– Vercingétorix m'a envoyé chez les Bellovaques, précise Souros, et j'ai su ne pas les dresser contre moi. Il a suffi ensuite de faire passer à Hirtious le renseignement selon lequel ils avaient des désirs belliqueux pour pousser César à scinder son armée. Les Sénons, les Parisiens… et les Bellovaques en plus ! tu comprends ?

– Hirtious ! Je comprends mieux, dis-je. Mais ce Docimaros qui a été tué…

– Ce n'était pas Docimaros, réplique Bellina.

– Quoi ? s'exclame Souros. Comment le sais-tu ?

– Non, répond-elle. On l'a décrit à Philoclès comme étant roux et, comme nous le jour de notre capture, Volousénous l'a vu brun ! N'est-ce pas, Philoclès ? »

Je confirme. Je pense à son frère, le sombre Samicios. Bellina devine ma pensée.

– Si c'est Samicios, son frère qui a été tué, Docimaros est peut-être le seigneur caché que je poursuis.

– Si c'est lui, dis-je, *il ne se cache pas*, d'après la prophétesse, et tu le verras *dans un jour prospère*. Qu'est-ce-que cela signifie ? »

– Ce sera peut-être le jour où je montrerai les *Maisons contiguës*, hasarde-t-elle en souriant. Je vous laisse maintenant. »

– Mais… », insisté-je.

Son regard pétillant, délicieux à voir m'interrompt et me blesse le cœur. Je ne veux pas qu'elle parte.

Bellina nous quitte près d'une pierre levée.

« Nos retrouvailles, en Arvernie ! promet-elle. Après, tu me liras ta relation, à Fort-aux-Loups, Philoclès. Si tu parviens à exprimer ce que tu vis de plus profond, tu peux écrire ! » me lance-t-elle rieuse, avant de piquer des deux et de s'éloigner dans un tourbillon de poussière. Les oiseaux filent à sa suite, l'un après l'autre, une alouette, un traquet, une bergeronnette, un étourneau, un loriot, un rouge-gorge, un merle et un roitelet.

En quelques jours nous longeons le pays rouge des Sénons, traversons par routes et chemins le territoire bleu des Carnoutes puis rentrons chez nous, je veux dire : dans les vertes terres éduennes.

2.

À Bibrakté, Souros se rend auprès du Juge Suprême et je réintègre la Maison des Bardes. Rooudios est là, dans l'ombre, près du foyer. « Je suis heureux comme un criquet de te voir ! » s'exclame-t-il. Je lui raconte aussitôt notre aventure. Il m'apprend, de son côté, parlant grec, que Convictolitavis a été surpris que César le confirme dans sa charge, mais que cela ne l'empêche pas de pousser à la révolte ceux des chefs éduens qui hésitent sur la conduite à tenir vis-à-vis du Romain. Et il y a une affaire qui fait grand bruit et qui le sert.

– Philoclès, poursuit-il en souriant, on a découvert un énorme trafic d'esclaves boïens à Dékétia. Des villages entiers étaient envoyés à Divodouron (près de Matisko). C'est le suicide d'un fils de chef qui a alerté Convictolitavis. Le chef s'est plaint. On a découvert que le jeune homme avait écouté avec une multitude de jeunes Boïens les paroles d'un pervers inspiré qui prétendait commander la vie, la mort, l'attraction sexuelle et connaissait les poisons. Ne parvenant pas à les conduire au suicide, il les affamait pour les affaiblir et faire d'eux du bétail humain. Ce maudit se nomme Trouxos.

– Je le connais ! m'écrié-je, c'est celui que Vercobios a vaincu avec mon dodécaèdre, quand nous étions à Kakous.

– Oui. Il a sévi à nouveau, reprend Rooudios, et s'est enfui. Mais, hier, l'organisateur des convois a été arrêté,

c'est un homme de Cotos. Il a reconnu qu'un groupe de druides qu'on appelle les *Crânes nus*, dont Trouxos fait partie, l'incitait à récupérer pour les vendre ceux des sans-courage qui refusaient de se donner la mort. On les appelle comme cela, parce qu'ils se rasent l'occiput, là, et ressemblent aux druides de la vieille croyance. Les plus endurcis ont une deuxième particularité qui leur permet de se reconnaître entre eux. Il a dit que le premier objectif des *Crânes nus* avait été de déclencher une vague de suicides pour déstabiliser le pouvoir militaire et permettre une reprise en main de la population éduenne par ces religieux ivres de massacre. On a déjà vu cela dans le passé. Presque tous les druides de la vieille croyance, ceux qui ont l'arrière de la tête rasé, ont été mis en prison. Ils sont interrogés sans pitié par les lanciers du Juge Suprême. C'est malédictions contre tortures. J'ai pu apprendre que les *Crânes* voulaient faire alliance avec des Séquanes et avec César pour s'imposer aux Éduens, accepter la domination romaine et mettre en place un roi tout dévoué à leur cause.

– Qui, ce roi ?

– On l'ignore encore. »

Je suis abasourdi.

– Ce n'est pas tout, ajoute-t-il, les yeux brillants. Ce matin, un de ces druides a avoué t'avoir vu, l'an dernier, à Massalia.

– Avec mon dodécaèdre ?

– Oui. Il en a parlé aux autres et, paraît-il, c'est ce qui a donné au groupe l'idée de s'appuyer sur le vieil oracle concernant les *Maisons contiguës*, dont tu as bien entendu parler. Ils pensent que le signe d'or qu'il renferme désigne les Éduens. Ils ont fait cela pour évincer l'autre oracle, récent celui-là, rendu en faveur de Bellina, qui dérangeait leurs plans. Ils voulaient utiliser le talisman pour élire leur roi, mais, quand, l'an dernier, Bellina a persuadé les chefs

de nommer Vercingétorix stratège suprême, ils ont cherché à la tuer.

– C'est elle qui a fait élire Vercingétorix ?

– Oui, Philoclès. Elle était au milieu des chefs que César avait rendus furieux comme des taureaux. Elle n'a pas voulu du pouvoir. Son rôle était de sacrer un roi par le gui et le serment. Ils ont quand même, depuis, voulu utiliser le talisman contre Vercingétorix, puisqu'ils étaient convaincus – les dieux savent comment – que sa face d'or désignait les Éduens, et non les Arvernes ou d'autres. Nous ignorions tout cela et Bellina devait trouver le saint objet et la désignation qu'il recélait. Tu viens de m'apprendre qu'elle a échoué. Tant mieux ! C'est qu'une course de vitesse s'était engagée entre Bellina et eux à propos des *Maisons contiguës*.

– Jusqu'à Lutèce ?

– À Lutèce. Oui, bien entendu. C'est là-bas que devait se trouver le symbole. »

Je songe à la femme brune que j'ai vue sortir de la cabane oraculaire. Était-ce Némonia ? Je ne parviens pas à en être sûr. La terreur rétrospective qu'elle nous avait inspirée, le lendemain, et l'incertitude me supplicient. Comment savoir ? Je demande à Rooudios si ce groupe compte des femmes.

– Oui. Et elles gardent leurs cheveux.

– Parce que j'en ai vu une, dis-je, qui sortait de la cabane de l'oracle juste avant que Bellina n'y entre. Elle ressemblait à Némonia, sa mère.

– En es-tu certain ? s'écrie Rooudios soudain alarmé.

– Non. Pourtant j'en ai l'impression.

– Si c'est le cas, Némonia est peut-être un des personnages essentiels de cette conjuration, déclare-t-il. Son nom a été livré par un druidillon plus sensible au feu que d'autres. On a aussi prononcé ceux de Bounis, Valétiacos, Cotos bien entendu, Ségosous.

– Bounis ! Ségosous ! Je n'arrive pas à le croire. Qu'ont-ils à faire là-dedans ? Je ne comprends rien. Explique-moi mieux, dis-je à Rooudios. Avec tous les recoupements que tu peux faire grâce à tout ce que tu sais, tu dois reconstituer l'affaire.

– Oui, j'ai été un peu rapide, convient-il. Nous avons toujours eu, dans toute la Gaule, des prophètes de malheur qui ameutent les peuples et les conduisent le plus souvent au désastre. Cette calamité tient aux vertiges que crée notre religion. Inutile de t'expliquer ce point en détail. Nous sommes encore confrontés à ce genre de situation. Les druides savent très bien arrêter ces êtres libidineux et dissolus, quand ils sont découverts. Mais nous avions ici affaire à une communauté secrète.

– Qui servait des intérêts politiques sans doute ?

– Non, non. C'est toujours religieux, réplique-t-il, et d'autant plus dangereux que les malheureux qu'ils entraînent ne sont plus maîtres d'eux-mêmes. Nous les avons par chance découverts. Les *Crânes* veulent restaurer une royauté éduenne, dans le seul but de remettre en honneur la religion de jadis faite de cruauté et de folie. Ils s'intoxiquent par le chanvre et la jusquiame et n'ont de cesse d'atteindre un état de délire qu'ils confondent avec l'accès au monde divin. Cela compris, Convictolitavis s'est demandé si un ambitieux n'essayait pas de profiter de leur action pour conquérir le pouvoir.

– Et il a une réponse ?

– Non. Mais il n'exclut pas cette possibilité. Il attend d'autres aveux. Ces druides dévoyés ont infiltré des grandes familles qui sont toutes dépositaires d'un culte ancien, et ils ont beau jeu de les inciter à remettre en honneur les rites des héros, puisque ce sont leurs ancêtres ! Rien ne leur est plus agréable. Ils savent s'y prendre avec ces seigneurs arrogants qui ne rêvent que de recouvrer leurs privilèges perdus. Ségosous n'est pas le seul à avoir

été nommé. Presque tous les clans peuvent prétendre à la royauté, il n'y a pas que la famille d'Épadatectorix. Némonia aussi a été dénoncée. Il est possible que ces noms aient été donnés pour tromper et compromettre Convictolitavis.

– Comment être sûr ? »

Il hoche la tête. Il l'ignore.

– Pourquoi Bounis ? dis-je.

– Je me le suis demandé. Il est d'une illustre famille. Il serait *entre cerf et taureau* ? Peut-être.

– Que sais-tu sur lui ?

– Tu veux dire par les *Chants* ? Ce n'est pas difficile.

Bounis, ce marcassin, Éduen, langué d'or et de fer... »

Il s'interrompt, hoche la tête.

– Quelque chose ?

– Non, fait-il, rien de suspect.

– Mais sur Cotos ? Valétiacos ? Diviciacos ?

– Non. Rien sur eux pour le moment. Cotos nie toute complicité avec l'organisateur du trafic d'esclaves boïens.

– Et Docimaros ? Je parie qu'ils l'ont nommé ?

– Oui, avec d'autres Séquanes, Casticos, ce qui était attendu, et ceux de sa famille. Mais on n'a aucun moyen de vérifier leur complicité.

– Et Samicios, son frère ?

– Non. Lui, non.

– Curieux, dis-je. Bellina pense que c'est lui qu'un prisonnier a égorgé à Kénabon. Il allait la dénoncer aux Romains. Il devait faire partie des *Crânes nus*. S'ils ne l'ont pas nommé, c'est peut-être qu'ils savent qu'il a été tué. Son frère aurait pu commanditer son action.

– Tout devient possible. Mais il n'y a pas la moindre preuve. Ah ! j'oubliais : tous ceux qui font réellement partie des *Crânes* ont une marque noire tracée sous la peau de leurs deux pieds.

– Qui représente quoi ?

– Une serpente. C'est en rapport avec les Démons-de-l'eau-sombre. Oui, depuis les origines du monde, règnent dans les profondeurs des géants avec des extrémités serpentines. Ils sortent en rampant et essaient d'empoisonner les hommes. Du moins, c'est ce que nous croyons.

– Décidément, dis-je, vous aimez l'obscurité, vous, hommes de Gaule ! Après les "Rois-de-l'Ombre", voilà les démons anguilliformes de l'eau sombre !

– Tout commence la nuit, explique Rooudios. Sache cependant que le dieu lumineux finit toujours par les vaincre et les rejeter dans leur gouffre, ajoute-t-il, son habituel sourire aux lèvres.

– Ils s'enorgueillissent donc d'être des démons ! Et la marque, c'est un tatouage ?

– Oui, confirme-t-il. Ils l'incrustent dans le corps de ceux de leurs adeptes les plus résolus pour les enfermer dans le cercle de leurs maléfices. C'est habile, parce qu'il est impossible de demander à un Gaulois de montrer le dessous de ses pieds.

– Pourquoi ?

– C'est une insulte. Montrer ses plantes de pied, c'est un geste de sorcellerie. On ne peut pas demander cela de but en blanc à un inconnu. Il dégaine l'épée aussitôt.

– Ou il faut avoir de gros soupçons. Je comprends. Donc, si je résume les choses, vous attendez d'autres renseignements, obtenus par la torture ? dis-je non sans dégoût.

– Oui. Je te rappelle que Vercingétorix fait la guerre. Convictolitavis garde Ségosous commandant des cavaliers, avec Éporédorix le Jeune sous ses ordres, et il vient de nommer, en Conseil, Litaviccos chef des fantassins. Le roi entraîne César et ses six légions le plus loin possible dans ses montagnes en remontant l'Allier.

– Bellina l'a-t-elle rejoint ?

– Oui, répond Rooudios avec un éclat de joie dans les yeux. Elle sait pour les *Crânes*. Litaviccos est parti à la tête de ses troupes. Il est censé escorter le ravitaillement destiné aux Romains, mais il fera sécession le moment venu. Lavaratos l'a rejoint. Et toi, Philoclès que comptes-tu faire ? Tu peux rester ici – chez toi – ou aller à Fort-aux-Loups. »

La perspective de revoir Némonia me terrifie.

– Je préfère être ici pour écrire au plus près des événements, dis-je simplement.

– J'en suis heureux, s'exclame-t-il en riant. As-tu d'autres questions ?

– Une dernière. Je suis un peu gêné de la poser.

– Vas-y !

– C'est à propos de Bellina. Pourquoi est-elle si proche des lépreux ?

– Ah ! Tu as remarqué ? Ce n'est pas difficile de te répondre. Elle a, aux doigts de pieds, de petites palmes, comme sa sœur. Des replis de peau qui relient ses orteils entre eux, à la jointure, depuis le marteau.

– Le marteau ?

– Oui. Le gros, le pouce. Ce n'est pas laid. Elle n'en fait pas un secret. Cette différence, quand elle s'en est rendu compte enfant, l'a conduite à se croire atteinte de la lèpre. De là est née une fréquentation de ces malades rejetés et maudits, et une compassion pour eux, qui est restée après qu'elle a compris qu'elle n'avait rien d'une lépreuse.

– Je comprends », fais-je, ému d'apprendre cette particularité physique.

Et un souvenir me revient à l'esprit : l'indication de Samotalos selon laquelle certains signes physiques révélaient la « consanguinité divine » de Bellina. Il ne m'avait pas précisé lesquels. Ce serait cela !

– Ce soir, ajoute Rooudios, nous irons là-haut, et au *Toit*, prêter l'oreille aux nouvelles. »

C'est ainsi, Théodote, que j'ai écouté les Longues-Voix et toutes les rumeurs de la Gaule sur ce mont formidable. Chaque soir les Bibraktiens s'attroupent près des Hautes Portes pour entendre les nouvelles criées qu'ils accueillent avec des ovations. Sous le ciel teinté d'hyacinthe de ces fins de journée, tous les esprits surexcités se forgent la vision de ce que les mots des crieurs dépeignent. Dans ce songe éveillé, même moi, je vois, je sens, j'entends Labiénous regrouper ses quatre légions à Agédinkon, les masses arvernes couper les ponts de l'Allier, massacrer des fourrageurs, sauver des files d'esclaves, échapper à une attaque romaine. Les silhouettes noires des habitants, dont les yeux sont embrasés, se glissent tard, la nuit, dans les ruelles. Nos rêves nocturnes creusent et colorent les images, procurant mille détails distincts. Peut-on ainsi connaître à distance des lieux qu'on n'a jamais vus ?

Neuf jours plus tard, les Longues-Voix nous apprennent que la troupe menée par Litaviccos s'est rebellée et nous appellent à la guerre à outrance, ce que confirment, dans la nuit, des messagers. Aussitôt la ville entière se rue au quartier romain. Les derniers chefs de tribu présents, qui hésitaient, cèdent à l'injonction de Convictolitavis d'« aller à la vengeance enflammée ». De leurs maisons jaillissent en silence des chapelets d'hommes armés. Alors les portes sont enfoncées, le feu dévore les fenêtres et les toits, le pillage est méthodique. On court à l'esclave, on viole la femme éperdue, on tue le trafiquant hautain. Rooudios, trois autres apprentis poètes et moi assistons de la Maison des Bardes à *la vengeance enflammée*, allusion, qui m'est obscure, à quelque sentence épique peut-être. J'avoue éprouver une délectation mêlée de honte à la vue de cette violence. Nous avons le cœur en feu.

Ce qui se produit à ce moment-là résulte d'événements que m'a racontés Petite-Grâce. J'inclus donc ici, Théodote, comme suite de l'histoire, le récit qu'il m'a fait, en gaulois, un mois plus tard, à son retour de Gergovie.



3.

Récit de Petite-Grâce

– Nous avons beaucoup attendu. On nous avait à l'œil. Il faut dire que depuis le coup de Litaviccos, les légionnaires avaient cent désirs de nous jeter de la soupe d'if. Quatre jours avant notre bivouac dans la Plaine des Courges devant Sa Seigneurie Gergovie, Litaviccos avait reçu le commandement des dix mille que nous étions. L'idée de Bellina était de nous tresser aux Arvernes, et non de convoyer l'avitaillement et d'en surveiller les voies, comme les ordres le cornaient. Nous partons. Cavarillos (tu l'as déjà rencontré), chef en second, est riche en désirs : il veut un commandement d'infanterie. En fin de matinée, près d'une pierre debout, à une vingtaine de lieues du camp romain, Litaviccos, le visage à grand malheur, nous fait mettre en fer à cheval et s'écrie :

« Où courons-nous, guerriers d'airain ? Droit dans un piège ! Toute notre cavalerie, là-bas, les nobles chefs qui nous restaient tous ont été égorgés ! J'apprends que César a accusé les héros-de-leur-clan Éporédorix et Viridomaros de trahison, que, sans pouvoir se défendre, ils ont été tués ! Écoutez cela de ceux qui ont réchappé à la tuerie, car moi j'ai perdu tous mes frères et tous mes entoureurs et la douleur m'empêche de vous raconter ce qui s'est passé. Allez-y ! clame-t-il à des cavaliers qui baissent la tête, vous pouvez tout raconter. »

Un des fuyards s'avance.

– Les Romains nous ont entourés. Un centurion a crié de mettre pied à terre et de laisser les chevaux...

– Où cela ? demande un porte-lance.

– Au Camp, là-bas, sous Sa Seigneurie Gergovie. "Tous ! tous !" Il a dit que nous voulions nous tresser aux Gergoviens. "Vous avez trahi Rome !" Ils ont pris les chevaux et nous ont poussés dans un creux. Là, ils ont fait venir des archers. Après ils ont lancé leurs javelots. Et ils entouraient le creux. À la fin, ils ont troué les agonisants à l'épée. »

L'homme porte le dos de sa main à ses yeux. Nous sommes abasourdis. Des archers ! Il y a rugissement.

– Pourquoi-comment tu es là, toi ? lui crie Cavarillos.

– Nous nous sommes fondus quelques-uns dans des auxiliaires, et nous avons fait les singes sous le ventre des chevaux, et nous avons pu entrer sous le crépu des arbres. »

Nous n'en croyons pas nos oreilles. En fait, c'était faux, tout cela. La colère nous monte au cœur. Il y a tremblement. Nous avons tous la main sur la garde de l'épée.

– On insulte les Éduens, lance un braillard.

– Non, je dis, on les tue !

– Litaviccos, ordonne ce qu'il faut faire, crie le criard. Nous n'allons pas secourir ceux qui ont tué nos frères ?

– Pas de choix devant cela, compagnons, il répond. Marchons sur Sa Seigneurie Gergovie et tressons-nous aux Arvernes ! »

Le temps d'un vol de frelon suspend nos cris.

« Peut-être, reprend-il, y en a-t-il ici qui doutent encore et qui ne peuvent imaginer que les Romains, après cette furie maudite, accourent pour nous tuer. Allons, si nous avons du cœur ! Marchons, marcheurs, vengeons la mort de ces héros suprêmes qui ont péri de cette manière, qui n'honore pas le bien. Les Romains sont perfides. Allons ! »

Nous l'acclamons. Plus de douteurs. Le fagot, c'est qu'il y avait avec nous des Romains qui s'occupaient des chariots de vivres. L'un d'eux a le mauvais désir de s'insurger. Il s'est fait écharper. Du coup, pour frapper les esprits et nous enivrer de meurtre, Litaviccos ordonne de tuer les putois qui restent. On saigne alors tous les Romains et on les grille. Là, il faut dire que nous avons été cruels. Mais tu sais, Biloclès, César a fait pire chez les Éburons.

Juste après la tuerie, nous entendons le chant de la grive harpante : c'est Bellina. Elle débouche dans une fougeraie escortée de ses cavaliers. Nous l'acclamons. Elle arrive de Sa Seigneurie Gergovie, comprend ce qui vient de se passer et envoie aussitôt cinq de ses entoureurs annoncer à Dékétia et à Bibrakté le sanglant retournement d'alliance. Elle ne veut pas s'attarder et repart vers Sa Seigneurie avec sa troupe par un autre chemin. Nous reprenons notre route, avides de combattre et heureux de penser que la révolte va enfin prospérer et la vermine rongeuse être tuée.

Vient l'après-midi, continue Petite-Grâce. Sa Seigneurie Gergovie est encore loin. Nous entendons soudain un bruit sourd. Des chevaux au galop. Bellina revient-elle ? Trop de chevaux. Des cavaliers crèvent les buissons. Les Romains ! Clameur chez nous. Litaviccos comprend qu'il a été trahi et s'enfuit. Nous pensons qu'ils viennent nous tuer, comme Litaviccos l'avait prédit. Silence. Longue attente. Les troupes à pied arrivent. Et voilà que la cohorte s'entr'ouvre et entoure César en personne, à cheval. Il s'arrête devant le front. Cavarillos s'avance et parle. Bientôt César nous fait dire par son interprète, le gros Trooucillos, qu'il sait tout, qu'il sait ce que Litaviccos nous a raconté. Ce sont des mensonges ! Viridomaros et Éporédorix sont bien vivants. “La preuve ! ils sont là. Approchez !“ leur ordonne-t-il. Nous nous bousculons pour les apercevoir. Je les vois. Ils sont à cheval ; ils affirment, de mauvaise foi, que tout va bien. Les Romains

resserrent le nœud autour de nous, mais… plus de Litaviccos ! Et – grand tremblement – des cavaliers romains découvrent les cadavres suppliciés de leurs congénères. César accourt et reste un long moment devant, le menton enfoncé dans le cou. Alors nous crions grâce. “Jetez vos armes devant vous et reculez !”, crient les centurions. Nous jetons nos armes. Il y a vite des langues d'esclaves pour apprendre à César qui passe dans nos rangs, le regard dur, que l'action de Litaviccos a été annoncée à l'Éduie et qu'elle devrait incendier tout le pays. César, les yeux injectés de colère, passe à nouveau près de moi. Il dépêche des messagers à Bibrakté pour briser la nouvelle et replanter la paix, et il fait proclamer qu'il ne nous tue pas, bien que la guerre lui en donne le droit, pas plus qu'il n'a tué nos chevaliers. Tout cela nous est bêlé par Trooucillos. Nous respirons plus légèrement.

Vient le soir. Nous attendons. Cavarillos s'entretient encore un long moment avec César. Les hommes ont bien compris que Litaviccos voulait coincer les Romains contre le dos de Sa Seigneurie Gergovie. Ils auraient été d'accord avec lui. Je mange mon reste de pain. C'est bon le pain qu'on mâche longtemps.

Vient la nuit. Les trompettes sonnent le départ. La route : Gergovie, sous l'enseigne romaine. Marche harassante. À mi-chemin, des cavaliers romains – oui, encore ! – viennent annoncer que le Grand Camp (car il y en a aussi un petit) a été attaqué d'abord par des voltigeurs menés par une femme – cela met César dans une rage de chien – puis par des troupes sans cesse renouvelées, descendues de Sa Seigneurie Gergovie. Nous frémissons de joie contenue : je reconnais l'action de Bellina qui a dû être informée du départ de César. Les combats ont fait rage là-bas. Du coup, les Romains qui nous encadrent ont le front soucieux et nous lancent des regards haineux. Il faut hâter le pas ; alors, nous le traînons.

Quand nous arrivons, il fait nuit noire. Les Romains ne trouvent rien de mieux que de nous placer dans un ravin juste avant l'arrivée dans leur Grand Camp. Nous restons plantés là "à la disposition des forces romaines", comme a dit Trooucillos. Au lever du jour, nous découvrons, loin devant nous, le troupeau des Monts Bleus. À deux lieues environ, Sa Haute Seigneurie Gergovie se devine, encore dans l'ombre, sur son beau piton. Un rond lumineux court à l'horizon.

La nuit reflue dans les vallées et s'y enfonce
Bue par les sous-bois.

J'aime chanter cela, et le voir. Soudain le haut du fort s'allume, les mille toits blondissent, les remparts pâlissent et deviennent incandescents, ses portes rougeoient, des milliers d'étincellements miroitent au sommet et au bas des murailles. Ce sont les armes : les casques, les pointes de lances, les enseignes... J'ai vu cela souvent, ailleurs. La montagne est couverte de *guerriers d'airain.* C'est du combat heureux !

Autour, les collines s'illuminent ; les villages, les fermes, les champs reçoivent le jour. Les détails m'inondent les yeux. Là, je me suis retourné, et j'ai vu l'éclair vert du soleil. La deuxième fois ! C'était bon signe.

– Tu parles en barde, Lavaratos, ne puis-je m'empêcher de lui faire remarquer.

– Oui, réplique-t-il, en bon et honnête Gaulois.

Plus tard, en remontant un peu au nord vers un petit sommet, juste au-dessus d'un lac, je me rends compte qu'on voit tout ce qu'on veut voir. La plaine s'avance vers le couchant jusqu'à des collines aplaties séparées par des ravins pleins d'arbres ; elles montent à l'assaut de Sa Seigneurie Gergovie ; on dirait des pyramides entassées les unes sur les autres. Loin, un peu à main droite, en contre-

bas des remparts, il y a un gros rocher rouge où scintille une grande force d'Arvernes, et plus loin, à gauche, un autre rocher, séparé des murs de la cité par une large gorge d'une demi-lieue, où se cheville leur Petit Camp ; il grouille de Romains. Au-delà sont les montagnes. En face de ce Petit Camp, du côté de Gergovie, sous les murailles et au-dessus d'un haut mur de pierres blanches bâti à mi-pente, tout le flanc sud du piton est couvert de camps gaulois, frémissants et resplendissants comme un plumage de coq.

Sous le rocher rouge, des cavaliers gaulois descendent vers les dernières hauteurs. Entre le Petit et le Grand Camp, des Romains vont et viennent à pied et à cheval dans une très longue allée creusée dans la plaine. Au sud du Grand Camp, appuyé contre une première colline, s'arrondit un grand parc à chevaux : c'est celui de la cavalerie éduenne. Il y a la bannière. J'irai leur rendre visite. Au nord, sur la route, se traînent des chariots de vivres conduits par des cochers éduens et protégés par de gros détachements d'auxiliaires à pied et à cheval.

Les cavaliers gaulois qui descendaient sont maintenant au contact des escadrons qui couvrent les chariots. Ils passent à l'attaque ! On entend des cris, des sonneries, un bruit de galop qui monte de la terre, un cliquetis de bronze et de fer. Une volée de flèches s'abat sur les convoyeurs. Une deuxième ! Les archers sont invisibles. Ils accompagnaient les cavaliers et ils sont restés dans les collines. Nous aurions pu être à la place de ces convoyeurs et recevoir ces traits dans le dos et dans le ventre, si nous n'étions pas où nous sommes ! Les deux cavaleries s'affrontent au galop de charge. C'est beau ! Allez ! Allez ! Baé ! Ouaé ! Les épées se croisent et tombent des mains des hommes sous la violence du choc. C'est là qu'il faut dégainer l'autre ! Ils s'en donnent ! C'est rapide. Une escouade romaine prend la fuite ! Elle est poursuivie par des furieux

d'airain, des "hommes-chevaux". Ah ! Biloclès, c'est monstre ! Nos cavaliers lancent des javelots et blessent six hommes qui chutent. Mais un gros escadron jaillit du Grand Camp et prend la courbe – des Romains ou peut-être des Germains –, ils vont massacrer les Arvernes qui ne peuvent pas les voir ! Non ! un appel de trompe a retenti d'en haut et la poursuite cesse soudain ; ils rebroussent chemin ventre à terre et se perdent dans les sentes des collines. Aussitôt les flèches pleuvent sur les Romains qui ne peuvent aller plus loin. Un vol de rousserolles remplace bientôt celui des flèches.

Ces escarmouches se sont répétées les quatre jours suivants avec la même efficacité. Ils savent retenir leur fougue. C'est nouveau.

Entre-temps, j'avais réussi à me tresser à la cavalerie des Éduens, inactive.

– Comment as-tu fait ? lui demandé-je.

– J'ai serpenté. Avec la lune, c'était difficile, mais je sais m'enrouler et me dérouler. La plupart des hommes étaient à l'intérieur du Grand Camp, mais, au milieu de l'enclos, dans la tente des chefs, il y avait Viridomaros et Éporédorix qui se disputaient.

« – Elle est là, insiste Éporédorix.

– Tu ne t'imagines pas qu'elle va régler notre différend ? Je joue loyal. C'est une folie de... Non, elle a pu convaincre Litaviccos et toi, mais, si demain il faut se battre, j'ai choisi mon camp.

– Il n'y a plus que toi à le choisir, ce camp. Les hommes lui sont acquis.

– Ah oui ? ricane Viridomaros. Les Éduens ne sont acquis à personne. Cela ne tiendra pas.

– Elle a failli réussir l'autre nuit. Elle est dans le sentier des dieux.

– Elle a du chemin à faire.

– Comment oses-tu parler ainsi, Virido ? Je ne tolère pas ces traits d'esprit. »

C'est à ce moment que j'entre.

– Vous parlez de Bellina ? je demande.

– Qui est-il celui-là et qu'a-t-il à nous dire ? » s'écrie Viridomaros.

Éporédorix me reconnaît et m'explique les doutes de son rival. Je sais qu'ils se disputent le commandement et qu'ils sont prêts, pour l'exercer, à trahir n'importe qui. Éporédorix pense justement que ni lui ni Viridomaros ne commanderont plus personne, si Bellina prend la tête de la cavalerie éduenne. J'implore la grâce de servir à cheval. Ils me l'accordent.

Oui, je te le confiais au début, nous avons beaucoup attendu. C'est le vingtième jour, à l'aube, que Viridomaros et Éporédorix ont reçu l'ordre écrit de César de faire sortir leurs cavaliers.

– "Une diversion !" Quelle diversion ? s'exclame, irrité, Viridomaros.

– Je fais mettre en selle, crie Éporédorix en sortant. Tu crois que *distinendoum* veut dire diversion ? » me demande-t-il au passage.

Je réponds que c'est bien possible.

Il paraît que César ne livre pas le détail de son plan d'attaque à des Éduens. Une bonne raison de trahir le traître qu'il est. Le soleil se lève, bien rouge. Quand les buccins lanceront trois appels puis deux puis trois, il faudra partir vers le nord et entamer une montée qui sera indiquée par le cavalier romain Granious. Tous les hommes devront découvrir leur épaule droite et porter la saie à gauche.

Éporédorix, tout empanaché sur un cheval géant, ramène du Grand Camp les cavaliers déjà équipés. Il glisse à l'oreille de Viridomaros : "César ne veut pas engager les

fantassins.” Les hommes enfourchent leurs montures qui piaffent et tous les escadrons se portent à l’entrée de l’enclos ; nous attendons le signal.

La colline à laquelle nous sommes adossés ne gêne pas la vue vers le Petit Camp. De là, nous arrivent des bruits confus. Les flancs des hauts de Sa Seigneurie Gergovie se hérissent toujours d’armes, d’enseignes et de pavillons qui palpitent comme si c’était le corps d’un dragon père. César ne peut rien tenter contre cela, me dis-je. Hé bien si ! “Là-bas”, crie Viridomaros en montrant le Petit Camp. Des cohortes serrées sortent et descendent la pente qui plonge dans un entonnoir plein d’arbres puis s’élève sur une pente plus douce, redescend et remonte jusqu’aux remparts de Gergovie. Les unités des légionnaires glissent comme des rectangles onduleux. Là-haut, on n’a pas l’air de s’en émouvoir. Les cohortes se détachent les unes des autres et arrivent au fond de la vallée. Il en vient encore d’autres du Petit Camp. Une légion se tapit dans les premières pentes. Maintenant les cohortes traversent une prairie, coulent dans le vallon et montent à l’assaut aussi vite que le permettent les raidillons, les broussailles et les ravins. Elles se dispersent dans l’effort de la progression.

À peine ai-je le temps d’entrevoir, très loin vers les hauteurs du sud, des troupes qui marchent sur une ligne de crête, que le signal retentit : “*Tou... tou... tou... ta... ta... tou... tou... tou...*”. “Au pas !”. Les chevaux sont impatients de sortir. Ah ! Ah ! Ils ont hâte de retrouver des camarades. La colonne se met en ordre. “Au trot !”. Nous battons la route bosselée avec, en avant, les deux commandants et Granious accompagné d’une escorte. Les cavaliers ont découvert leur épaule droite. Toutes les têtes sont tournées du côté de l’attaque. Là-bas, des paquets d’hommes s’agglutinent au pied du long mur blanc. On dirait des chenilles rouges. Ils essaient de l’escalader. Brusquement, une bosse du terrain nous dérobe ce plaisir des

yeux. Et là, devant nous, à la tête de quelques cavaliers apparaît Bellina casquée et sans nattes visibles, l'épaule droite découverte pour donner le change au Romain.

– Je viens de Sa Seigneurie Gergovie, crie-t-elle. Acceptez-vous que des transfuges se joignent à vous ? »

Elle a grossi sa voix pour cacher sa nature de femme.

– C'est possible, répond Éporédorix. Vous êtes Éduens ?

– Oui.

– Vous venez vraiment de Gergovie ?, demande Granious, qui parle gaulois.

– Oui, Romain, répond-elle. Je peux même vous guider dans le bois. On se perdrait sans peine. »

Granious refuse et la questionne avidement. Que faisait-elle là-haut ? Où sont les Gergoviens ? Connaît-elle Vercingétorix ? Les réponses de Bellina qui dépeignent une extrême inquiétude chez les Arvernes le satisfont.

Nous entrons dans l'ombre d'une forêt de hêtres en suivant un chemin à peine tracé.

– Par là, dit-il, alors que nous parvenons à une *patte-d'oie*.

– Je ne crois pas, objecte Bellina, cela n'aboutit nulle part. »

Granious est d'abord sûr de lui puis hésite.

– Pourtant…

– Non ! reprend-elle. C'est par ici. Vous voulez vous tresser aux Romains ?

– Non !

– Vous voulez aller sur le mont…

– Sst ! Ne rien dire, intime Granious.

– C'est aussi par là. Il y a des lacets et une fourche. On ne voit rien ici, mais c'est bien dans cette direction. C'est ton escorte ? demande-t-elle en désignant les Romains.

– Oui.

– Envoie-les en avant, si tu as des doutes », propose Bellina.

Son regard exprime la franchise. Éporédorix se retourne vers moi et esquisse un sourire entendu. Sur un signe de Granious, le petit groupe s'exécute et part au galop.

– Suivons-les, dit-elle.

– En avant ! », crie Viridomaros.

Nous suivons Bellina.

Le chemin jalonné de pierres levées est très long ; parfois il devient sentier. Nous tournons sans cesse sous des arbres. Je sens que Bellina nous fait accomplir un grand détour. Granious finit par s'impatienter. Les chants des oiseaux crépitent et nous assourdissent, pendant des heures. Nous ne sortons toujours pas du sous-bois et les hommes commencent à maugréer. La pente devient si raide qu'il faut mettre pied à terre. Enfin, nous quittons les arbres et débouchons sur une prairie étroite en forme de mamelon ; un tonnerre de combat monte brusquement jusqu'à nous. Nous sommes à une centaine d'enjambées de l'assaut que les Romains, sur notre droite sont en train de lancer, là-haut, contre les remparts. Bellina se retourne vers les cavaliers et nous ordonne d'enfourcher les chevaux et d'avancer vers les combats en criant. Granious, surpris, s'écrie : « Qu'est-ce que cela veut dire ? ». Il ne peut rien faire, comme Viridomaros et Éporédorix. C'est à cet instant que des Romains nous aperçoivent. Tout en poussant nos cris de guerre « Oulou ! Ouaé ! Oulaôô ! » nous entamons une descente prudente, la pente étant forte et le sol plutôt caillouteux. Des corneilles volent à plaisir et glissent dans les vides de l'air en croaillant. Les Romains sont effrayés de nous voir et de nous entendre : leurs hurlements de désespoir nous plaisent. Granious comprend qu'il a été joué. « Ce n'est pas le mont des Eaux ! Arrêtez ! ». Trop tard, Romain !

Tout à coup, sur les remparts, les cris s'intensifient. Un centurion est jeté du haut de la muraille, deux autres soldats le suivent, un troisième ! Chaque chute est saluée, là-haut, par des cris de victoire, et nous apercevons des Arvernes penchés dans le vide. Des grappes de Romains se hissent sans cesse jusqu'au rempart et, sous les coups acharnés des défenseurs, s'affalent et roulent dans les rochers. Des pierres lancées d'en haut volent même vers nous. Les corps s'entassent, sanglants, désarticulés. Un peu à l'ouest, des portes ouvertes livrent passage à une centaine de chiens de guerre qui bondissent en grondant de rage et à des ruées de Gergoviens : ils heurtent et chassent les Romains qui avaient pris pied autour. Grands en courage, grands en victoire, héros du combat, des cavaliers chargent les Romains qui plient et détalent. D'autres portes s'ouvrent et les Arvernes par centaines jaillissent et culbutent les ennemis. Les javelots et les pierres pleuvent, les coups d'épées taillent. Certains fuyards s'égarent vers nous, l'escorte du Romain ! Bellina soudain ramasse une pierre et frappe Granious sur son casque. Il perd connaissance et tombe de cheval. « Relevez-le ! ramenez-le ! ordonne-t-elle. » Trois hommes s'affairent. On lui dira qu'il a reçu une pierre malencontreuse, mais j'aurais voulu savoir de lui où nous étions censés créer la diversion. « En avant ! Frappez-les ! » s'écrie Bellina. Réjouis du coup qu'elle vient de porter, nous lançons nos javelots sur les Romains qui s'aperçoivent qu'ils sont pris en étau et veulent se rendre. Nous les tuons alors tous. Les autres, plus bas, lèvent le bras vers nous, effrayés par notre masse. Ils se vident de leur courage, ils reculent. C'est fini pour eux. Posément nous continuons de descendre. Il est facile de tuer.

Plus bas encore, il y a fuite générale des légionnaires et poursuite féroce des Gaulois et des nobles chiens. Par milliers, les défenseurs dévalent les pentes en hurlant et

tuent à qui mieux mieux. Mais, en contrebas, des troupes ennemies se rassemblent dans la prairie. Attention au choc ! Les cohortes s'écartent pour absorber les fuyards et se reforment à l'arrivée des premiers poursuivants. Elles freinent forcément la descente de nos bons batailleurs, mais la partie placée près des arbres est enfoncée d'un seul coup ; le reste plie. Le tonnerre du combat gronde. Nous exultons à regarder ce qui se déroule là-bas, sous nous. C'est la *grande rage sombre*. D'autres effectifs romains accourent. Une légion pivote lentement sur elle-même. Ah ! Ah ! Des flots de combattants d'airain s'élancent toujours des portes, des essaims vibrants couvrent tout le flanc et fondent sur les Romains ; ils refoulent leurs rangs d'une poussée irrésistible. Ils les boutent vers la plaine ! Dans la plaine ils sont !

Alors un cavalier aux armes étincelantes, une saie violette sur les épaules, apparaît à l'une des portes de Sa Seigneurie Gergovie ; il s'avance, entouré de chefs, de porte-enseignes, de plus d'une quarantaine de sonneurs de trompe et de trois bardes bleus, descend la pente, suivi de son escorte. Il s'arrête au-dessus du long mur blanc. Les hautes trompes de guerre lancent leur rugissement. Les Arvernes, en bas, ont levé la tête : ils rompent le combat, reculent pied à pied et remontent vers Sa Seigneurie Gergovie. Les Romains ne réagissent pas. Ils sont vaincus ! Vaincus ! Vaincus ! C'est la première fois, Biloclès ! Tu te rends compte ? Nous rions avec nos chevaux : impossible d'ôter le sourire de nos visages. C'est la victoire, *grâce à nous* ! « Suivez-moi ! » commande alors Bellina. Elle se lance au galop sur un sentier plat puis passe au trot. Elle le rejoint. Nous la suivons.

Vercingétorix (oui, c'est lui) contemple à ses pieds l'armée de César qui se reforme avec peine dans la plaine. Son cheval pie qui chauvit des oreilles et hoche la tête approuve la bataille. Le jeune roi lèche la déroute de

l'ennemi et scrute l'horizon. L'escorte se ferme autour de lui à la venue de Bellina, mais, dès qu'il l'a aperçue, il la convie à s'approcher. Il lui baise la main. Nous accourons. Halte respectueuse à vingt pas. Bellina se tourne vers nous et s'écrie, la joie inondant ses yeux rieurs : « Victoire ! Gloire au Chef ! » Nous, aussitôt : « Gloire au Chef ! ». Trois fois. Éporédorix et Viridomaros sont ivres du massacre. Ils se rendent bien compte, je pense, que cette rencontre hisse et déploie aux yeux des Romains, s'ils la voient, et des Gaulois, l'alliance des Éduens avec la Confédération, et qu'ils s'en font, eux, les bons otages, même si Bellina les y a un peu forcés. Et nous crions éperdument dans le soleil en agitant les enseignes, la noble bannière de l'Éduie et les javelots qui nous restent. Alors, du haut de la citadelle, les habitants, qui assistent à la scène et qui ont reconnu les Éduens que nous sommes, poussent une clameur que jamais ces lieux n'ont entendue. Sur les remparts, les femmes lâchent leurs cheveux et tendent leurs enfants ou leur torque vers le ciel en lançant le *oulou*. Les cris des combattants qui remontent de la vallée, les hennissements des chevaux, les croassements des corneilles, les aboiements des chiens se mêlent aux rires, aux larmes, aux chants des vaillants, aux acclamations des tribus et aux sonneries des trompes. L'ovation remplit le large et entraîne tout le paysage à mugir avec nous. La terre lance un immense barrissement à rendre les perles bossues et à faire accourir les dieux. Nous avons vraiment entendu la respiration du ciel. Il est cher aux dieux, le chef de la victoire !

Jusqu'au soir, les cris et le battement des boucliers retentissent dans l'air bleu de Sa Haute Seigneurie Gergovie. Les montagnes et les vallées en garderont toujours l'écho.

Voilà ce que j'ai vu. Baé ! Parmi les chefs, il y a Litaviccos. Sur l'ordre de Vercingétorix, il prend le commandement de la cavalerie éduenne. Éporédorix et Viridomaros doivent rentrer au Grand Camp et se débrouiller pour expliquer à César comment ils ont perdu leurs escadrons. Nous palabrons un peu et, sitôt descendus vers le nord, nous piquons des deux. Une belle lune. Au matin, nous sommes à Ikoranda ; le lendemain soir, à Dékétia. Bellina est restée à Sa Seigneurie Gergovie.

– C'était la première fois que tu voyais Vercingétorix, lui dis-je. Voudrais-tu me le décrire ?

– C'est facile : il est royal et bon comme le soleil ; c'est Apollon, si tu préfères. Il éblouit. *Il se pare de la rumeur.* Il est or-chevelu, des yeux qui fixent le soleil, le nez droit, noble. Il est glabre. Grand homme. Vingt-quatre ans, je le sais. Vigoureux, et cabré par l'énergie. Il reste calme dans l'enthousiasme. Il parle vite, mais articule nettement, avec beaucoup d'accents de distinction, comme font les rois. »

Cet entretien s'est déroulé, comme je te l'ai dit, Théodote, une vingtaine de jours après mon retour à Bibrakté, c'est-à-dire au moment où Litaviccos et ses cavaliers éduens font leur entrée victorieuse dans la haute cité, accueillis par Convictolitavis et le Conseil et acclamés par une foule éblouie. Je suis là, près de la Haute Demeure, et c'est alors que Petite-Grâce, à cheval, sort des rangs pour me rejoindre.

Nous nous installons sur un fagot, devant le bâtiment, à boire du vin et il me fait le récit que tu viens de lire.

4.

– Et ici à Bibrakté, s'exclame-t-il de bonne humeur, quelles aventures ?

– J'ai passé le plus clair de mon temps à écrire. Couintous Cicéron est venu voir Convictolitavis peu après que nous avons appris que les troupes éduennes, dont tu étais, avaient fait leur soumission à César, et j'imagine qu'il venait chercher des nouvelles de Carantia. En tout cas, il a reçu la promesse officielle qu'une commission d'enquête sur les pillages serait nommée, et les biens de Litaviccos et de ses frères ont même été saisis. Il est reparti aussi vite qu'il était venu, de mauvaise humeur. Il n'a rien appris d'autre sur Carantia que sa disparition. On se moque bien de lui et de ses molles demandes. Il n'y a plus un Romain à Bibrakté. Qui, surtout dans ces circonstances, aurait encore envie de rendre son butin à un ennemi vaincu, et comment effacer les meurtres ?

Labiénous, parti d'Agédinkon, a pris Metlosédon et a battu Camoulogène à Lutèce. Camoulogène est mort. C'est une très mauvaise nouvelle. La seule. Éloigné des légions de César, il va rencontrer au bout du voyage les Bellovaques qui s'arment. Ceux-là, quand ils le décident, sont comme la foudre, à ce que j'ai entendu dire.

Oui, mon cher Lavaratos, la politique éduenne a basculé : des ambassadeurs éduens ont demandé en secret leur alliance active aux Bitouriges, aux Carnoutes, aux Sénons, aux Aulerques, aux Parisiens et aux Bellovaques.

Tous ont donné leur accord. César est pris au piège. Les Romains, dans les campagnes, sont découragés.

Convictolitavis a dépêché Ségosous auprès de Vercingétorix pour le féliciter et conclure un traité de paix et d'alliance. Il le supplie d'attaquer l'armée de César : 80 000 Gaulois contre 20 000 Romains et alliés ! C'est une occasion unique !

– Nous souhaitions déjà qu'il déchire César dans sa plaine, devant Sa Seigneurie Gergovie, mais il n'a pas voulu, répond Petite-Grâce.

– Convictolitavis a encore envoyé six ambassadeurs auprès de César, parmi lesquels Arébrignos, un centenaire, paraît-il, fidèle au parti romain. Leur mission consiste à mettre au compte de la populace pleine de sottise et d'aveuglement les émeutes et les morts. Ils devraient réussir. Il essaiera de ramener les fantassins éduens que César garde plus ou moins en otages. Ce ne sera pas facile. »

J'évoque aussi la question du scandale des sans-courage vendus comme esclaves.

– Qui vend encore des Gaulois ? s'écrie Petite-Grâce.

– En sous-main, Cotos, dis-je.

– Le fils de putois, éructe-t-il. Je vais l'écorcher !

– Il se terre avec son frère dans leur maison, ici, à Bibrakté. Nous avons aperçu Sméria qui est rentrée de l'hôpital d'Arténiakon. Elle est très heureuse. J'ignore encore pourquoi. C'est une longue histoire...

– Non, grogne-t-il, la fuite de Carantia, les malades, Lutèce... je sais : Bellina m'a raconté.

– Nous n'attendons plus que le retour des ambassades. Bellina revient-elle bientôt ?

– Elle a pu entrer en contact avec Viridomaros et elle a mis au point un plan audacieux. Excuse-moi, dit Petite-Grâce en se grattant le nez. C'est un secret pour l'instant.

Nous devrions en voir les premiers effets dans quelques jours. »

Et en effet, deux jours plus tard, les Longues-Voix et les messagers accumulent d'enthousiasmantes nouvelles qui déchaînent la liesse des Bibraktiens. D'abord, César a renoncé à s'emparer de Gergovie. Il est parti. Il descend l'Allier. Litaviccos a fait convoquer aussitôt le *Rassemblement armé* et décider l'envoi de troupes vers Noviodounon, sur la Loire. Au même moment, Éporédorix et Viridomaros ont réussi à prendre congé de César, sur la rive de l'Allier, et, par une étrange coïncidence, fais-je remarquer à Petite-Grâce, ont rallié à cheval, avec une petite escorte, Noviodounon, où ils ont massacré la garnison romaine et les trafiquants. Et surtout, ils ont libéré les otages de toute la Gaule que César y avait amenés ! C'est un coup de maître ! La conséquence de cette délivrance est énorme : les peuplades n'ont plus à craindre pour la vie de leurs parents et de leurs enfants. César cesse d'imposer ses menaces à la Gaule. Il est isolé. En plus, ils ont pris, à Noviodounon, son trésor, ses bagages et tous ses chevaux. Ils ont fait main basse sur l'approvisionnement, et ce qui n'a pas pu être emporté a été détruit. Litaviccos a ramené les otages ici.

« Ce n'est pas une coïncidence, Biloclès, c'est le plan de Bellina ! me confie Petite-Grâce. Viridomaros a bien compris quel était son intérêt. Les otages ici, Bibrakté devient la forteresse de la Gaule en insurrection. »

Éporédorix a fait couper les ponts sur la Loire et Viridomaros dresser des fortins sur la rive droite. La Loire est très haute en ce moment. Les soldats romains tremblent ; ils veulent gagner le Midi en passant par les Cévennes et abandonner Labiénous. Nous avons le cœur et tout le dedans de la poitrine enchantés de plaisir. Voilà ce que c'est que vivre ! Crois-moi, Théodote, je n'imagine pas

qu'Athènes ait connu après Salamine et Platées une joie plus vive que celle que nous avons ressentie en ces moments.

Enfin, Samotalos est revenu, accueilli, lui aussi, comme un vainqueur.

5.

Sméria nous a rendu visite à la Maison bardique. Elle nous apprend que quelqu'un a vu Carantia à Itios.

« Itios ! Où est-ce ? »

Souros me répond que c'est un port d'où l'on s'embarque pour la Grande-Île, Britannia.

– Cela veut dire qu'elle s'est réfugiée chez ses cousins. Elle est en sécurité. Bellina sera heureuse de l'apprendre, ajoute-t-il.

– Il y a autre chose dont elle se réjouira, dit Sméria en respirant soudain très fort.

– Quoi ? aboie Souros.

– Je peux guérir la lèpre ! »

Nous sommes stupéfaits. Nous la regardons. Elle rougit de bonheur.

– J'ai reçu de Vercobios trois remèdes, déclare-t-elle radieuse. Il les tient d'un médecin arabe qu'il est allé rencontrer à Massalia. J'en connais la composition. Je peux les reproduire. Le traitement est long, mais il est curatif. Quand Bellina rentre-t-elle ?

– Nous l'ignorons, répond Rooudios. Cela dépend des événements. Ta trouvaille est merveilleuse ! Nous allons demander une audience à Convictolitavis pour lui annoncer la nouvelle. C'est un coup fatal porté aux druides de la vieille croyance ! »

Je lui demande pourquoi et Rooudios m'apprend que ces druides cruels et archaïques possèdent le pouvoir

d'introniser les hauts médecins. Ils n'accordent ce privilège qu'à ceux qui pensent comme eux. Si Sméria possède cette nouvelle capacité de guérison, ils ne peuvent plus la rejeter. Elle rétablit le courage et diminue leur domination religieuse, parce que, si l'on peut guérir ce mal, il devient inutile de prendre une *victime de remplacement.* Sentant que je ne comprends pas bien, il précise : « Ici, quand on se sait atteint d'un mal incurable, les druides-médecins en général s'effacent devant ceux de la vieille croyance. Ces druides-là désignent l'ultime remède qui consiste à choisir un individu – un esclave, si l'on peut en avoir un – et à le faire sacrifier, prétendant que c'est le seul moyen d'échapper à la mort. C'est ainsi qu'ils entretiennent leur religion sanguinaire. Tu devines que, si l'on peut espérer la guérison, on abandonnera ce rite détestable et que leur pouvoir s'en trouvera amoindri. »

Les lanciers ne nous permettent pas d'entrer. La foule massée devant la Haute Demeure, jusqu'aux Grandes Portes, guette les nouvelles. Nous faisons comme elle. Où que nous nous trouvions, nous sommes sans cesse obligés d'attendre très longtemps. Il n'y a nulle part de clepsydre à Bibrakté.

Il existe ici deux lignes publiques de Longues-Voix, à quoi s'ajoutent quelques crieurs temporaires privés, les oiseaux présageants ou messagers (à ne pas confondre avec ceux qui sont seulement de passage) et les cavaliers du gouvernement. Il est parfois difficile de s'y retrouver quand rien que les nouvelles criées, entières ou fragmentaires, affluent de toutes parts. Voici, mon cher Théodote, ce que nous avons entendu, ce jour-là, en face de la Haute Demeure. Inutile de te dire combien, à chaque message, a sursauté mon cœur.

« *Viridomaros à Convicto. Le* 12e *de Simivi.* 1re. *Franchit la Loire haute l'armée de César… barrage de chevaux. Nos troupes en retard. Pas de combat. Attends ordres.* »

« *Vercobios à Samotalos. Le* 12e *de Simivisonna.* 1re *Quinzaine. Trois mille cinq cents esclaves libérés devant Ikoranda et Morgarita. Attend…* »

« *Catussios à Convicto. Le* 12e *de Simivi.* 1re. *Brûle toujours Lutèce…* »

« *Marché… Matisko… départ des chalands…* »

« *Galba à Convicto. Le* 12e *de Simivi.* 1re. *Remonte le long du cours divin Labiénous vers Metlo. Harcelons.* »

« *Marché à Éburoialon…* »

« *Viridomaros à Convicto. Le* 12e *de Simivisonna.* 1re. *Franchit la Loire haute… César… barrage… en retard. Combat…* »

« *Ambisagros à Convicto. Le* 13e *de Simivi.* 1re. *A pillé César le temple de la Haute-et-Puissante à Agosédon.* »

« *Motuacos à Convicto. Le* 13e *de Simivi.* 1re. *Brûlent les champs des plaines de Brivanonos.* »

« *…Cent soldats romains tués à l'If de Magetton.* »

« *Doubnacos à Convictolitavis. Le 10 de Simivisonna.* 1re *Quinzaine. Pompée résolu à se présenter au consulat sans César.* »

« *Marché de Bélénos…* »

Savoir que cette petite île rieuse de Lutèce est en feu me bouleverse. La vieille prêtresse l'avait prédit. Je crains qu'elle ne soit morte.

Sméria et Petite-Grâce sont d'avis qu'il faut à tout prix empêcher César de faire sa jonction avec Labiénous. Que font nos troupes ?

6.

J'ai reçu ce matin une lettre de Massalia. Xénocrate m'apprend que le montagnard qui avait tenté de me voler mon dodécaèdre a été retrouvé mort. Il y a enquête. Il me confie à la bonne Fortune et demande si les Éduens ont vraiment trahi César, comme on le dit, après la défaite qu'il a essuyée à Gergovie. Il paraît que les Massaliotes et toute la Provinkia suivent avec passion la guerre de Vercingétorix. Si les Éduens entrent dans la Confédération du roi arverne, c'en est fait de César. Les Helviens et les Gabales seraient prêts à se joindre aux peuples en insurrection. Dans deux ans, César devra quitter son commandement, donc renouveler ses pouvoirs. Une loi récente soutenue par Pompée le dispense d'être à Rome pour faire acte de candidature une nouvelle fois à la magistrature suprême. Il peut rester en Gaule, mais Rome n'élira jamais un consul retenu à l'extérieur par une guerre qu'il ne sait pas terminer. Il doit vaincre d'ici un an, voire deux, sinon il perdra son armée, et Pompée deviendra le maître de l'empire romain.

Convictolitavis nous accorde une audience. Quand nous entrons, nous, c'est-à-dire Sméria, Souros, Petite-Grâce, Rooudios et moi, il manifeste son mécontentement. D'après les rapports que des messagers sûrs lui ont présentés, Éporédorix et Viridomaros lui ont désobéi : ils ont refusé d'attaquer l'armée de César à l'endroit où il passait

la Loire. Ces derniers jours ont en effet été très éprouvants. Jusqu'au petit matin, la foule a espéré que les troupes éduennes attaqueraient les légions de César qui se rapprochent du territoire des Sénons et de Labiénous. Les ambassades sont revenues. L'« ancêtre », comme on l'appelle (Arébrignos), est fier d'avoir obtenu de César la promesse qu'il rendra les troupes d'infanterie retenues, dès que ses légions auront fait leur jonction avec Labiénous. La foule s'est écartée de lui tant il était consternant.

Convictolitavis se tourne vers Sméria. « Souros m'a annoncé hier soir ta découverte. L'Éduie se réjouira, Sméria, des victoires que tu vas remporter contre cette maladie. Le *Petit Conseil* que je réunis ce soir, décidera de prières et d'actions de grâces en ton honneur. Ton art de guérir les blessures brille et brille ton don de mettre fin à toute faiblesse et d'éloigner la mort. »

Il serre Sméria dans ses bras : il est grave et ému, elle est souriante, le regard ironique et triomphant.

– Nous avons d'autres maux à guérir, poursuit-il. J'attends Samotalos. Nous expédions des renforts religieux à Vercobios, afin qu'il nettoie les rives de la Loire des sans-courage. J'attends aussi Litaviccos et ses entoureurs. »

Notre entretien est interrompu de temps en temps, par l'irruption de messagers.

– Seigneur-Prince, les *Crânes nus* ont-ils parlé ? demande Souros. En sais-tu plus ?

– Trouxos, l'un des leurs, qui est de surcroît un annonceur-de-la-nuit, serait à Bibrakté, répond Convictolitavis. C'est un loup-de-femmes assoiffé. Nous allons le piéger. Tout à l'heure, aura lieu la course des femmes. Les plus belles, les plus jeunes. Il sortira de son trou pour la *Nuit des Poulains.* »

Il se tourne vers moi.

– Vercobios étant absent, je voudrais compter sur toi, Philoclès, chuchote-t-il en me regardant avec gravité, pour

le reconnaître et le démasquer. C'est dangereux. Ce scélérat aura sans doute des hommes à lui dans la foule. Tu seras accompagné de Lavaratos. Acceptes-tu ? »

Ce rôle nouveau me plaît. *La vertu avide de danger* ! J'incline la tête.

– Je te suis reconnaissant, répond-il. Ton écrit avance-t-il ?

– Oui, dis-je. Maintenant les événements sont consignés au jour le jour.

– J'espère que les Éduens y sont à l'honneur, insiste-t-il en accentuant chaque mot. Allons, je dois vous laisser : des délégations à voir, Samotalos ensuite. »

Il se tourne vers Sméria.

– Chère Sméria, fait-il.

– Présente, Seigneur-Prince.

– Va demander ce dont tu as besoin à Catoumélos, bâtiments, personnel, produits. Ton crédit est ouvert.

– Je te suis reconnaissante », dit-elle de sa voix acidulée.

En quittant Convictolitavis, nous croisons Litaviccos. Souros le serre dans ses bras.

– Tu nous a menés à *la pirouette du refus*, murmure-t-il. Bien joué !

– Plus de lâcheté ! répond Litaviccos en secouant ses cheveux flottants.

– Jamais », gronde Souros.

Poing levé. Ils se séparent.

La course s'est élancée du bas de Bibrakté, au moment où sonnaient des cornemuses tonitruantes. Les jeunes femmes ont dû prouver qu'elles n'étaient pas enceintes. « On craint toujours qu'il n'y en ait une qui accouche à la fin de l'épreuve, me précise Petite-Grâce. C'est arrivé une fois. » Le soleil est à mi-course et il fait chaud. Petite-Grâce et moi sommes placés sur la ligne d'arrivée, au plus près de la Haute Demeure. Nous entendons les cris

d'encouragement qui montent et se rapprochent à mesure que les coureuses progressent. Nous les apercevons un instant, en plein effort, à peu près au milieu du parcours, là où les pierres et le bois sont entreposés. Des juments avec leur poulain escortent les jeunes femmes et communiquent le sentiment qu'elles font la course avec elles.

Où peut bien s'être glissé Trouxos dans la multitude qui nous entoure ? Il est près de nous, puisqu'il attend l'arrivée pour choisir l'une d'entre elles. La coutume veut en effet que ces femmes s'offrent à des hommes. « Un mariage qui n'en est pas un », selon Petite-Grâce. Il suffit à ceux qui prétendent répondre au choix des belles de tendre une pomme. Et, là où nous sommes, il y a deux ou trois cents candidats qui attendent, pomme au poing !

– Baé ! s'écrie Petite-Grâce, si Bellina était du nombre, elle vaincrait.

– Elle a déjà concouru ?

– Oui, deux fois.

– Et elle est allée avec le premier venu ?

– Oui, la deuxième fois. Elle avait l'âge. Pas le premier venu, on ne peut pas dire cela. C'était un seigneur qui... Regarde ! »

Les jeunes femmes sont en vue ! En tunique à carreaux verts et rouges, la poitrine houleuse, les coudes alourdis de bracelets. Leurs jambes piochent en zig-zag dans un galop irrésistible : on dirait des branches secouées par une tempête. Les animaux courent à leurs côtés en hennissant. Les applaudissements éclatent. Une clameur formidable les enveloppe. Elles sont rouges et moites. Leurs narines en feu mendient l'air. Leur natte bat leur nuque. Leurs yeux dilatés par l'effort sont pleins de ciel. Leur foulée, recourbée comme une patte de tortue, a l'air lente tant elle est large. Leur pied retombe à plat sur le sol si violente est leur fatigue. Les juments les devancent.

– Gare, chuchote Petite-Grâce. Les capuchons !

– Quoi, les capuchons ?

– Les capuchons ! Qui peut avoir son crâne à cacher, à ton avis ?

– Par le Chien ! »

Trouxos bien sûr. Je scrute les visages des prétendants. La plupart ont la tête nue.

Les coureuses encouragées par une clameur plus puissante que les précédentes n'ont plus que quelques enjambées à faire pour atteindre le cordeau. La belle Lalia est en tête !

Les prétendants sourient. Je repère un groupe d'encapuchonnés en face de nous. Les jeunes femmes passent entre eux et moi comme une fumée.

– Tu le vois ? me demande Petite-Grâce.

– Non. Il y en a trop.

– Attends ! Viens !

Une ovation explose au moment où le groupe de femmes franchit le cordeau. Elles reçoivent une pluie de pétales de roses des prétendants qui crient leur allégresse et leur désir. Petite-Grâce m'entraîne vers un haut mur parallèle à la grande voie et à la Haute Demeure. Les jeunes femmes, suivies du troupeau de leurs futurs possesseurs, s'y alignent. Dans le tumulte, elles chantent d'une voix miellée un air lancinant, sourient, hochent la tête, se retournent, retroussent un peu leur tunique et soudain s'effarouchent et affectent un mouvement de pudeur. Elles lèvent leurs bras nus, secouent leur natte et frappent dans leurs mains en cadence. Elles roucoulent et gémissent. Des colombes ! Les hommes rient fort et tendent le bras, pomme à la main. Elles ôtent leurs tuniques et, nues, sautent dans un bassin de pierre, s'éclaboussent en riant, s'immergent dans l'eau et ressortent ruisselantes, puis s'accroupissent et émergent, telles des Aphrodites d'or.

– Regarde celui-là ! me souffle Petite-Grâce.

Un encapuchonné vient de quitter l'attroupement. Faut-il le suivre et laisser les autres ? Bizarre qu'il ne reste pas. Nous le suivons. Il s'engouffre dans une ruelle en pente et pénètre dans une cour déserte. Je risque un coup d'œil. Il s'est assis et s'essuie le front.

– C'est lui !

– Sûr ? »

Je confirme. Aussitôt Petite-Grâce émet un sifflement d'oiseau. Des lanciers débouchent des deux extrémités de la ruelle et sans bruit s'approchent et se dissimulent. Le lieu que Petite-Grâce leur désigne est cerné.

– Ne bouge pas ! Tst ! m'intime mon compagnon.

– Qu'est-ce qu'on attend ? »

Au lieu de me répondre, Petite-Grâce s'asseoit. Je l'imite. Du haut de la rue se ruent cinq hommes portant capuche et une femme – une des coureuses, reconnaissable à sa tunique – en train de rire et d'échanger des plaisanteries. Ils s'arrêtent devant la cour et invitent la jeune femme à entrer. Ils livrent à Trouxos celle qu'il a dû leur désigner avant de s'éclipser. C'est Lalia !

Petite-Grâce crie l'ordre. Les lanciers sortent de partout et immobilisent les six hommes. Lalia est relâchée.

– Les lanciers t'obéissent ? ne puis-je m'empêcher de dire à Petite-Grâce.

– Oui, eux et d'autres. Je t'expliquerai un jour », marmonne-t-il.

Lalia encore essoufflée nous embrasse. Elle passe devant le groupe des lanciers qui maintiennent leurs prisonniers et elle s'amuse à faire rouler ses hanches, l'une après l'autre, devant Trouxos qui la regarde avec des yeux enragés.

– J'allais faire l'amour avec un répugnant ! Vous m'avez sauvée de la souillure, messeigneurs !

– Tu étais obligée ? » lui demandé-je.

Elle me sourit et regarde Petite-Grâce avec un air gourmé. Elle danse et tournoie sur elle-même un instant.

– Dans cette affaire, s'exclame-t-elle, je n'ai pas eu d'homme !

– Il n'est pas trop tard, grommelle Petite-Grâce.

– Ah ! Ah ! Sur qui jetterai-je mon dévolu ? », lance-t-elle en riant.

J'ai peur tout à coup qu'elle ne me choisisse.

« Philoclès, susurre-t-elle, veux-tu de moi ? Je suis à toi toute. »

J'objecte que connaissant Rooudios…

– C'est moi qui choisis aujourd'hui. Il le sait. Nous sommes libres en Gaule. Oublie ta Grèce ! Viens à la Maison ! Je sais user de ma liberté, Philoclès. Nous ne sommes pas dans ton pays.

– Je ne peux pas, dis-je honteux devant les autres.

– Alors, honte sur ta barbe ! » crie-t-elle.

Je n'ai pas le temps de m'interroger sur l'état de ma barbe : Petite-Grâce me confie, l'air faussement résigné, que je ne peux m'esquiver, car par ce cri elle défie mon honneur. Elle prend ma main et nous partons en courant à la Maison des Bardes. À la porte, les yeux mi-clos, les lèvres entr'ouvertes dans un sourire enjôleur, elle chuchote : « Juste ce soir, pour les délices de nos corps. Tu m'auras toute fraîche. » Nous nous engouffrons dans ma chambre et ses paroles sont autant d'aiguillons d'Éros : « Tu aimes mes seins, quand ils pointent vers le ciel ? Tu ne m'as pas donné de pomme, moi je t'en accorde deux belles, dures, douces. Tu peux presque faire le tour de ma taille avec tes mains. Dénoue ma natte ! Quand le plaisir vient en moi, il enflamme mon ventre et mon bassin tout entier. Je vais te montrer mes fesses ; elles sont très rondes. Mes cuisses… » Mes baisers enflammés la font taire.

Pour dire les choses avec pudeur, nous sommes entrés sous les lois de Cypris et le plaisir, sans l'amour hélas ! a été fulgurant.

Dehors, avant de nous séparer, Lalia me souffle en souriant : « Tu t'es trouvé au bon endroit, au bon moment. » Le soleil décline. Il dore la Haute Demeure. Des oiseaux annonciateurs de pluie sont passés. Les appariements de la *Nuit des Poulains* ont grossi les rues d'époux et d'épouses nouveaux auxquels s'ajoutent beaucoup de couples anciens qui prennent occasion de se promener en amoureux.

Sous le *Toit* rempli de monde, Rooudios me hèle. Le *Crâne nu* aurait avoué. Quoi ? Secret d'État. Et Convictolitavis veut me remercier.

Retour dans la Salle des Crânes ! Il y a là, debout, Samotalos, Convictolitavis, Sméria, Souros, Viridomaros, les deux Éporédorix, Catoumaros, Litaviccos. Derrière eux, les porte-lances, et derrière ceux-là, les porte-boucliers. Samotalos parle d'abord.

– Les Riverains du Ciel décident des prières et des actions de grâces pour Sméria, fille de Bomaros, pendant cinq soirs, avec ambre et oliban. Les baguettes seront jetées ces soirs-là. Les enfants offriront les gâteaux-navettes. Que le nom de Sméria soit retenu par les bardes avec cet honneur ! Nous t'aimons, Sméria, pour ce que tu nous promets. »

Une branche de chêne à la main Sméria sourit ; ses yeux noirs luisent du feu de l'intelligence. Nous nous inclinons devant elle. Samotalos reprend.

– L'observation des étoiles et l'entrée du Gardien-de-la-Nuit dans le signe du Taureau qui a commencé voilà onze ans et, à partir de là, s'est produite trois années consécutives, ne laisse pas prévoir la venue de l'eau ou du feu prédite par les *Crânes nus*. Comme nous le savons, le retour du Gardien-de-la-Nuit dans cette constellation se produira dans trente-quatre ans. Rien de fâcheux ne doit en résulter. Ce sont les conjonctions terrestres qui risquent d'assombrir les jours futurs. Parole à toi !

– Roi-des-Nobles-Sciences, j'en fais des questions à Éporédorix et à Viridomaros, gronde Convictolitavis. Vous aviez ordre d'arrêter César à l'endroit où il a passé la Loire. C'était près de Noviodounon et les troupes étaient suffisantes, d'après les rapports. Vous vous êtes croisé les bras. Vous répondez de cela !

– L'action était impossible. Il n'y avait que notre avant-garde contre au moins quatre cohortes. Il aurait fallu les envelopper et nous n'étions que nez à nez, réplique Éporédorix.

– Toute l'Éduie et tous les peuples de la Confédération, toute la Gaule, attendaient vos exploits et, en vérité, vous avez été incapables de ruser et de manœuvrer. Vous avez eu peur. Nous pouvions en finir ! Maintenant César et Labiénous se sont tressés chez les Sénons.

– Nous avons évité un désastre. Trop de Romains avaient déjà passé le divin fleuve.

– Il fallait tenter le coup. C'est l'audace qui remporte les batailles, et non l'hésitation ! Les Romains étaient démoralisés. Ils n'auraient pas résisté. Maintenant ils se refont.

– Nous étions seuls, intervient Viridomaros. La Confédération aurait dû nous envoyer des contingents. Était-ce à nous de batailler contre un adversaire très habile et supérieurement armé ? Si nous avions été battus, Vercingétorix aurait pris les choses en main.

– C'est ce qu'il va faire, à cause de vous ! rugit Convictolitavis. Les ambassadeurs que j'ai envoyés à tous nos voisins et jusqu'aux Bellovaques et à la Fédération des peuplades de la mer m'avaient promis qu'ils se soumettraient à notre autorité. Les quelques supplices infligés aux otages que nous détenons à présent avaient convaincu ceux du Midi. Nous sommes à la tête de la plus grande coalition jamais réalisée depuis la tentative de Celtillos. Et vous la discréditez par votre veulerie ! Vous êtes des

sans-courage peut-être ? Cette monstruosité n'est possible que parce que vous y trouvez votre idéal secret. Les émissaires, qui maintenant se précipitent ici, me demandent si je compte me ranger aux ordres de Vercingétorix. Ils ne le disent pas ouvertement, mais ils souhaitent tous que je le fasse. Il a vaincu à Sa Seigneurie Gergovie. Nous, nulle part, sinon que nous avons pris Noviodounon. Cela ne suffit pas. L'Éduie avec sa puissance et ses ressources ne s'est engagée dans la guerre contre un allié comme César que dans le but de reprendre à son compte la libération de tous les peuples de la Gaule ! Vous avez compromis ma politique !

– Seigneur-Prince, je ne te comprends plus, gronde Éporédorix. C'est toi qui voulais Vercingétorix à la tête de la Confédération, comme Bellina ? Veux-tu prendre sa place ?

– Prendre sa place ? Je n'ai ni ce pouvoir ni ce vouloir. Mais vous, vous êtes ardents en désir. Et comment croyez-vous que j'ai pu contenir les fourbes, toute la tribu d'Arébrignos, Diviciacos, Cotos, Valétiacos et les autres ? Ils se sont enfermés dans leurs palais, assurés que l'Éduie dirigerait la libération de la Gaule et remporterait une revanche, une victoire, un *retournement divin* ! Et vous, vous avez hésité à tremper les pieds de vos montures dans la Loire, quand César y a engagé ses chevaux jusqu'à l'encolure !

– Nous t'avons répondu là-dessus, réplique Litaviccos. Toi, tu ne réponds pas ! N'oublie pas que mon action a engagé l'Éduie tout entière derrière moi. Ces deux-là ont suivi mon mouvement que je tenais de toi.

– Justement ! De moi ! lance Convictolitavis.

– Toi ! Tu rends des comptes au *Conseil*, riposte Éporédorix. N'oublie pas non plus que nous avons pris Noviodounon. Ne minimise pas notre exploit. Les otages sont ici, grâce à nous.

– Grâce à vous tous, intervient Samotalos, l'Éduie est enfin respectueuse des serments prêtés par les chefs, cet hiver, selon la prière de Bellina. Je vous rappelle que la puissance militaire a été déférée à l'Arverne.

– Il a accumulé les défaites, lance Viridomaros.

– Tu oublies Sa Seigneurie Gergovie, murmure Samotalos.

– Il n'a pas attaqué César aussitôt après, observe Litaviccos.

– La plupart des chefs arvernes sont en désaccord avec lui, ajoute Éporédorix.

– Nous sommes les seuls, clame Viridomaros, à pouvoir conduire la masse des peuplades de la Gaule. Dans quel autre but les dieux nous ont-ils permis de retrouver notre antique gloire ? »

Éporédorix pointe un index vindicatif contre Convictolitavis.

– Tu nous dis, Convicto, que tu veux la suprématie de l'Éduie, pour contenter nos justes ambitions et contenir les princes de l'Éduie, mais à qui d'autres que nous veux-tu conférer l'honneur de mener la guerre ? À Ségosous ?

– Non ! L'Éduie ne manque pas de héros-de-la-victoire. Ton frère, ici, a toute la valeur d'un chef de victoire.

– Catoumaros ? Il est trop jeune.

– Seigneurs, arrêtez ! s'écrie Samotalos. La gloire a casqué et cuirassé Vercingétorix d'un bronze éclatant. La Gaule, hormis les Rèmes, les Trévires, les Lingons et les Leuques, s'insurge contre Rome. Gergovie éclipse Noviodounon. Je vous fais l'offre suivante. Si la guerre doit bien continuer, organisons ici, à Bibrakté, une *Assemblée de toute la Gaule.* Convions tous les chefs. Convions Vercingétorix et unissons nos volontés pour la seule action qui vaille : chasser les légions et César ! »

7.

La proposition de Samotalos a été adoptée. Convictolitavis m'a remercié d'avoir reconnu le *Crâne nu*.

Parvenu à ce point de mon récit, mon cher Théodote, moi qui vis, malgré cette aventure, dans le regret de la Grèce, d'Athènes et de mes amis, et dans le souvenir douloureux de Basiléia, en exil dans un pays dont je parle par bonheur la langue et dont je chéris la liberté, un bien que la Grèce a perdu, je veux célébrer la louange des Gaulois. Avant tout, je porte témoignage, dans cette guerre, de la résistance farouche des chefs et de la profonde hostilité de la masse des peuples à l'endroit de César. Depuis le début de la guerre, tous sont admirables d'invention et de ténacité pour tromper et abattre leurs ennemis. Ils savent s'allier, s'isoler, se rendre, trahir, conclure un traité avec échange d'otages et le rompre, cela, de façon imprévisible, pour continuer la lutte. Sans perdre courage, ils fabriquent des armes, les utilisent, les livrent quand ils sont vaincus, et en fabriquent à nouveau. Ils savent prendre aux Romains ce qui leur sera utile pour les vaincre et s'adaptent comme des renards pirouettants à leur maîtrise des combats. Ils font circuler leurs renseignements à une vitesse incroyable et sont eux-mêmes d'une insaisissable mobilité. Enfin, ils savent être impitoyables avec un ennemi impitoyable. Ils sont passés de la guerre homérique à la guerre des légions, laissant leur fierté héroïque

pour consentir à une discipline accrue, passant du duel à la guerre de harcèlement, de la ruée enivrée à la stratégie issue d'un commandement unique. La guerre dure depuis longtemps. Elle ne cessera pas. Ils ont quelque motif de dire non aux Romains car ils savent jouir du bonheur. Les Éduens s'y décident enfin. Ce sont nos frères troyens. Héraklès est venu sur cette terre ; les druides sont instruits dans la science de notre Fraternité ; leur langue, notée avec notre alphabet, offre avec la nôtre des traits de ressemblance vraiment fraternels ; leurs chants sont sur leurs lèvres sans cesse ; leur musique surgissante et allègre est aussi sainte que nos péans et nos hymnes ; ils ont le culte du Beau, savent créer tout ce qui avantage leur santé, leur plaisir et leur accord au monde. Leurs femmes, roses et blondes, sont plus belles encore que les nôtres et elles inspirent l'amour. Tous vivent, pour ainsi dire, dans un songe, au-dessus des choses.

Vercingétorix est arrivé, quelques jours plus tard, avec sa chevalerie, accompagné de Ségosous et de Bellina au sein d'une nuée de porte-piques. Un personnage que j'ai déjà vu ici, à Bibrakté, les accompagne, Vercassivellaounos. L'heure est matinale, mais déjà une foule admirative et respectueuse escorte le jeune roi jusqu'à la Haute Demeure où Convictolitavis l'accueille. Rooudios et moi sommes montés de la Maison bardique, happés par la rumeur. Petite-Grâce est présent.

Bellina est entourée de ses oiseaux rouges, bleus, jaunes, bruns qui tourbillonnent. Elle nous aperçoit, nous hèle de sa voix délicieuse que je n'ai pas entendue depuis longtemps et vient vers nous.

– Lavaratos ! Philoclès ! Grand-en-victoires, grand-en-savoir ! Que les éclairs vous parent et vous sauvent !

– Bellina ! » nous écrions-nous tous les deux.

Son sourire et ses yeux nous illuminent. Ses mains serrent nos épaules. Et puis Petite-Grâce lui résume ce que nous avons vécu à Bibrakté et nous épargne ainsi l'écoute des discours officiels de bienvenue.

– Je saurai ce qu'a dit ce Trouxos, affirme-t-elle.

– Sméria s'est dite capable de guérir la lèpre », glissé-je.

À ces mots, la joie de Bellina ne connaît pas de bornes. Elle crie et serre les poings. Ses étourneaux s'envolent et vont camper sur un if. Ses yeux levés au ciel expriment une fervente action de grâce.

– C'est la plus belle nouvelle que j'aie entendue, exulte-t-elle. Sméria, il faut aller les soigner à Sergioïalon.

– J'y ai pensé, répond Sméria.

– Mais avant, s'écrie Bellina, allons voir Vercingétorix ! »

Et elle nous entraîne jusqu'à la salle des Crânes.

Sur des branchages frais cueillis, sont assis côte à côte Vercingétorix, Convictolitavis et Litaviccos. Les entourent, revêtus d'or, de vert et de pourpre, les princes arvernes et les dignitaires éduens ; derrière, debout, les porte-lances, et au-delà les porte-boucliers. Bellina vient s'asseoir auprès d'eux. Le roi arverne écoute Litaviccos. Il est grand, crinière blonde, comme l'a décrit Petite-Grâce. Un visage aux traits spiritualisés, de grands yeux mobiles. Son torque brille comme du feu. Une saie brun rouge sur l'épaule laisse découverte sa cuirasse d'or. Son regard est tantôt songeur, tantôt acéré et rempli de fierté. À ses pieds, assis à terre, Vercassivellaounos en cotte de mailles hoche la tête en signe de désapprobation. Litaviccos, les yeux admiratifs et inquiets, continue néanmoins.

– ... Tant que César reste chez les Sénons, il ne faut craindre aucune offensive de sa part.

– Il est chez les Lingons », rectifie Vercingétorix, d'une voix bien timbrée, à l'inflexion élégante.

– Les Lingons, oui, concède Litaviccos. Tu sais que nous avons recouvré toute notre puissance. Notre cavalerie est intacte, nos fantassins vont être rapatriés. Notre peuple t'est redevable des combats que tu as menés contre le nom romain. Ce nom nous a été cher, il ne l'est plus. Beaucoup de peuplades se sont à présent coalisées sous notre bannière à la suite de notre décision. Il se trouve que nos troupes et nos amis n'aiment obéir qu'à nous. Peut-être, par les Pierres des dieux, es-tu las de combattre, surtout après Gergovie. Nous venons d'accroître les forces de la Confédération de manière considérable, et nous pensons que le temps est venu pour nous d'en prendre la tête. Aurais-tu quelque réserve à faire là-dessus ? »

Vercingétorix reste impassible. Il lève la main et prend la parole.

– Quel est votre plan d'attaque ?

– Eh ! bien, réplique Litaviccos, souriant de voir l'apparente malléabilité de son interlocuteur, nous porter chez les Lingons, y encercler César et l'écraser.

– En mobilisant toutes les forces de la Confédération ?

– Oui, la totalité. Mais nous pouvons, aussi bien, le faire venir ici, au pied de Bibrakté. Nous sommes prêts à réagir aux différents mouvements qu'il opérera. Bien entendu, dans les deux cas, nous ferons appel à ton talent. »

Vercingétorix, au bout d'un long silence, répond d'une voix posée et énergique.

– Ce plan est faible et dangereux. Faible, parce qu'il laisse l'initiative à l'ennemi au lieu de le surprendre ; dangereux, parce qu'il méconnaît les capacités de résistance de l'armée romaine et engage les forces confédérées sur un seul point, sans prendre en compte les secours que Caious Joulious peut recevoir de la Provinkia ou d'ailleurs. Tu sais tout cela, Litaviccos. Tu sais aussi que le *Rassemblement des chefs* m'a désigné, en présence de Bellina, pour com-

mander l'insurrection. Tu voles au secours de ma victoire ! Les Éduens veulent-ils le profit, quand nous avons eu la peine ?

– Il est juste que le peuple le plus puissant de la Gaule dirige la libération de la Gaule, observe Convictolitavis.

– Votre puissance est-elle militaire ? riposte Vercingétorix.

– C'est une évidence pour tous, déclare Litaviccos.

– Je voudrais en constater l'efficacité. Il y a quelques mois, Ségosous, envoyé contre les Bitouriges, n'a pas pu les affronter. Litaviccos, je t'attendais au pied de Sa Seigneurie Gergovie pour prendre Caious Joulious en tenailles, et tu as été trahi par Éporédorix et Viridomaros. Au lieu de cela, tu as dû fuir, et tu m'as rejoint. Éporédorix et Viridomaros, vous avez trahi Litaviccos, rallié puis trahi notre ennemi, et massacré une petite garnison romaine. Cavarillos a été neutralisé avec toute son infanterie. Éporédorix, fils d'Ollosinos, a jadis été noblement battu par les Séquanes et par les Suèves. Vous aboyez contre la lune. »

Litaviccos blêmit sous l'outrage. Le roi arverne continue.

– Le plus grave est que vous n'avez pas arrêté Caious Joulious sur la Loire, quand il était amoindri. Vous êtes un grand peuple, mais vous ne sauriez le vaincre, parce que vous êtes lents, divisés et trop confiants en vous-mêmes. Pour le vaincre, il faut qu'il ait devant lui une armée résolue et un chef unique. J'ai cette armée et je suis ce chef. »

– Dois-je comprendre, dit Convictolitavis, que tu refuses de nous céder ton commandement ?

– Exactement. »

Vercingétorix se retourne vers ses porte-piques et se lève. C'est alors que Bellina s'avance vers lui et prend la parole.

– Je n'arrive pas à croire à ce revirement. D'où vient cet orgueil de taureau, Convictolitavis ?

– Les chefs de tribus m'ont rappelé que la vocation de l'Éduie…

– Que me parles-tu de vocation ? », s'écrie-t-elle.

Un murmure monte de l'assistance. Un lancier déclare :

– Nul ne doit interrompre le Juge Suprême !

– Mais moi, reprend Bellina, il m'a interrompue !

– J'en ai le droit, réplique Convictolitavis.

– Tu dois aussi écouter les membres de ton Conseil. J'en fais partie. Puis-je parler ?

– N'hésite surtout pas », répond-il.

Bellina penche la tête. Elle ressemble tout à coup à l'Athéna des Propylées. Elle mûrit son idée.

– Dois-je rappeler, dit-elle en se redressant, qu'au *Rassemblement des chefs* de *riouros* le plan adopté a consisté à faire agir les Carnoutes et à donner le pouvoir de la guerre à Vercingétorix, dont le père avait tissé un vaste filet d'amitiés qu'il a suffi de redéployer. Les dieux le voulaient et j'avais fait prêter serment à tous. As-tu oublié ce serment ? »

Convictolitavis se lève, ouvre les bras et prend à témoin, du regard, le groupe des princes qui l'entourent.

– Je n'ai rien oublié, mais je me dois aux chefs de tribus. Les plus valeureux, qui sont ici, réclament le commandement de la guerre.

– Et moi, réplique Bellina, je demande le respect des serments. Vous le savez : si vous déviez, l'interdit sera prononcé contre vous. Il n'y aura, pour les parjures, ni accueil ni parole ni prières ni offrandes ni sacrifices ni même lave-mains. Le blé et les enfants vous seront refusés. Vous serez *dévoués à mener malement malheureux une vie interdite* ! »

Le silence. Litaviccos veut protester. Convictolitavis l'arrête d'un geste.

« Les serments ont été prêtés. Je requiers le conseil du druide », annonce-t-il en se tournant vers Samotalos.

Celui-ci s'avance.

« Les serments ont lié les jureurs et les pays qu'ils représentaient. Sachez que je n'hésiterai pas à engager la cérémonie de l'interdit, s'ils se parjurent. Mais, comme il y a aujourd'hui plus de peuples prêts à la guerre que cet hiver, il paraîtrait sage de procéder à une mise au point. J'ai présenté, voilà quelques jours, un projet propre à dénouer la situation : convoquer ici, à Bibrakté, une *Assemblée de toute la Gaule*. Je maintiens ce projet. Si Vercingétorix l'accepte, ce sera l'occasion pour les peuples gaulois de confirmer ou – ce que je me refuse à croire – de reconsidérer le choix initial. Je vois un autre intérêt à ce rassemblement : il constitue, vis-à-vis de César, un acte de rupture. Parole à toi ! »

Vercingétorix s'incline. Son expression est grave, presque triste.

« Roi-des-Nobles-Sciences, je la prends, déclare-t-il, pour vous signifier mon accord. Que la Gaule se prononce ! Ici, à Bibrakté. Pourquoi non ? Le plus tôt possible ! Je me plierai à la décision générale. »

Spontanément l'assistance applaudit. L'escorte militaire du jeune roi se forme autour de lui. Il se tourne vers Convictolitavis.

– Il manque des seigneurs ici. Je ne vois pas Diviciacos ni Valétiacos ni Cotos. Qu'ils soient présents au *Rassemblement* ! »

Il se dispose à sortir quand Bellina l'appelle et me saisit le bras. Il vient dans notre direction.

« Je suis heureuse de te présenter Philoclès, le pythagoricien dont je t'ai parlé. Il écrit notre rêve. »

Vercingétorix lève la tête et me regarde droit dans les yeux.

« Cavalier, dit-il. Bellina m'a parlé de toi. Elle te fait confiance. Tu as appris notre langue. Je t'en félicite et je loue ton courage. As-tu lu les *Histoires* de Posidonios ?

– Oui, Timée également.

– Alors, sois notre Posidonios ! Mon père l'a rencontré. Il était curieux de tout. Tu as une grande responsabilité. Sois exact et, outre ton récit lui-même, précise que l'action qui est la nôtre a une valeur de perpétuel exemple. »

Il sort. Je retiens ses paroles, sans cependant les comprendre vraiment. C'est la seule fois que je me suis entretenu avec le roi arverne.

Bellina s'approche de Convictolitavis et lui parle à voix basse. Il l'écoute et, à ce que je devine, accepte ce qu'elle lui propose. Chacun de nous éprouve, à en juger par la moue de déception de Sméria, un sentiment de malaise provoqué par le dépit d'avoir, pour une mesquine satisfaction patriotique, porté obstacle à l'action d'un grand homme.

8.

Huit jours plus tard, l'ambiance n'est plus la même. Vercingétorix est logé à Bibrakté et se promène dans les rues en soulevant des ovations. César ne fait plus parler de lui ; il est presque oublié. Les nouvelles sont bonnes. Les boutiques et les tavernes se remplissent de rires. De partout ont afflué les délégations dès le lendemain de la tenue du Conseil. Elles ont été priées d'attendre dans des baraques, hors des remparts. L'annonce des arrivées a déclenché chaque fois des acclamations chez les habitants impatients d'accueillir leurs « frères ». On a applaudi les Carnoutes en saie bleue, les Cadourques en saie jaune, les Sénons rouge-vêtus... L'air est parfumé d'odeurs qui montent des champs et de fumées sorties des forges. À nouveau je sens des frissons de délices dans la colonne vertébrale en humant cet air qui, pour ainsi dire, ouvre les sens.

Sméria nous a quittés, ce matin, en nous recommandant de nous tenir sur la place des Sources, devant le *Toit*. Elle aura des informations importantes à nous transmettre après la cérémonie de réception des délégués. L'affaire des *Crânes nus*, bien entendu.

L'ambiance de fête est indescriptible. Petite-Grâce l'exprime à sa façon : « Soleil dans les cœurs, torterole dans le bec et arôme de la terre dans les narines ! » Il a revêtu pour l'occasion une saie au bariolage échiqueté. Rooudios, en tunique et saie bleu clair, rejoint le groupe des bardes.

Tout le monde danse aux sons des flûtes, des cornemuses et des harpes. Piétinement élégant et infatigable tournoiement des corps !

Le grand axe de Bibrakté déborde sur chaque côté d'une foule trépidante qui l'envahit et le vide, comme une marée accélérée. Nous sommes au bord de la place ronde, près des sources, la Bouillonnante, la Rouge et la Fortifiante, à côté des bardes. Devant nous, adossée à la grande halle que les gens appellent le *Toit*, se dresse une estrade décorée. C'est dans ce rond qu'aura lieu, en fin de matinée, la réception des délégués. Déjà les princes éduens, en tunique et saie vertes, épée au côté droit, viennent s'installer sous le dais de feuillage qui orne la tribune. Les premiers arrivants du défilé solennel sont annoncés à la Porte du bas : les têtes se tournent vers la clameur montante. Les bardes bleu-vêtus, le menton dressé, tiennent leurs harpes comme des armes.

Je veux, Théodote, te donner, à toi et aux lecteurs à qui cet ouvrage est aussi destiné, une idée de la poésie de ces bardes. Aussi, de mémoire, avec l'aide souriante de Rooudios et même de Bellina, ai-je transcrit tous les vers d'honneur lancés au passage des représentants gaulois par ces chantres inspirés, en joyeuse rivalité, qui n'hésitaient pas à ennoblir leurs louanges en évoquant les précieuses et mystérieuses merveilles de la Gaule.

Répété par mille voix, le nom du premier envoyé « Smertorix ! Smertorix ! » est reçu et repris par les bardes qui lancent à sa hauteur leurs salves d'éloges :

– Smertorix bon meneur des saints Osismes !
de Vorgion et de Vorganon battus des vents !
– Voiles blanches, noires joues !
– Les becs noirs picorent la mer blanche.
– De la fin des terres cinglant avec leur fret d'âmes,
en un jour, ils touchent la Grande Île.

L'homme roule des yeux verts en fête qui prennent les regards de la foule à témoin de sa joie. Il passe avec son escorte. Le nom qui sonne ensuite est « Brennos ». La foule l'applaudit à tout rompre. Les bardes :

– Brennos commande aux Vénètes, maîtres des golfes belles-îles,
vénérables habitateurs de Darioritous bien remparé ;
là affluent perles callaïdes et métaux blancs.
– La guerre, ils la remporteront !

Le groupe monte et passe. C'est au tour de : « Moricamoulos » :

– Il parle au nom des Coriosolites, maîtres des chemins de la mer,
Moricamoulos, fantassin trapu accorné d'or,
bélier saillant, bouclier de gloire.
– Cor et cri de guerre,
capelé de blanc et de bleu.
– Ils joignent les Cornes de la Gaule,
preux dans la confidence des runes.

Les cris engendrent des noms qui engendrent des chants sans discontinuer :

– Viridovix, chef cri-puissant, des Ounelles qui vivent
à Koriovallon riche en mouettes, à Kroukiakonon fleuri ;
longs-chevelus, guerriers ardents à dépouiller,
ils sont parés des signes prodiges :
trois sont les mondes, trois les règnes, trois les temps.
– La haute seigneurie tourne,
énigme du faucon qui s'éploie
aux ténèbres du dos.

Les bardes exultent : le rythme de leurs éloges s'intensifie.

– Il commande, Samorix, aux Abrincatoues dans Ligédia double-vallée.
– La dame du gouffre capable d'assouvir le vœu de nuit
leur enfonce les miroitants tatouages dans la chair
et sans cesse les irrigue de lait.
– Orages des batailles : le noir mange le bleu doucement.
– Tête et cape roides, à l'épée ils taillent le silence.

– De Matoumaros se prévalent les Rédones que l'eau de Kondaté unit.
– Plutôt mourir que vivre impur !
– Blanche fleur guérisseuse,
rouge fleur amoureuse,
arbre à clochettes, arbre à miel et à bière :
plus que beau pré me plaît bruyère.

– Cassibodouos, issu de la Loire divine, chef des Namnètes.
– Eux de Korbilo à Kondévinkon amassent des ressources.
– Eux hèlent aux quatre vents les riverains partis au large.
– Eux entravaillent l'abîme outre caps et rades.

Les voix des bardes se font aiguës et rivalisent de puissance.

– Les Bodiocasses honorent Bilicatous le Rouge à Donnodouron
et dans le val opulent de la Mère.
– Là, d'elle se pare la robe
tantôt de l'or niellé de giamonios,
tantôt des nuits du pâle samonios.

– Le blond Vindorédios parle au nom des Ésouviens.
– L'Olina divine les abreuve, depuis que vache lunière les guida.
– Faucheurs de blés hauts comme des hommes,
ils faucheront les hommes comme des blés !

– Chef des Vidoucasses établis dans Sa Seigneurie Arégénoua,
Adiantorix s'est allié aux Ésouviens diaprés.
– L'Olina les abreuve, les cheveux du Bitouollos les abritent.

– Simissos, pour Cisiambos, Juge cri-puissant des Lexoviens.
– Leurs richesses affluent à Noviomagos, de mer et de terre.

– Diasoulos, haut crieur, grand rageur sombre,
élu chef aulerque-diablinte des très anciens Aulerques.
– Ils cultivent les terres grasses de la Medouana
autour de Noviodounon bien remparé.

– Contédoios, chevalier lumineux, fils du défenseur de Lutèce,
Camoulogénos le magnanime !
– Il mène à Vindinon les Aulerques Cénomans que la Sarta
enivre, pourfendeurs de cuirasses, gésates fous de massacres.

– Acatos, à qui obéissent les Aulerques Ébourovices
qui ont Médiolanon le Blanc.
– Là, remuent les volutes obscures qui se nouent et se dénouent
dans les remous profonds du gouffre.

– Souticcos vaste-voix vient de par les Véliocasses.
– Ils ont fondé Katoumagos et, puissants combattants,
fouleront toujours l'herbe des bœufs pataugeants.

– Bélatoumaros grand-crieur commande aux Calètes.
– Eux, non loin des falaises crayeuses, aux bouches de la Seine,
voient se refléter dans l'eau nuageuse
Karakotinon riche en voiles ventelantes.

– Imonios, fier cavalier, dresse contre les légions
ses fiers Ambiens qui peuplent la Somme divine.
– Un pont l'enjambe et alentour les maisons se tissent.

Des acclamations paroxystiques accueillent l'homme qui apparaît.

– Deux chefs, Carsicios et l'illustre Commios, pilier de la Gaule,
règnent sur les Atrébates.
– La belle Némétokenna boisée et miellée
les embrasse, opulente d'offrandes.

La foule reprend le nom de Commios qu'elle scande dans le délire.

– Roupios rameute les Morins ; clabaudant à Itios,
beuglant dans Tarouanna, ils se sèchent au soleil.
– Leurs immenses bûchers empourprent les nuits.

– Andonnoballos, le Très-Ailé,
lève les vents, seigneur des Ménapes.
– Là, les marais et les bois, le brouillard et la pluie les couvrent.
– Ils se chauffent en brûlant de la terre.

– Bodouognatos, le tueur des Romains que la mort n'a pas pris,
répond des Nerviens, fantassins valeureux.
– Ils ont Bagakon, Tornakon, Kamérakon grands en fêtes.
– Au nœud des cinq routes,
les nourrissent les cheveux divins de l'Escaut et de la Sambre.
– Les défendent vingt et vingt ronçois d'arbres.

La foule hurle son allégresse à l'arrivée du délégué qui s'avance couvert d'or.

– Corréos, héros du combat, pilier de la Gaule, chef
des Bellovaques puissants, fougueux, altiers.
– Force énorme, entre l'Escaut et la Sambre.
– Ils rient dans Sa Seigneurie Bratouspantion, où riait le dieu.
– Devant eux, charge le serpent jaune et noir.

– Tonnerre et braise !

– Galba, roi sage des Souessions assis dans les futaies,
entouré de ses fils vient de Noviodounon.
– L'épervier vigilant des pâtures et des moissons
les plus belles de la Belgique.

– Nombreux et braves, les Viromanduens ont délégué Sollos.
Des traces de son char poussent de l'or et des bienfaits.
– Le gui soit sur eux !

L'homme qui marche à présent sourit et lève les poings.

– Contobovindillos commande aux Silvanectes
serrés dans les futaies.

– Épénos casqué d'or, les Meldes l'ont envoyé !
– Galafre pire que freux !

– Docimaros, pour Cantorix, représente les Séquanes amis.
– À Sa Seigneurie Vésontion la Doubis les embrasse.
– Ils brûlent de gros hêtres et fondent l'or
en l'honneur du dieu qui toise et rétribue.

Celui qui s'avance porte une saie jaune sur une tunique noire.

– Muscle du peuple, Véroucloétios revient de par les Helvètes
rebâtisseurs de Vindobriga, de Noviodounon et de Vitodouron.

La foule à nouveau en délire acclame le délégué qui vient ensuite.

– Drappès, chef des Sénons dont les pères pillèrent Rome,
puissant briseur, petit-fils d'Ésous, pilier de la Gaule,

insurrecteur, libérateur, recruteur !
– Que nul ne défie le prince qui défie le silence !

– Counodavios parle au nom des Parisiens.
– La gloire de feu leur a tout brûlé !
– Eux, selon leur oracle, vogueront encore dans Lutèce des roseaux, sur la Seine divine.

– Tatinos le Routène accourt de Sa Seigneurie Ségodounon ;
il a laissé la Tarnis, l'Oltis et l'Avarion divins.

Un long cri à consonance religieuse accueille le nouveau délégué entièrement vêtu de bleu.

– Les hérauts sacrés de la Gaule, les Carnoutes,
gens de Leurs Seigneuries Aoutrikon et Kénabon grand en souffrances, envoient Conconnétodoumnos le Sanglant.

Le suivant porte une saie safranée.

– Aboudos, seigneur des Bitouriges aux belles femmes,
a pleuré les massacrés de Sa Haute Seigneurie Avarikon la ville diaprée.
– Il se dresse vengeur de la tribu.

– Ambactos le Magnifique accourt de Divodouron
pour que les Médiomatrices soient yeux-du-combats.
– Large gloire !

– Main dans la main, Sédoullos, chef des Lémovices grands-au-combat, Sédoulios le Picton, parti de Lemonon,
et Ourippanos, venu des terres herbeuses des Santons,
tracent un sillage de gloire !
– Le gui soit au-dessus d'eux !

– Comme eux, Annicoios de Vésounna des Pétrocores,
Téoutomatos, roi des Nitiobriges, héros bon suprême,
et Diarilos, chef des Bitouriges Vivisques qui ont Bourdigala,
le port de la lune, honorent le gui et le chêne !

Le représentant qui marche ensuite doit faire face à un tonnerre d'acclamations et de cris d'allégresse. Je présume qu'il doit être lui aussi honoré du titre de *pilier de la Gaule.* Sa saie jaune vif rutile.

– Éclatant d'audace, preux souverain, pilier de la Gaule,
Louctérios parle au nom de Divonna et des Cadourques
ourdisseurs de bravoure, de toiles, de champs.

– Doumnacos, chef des Andes
dont un essaim peuple Mantoue en Italie,
appelle l'hommage sur son pays arrosé par la Loire divine.

– Latoumaros, chef des Tourons,
vénère en leur nom la Loire divine.

À part les Rèmes, les Trévires et les Lingons, ils sont tous là, en demi-cercle, sur la place, en face des dignitaires éduens vêtus de lin éclatant. Des lanciers ferment les deux issues de la voie centrale. Convictolitavis drapé de rouge, cape d'or sur les épaules, assis sur un trône au milieu de l'estrade, va leur souhaiter la bienvenue. À sa droite, Bellina et, debout, appuyés sur leur bouclier, Litaviccos, Éporédorix le Jeune, son frère Catoumaros et Souros, ainsi qu'un groupe d'officiers. À gauche, Diviciacos, Viridomaros, Valétiacos, Cotos, Ségosous, Éporédorix l'Ancien, les chefs de districts et les chefs des tribus. Derrière eux les porte-piques puis les porte-boucliers.

De tous mes yeux je regarde ce Docimaros venu « pour Cantorix ». L'homme est grand, roux, les tempes duvetées

de fleur blanche, le visage souriant, un peu crispé, les yeux vifs ; pas vraiment inquiet, en quête plutôt. Je me souviens que Volousénous l'avait dit brun. C'était faux. Bellina l'a vu tout à l'heure. Impossible qu'elle ne réagisse pas. Pour l'instant, elle semble absente ou absorbée dans ses pensées. Et le nom de Cantorix me dit quelque chose. Je ne sais plus où je l'ai entendu. Il y a tant de *rix* en Gaule !

Convictolitavis se lève.

« Vercingétorix… »

À peine a-t-il prononcé ce nom que l'ensemble des délégués poussent un long cri acclamateur et frappent leurs boucliers de leurs épées. L'ovation dure le temps d'un chant d'éloge.

« Vercingétorix, reprend-il, nous rejoint bientôt. Ce jour de joie et de victoire où l'Éduie vous accueille, les yeux pleins de ciel, est aussi un jour de liberté pour toutes les tribus de la Gaule. Sur la proposition de Bellina, nous, Éduens, avons décidé de vous faire retrouver vos enfants et vos parents qui étaient jusqu'ici les otages de César. Nous les avons libérés. Nous vous les rendons. Ainsi notre joie est complète. »

Stupeur et silence suivent ses paroles. Bellina frappe dans ses mains et les lanciers du haut de la grande voie s'écartent pour laisser passer une procession d'enfants et d'hommes jeunes qui accourent, défaits et souriants, vers les délégués. La surprise et la pitié de la multitude des Éduens est soudain palpable. Un cri de bonheur éclate et flûte comme un gémissement animal à quelques brasses de nous. Le délégué qui l'a poussé étreint deux enfants en pleurs. C'est le signal d'un bouleversement incroyable : des guerriers fiers et pleins de force, il y a un instant encore, agrippent en larmoyant des êtres qui gardent leur dignité ou sanglotent contre leur cou. Luctérios hèle ses compatriotes, comme s'ils s'étaient quittés la veille, et des rires refoulent les larmes. Docimaros, que j'ai à l'œil,

essaie d'enserrer dans ses bras une quinzaine d'enfants qui l'applaudissent. Drappès le Sénon est entouré de tout un groupe de jeunes gens qui tendent les bras vers lui comme des suppliants. Un homme long-chevelu submergé par la joie tombe aux pieds d'un délégué qui appelle à l'aide : Sméria se précipite. Trois frères à la ressemblance étonnante cherchent le représentant de leur pays et le découvrent, figés de stupéfaction. Un jeune garçon en guenilles embrasse le sayon brodé d'or de l'illustre Commios. Beaucoup dansent les uns en face des autres, sans pouvoir se parler. Peu à peu les paroles éperdues, simples, concises des pères, des fils et des proches, des deux côtés s'enflent et bouillonnent. Bellina guide les otages vers leur compatriote et, dans un geste pareil au déploiement des ailes d'un oiseau, rapproche ceux que la captivité avait séparés. Beaucoup d'anciens prisonniers font des signes précis et secrets ; les délégués y répondent par d'autres ; les regards s'en illuminent. Un chant grêle s'élève soudain, entonné par un groupe d'otages décharnés.

Amour de notre terre,
Terre de notre amour…

D'autres exhalent à leur tour l'hymne de leur patrie. De proche en proche, des airs martiaux, où se mêlent des voix aiguës et graves, sortent des poitrines. Loin de produire des sons discordants les chants créent une harmonie mouvante et entraînante. Dans le ciel, les fumées dérivant des forges s'éloignent et l'éther bleu apparaît dans sa splendeur tout chargé de lumière. Les chants s'éteignent l'un après l'autre. À la fin seule monte, chevrotante, pure, la voix d'un otage, cavalier moustachu, écoutée dans un respect sacré. Jamais, Théodote, je n'oublierai ce moment où s'est révélée la force d'âme des nobles gaulois.

Convictolitavis intervient quand les retrouvailles se sont un peu apaisées. Il rappelle aux délégués que la poursuite de la guerre exige un commandement unique et propose de « soulager Vercingétorix de cette mission », et de l'attribuer par un vote à Litaviccos, Éporédorix et Viridomaros. Je n'en crois pas mes oreilles. Il a l'habileté de ne pas faire état de sa surprenante générosité, mais il est évident qu'il table sur la reconnaissance des délégués pour obtenir d'eux ce qu'il sollicite. La remise des otages a-t-elle vraiment été suggérée par Bellina dans ce but tout à l'heure ? Soudain, arrive Vercingétorix, entouré de la fleur des chevaliers arvernes. Il est aussitôt salué par les bardes qui mettent leur harpe sur l'épaule.

– Honneur ! Honneur ! Honneur !
Honneur à Vercingétorix, fils de Celtillos, pilier de la Gaule !
Gloire au Réveilleur de la Gaule !
– Roi des Gaulois, pousse ton char en avant, lève l'épée !
– Par leur volonté, les dieux t'ont fait vaincre devant Sa Haute Seigneurie Gergovie,
si grande a été la crainte de tes coups !
– Protecteur du pays, héros de la bataille,
Autour de toi est le tumulte de l'armée !
– Le peuple des plaines tout entier te rend grâces,
d'une seule voix, grande et petite !
– Honneur ! Honneur ! Honneur !
Honneur à Vercingétorix !

Ces hommages déclenchent un tonnerre de cris de joie et d'applaudissements traversé par les *oulou* aigus des femmes.

Vercingétorix salue du poing, puis des deux poings, la foule des Bibraktiens, des délégués et des otages. Du sein de la rumeur un cri se répète et grossit : « Roi des Gaulois ! Roi des Gaulois ! »

Convictolitavis s'est levé et lui cède son trône. Son geste accroît les cris de joie de l'assistance. Comment va-t-il maintenant faire front à ce déferlement d'amour ? À un moment de calme, Commios, dans le cercle des délégués, lui pose une question : « Éduens, comptez-vous voter ou non ? » La foule des délégués et de leurs compatriotes libérés réagit aussitôt : « Non ! Non ! » et s'emporte contre Convictolitavis. Finalement celui-ci décide que l'Éduie s'abstiendra. Vercingétorix s'asseoit fièrement. Et c'est Vercassivellaounos, debout, qui déclare :

« Hommes de Gaule, Vercingétorix, mon cousin, est le résistant de la première heure, le peuple éduen, du moins ses maîtres, est celui de la dernière heure. Choisissez le chef qui a vaincu César, non les chefs que César a soutenus ! » Il est rejoint, avec l'approbation enthousiaste de la foule, par Commios, Luctérios, Doumnacos, Drappès puis Aboudos et Conconnétodoumnos. À n'en pas douter, ces sept hommes forment aux yeux de tous un groupe symbolique, et les acclamations redoublent.

Les trompes de guerre soudain sonnent. Tout de suite, le silence. Samotalos blanc-vêtu, saie de douze couleurs à l'épaule, une branche de chêne à la main, fait un pas et prend la parole.

« C'est à vous, délégués de la Gaule, que je pose la question. Qui parmi vous veut que les Éduens prennent le commandement de la guerre menée dorénavant contre Caious Joulious César ? »

Le silence répond, inentamé. Convictolitavis a la bouche ouverte, Litaviccos baisse la tête, Catoumaros sourit, Éporédorix échange un regard avec Viridomaros qui croise les bras puis les décroise. Samotalos poursuit.

« Voulez-vous maintenir Vercingétorix dans le commandement de la guerre menée contre Caious Joulious César ? »

Les poings se lèvent tous.

« Est-il quelqu'un qui s'oppose à ce maintien de Vercingétorix dans le commandement de la guerre menée contre Caious Joulious César ? »

Personne ne réagit.

« Est-il quelqu'un qui veuille ne pas se prononcer ? »

Personne ne réagit.

– Est-il quelqu'un qui veuille faire une déclaration en rapport avec ce qui fait nos débats ? »

– Moi ! J'ai à dire quelque chose », lance une femme en robe mauve qui vient de disloquer les rangs des porte-piques pour sortir de la foule.

Elle est enceinte ! Non. Je l'ai cru un instant, mais elle sort de dessous sa robe un objet rond qui renvoie mille reflets de feu. Elle l'élève au-dessus de sa tête.

« Moi ! » répète-t-elle en venant se camper devant les dignitaires stupéfaits. « Carantia ! », s'écrie Rooudios. Je la regarde de tous mes yeux. C'est bien elle ! La sphère qu'elle brandit est... un dodécaèdre ! Est-ce possible ? C'est gros comme un bouclier rond. Ce sont les *Maisons contiguës* ! les vraies ! Dans la sidération générale, Bellina bondit et serre sa sœur dans ses bras. « Carantia ! », répète-t-elle. Celle-ci, pour étreindre Bellina, laisse choir le talisman qui résonne comme une cloche de bronze. Un porte-pique se précipite pour le ramasser. Carantia le lui prend des mains. Est-ce un mauvais présage ? Vercingétorix fronce les sourcils et fixe l'objet qui brille comme un soleil.

– C'est pour toi, halète Carantia. Pour toi ! Après tant d'années !

– Les *Maisons contiguës* ! s'exclame Bellina. Comment as-tu fait ?

– Le temple de Glastonia... Je leur ai demandé ! La vieille prêtresse de Lutèce m'avait dit. Je suis allée là-bas.

– Dans la Grande Île ?

– Oui. Au temple. Ils savaient. C'est à toi que les *Maisons* doivent être remises. La volonté divine ! »

Bellina tourne et retourne le dodécaèdre gaulois qui lance des éclairs dorés à chaque rotation.

– Oh ! La bièvre ! » s'écrie-t-elle.

Elle reste un moment à contempler la face d'or qui porte cette image.

– La bièvre ! gronde Litaviccos. Mais alors, c'est l'Éduie que les *Maisons* désignent ! C'est nous ! Cela change tout !

– Pas de coups d'éperons, intime Carantia. Les Arbres-de-Science là-bas m'ont spécifié (elle accentue ce mot) que Bellina, elle seule, tu entends, Litaviccos, décidera du destin de ce symbole. Il y a interdit druidique sur lui. »

Samotalos intervient.

– Dis à tous qui tu es, ma fille, et ce que tu veux.

– Je suis Carantia, fille d'Épadatectorix et de Némonia, sœur de Bellina. César m'avait condamnée à mort. Ma sœur m'a sauvée et je me suis enfuie. Je suis allée à Lutèce des roseaux où l'oracle m'a parlé... Que je rapporte ici les *Maisons contiguës* ! Des Gaulois... oui, des Gaulois ont cherché à me tuer. Je ne les connais pas. Je suis partie au sanctuaire. Les Arbres-divins m'attendaient. Je rapporte la boule facettée à Bellina. Elle sait ce qu'elle doit en faire. Elle seule a ce pouvoir. »

Bellina qui n'a pas cessé de manipuler le dodécaèdre, le dresse au-dessus de sa tête et le montre aux seigneurs de l'Éduie et à ceux de la Gaule. La face d'or étincelle comme une énorme étoile. Le silence fige l'assistance. Un geste de Samotalos invite Bellina à parler.

« Je viens à l'instant de découvrir grâce à mes oiseaux le sens de ces emblèmes et je vais les indiquer à Samotalos. Un antique oracle, des plus saints, prédit que le peuple qui possédera ces *Maisons* étroitement unies disposera de la souveraineté sur toute la Gaule. Un autre oracle prétend qu'une femme portée au pouvoir aura la même capacité.

Un autre m'a désignée pour “sauver le meilleur de la Gaule”. Je ne l'ai pas compris pendant longtemps. Aujourd'hui, je lui donne son sens. En ces circonstances exceptionnelles où nos peuples viennent de nommer celui qui doit nous mener à la victoire finale, en vertu de ma sanctification et du pouvoir qui m'est donné, je remets ce symbole à celui qui sera mon champion, notre champion, le vôtre, à Vercingétorix ! »

Le jeune Roi s'approche. Transportée de joie et adorable, elle dépose dans sa main gauche largement ouverte le globe géométrique.

Samotalos brise le silence.

« Dans ce cas, hommes et dieux, proclame-t-il, s'accordent sur le nom de Vercingétorix. C'est lui, Vercingétorix, fils de Celtillos, Arverne, qui prend le commandement de la guerre menée dorénavant contre Caious Joulious César. Périssent de male mort par la Corneille Combattante combattants, citoyens et magistrats qui refuseraient d'obéir à Vercingétorix, fils de Celtillos, Arverne ! »

Samotalos fait un pas en arrière. Convictolitavis s'avance :

« Ainsi, déclare-t-il, s'est prononcée la Confédération nouvelle ! » Il semble si peu déçu que je le soupçonne d'avoir joué double jeu devant Vercingétorix et les chefs militaires éduens. L'instant est grandiose.

Les acclamations éclatantes dépassent en vacarme toutes les proférations précédentes. Bouche ouverte, cou tendu, main levée, les délégués glorifient le jeune Roi. Les trompes de guerre mêlent leurs clabaudements aux voix et font trembler la terre et le ciel. Bellina et Convictolitavis applaudissent, Litaviccos est impassible, Souros rit et fait un signe à Vercingétorix, Éporédorix et Viridomaros ne cachent pas leur amère déception. Les autres dignitaires éduens semblent abasourdis.

Bellina, les yeux brillants, a un sourire triomphant.

Vercingétorix se lève et s'avance vers les délégués. Il attend que l'ovation s'arrête. Sa voix ferme s'élève.

« Ce n'est pas un roi des Arvernes que vous avez choisi, c'est le chef des Gaulois. Je ne m'attendais pas à recevoir, par surcroît, ce symbole dont nous connaissions tous l'existence sans l'avoir jamais vu. Voyons un signe des dieux et des hommes dans l'offrande qui vient de m'en être faite par Bellina ! Ce soleil consacre l'union des peuples de la Gaule que vous avez décidée et que le chef des Riverains du ciel a sanctionnée. Agissons vite ! »

Il saisit le dodécaèdre dans ses deux mains et le lève vers le ciel. Au même instant, un vent puissant fraîchit soudain et agite les panaches et les chevelures. Je sens que les Gaulois, à leurs yeux émus qui s'illuminent, y voient un heureux présage. Et par un étrange hasard, dans l'éther bleuté de Bibrakté, un oiseau plane. Il descend vers la place puis reprend de la hauteur. Les voix des femmes montent de la foule et forment un long roucoulement qui semble accompagner son vol.

– C'est un milan, observe Petite-Grâce, il a rôdé à grands cernes et fendu l'air sans remuer l'aile.

– Quel présage ? »

Il me sourit et hoche la tête pour toute réponse.

Vercingétorix reprend :

« Pour tendre les volontés des peuplades contre les Romains, je vous demande ce que j'ai déjà demandé. Des otages. Vercassivellaounos et Critognatos désigneront ceux que vous conduirez à Sa Seigneurie Gergovie à la lune d'*écouos*. Ce ne seront pas ceux qui sont ici. Je ne suis pas à ce point endurci. Mais, selon l'usage, chaque peuplade devra les livrer, la nuit que j'ai dite. J'exige une obéissance entière et je serai cruel, s'il le faut, comme j'ai dû l'être déjà. Aucune exception ! Quand j'en donnerai l'ordre, vous incendierez vos granges, vos villages et vos champs. Nous ne recommencerons pas le siège de Sa Sei-

gneurie Avarikon. Chaque peuplade enverra ici le plus vite possible et, en tout cas, avant la date du 4 d'*écouos*, des épis de cavaliers dont le détail vous sera donné par mes deux officiers, ce qui fera un nombre de quinze mille. Chaque peuplade veillera, par le moyen d'un *Rassemblement Armé*, à pouvoir mobiliser les Centaines et les Cinquantaines tribales, mais je ne réclame pour l'instant aucune force d'infanterie. Les quatre-vingt mille hommes de l'armée dont je dispose me suffisent. Ils suivront la cavalerie qui harcèlera l'armée de Caious Joulious pour l'affamer. Je n'engagerai pas de bataille en terrain découvert, mais la cavalerie attaquera les groupes de Romains en désir de blé et de fourrage, parce que vous aurez tout autour de leur armée brûlé vos récoltes et vos champs. Ces destructions forcées vous donneront la puissance éternelle et la liberté. C'est nouveau, je le sais. Il faut briser nos habitudes pour décupler notre force. Afin de faire décamper les Romains, j'attaque la Provinkia. Vous, Éduens et Ségousiaves, avec dix mille fantassins que vous lèverez immédiatement, vous marcherez contre les Allobroges. Vous serez soutenus par huit cents cavaliers que je vous donnerai. Votre armée sera commandée par Catoumaros, ton valeureux frère, Éporédorix. Peut-être n'aurez-vous pas à combattre. D'autres peuplades se jetteront sur ces territoires annexés qui font partie de la Gaule : les Gabales et les Vellaves pousseront leurs boucliers contre les Helviens ; les Routènes et les Cadourques, contre les Volques Arécomiques. De là, nous délivrerons les Voconces puis les Céoutrones, les Graiocèles, les Catouriges, les Albiques et les Sallyes jusqu'à Massalia. La Gaule intégrale expulsera les Romains et, avec l'aide de nouveaux alliés, nous attaquerons Rome, comme jadis Hannibal. Louernios, Bitouitos, mon père Celtillos seront contents de voir se réaliser leur songe. Et alors, nos volontés tressées feront que le monde entier ne pourra pas nous résister. »

9.

Les paroles de Vercingétorix ont plu aux Gaulois. Sméria m'avait confié qu'ils voient en lui le *roi de la Terre*, c'est-à-dire le meilleur chef, un souverain *dormant*, qui sort de son sommeil et réveille la terre endormie pour la sauver selon la volonté des dieux. J'imagine que *dormant* veut dire « longtemps attendu ». En tout cas, il porte leur rêve. Lui-même est conscient d'incarner l'objet de ce grand espoir, et Bellina lui a conféré la consécration suprême.

La foule reste sur la place et dans la grande rue. Bellina souriante, les yeux étincelant de joie, a longtemps parlé avec Carantia, qui m'a embrassé à la gauloise, sans gêne. Les deux sœurs se sont raconté leurs aventures. Les anciens otages et leurs représentants debout prolongent leurs échanges passionnés. Je ne quitte pas des yeux Docimaros.

Samotalos est ensuite venu vers moi, les bras ouverts. Bellina lui a dit le sens de chaque figure, exulte-t-il. Il suffisait d'y penser ! C'est grâce aux oiseaux de la chanson. Cominios détruira le faux polyèdre qu'il lui avait demandé de confectionner. Nous avons aussi évoqué la *part de l'ombre*, le triste choix que font les dévôts des *Crânes nus*. Il a comparé leur action dangereuse à nos tragédies. « Chez vous, m'a-t-il dit, ce sont des spectacles, ici, pour eux, c'est un désir d'anéantissement. » Il me prie de venir cette nuit dans la Haute Demeure. « Vercingétorix sera là et tu contempleras le Dodécaèdre de la Gaule ! » promet-il.

Au moment du coucher du soleil, Bellina, d'un signe de tête, m'indique l'homme entouré d'otages libérés que je surveille, Docimaros. Elle l'a remarqué, lors du défilé, comme je le pensais. Il s'entretient toujours avec ses compatriotes. Carantia s'est approchée d'eux ; elle écoute, le dos tourné, leur conversation.

– Bellina, dis-je, Samotalos m'a appris que tu avais compris le sens de chaque figure du dodécaèdre ?

– Oui, c'était facile : il suffisait de se souvenir de la chanson la plus chantée en Gaule. Son auteur était Ségomaros. Tu comprends ? »

Je me rappelle soudain le chant de Taïa, quand nous fuyions vers Bibrakté. C'est à ce moment-là que Sméria vient nous retrouver. Elle est en larmes.

– Sméria, que se passe-t-il ? s'inquiète Bellina.

– Dès que je suis entrée là, répond-elle en prenant sa voix aiguë, j'ai ordonné qu'on arrête la torture. Je m'insurge contre ces vieilles manières exécrables. C'était trop tard. L'espèce de *Crâne nu* a expiré dans mes bras. Ce n'était qu'une plaie. Il n'a pas gémi. Déjà que les maladies et les malades font des meules de souffrance, ce n'est pas la peine de rajouter celles-là ! Je lutte contre la mort, et eux, ils l'infligent ! Si je devais avoir une autre vie, je changerais de métier. Oui, il m'a parlé, et ce n'était pas la peine de lui brûler tout un avant-bras et de lui casser les côtes ; je l'ai écouté. C'est ce que je pensais : ce fou, incapable de rencontrer la divinité par la pensée concentrée ou le sacrifice, a choisi de s'enfoncer dans la *part de l'ombre*. Il s'est voulu animal. En couinant encore de jouissance il a proclamé qu'il était devenu une bête : il avait posé sur lui, “il y a des siècles”, une peau de sanglier encore fraîche, “d'une mortelle puanteur” et s'était mis à errer dans les bois, “comme sanglier noir”. Après, il avait endossé une peau encore fraîche de cerf : “Mon branchage repoussait tous les ans, je mangeais des serpents. J'étais derrière l'air

onctueux, dans le vagin des bois !". Après, il était devenu aigle, et après, saumon. Un pêcheur l'avait attrapé et apporté à sa femme. "La Divine m'a mangé avec mon consentement. J'ai joui d'être dans son ventre et elle a accouché de moi, comme enfant d'homme. Je m'en souviens. Je commençais à parler. Je savais tout. J'étais scrofuleux, alors on m'a appelé Trouxos." C'est ce qu'il m'a dit. Ils racontent tous à peu près la même chose. Ce genre de confession délirante plaît à ceux qui s'asseoient autour du feu, le soir. Ils sont convaincus d'avoir devant eux un prophète. Ces gens crédules lui demandent conseil, suivent ses prescriptions et le prennent vite comme *maître des prières*. Ils se font du mauvais sang, noir comme de l'encre. Et ils abandonnent le désir.

– A-t-il révélé qui le manœuvrait ? demande Bellina.

– Non, pas vraiment. Si ! Il a seulement dit qu'un grand arbre-de-science "sorti du cul du Loup" était souvent venu lui demander des prophéties. Il en a fait le portrait précis.

– Qui ?

– C'est Diviciacos !

– En es-tu sûre ?

– Je ne peux pas l'être plus.

– Qu'est-ce que ce fou pouvait apprendre de prophétique à Diviciacos ? C'est impossible. Que t'a-t-il dit exactement ? insiste Bellina.

– Que la tête longue – c'est ainsi qu'il l'appelait aussi – voulait savoir quand tel ou tel allait être tué, si c'était bien telle nuit, à tel endroit, avec telle arme et pour telle impiété.

– Il l'engluait ! s'écrie Bellina. Il lui demandait de tuer. Je reconnais là sa façon insidieuse de manœuvrer les gens. C'est probablement Trouxos qui a tué Ianoucos et qui a tenté de m'assassiner. C'est l'homme de main de Diviciacos ! Ou de Docimaros ! Lequel ? Je ne sais plus !

– Ianoucos, c'était le jeune druide qui nourrissait ses oiseaux, me précise Rooudios. Il pensait qu'aux sources de la poésie il y avait certains oiseaux. Il avait trouvé lesquels.

– Ah, oui ! Comme en Grèce ; nos premières Muses ont été des oiseaux. Et on l'a tué pour cela ? »

– Il faut le croire », gronde Rooudios d'un air désolé.

C'est le soir maintenant. Docimaros embrasse ses interlocuteurs et descend avec quelques-uns d'entre eux vers le quartier des fondeurs. Bellina me fait comprendre du regard qu'elle veut le suivre. Nous voici, dans la foule dense, à filer l'homme, Sméria, Carantia, Petite-Grâce, Rooudios et moi. Bellina murmure :

– Si c'est lui qui veut me faire tuer, il va être bec contre bec. Allons-y ! Ne trouves-tu pas, Philoclès, déclare-t-elle soudain à voix haute, que Vercingétorix est un héros digne de la victoire ? »

La foule a des oreilles. Il faut que nous ayons l'air de converser. J'entre dans le jeu.

– Si ! Je le compare à notre glorieux Philopoïmen.

– Le général des Achéens ?

– Oui. L'un comme l'autre, ils ont été orphelins et ont reçu une éducation royale qui a fait d'eux de grands capitaines. Ils ont entraîné durement leurs hommes et les ont vêtus d'habits splendides pour attiser leur courage et leur fierté. Philopoïmen a ressenti une haine constante envers la tyrannie. Au début, il a résisté à Cléomène dans Mégalopolis et, plus tard, il a tué de sa main Machanidas. Vercingétorix, lui, a repoussé César de Gergovie. Je lui trouve le même prestige. »

Bellina sourit de ma faconde. Elle me sent sincère aussi, je crois. Docimaros se sépare de ses compagnons et emprunte un escalier. Il se retourne vers le groupe que nous formons. Il nous regarde un moment puis continue.

– Tu sais qu'il a combattu un temps sous les enseignes de Rome, comme l'avait fait auparavant Philopoïmen en Grèce, continue Bellina.

– C'est vrai, pour mieux la combattre ! Philopoïmen avait l'amour d'un gouvernement libre épris d'un idéal d'excellence.

– Oui, admet-elle. Le roi arverne partage ce point de vue, mais il a approuvé la libération des esclaves décidée par Drappès et il entend donner de la richesse aux pauvres. Son élan est tempéré de sagesse. Il désire commander à l'opinion, non en être le jouet. D'abord il souhaite que les Gaulois n'agissent pas comme les Grecs qui se sont déchirés au lieu de se tresser contre les Romains, leurs vrais ennemis.

– Ensuite ?

– Ensuite il veut chasser les Romains de toute la Gaule, la Provinkia comprise, et créer un royaume qui tourne rond, comme le vase d'un potier sur le tour, un territoire harmonieux.

– Un royaume composé de douze douzièmes !

– Tu l'as dit, Philoclès ! » confirme-t-elle en riant.

Docimaros a pénétré dans un atelier de bronzier. Il a laissé la porte ouverte.

– Nous entrons, chuchote Bellina. Il est seul. Il ne se méfie vraiment pas.

– Sais-tu qui est ce Cantorix qu'il était censé remplacer ? ai-je demandé à Bellina.

– Oui, et cela m'intrigue. C'est mon grand-père maternel. »

Le père de Némonia ! Son nom me revient en mémoire. Rooudios l'avait prononcé le soir que je commençais mon enquête.

Une lampe à huile s'allume à l'intérieur. Bellina franchit le seuil la première. Nous sommes dans une soupente encombrée de creusets, de pinces, de lingots, de moules

entassés près d'un foyer. Une odeur de terre, de feu et de cire monte du sol noir. Devant nous, une cloison avec un accès ; la lueur tremble derrière. Bellina dégaine l'épée. La lumière s'intensifie : il a allumé une deuxième lampe. Nous entrons l'un après l'autre dans le réduit. Docimaros est là, assis sur un tas de bûches, les yeux brûlants. Nous entourons l'homme. À ses pieds, une masse de fibules démoulées que Bellina déblaie de la pointe de son épée.

– Bienvenue à vous, Bellina, Carantia et les autres, dit-il. Sa voix est grave et bien timbrée.

– Tu nous connais ! Pourquoi et comment ? demande Bellina.

– Oui. Depuis longtemps.

– Explique-toi ! Nous avons beaucoup de questions à te poser, le presse-t-elle. Ton nom ?

– Je suis Docimaros, Séquane.

– Qu'as-tu à voir avec Cantorix, demande-t-elle. Comment nous connais-tu ?

– Longue histoire !

– Nous avons tout notre temps. Le nom de ton frère ?

– Samicios.

– A-t-il exécuté pour toi certaines missions : dénonciation, assassinat, espionnage ?

– Non ! Mon frère a fait beaucoup de mal, c'est vrai, mais sans que ce soit de mon fait. Il n'a pas hésité à prendre diverses identités, dont la mienne. Samicios, par haine des hommes et de la douceur de la vie, a pratiqué une religion cruelle. Il a voulu dans le sang et les souffrances de ses victimes s'incorporer à la divinité. Le mauvais choix ! Il est mort, à Sa Seigneurie Kénabon, en brave, m'a-t-on dit à Samarobriva ; je n'en suis pas sûr. Il venait de partir de ce camp où je venais d'arriver.

– Continue, murmure Sméria. Pourquoi et comment a-t-il agi ainsi ?

– Il était fou. Tout a commencé quand Arioviste est venu à Sa Seigneurie Vésontion, il y a seize ans. Il épousait Élantia, la sœur de Voccion. Samicios a été subjugué par son esprit retors, son intelligence rusée, surtout sa férocité. Arioviste brigandait avec ses Suèves depuis trois ans et s'était déjà taillé une réputation de bourreau et de tueur.

– Oui, reprend Smléria, je me souviens de ces noces d'automne. Une saison de sécheresse. Beaucoup de chefs y avaient été conviés.

– C'est vrai. Les Éduens étaient là, confirme Docimaros, Diviciacos en tête, officiellement pour les fiançailles de votre mère avec Épadatectorix, en réalité pour négocier à propos des terres brigoules que nous leur disputions. Arioviste séduisait tout le monde. Il offrait ses services à qui voulait et disait haïr les Helvètes. Diviciacos échoua auprès des miens, mais il espérait revenir et envisageait de revoir Arioviste. Némonia resta dans sa famille ; en réalité elle était avec moi. Nous nous aimions depuis toujours. Épadatectorix rentra avec Diviciacos à Bibrakté, et puis tu naquis ; tu fus envoyée à l'insu de Cantorix et d'Épadatectorix chez ton autre grand-père, du côté de Lutèce des roseaux, où était déjà Carantia.

L'année suivante, les Éduens reprirent les terres brigoules : les deux rives de l'Arar leur appartenaient, et nos marchands ne purent le supporter. La guerre éclata. Éporédorix le Vieux fut plusieurs fois vainqueur.

– Et toi, dans tout cela ? s'impatiente Bellina.

– J'y viens. De guerre lasse, Cantorix fit venir les Suèves, et Arioviste se fit payer très cher : il exigea des terres et des otages – des otages séquanes. Et surtout, il nous fit prêter serment à nous, chefs de tribus, au nom du peuple tout entier, de ne jamais nous retourner contre lui, faute de quoi Samicios, qu'il nomma commandant d'une garnison suève campant désormais sur la montagne de Vésontion, torturerait et ferait périr nos concitoyens et nos

enfants otages. Nous eûmes le tort d'accepter. C'était au printemps, après la fête des Lavures. Parmi les captifs retenus à Sa Seigneurie Vésontion, il y avait Némonia, ta mère. Elle venait de présider à la fête. Elle était si belle et elle plaida si bien sa cause qu'Arioviste accepta de la libérer par exception sous promesse que celui qui prendrait sa place serait torturé et exécuté quand il lui plairait "en hommage à la déesse"», selon ses propres termes. Quel sacrilège ! Une foule de jeunes hommes se proposèrent. Cantorix retint Épadatectorix, accouru de Bibrakté, qui avait, à ses yeux, quelques droits et qui épousa Némonia aussitôt. Il jura de subir son supplice et rejoignit les autres otages dans la prison de la garnison. Ta mère me fut confiée. Elle ne put voir son mari qu'au bout de deux ans. Tu ignorais tout cela, Bellina ?

– Oui et non, déclare Bellina incrédule.

– Ta mère ne voulait pas te le dire. Les choses, pour nous, changèrent avec les Suèves. En quelques combats, Éporédorix fut défait.

Les années passèrent. Le roi germain finit par imposer sa loi à notre pays. il projetais d'envahir la Gaule. Lorsque César devint consul, il obtint d'Arioviste qu'il abandonnât provisoirement la rive du Rhin et rentrât dans son pays, pour lui permettre d'attaquer les Helvètes l'année suivante, une fois nommé gouverneur de la Provinkia. »

Docimaros se tait et regarde Bellina en esquissant un sourire. Petite-Grâce intervient.

– Tu sais bien que César, après l'affaire des Helvètes a battu Arioviste ?

– Je le sais. César a rompu l'accord secret conclu avec lui.

– Pourquoi l'aurait-il fait ?

– Parce qu'il voulait conquérir la Gaule sans la partager avec Arioviste !

– Tout cela ne nous explique pas pourquoi tu représentes Cantorix.

– Permets-moi de poursuivre. César a fait libérer les otages d'Arioviste. Parmi eux il y avait Épadatectorix qui avait juré de se soumettre à l'épreuve de la torture.

– Eh ! bien ? demande Bellina.

– Samicios lui rappela son serment, et celui-ci en héros-protecteur, demanda à mon frère de s'acquitter de sa besogne de bourreau. C'était juste avant d'être libéré.

– Et..., enchaîne Bellina toute pâle.

– L'autre l'a frappé, au moment où ta mère accourait avec des soldats romains. Tu connais la suite, Bellina.

– Comment sais-tu tout cela ? crie-t-elle bouleversée.

– J'étais là, avec Némonia.

– Pourquoi ? Comment était-elle présente ? Elle vivait à Bibrakté à l'époque. »

C'était donc cela, Théodote, que Némonia voulait entendre par « sublime cruauté rituelle » ! C'était le sacrifice héroïque d'Épadatectorix !

– Elle ne t'a rien dit ? répond Docimaros. Dès l'instant où elle avait appris que la libération des otages aurait lieu, elle était venue à Vésontion en toute hâte. Je l'avais accueillie et nous étions montés à la citadelle. Les Romains étaient en train d'enchaîner les derniers Suèves survivants. Je suis très peiné de te révéler ces choses tristes.

– Tu étais là et tu n'as pas pu empêcher ton frère de frapper mon père ? Est-ce possible ? Que nous réponds-tu, Docimaros ? s'écrie Carantia.

– Il était à une extrémité du bâtiment, près d'une poterne. Il nous attendait. Némonia a crié. Une garde suève l'entourait. Cent hommes. Ils ont protégé sa fuite. Les Romains ont perdu sa trace.

– Quelle preuve avons-nous que tu dis vrai ? Tu peux raconter n'importe quoi, s'exclame Petite-Grâce. C'est

peut-être toi qui inspirais Samicios. Tu es peut-être un dévot des *Crânes nus*. Ses pieds !

– Non ! hurle Docimaros. Non ! Pas maintenant !

– Pas maintenant ? Tu veux rire », gouaille Petite-Grâce.

Nous nous penchons sur les bottes de l'homme. Pendant qu'il se débat, les paroles de la prophétesse de Lutèce me reviennent en mémoire :

Celui que tu cherches ne se cache pas,
Tu le verras dans un jour prospère...

Nous sommes dans un jour prospère, s'il en est. Mais la suite parlait de pieds. Sur le coup, je ne me souviens plus des termes. Docimaros crie. Sméria le déchausse non sans mal. Elle examine la plante des pieds du Séquane.

– Non, rien, déclare-t-elle. »

Je regarde ses orteils qui s'agitent et je vois, derrière eux, le visage de Bellina qui se décompose. Elle aussi regarde les orteils de Docimaros, mais avec une surprise horrifiée. Qu'ont-ils de si terrible ? Soudain, je comprends : ils sont palmés ! Bellina est immobile et muette. Docimaros se rend compte qu'elle est sidérée par ses extrémités. Elle ne peut plus en détacher ses yeux. Il se calme aussitôt.

– Bellina, dit-il, Carantia... »

Il n'achève pas. Petite-Grâce, à son tour, découvre les palmatures. Il fronce les sourcils. Il repose doucement les pieds de Docimaros sur le sol. Bellina et Carantia restent silencieuses. Les lueurs des lampes animent le profil de Bellina. Elle ouvre la bouche sans qu'un son en sorte.

– J'ai cru que mon père... », finit-elle par articuler d'une voix faible.

Carantia pleure en silence. Bellina baisse la tête.

– Tu as dit tout à l'heure, continue-t-elle en parlant très lentement, que ma mère, il y a seize ans, était fiancée à... »

– Épadatectorix, oui, reprend Docimaros d'une voix qui tremble. Elle venait de lui être présentée par son père. Cantorix voulait qu'elle épousât ce prince éduen qui était tombé amoureux d'elle, comme tous les autres. Mais c'était moi qu'elle aimait, moi qu'elle venait rejoindre en cachette. Son père ignorait ta naissance, Carantia. Ta mère résista quatre ans à Épadatectorix, et il y eut le pacte funeste conclu avec Arioviste. Némonia m'aimait toujours, mais elle épousa par admiration et par devoir le héros qui se dévouait pour la sauver. Elle m'avait fait jurer de garder notre union secrète. Le temps a passé. Elle est devenue veuve et son père lui a fait épouser Ségosous, qu'elle n'aime pas. Oui, le temps a passé. Je ne voulais plus me cacher de vous. Ceci est héréditaire (il désigne du regard ses orteils). Vous comprenez ? Je suis votre père. »

Les deux jeunes femmes le regardent. Carantia lève ses yeux baignés de larmes. Bellina ne pleure pas, mais paraît accablée. Un long silence s'abat sur nous. Les lueurs des lampes battent l'ombre. Bellina échange un regard avec sa sœur. Elle raffermit sa voix.

– Carantia a vingt ans. Je croyais que ma mère s'était mariée plus tôt que tu ne le dis. Peux-tu prouver tout cela ? articule-t-elle avec lenteur.

– Némonia te le confirmera. Je ne me cachais plus. Je voulais vous revoir. Cantorix, qui sait tout maintenant, m'a laissé cette ambassade. Je suis venu.

– Si Samicios a été le criminel impie que tu décris, reprend Bellina, comment as-tu pu seulement vivre à ses côtés ?

– Il était très souvent absent ou inaccessible. Je ne savais pas tout. Et puis, c'était mon frère. *Quel frère tuerait son frère* ? Je commandais la tribu, j'avais à tenir mon rang. Ses visites étaient des offenses. Il me narguait. Samicios était l'homme fort, mais occulte, d'Arioviste chez nous. Il terrifiait même Casticos. Après la mort d'Arioviste, il s'est

retourné vers César et vers Diviciacos qui en a fait un de ses hommes de main.

– C'est lui qui a voulu nous tuer ? demande Carantia.

– Avant de mourir à Sa Seigneurie Kénabon, oui, sans doute. Il haïssait l'espoir que Bellina incarnait. Après sa mort, un des sbires de Diviciacos l'aura remplacé – des Suèves et des traîtres !

– Trouxos peut-être ? interroge Sméria.

– Oui, répond Docimaros. C'est un renard très dangereux. Un tueur. » À nouveau, le silence. Bellina sonde Docimaros du regard. Il la contemple et elle en est gênée.

– C'est un coup pour vous deux, dit-il. Une joie pour moi. Je ne vous ai pas vues beaucoup de fois, murmure-t-il.

– Nous n'avons pas vu souvent notre père, gémit Carantia.

– Je voudrais vous révéler des choses secrètes sur Némonia », ajoute Docimaros.

Bellina se tourne vers nous.

« Pouvez-vous nous laisser ? »

Nous sortons.

10.

La nuit exhale un parfum de feu et de fleurs. Les retrouvailles inattendues auxquelles nous venons d'assister nous bouleversent. Bellina doit surmonter là une épreuve à la hauteur de sa force d'âme.

Sméria finit par briser le silence. Elle est d'avis de tout révéler à Convictolitavis. Petite-Grâce pense que Diviciacos doit être arrêté sur-le-champ.

– Découvrir que leur père n'est pas leur père, bougonne Sméria, c'est perdre le lien arbré. C'est un effondrement. Il y a de quoi sombrer dans le gouffre où plongent les sans-courage !

– Non, gronde Petite-Grâce, elles sont fortes toutes les deux. Mais la vengeance n'inspire plus leur action.

– Elles changent aussi de patrie, fais-je remarquer. Elles étaient éduennes, les voilà séquanes.

– Elles sont éduennes, réplique Sméria. Elles ont vécu ici. Après tout, je pense que cet événement les débarrasse du désir de vengeance, mais non du désir de liberté. Elles peuvent dépasser l'amour de l'Éduie pour mieux embrasser encore celui de la Gaule.

– Elles auront cette vaillance », assure Petite-Grâce.

Nous arrivons à la Haute Demeure illuminée.

Dans la salle des Crânes pleine de gens en armes assis, Samotalos parle au milieu d'un cercle d'hommes debout que dépasse Vercingétorix. Ils ont l'épée à la main ; ils sont

onze en comptant le roi. Tous tournent la tête, un moment, dans notre direction. Ce sont des délégués. Samotalos nous fait signe d'approcher. À côté de lui, posé sur un socle, luisant à la clarté farouche des torchères, palpite le dodécaèdre. On dirait un énorme cœur.

« Je poursuis », dit-il.

Pendant qu'il parle, nos yeux fixent le solide. Nous pouvons enfin le contempler de près. Il possède la taille et l'éclat d'une pelte athénienne. Chaque arête est rainurée et bouletée aux angles et mesure environ un demi-pied. Les douze pentagones portent en leur centre un trou assez étroit qui s'intègre dans la figure symbolisant la peuplade et forme un œil, une bouche ou une oreille. À mesure que Samotalos tourne et retourne le dodécaèdre, il nomme chaque emblème de bronze et indique le peuple qu'il représente : un cheval, les Cadourques ; un dragon, les Osismes ; un char à deux chevaux, les Bitouriges ; un bouclier à bosse, les Arvernes ; un corbeau, les Sénons ; un bouquetin, les Lingons ; un cavalier, les Helvètes ; un navire, les Vénètes ; une aigle, les Ambarres ; un sanglier, les Aulerques ; un bœuf, les Carnoutes.

Chacun des onze délégués – il manque le représentant des Lingons – découvre les cinq peuples réputés leurs alliés et celui qui était leur ennemi, entouré lui-même de ses cinq peuples satellites. Leurs exclamations traduisent leur surprise et le réveil de vieux souvenirs. Pour les Éduens, les cinq peuples amis, correspondant aux images des cinq pentagones qui cernent la bièvre d'or, sont les Bitouriges, les Sénons, les Lingons, les Helvètes et les Cadourques. Le peuple antagoniste est celui des Vénètes, dont les alliés sont les Arvernes, les Ambarres, les Aulerques, les Carnoutes et les Osismes. Pour chacun des douze peuples, Samotalos fait le tour, si je puis dire, des alliances et des oppositions. Ainsi, les Arvernes sont entourés, d'après le dodécaèdre, par les Cadourques, les Helvètes, les

Ambarres, les Vénètes et les Osismes, tandis que le peuple antipodique est celui des Sénons auxquels sont unis les Carnoutes, les Aulerques, les Lingons, les Éduens et les Bitouriges. À la fin, Vercingétorix résume le sentiment général :

« Au fil des siècles et des années, les alliances ont changé, les peuplades se sont modifiées, mais nous sommes tous issus de ces premiers peuples de la Gaule. Aujourd'hui, grâce à Bellina, nous sommes tous soudés dans une ronde multiple et solidaire. L'unité s'enfle et bat pour le salut commun ! Et c'est la vérité que nous voyons éclore des *Maisons contiguës*, en cet instant même. »

Dans le prolongement de la main ouverte de Vercingétorix, le symbole fulgure et semble émettre un rayonnement bienfaisant. Je ne le crois pas magique et pourtant j'aurais peur de le toucher. Le bronze des figures brille comme de l'or, mais l'or de la bièvre s'embrase d'un éclat plus chaud.

SEPTIÈME PARTIE

Isoler César

1.

Nous sommes à cheval, conduits par Bellina. Nous avons traversé des forêts d'émeraude et de topaze, des collines colorées, habitées, parfumées et des rivières tièdes. Notre chevauchée maintenant martèle le sol d'une route qui fend une lande couverte de bruyère rouge. L'air est enchanté de pollens et d'insectes. Et comme dit Petite-Grâce, « les chevaux sont beaux sauteurs et de bon nerf. Ils jettent feu-flamme par les yeux et par les naseaux. »

Bellina est réapparue le lendemain des révélations de Docimaros et nous a confié qu'elle avait prié sa mère de venir de Fort-aux-Loups à Bibrakté et de l'y attendre. Elle était *frissonnante* d'avoir perdu un père et d'en avoir retrouvé un autre. Elle nous apprend ensuite que Vercingétorix a reçu une lettre d'Ambiorix. Cet illustre fugitif, qui n'est donc pas mort, lui apprend que César recrute à prix d'or, outre-Rhin, des cavaliers suèves et ubiens avec leurs voltigeurs. Bellina s'est proposée de les empêcher d'entrer en Gaule. César qui va être bloqué dans Andémantounnon des Lingons ne peut rien tenter contre elle. Vercingétorix a accepté et l'a remerciée. Il lui a donné un détachement de cent cavaliers commandé par Vercassivellaounos. Nous avons demandé à Bellina la faveur de l'accompagner, Petite-Grâce, Rooudios et moi. Touché, elle a dit oui. Tout cela s'est décidé en quelques jours. Un messager d'Ambiorix lui donnera un supplément d'infor-

mation en cours de route, dans le lieu saint d'Alisia. Elle saura le reconnaître.

La cavalerie nous suit. Bellina et Vercassivellaounos galopent devant nous vers une énorme forêt.

« Tu vois le cheval de Vercassivellaounos, me glisse Petite-Grâce : paturons courts, genoux bien emboités, poitrine et croupe larges, crinière flottante, queue bien épaisse jusqu'à terre, c'est un beau gris à tête noire, un trévire. C'est l'émule de Bonté-du-soleil, sans être parfait comme elle. Bellina l'avait choisi pouliche, entièrement blanche comme tu vois, parce qu'elle portait l'épi au front et aux hanches. Baé ! Je n'arrive pas à les suivre. »

Le couple est loin maintenant, il vient d'entrer sous l'ombre des arbres.

Théodote, je reviens en peu de mots sur ce que j'ai encore appris, juste avant notre expédition.

Vercingétorix a multiplié les envois d'ambassadeurs et attend ses troupes qui remontent d'Arvernie.

Avec tous les chefs, Valétiacos et son frère Cotos se sont rangés derrière Convictolitavis. Il n'y a que Diviciacos qui résiste : il ferme sa porte aux envoyés du Juge Suprême.

Le plan que Bellina doit appliquer consiste à gagner de vitesse et à intercepter le convoi d'or que César expédie aux Ubiens en échange de leurs services futurs. Bellina observe que cet envoi d'or est un peu surprenant. César pouvait commander aux Ubiens de le rejoindre, sans avoir besoin de leur faire ce don. Il est vrai qu'il a encore tant d'or qu'il peut vouloir, dans son orgueil, montrer de la munificence.

Les oiseaux de Bellina la suivent à distance, d'arbre en arbre. Il y en a un nouveau, un gorge-bleue.

Le soir, nous avons atteint une acropole puissante qui surveille les frontières séquanes et lingones. C'est « Sa

Sainte Seigneurie Alisia ». Tout autour, quatre collines moutonnantes d'arbres et quelques prés. À l'entrée, se dresse une statue colossale en bois, peinte en rouge, représentant une déesse armée d'une lance qui me fait penser à l'Athéna de l'Acropole. Une foule nombreuse circule dans la rue principale où plusieurs temples colorés, nuageux d'encens, bourdonnent d'hymnes. Nous sommes attendus et accueillis avec beaucoup de démonstrations d'amitié. Le roi et les dignitaires ôtent leur bonnet fourré et s'inclinent devant nous.

« Nos bons Mandubiens (c'est le nom de ce peuple) peuvent se montrer bienveillants, observe Rooudios ; si nous prenons l'or, il est pour eux ! »

Dans le gîte, le messager d'Ambiorix est déjà là. C'est un homme brun, trapu, aux yeux de furet.

« Je suis Briccos, Éburon, envoyé par Ambiorix. »

Il porte plusieurs torques au cou et en tend un à Bellina. C'est sans doute l'objet qui l'identifie. Bellina examine le collier et regarde l'homme dans les yeux.

Le convoi, selon lui, chemine un peu plus au nord. C'est sur le passage présumé de son itinéraire qu'il doit nous conduire.

– Combien d'hommes ? demande Bellina.

– Une dizaine.

– Si peu ? s'étonne-t-elle.

– Je les ai vus, assure-t-il.

– C'est étrange de la part de César. Tu n'as rien remarqué d'autre ?

– Non.

– C'est peut-être un piège, dit-elle.

– Ambiorix est très bien renseigné, déclare l'Éburon.

– Il n'empêche ! » réplique-t-elle.

Deux jours plus tard, la victoire est acquise. C'était en effet un piège. Briccos nous a menés un peu trop directe-

ment dans un sous-bois. Bellina, méfiante, l'a fait attacher à un arbre, et, pendant plusieurs heures, nous exécutons un très grand demi-cercle autour de la clairière où doit apparaître le convoi. Rien, sinon une ourse qui détale avec ses petits ! Petite-Grâce s'est alors faufilé jusqu'à l'endroit où nous avons abandonné l'Éburon. L'homme est détaché, en grande conversation avec des Romains. Petite-Grâce les écoute : une troupe importante attend notre arrivée un peu plus à l'est, environ trois cents hommes. Une embuscade dans laquelle nous serions tombés, conduits par Briccos ! L'envoyé d'Ambiorix aura été capturé ; il aura parlé ; César a tendu son piège. Au retour de Petite-Grâce, Bellina décide un nouveau détour sous les arbres. En fin d'après-midi, nous découvrons le convoi arrêté au bord d'une rivière. Bellina nous ordonne de battre en retraite vers l'aval. À un méandre, sans être vus des Romains, nous poussons nos chevaux dans l'eau et ils traversent à la nage, sans clapotis. Nos cent cavaliers nous suivent et ont ordre de nous attendre, la rive franchie. Bellina nous fait remonter la rivière, derrière des roseaux immenses. Une route est là qui longe l'eau. En face de nous, les Romains n'ont pas bougé. Un chariot attelé est calé sur un bac. Le bac est relié à la rive où nous sommes par une corde tendue qui traverse la rivière entre deux pontons placés en vis-à-vis. Le cable passe dans deux anneaux fixé aux deux mâts de l'embarcation. Des légionnaires y sont montés derrière six cavaliers. La demi-cohorte, sur l'autre rive, nous tourne le dos. Ils nous attendent là où nous ne sommes pas ! Les soldats du bac commencent à tirer sur la corde. Bellina sourit.

– Quand le bac sera au milieu, je coupe la corde, chuchote-t-elle en ôtant sa saie. Il dérivera et le courant le portera vers cette rive, tout près de nos cavaliers. Il faudra récupérer le chariot. L'or est dedans. Tuez les soldats, s'ils résistent !

– Attends, dit Petite-Grâce, laisse-moi y aller !

– Non ! Prends cela et mes bottes, rétorque-t-elle, tu me les rendras là-bas. »

Bellina, en rénon, lui lance ses vêtements, vérifie du pouce le tranchant de son épée qui bat sa cuisse, s'empare d'une branche crochue posée là, contre un muret, et plonge sans bruit, cachée par une touffe de saule. Je n'ai pu m'empêcher de regarder ses pieds nus. Ils sont un peu palmés. Je les trouve charmants. Elle nage sous l'eau et ne réapparaît que pour reprendre haleine. Un tourbillon parmi d'autres qui n'éveille pas l'attention des soldats du radeau. Sans quitter la scène des yeux, nous amorçons un repli vers nos cavaliers. Le bac a franchi le milieu de la rivière et rien ne se passe. Le cordage s'arque sous la force du courant et les soldats tirent dessus avec vigueur. Ils vont atteindre la rive !

« Qu'est-ce qu'elle attend ? », gronde Petite-Grâce.

Sur l'autre rive, les légionnaires encouragent les leurs sur le point d'accoster. Soudain Bellina jaillit hors de l'eau et agrippe avec la branche la corde qui s'abaisse. Elle pèse sur la branche et grimpe. D'une main, elle attrape la corde ; elle dégaine de l'autre et cisaille le chanvre. Les Romains du bac et de la rive l'ont vue et poussent des cris. Trop tard ! Le filin tranché claque comme un fouet et se tortille comme un serpent avant de se perdre à la surface de l'eau. Le bac perd sa direction, suit lentement la force du courant et s'éloigne de la rive. Bellina a disparu. Nous courons vers les cavaliers. Rooudios qui a pris les devants les a prévenus. Ils entrent dans l'eau à la hauteur du bac dont les occupants se mettent à jeter des javelots. Vercassivellaounos et les siens ripostent et submergent sous leurs coups les Romains. Bellina ruisselante sort de l'eau rouge et fait haler le bac. Il a suffi d'extraire le chariot avec ses deux chevaux des cadavres qui l'encombraient, et la route

du long de la rivière a permis de distancer les Romains restés sur l'autre rive.

L'or a été remis aux Mandubiens, cinq jours plus tard, de la part de Vercingétorix.

Nous nous hâtons vers Bibrakté, exaltés par cet heureux succès. « Des coups comme celui-là, Bellina en a fait des dizaines. » Cette confidence de Petite-Grâce, faite pendant le retour, t'explique, mon cher Théodote, pourquoi je t'ai rapporté en détail cette aventure (une des rares auxquelles j'ai participé) qui illustre la maîtrise guerrière de Bellina.

2.

J'avais surpris des sourires et des regards entre Bellina et Vercassivellaounos. Maintenant, chaque fois qu'ils chevauchent de front, elle lui sourit. Ils se sourient constamment tous les deux. Cela veut dire qu'ils s'aiment. Ils en ont le droit. Je l'avais deviné la première fois que j'avais aperçu Vercassivellaounos. Ils se regardent. Ils ne nous voient plus. Elle a congédié ses oiseaux, qui l'ont quittée l'un après l'autre, l'alouette, le loriot, le traquet, le chardonneret, la bergeronnette, le merle, le gorge-bleue, le bruant, le rouge-gorge, l'étourneau et le roitelet.

Le soir, autour d'un feu dans le lieu d'accueil d'un village, Bellina s'attarde à converser en refaisant ses nattes à cinq brins. Nous évoquons le bac qui s'est perdu dans la rivière.

« Ce radeau d'hier, dit-elle, est à l'image de la vie humaine telle que la conçoivent la plupart des gens. L'homme émerge du gouffre ; il dérive pendant un moment qui est un miracle, et il sombre. Il n'a qu'une chose à faire le temps de sa brève vie, c'est exister. Et exister, c'est se soucier pour les autres. Aimer, soigner, défendre, apprendre. La grâce vient de l'apprendre et du créer. Nous conjurons, nous, notre destin par notre connaissance. Elle est secrète. »

Je comprends son allégorie, mais je déplore que ma foi ne soit pas aussi forte que la sienne. Notre doctrine est vieille, l'enseignement druidique est-il neuf ? Je lui pose la

question et elle répond qu'il est comme la poésie ardente : il se réinvente sans cesse et résiste à l'usure des mots, des sens, des jours, des rites. Il est comme le ciel étoilé, toujours glorieux. La conversation dérive et je lui dis mon regret d'être ignorant des longs poèmes que les Gaulois « libres et renés » savent tous par cœur.

« Ces *Chants*, me dit-elle, sont, eux aussi, changeants comme la peau du poulpe. Certains veulent les conserver tels qu'ils les entendent, mais c'est une erreur qui conduit à la souffrance. Nous désirons qu'ils soient reformulés pour les réapprendre. »

Brusquement :

– Ah ! te voilà, dit-elle à un oiseau bleu au ventre safrané qui vient de descendre du toit.

– Un martin-pêcheur, lui dis-je. Douze oiseaux différents !

– Les as-tu comptés ? me demande-t-elle.

– Oui. C'est un peu un réflexe chez moi. »

Elle rit et continue de refaire ses tresses. L'oiseau s'échappe.

– Parlons grec, si tu veux, me propose-t-elle.

– Volontiers ! fais-je. Rooudios m'a montré cette coutume que vous avez de remanier incessamment la connaissance. Je ne vois pas, en Grèce, les Homérides réadapter les vers de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée* ! C'est très contraignant.

– C'est nécessaire ici. Comment, sinon, le monde pourrait-il nous *parler* ? Les *Chants* doivent être toujours accordés au monde, en adopter les rythmes et les couleurs. La transparence épaisse qui le rend parlant ne doit pas s'opacifier.

– Pourtant cela arrive.

– À ceux qui sont paresseux de la pensée et de la langue et qui deviennent la proie des prêtres dévoyés.

– Justement ! Comment des mouvements tels que ceux des sans-courage, des “annonceurs-de-la-nuit” et des *Crânes nus* peuvent-ils ainsi ravager des régions de la Gaule ?

– Par égarement, Philoclès. Nous offrons à ceux qui veulent devenir druides un contact réel avec les Dieux, mais ce n’est possible qu’après une fervente ascèse. Ceux qui manquent de persévérance ne trouvent pas ce contact ; ils sont déçus et ils s’égarent dans l’abîme. Ils descendent au lieu de monter. Ils renient toutes les vaillances, négligent l’harmonie, la tendresse et la force bondissante de la mémoire. Ils ont pourtant appris qu’il y a la Grande Serpente et sa monstrueuse progéniture, toujours là, dans les marais et sous la terre, prêtes à les engloutir dans la nuit au prix d’un frisson trompeur, mais c’est plus fort que leur volonté. Ils cèdent aux délices de se faire du mal à eux-mêmes. Ils creusent en eux, à se détruire, et tuent le désir de vie inspirée.

– Je ne te comprends pas bien », dis-je.

Bellina sourit, compatissante et amusée.

– Philoclès, c’est comme si je voulais t’expliquer l’origine du mal. La perversion existe chez tous les hommes. En Gaule, une naïveté qui nous est propre pousse chacun à *monter à la cime de lui-même*, et s’il n’y parvient pas dans l’ascension de l’Arbre, il se donne l’illusion d’y réussir en s’enfonçant à travers ses racines.

– L’Arbre ? De quel arbre veux-tu parler ?

– L’Arbre ! L’univers ! En nous et hors de nous. C’est un symbole. »

Elle penche la tête en arrière, comme en extase. Ses yeux sont pleins d’éclairs tout à coup.

– Le plus beau mystère ! continue-t-elle. Quand nous faisons la *part de l’ombre*, nous honorons d’abord la lumière. Elle nous inonde de cet élan qui nous rend heureux… et terribles. Nous voulons vaincre ce qui fige. La face des dieux est tantôt claire et bénéfique, tantôt sombre

et maléfique. Vous-mêmes, vous l'admettez. Votre Apollon peut autant envoyer la peste, comme dans *Œdipe*, qu'écarter toutes les maladies.

– J'en conviens. Tu connais *Œdipe* ? Celui de Sophocle ?

– On l'a joué à Bibrakté, il y a trois ans. Notre élan nous pousse vers les dieux. De là notre besoin de l'emportement, notre goût des querelles et de la guerre. En agitant les ténèbres nous faisons venir de la clarté. Nous devons faire bouillonner notre sang obscur pour rencontrer la divine lumière, la *brume des dieux*, leur première manifestation visible, si tu préfères.

– Comment faites-vous ?

– Je n'ai pas à te le révéler, cher Philoclès, malgré toute l'amitié que j'ai pour toi. »

Pour tempérer l'abrupt de ses paroles, elle ajoute :

« Nous savons que la vie est provisoire. La mort est toujours là : nous la toisons, nous la défions, nous l'esquivons. Alors, nous rencontrons la vraie vie – la vie enthousiaste. »

Ses yeux illuminés m'expriment sa foi et, tout à coup, ils s'incendient de l'éclair de l'amour. Vercassivellaounos vient de surgir derrière moi. Je m'efface. Il l'emmène hors de la grange où resplendit le feu et nous entendons le double galop effréné de leurs chevaux.

3.

À Bibrakté, où nous entrons en fin d'après-midi, Bellina et Vercassivellaounos montent à la Haute Demeure, tandis que nous réintégrons la Maison des Bardes.

Il règne dans la ville un énorme bruit de galopade. Les premières troupes de Vercingétorix sont arrivées la veille et campent au pied de la forteresse et sur les pentes des monts d'alentour. De la Haute Demeure, le roi dépêche d'innombrables courriers arvernes en saie brun foncé comme les troncs de sapins. Des chariots de bagages ne cessent de descendre par centaines la rue médiane et rejoignent d'interminables files de chars de vivres venus des alentours. Ils vont vers le lieu des batailles. Un air de fête règne dans les rues. Tous les Bibraktiens sont dehors. Il ne reste plus un cheval dans les écuries.

Théodote, les événements se précipitent. Il y a le départ des troupes d'infanterie de Bibrakté. Par Sméria, j'apprends que Bellina et son seigneur arverne ont reçu la permission de « se retirer du monde », pour quelque dix jours, en Arvernie.

Diviciacos vient d'être assigné à résidence. Il était bien l'instigateur des actions lancées par les « annonceurs-de-la-nuit » et par les *Crânes nus*. Il est condamné à mort.

Némonia est ici. C'est elle qui aurait tenté, à Massalia, d'empêcher la divulgation de l'oracle de Delphes en me faisant voler le dodécaèdre ; elle aurait voulu ainsi éviter à

Bellina la tâche écrasante de chercher à sauver le meilleur de la Gaule et surtout la menace que ce dessein risquait de faire courir à sa fille. D'après Smériа, c'est faux.

Elle se trouve avec Docimaros chez Diviciacos. Nous allons sur place. L'endroit est cerné par les lanciers qui donnent l'assaut. Nous entrevoyons Diviciacos : il a les mains liées derrière le dos. Némonia le suit, tête haute ; elle est libre, comme Docimaros.

4.

À leur retour d'Arvernie, Bellina et Vercassivellaounos nous rendent une courte visite à la Maison des Bardes. Bellina, rayonnante et diserte, m'exprime son bonheur. J'ai le triste privilège d'être le confident de la femme la plus belle du monde. C'est un rôle qui ne me plaît pas, mais, au moins, j'ai la joie de la voir et de l'écouter. Elle me témoigne ce qu'elle ressent et ce qu'elle pense dans l'idée de me permettre de compléter mon récit. Elle en vient ingénument à me parler d'elle et de Vercassivellaounos.

– Imagine, Philoclès, dit-elle, un nuage vivant de gouets qui se dilate à l'entrée de la prairie et modèle le fantôme d'un dragon gardien endormi, là où les bouleaux et les noisetiers s'arrêtent – les bouleaux et les noisetiers – ; partout, jusqu'à la limite de la terre, foisonnent les herbes fleuries aussi hautes qu'un homme : les scabieuses miellées, bourdonnantes d'abeilles, teignent de mauve la touffe intime des coquelicots et des salicaires qui s'embrase au sein d'une rayonnante poussée rose d'osier fleuri. Là, Verca me dit, d'après les mots d'une chanson :

– Tu es un jardin dont j'entends les oiseaux.

– Et toi, je lui réponds, un aigle qui m'emporte dans un jardin qui n'existe pas.

– Tu es mon gorge-bleue, me murmure-t-il. »

Elle sourit, me regarde et se tait. Ces quelques mots ont enflammé un sentiment trouble en moi qui fait que je me

sens indigne de sa confiance. Elle se rend compte à quelque signe que je ressens de la jalousie. Je lui suis reconnaissant de m'épargner, par délicatesse, d'autres détails et, en même temps, j'ai envie de savoir ce que j'ai honte d'imaginer.

Je sors de la maison, en proie au déchirement. Touche-t-il ses cheveux d'or, caresse-t-il son flanc et son sein, et frémit-il, l'homme au comble du bonheur, en sentant un frisson d'aise parcourir d'ondes le tendre corps de celle qu'il aime ? Elle se dresse, peut-être, lève les bras et le regarde en dessous, l'œil embrasé et ingénu, un sourire triomphant aux lèvres, les joues rouges, haletante.

« Je suis à toi, toute », dit-elle… Son regard ne quitte pas les yeux émus de Verca. Elle détache sa tunique et l'or de son corps éblouit le jeune homme.

« Nos tailles sont presque pareilles », remarque-t-elle.

Je cesse d'imaginer ce leurre suave et torturant. Hélas ! Témoin réduit à contempler leur amour, adorateur en larmes, je les imagine l'un contre l'autre, sur le même cheval, traversant lentement les bonshommeaux des champs éblouis de leur gloire. Ils se disent peut-être que le temps leur accorde une tranquillité limitée. Mais non ! L'instant fulgurant supprime toute crainte, tout manque, toute ombre. Le temps n'est ni lent, ni bref. Il aime les amants. Eux sont dans la nouveauté de midi. Ils voient les feuilles des plantes autrement que nous : elles se bordent, à saturation, de couleurs et prennent un relief lumineux. Ils respirent tous deux un air aussi délicieux qu'un parfum de roses qui n'éclôsent qu'au ciel. Ils chantent au dedans et au dehors d'eux-mêmes et se répondent. Ils boivent de la rosée. Pour eux l'ombre est rustique et douce. Oh ! comme le proclame une chanson d'amour en vogue à Bibrakté :

« Qu'ils soient enforestés,
avec de l'orge, du sel et des draps,
et aussi que par le charme du trait frappeur d'amants
de façon nouvelle l'homme ait un souffle sans peur,
de façon nouvelle la femme ait un œil voyant,
lui pour elle, elle pour lui !

Qu'ils chevauchent, seigneur du monde et délicieuse à voir,
vers l'enfance jusqu'à la graine !
Pas d'enfants aux enfants !
Pas de peine aux charmés ! »

Quand je reviens, Rooudios m'apprend qu'ils sont partis rejoindre l'État-major de Vercingétorix, mais que Bellina m'a écrit un poème. Il renferme, a-t-elle dit, son plus ancien souvenir d'enfance. Je le traduis ici. C'est le seul écrit que j'aie de Bellina.

SECRET

L'œuf divin toujours vivant,
qu'il soit le peson nénuphar,
très beau fuseau
sous l'eau sombre !
de même
la fille dans la fourche grasse,
charreton moelleux,
de même
quand la mère l'enfant
a couché dans la couche,
qu'elle monte vigoureuse au haut
des manteaux et des peaux,
pour des songes bien inspirés !
elle verra fête resplendissante,
entendra marteau voix-d'assaut,

et elle descend vers les jardins
en étages
très verts
semi-noirs,
de même
l'homme visage-d'enfant,
enfant visage-d'homme,
le poète de l'arbre,
disciple bien éclatant,
par le songe sorcier
entre le ciel délicieux
et l'eau sombre
est sa propre bonne semence,
sa propre bonne passion,
sa bonne force à lui,
et alors
qu'il prenne la jusquiame !

HUITIÈME PARTIE

Le combat des chevaux

1.

La cavalerie énorme couvre la plaine, à une centaine de stades des remparts de Bibrakté. C'est toute la beauté de la puissance qui piaffe du désir de combattre. Au loin, des champs de blé. Sur une butte, où se tiennent l'État-major et Samotalos, nous voyons, Petite-Grâce et moi, accourir Vercingétorix qui passe en revue, au galop léger de son cheval pie, les escadrons des tribus. Sa saie violette vole.

– C'est “Fils-de-la-Course” qu'il monte, me dit Petite-Grâce.

– Tu le connais ?

– Baé ! Les chevaux, c'est comme les hommes. Ils ont des noms. C'est son Bucéphale à lui. »

Sur le passage de Vercingétorix, nouvel Alexandre à en croire Petite-Grâce, les milliers de chevaux, harnachés, empanachés, munis de leur gonfanon à lanière posé sur la crinière et, pour certains, de cornes d'apparat, parés de phalères miroitantes, secouent et penchent la tête pleins de fierté, rient, se cabrent, se piètent dur sur leurs sabots ferrés, lèvent leurs jambes antérieures et hennissent. Devant leurs rangs, les chefs chevaliers en riant lâchent leurs brides, haussent les coudes à hauteur des épaules et lèvent leurs poings serrés en l'honneur du roi, tandis que, près d'eux, ceux qui brandissent des enseignes et – vue horrifiante ! – des têtes humaines fichées sur des piques crient leur allégresse. Toute l'armée ovationne le roi.

À un stade environ derrière Vercingétorix, surgit un deuxième cavalier lancé au galop. C'est une cavalière. C'est Bellina ! Seule, nue, portant un simple mantelet sur les épaules, chevelure tombante, elle chevauche Bonté-du-Soleil sans harnais et arbore d'une main l'enseigne suprême fixée à une hampe, le dodécaèdre resplendissant, et de l'autre, son torque, lui aussi resplendissant. Tous les hommes et tous les chevaux la suivent des yeux et, sur son passage, l'armée scande dans un tonnerre de voix « *Bellina Cinga* ! », dévoilant d'un coup la valeur sacrée de cette acclamation. Ce que nous entendons, c'est le nom de la déesse elle-même ! Ce que nous contemplons, c'est une apparition venue du fond des âges ! C'est l'incarnation de la déesse de la guerre ! Elle traverse l'air du matin tiède.

Entre la butte où nous sommes et la masse de la cavalerie, approche à pied un groupe de druides vêtus de blanc, suivi de guerriers armés de haches ; derrière eux marchent un tranche-tête et ses aides : ils traînent un homme nu qui se débat. Je comprends en tremblant qu'ils vont le sacrifier. Vercingétorix et Bellina rejoignent le groupe du sacrifice. Un autel de gazon est dressé là. Le silence s'impose soudain. Je détourne les yeux. Samotalos a rejoint les prêtres et prie. Je risque un regard. La victime humaine est… Diviciacos ! Les exécuteurs l'entourent. Je scrute le visage de Petite-Grâce. Il ne cille même pas.

Cette fin sanglante de Diviciacos, d'une cruauté digne de César, me bouleverse. Criminel avéré, il devient victime agréable aux dieux ! Bellina tire sa vengeance et l'Éduie avec la Gaule efface par cet exemple toute idée d'alliance avec Rome, si tant est que Diviciacos ait encore été en faveur auprès du Romain. Mon sang se met à bouillir. Les « vieilles manières » sont loin d'avoir disparu !

Portées par leurs servants, toutes les enseignes des tribus se dirigent vers l'autel, l'entourent en faisceau et s'inclinent. On dirait une meute se désaltérant dans le sang de

la victime abattue. Les signes repus se redressent, et les sangliers de fer à la hure hérissée, les mufles taurins béants, les vouivres burelées, les rapaces becqués de cuivre regagnent leur poste, avides maintenant de conduire les tribus au combat. Alors, Vercingétorix monte, au galop de son coursier, jusqu'à la butte où nous sommes, et attend. Alors, les cavaliers vocifèrent le serment, rumeur formidable : jamais ils n'abandonneront les enseignes, le chef, les montures et le combat ! Ils rient de bonheur. Ils sont secoués de rires. Alors, agitant d'un geste large sa saie violette comme un étendard, le roi donne le signal du départ. Un cor de guerre, de sa voix de bronze, confirme l'ordre. Aussitôt des groupes de sonneurs et de trompettes déclenchent l'orage strident des cornemuses et des trompes. Une horreur sacrée en chasse une autre ! Les sons aigus et sauvages animent les enseignes et les têtes coupées et communiquent leur trépidation aux javelots et aux épées que tous les cavaliers dardent bientôt en cadence. Aux hennissements, aux rires, aux clameurs et aux strideurs se mêlent bientôt les aboiements détonnants de meutes tribales de chiens velus retenus au bout de longues laisses par des valets à cheval qui traversent les lignes des cavaliers et viennent faire clabauder leurs bêtes sur le front de l'armée.

Bellina s'élance, ivre de batailles promises. Les cavaliers helvètes en saie jaune et noire, s'accordant au rythme à trois temps de la fanfare, s'émeuvent à sa suite. Le cheval de métal, leur impérieux emblème, les entraîne. Emmenés par la puissance irrésistible de leurs enseignes, les Osismes, portant saie blanche et noire, se mettent en marche, talonnés par les Vénètes en manteaux jaunes et bleus, et tous les escadrons quittent la plaine, d'abord au pas, puis au trot. Docimaros commande l'escadron des Séquanes. Les chevaux et les hommes imprègnent l'air chaud de leur suffocante puanteur. C'est pourtant une odeur qui sent la vie.

Ce n'est pas celle d'Avarikon. Vercassivellaounos, coiffé d'un casque d'argent surmonté de majestueux bois de cerf, quitte l'État-major et prend la tête d'une colonne de cavaliers en saie brune.

Vercingétorix et son escorte de chefs, de sonneurs, d'estafettes et de bardes les rejoignent, à l'arrière-garde. Nous les suivons. La formidable armée des chevaucheurs pétrit les routes, brise les clôtures des champs, traverse les ruisseaux, nivelle les fossés et les talus et laisse derrière elle une rade immense de terre labourée.

– Je ne te cache pas que je préférerais marcher avec le corps éduen que veiller sur toi, bougonne Petite-Grâce, mais j'obéis à Bellina.

– Je l'ai assez suppliée pour venir. Tu l'a vue, nue ?

– Oui, et alors ?

– Elle avait un corps poli comme le bronze. Je la décrirai ainsi.

– Tu arrives à te souvenir de tout ?

– J'ai de l'entraînement.

– Baé ! Biloclès, écrire, pour moi, c'est poignarder des paroles, comme on tend une peau entre quatre couteaux.

– À chacun son art, lui fais-je observer. Je ne sais toujours pas quel est le tien.

– J'ai exercé plusieurs métiers. Par les Pierres ! Biloclès, l'éperon est inutile !

– Tu ne me dis pas lesquels ? Pourtant tu as prétendu que, devant Gergovie, Éporédorix t'avait reconnu.

– Oui ! J'ai été, si tu tiens à le savoir, ce qu'on appelle ici un Héros-des-Guerriers, et aussi un Héros-des-Champions. L'armée, bien sûr ! Tu n'as pas regardé le supplice tout à l'heure, ajoute-t-il, changeant de conversation.

– Non ! Qu'est-ce que tu viens de me dire ? Tu as commandé l'armée éduenne ? »

– Oui, la cavalerie. Juste avant mon grand ami Éporédorix. Le *Vieux*, précise-t-il. On l'a préféré à moi parce qu'il exigeait moins des hommes. L'Éduie a vu où sa *douceur*, à lui, l'a menée, elle ! »

Je suis abasourdi.

– Mais alors, tu es un grand... un grand général ! Comment es-tu redevenu...

– ... Un simple *crépu* ? Oh ! par orgueil. Je ne regrette rien de ce que j'ai fait ou pas fait. Je suis un homme libre. Tu sais, fils, quand on atteint la dernière partie de sa vie, on se met à ressembler à son parent survivant. Mon père a ressemblé à sa mère. Et moi, je ressemble à mon père. C'était un savant et un *surguerrier*. Allez, va ! Va ! Tsictsic ! Serre un peu les rênes de bride ! »

L'allure qui s'impose interrompt notre conversation. Galop de charge !

Le soir, l'armée retrouve les bagages et les chariots envoyés en avant. Les soldats rient et chantent dans la chaleur de l'été. Nous campons entre Éduens, sous des tentes de cuir, sur une litière de paille fraîche. Les feux fument. Mon camarade m'apporte de l'eau dans son casque.

– Tiens ! lance-t-il. J'ai des nouvelles fraîches comme les sources d'où je viens. César est par là (il désigne la direction du nord) à une centaine de lieues. Nous allons l'intercepter à mi-chemin. Encore quelques jours de marche. »

Bellina vient nous voir. Elle porte sa tenue de guerre. Son visage est illuminé comme une feuille de tremble en automne. Elle est acclamée par l'escadron.

– La promenade est fulgurante, feule-t-elle. Vercingétorix est le seul à ne pas se sentir aérien. Nous volons vers l'écrasement des Romains. Les Séquanes massacrent chaque jour des dizaines de fourrageurs et s'emparent des convois. César ne va pas tenir longtemps ! Encore quelques jours de marche et nous serons ivres de tuerie.

Philoclès, je ne veux pas que tu t'exposes ! Lavaratos, vous restez en arrière, quoi qu'il arrive !

– Nous resterons ! répond-il. Je sais que je n'ai pas de chance. »

Au cours des jours suivants, l'enthousiasme guerrier ne cesse de croître. Des chants et les cris répétés de « *Hoú da hoú-da-hoú-da hoú da, hoú da hoú-da-hoú-da há* ! », de puissants aboiements de chiens, des prières, des danses tourbillonnantes, des transes autour des enseignes font gronder l'armée. Nous voyons parfois passer le long des champs de blé Vercingétorix et son escorte, au grand galop de leurs chevaux empanachés, parés de phalères, la bride bordée d'or, les houppes pendantes. Mais il est inaccessible. En revanche, les visites de Bellina contenant mal sa fureur guerrière, le visage éclatant, nous comblent de joie.

« C'est pour demain », grogne Petite-Grâce en s'étirant.

La veille, Bellina, presque en transe, est venue me confier le dodécaèdre enveloppé dans une saie à douze couleurs. « Demain soir, au coucher du soleil, a-t-elle dit, Vercingétorix réunit le peuple des chefs. Je vous y attends. »

Ces derniers jours, nous avons remonté et coupé des ruisseaux, longé des collines, dépassé un gros village, Sidoloukon, obliqué vers le nord par une longue route rectiligne jusqu'au fort appelé Bravikon, descendu une rivière étroite et laissé à notre droite trois collines rondes de même hauteur séparées chacune par un ruisseau qui rejoint la rivière. Et nous voici à camper près de cette rivière dans une plaine traversée par un autre ruisselet qui sort, à droite, d'un ravin boisé. L'épreuve décisive est arrivée. Elle se présente sous les *douze meilleurs*. Bellina a l'intention de combattre, sinon elle ne m'aurait pas laissé le polyèdre.

Un groupe de bardes bleus-vêtus issus des différentes tribus devra, sur l'ordre du roi arverne, gagner une bosse située au nord, à cinq ou six stades. Je fais partie du groupe. Il nous revient de garder mémoire du combat qui va s'engager. Avant de les rejoindre, Bellina, frémissante, Petite-Grâce et moi assistons à la réunion du peuple des chefs. Une cinquantaine de chefs-du-combat en saie et tunique flamboyantes attendent. Le vent souffle. Vercingétorix apparaît.

« Chevalerie de la Gaule, lance-t-il, vous voulez le combat. J'y suis résolu. Vous savez que les Romains fuient vers la Provinkia : ils quittent la Gaule. C'est déjà la liberté pour nous. Mais cela ne suffit pas. Il faut, dans l'avenir, une paix et une tranquillité définitives. Les Romains, s'ils ne sont pas exterminés, reviendront avec plus de troupes et n'arrêteront jamais la guerre. Nous ne pouvons pas les broyer en une seule fois, même avec notre immense cavalerie. Nous les affamons et nous allons les piller. Ils fuient lentement. Leurs cohortes sont échelonnées en longues files séparées l'une de l'autre par des convois de vivres et de bagages. Voici mon ordre : les escadrons attaqueront par les flancs et prendront ou détruiront les convois avant que les cohortent n'aient eu le temps de se resserrer. »

Cotos brise le silence. Il porte la saie verte éduenne sur sa cotte de mailles.

– Et après ?

– Vous vous replierez et reviendrez ici.

– Nous allons nous battre contre des chariots et contre des sacs ?

– Oui.

– La victoire risque d'être mince, ironise Viridomaros.

– Une légion qui perd ses bagages est impuissante et déshonorée. Je ne vous dévoile pas la suite de mon plan. Sachez que nous n'en resterons pas là. J'entends que tous

les cavaliers traversent les intervalles de l'armée romaine et reviennent ici.

– Et si les cohortes se tressent plus vite que tu ne le crois ?

– Vous rompez, Cotos. Vous revenez ici. Je doute qu'elles aient le temps de se tresser. Face à vous, les fantassins abandonneront leurs bagages et chercheront à sauver leur vie.

– Et si les cavaliers romains accourent ? demande Commios.

– Ils ne valent rien et ils ne quitteront pas leur colonne pour des valets et des esclaves. »

– Et notre infanterie ?

– Elle ne bouge pas. Je la déploierai en avant de notre camp et elle effraiera les Romains. Vous serez sous ses yeux et elle vous donnera plus de fougue. »

Les chefs-du-combat approuvent ses paroles et crient leur joie. Commios demande à parler :

« Faisons jurer aux hommes, s'écrie-t-il, de ne pas se reposer sous un toit, de ne plus revoir leurs parents, leurs enfants, leurs femmes, s'ils n'ont pas chevauché deux fois à travers les rangs ennemis ! »

Sa proposition est acclamée. Vercingétorix sourit et d'un geste congédie l'assemblée sur ces mots :

« Assaut au matin. Conseil demain soir, ici même. Que *l'Ami-des-combats* vous garde ! Commios, Luctérios, Critognatos, Drappès, Cotos, avec moi ! »

2.

La légion, énorme masse d'hommes, a foulé l'herbage, interminable, effrayante. La vue s'étend, de la hauteur où nous avons la chance de nous trouver, sur des dizaines de stades. Loin au sud, à notre gauche, les troupes d'infanterie de Vercingétorix, près de la rivière, et un tiers de sa chevalerie ; devant nous, à une quinzaine de stades, un mamelon boisé qui abrite les Aulerques et les Parisiens (au-delà campent d'autres escadrons) ; derrière nous, la même rivière et des blés ; au nord, l'avant-garde romaine qui, ce matin, dévale de l'horizon et recouvre les prés des collines mamelonnées. J'estime sa largeur à deux stades et demi : c'est la longueur de l'Acropole. Les bardes, entre les branches, se soufflent les notations à formuler : « Une forêt d'hommes... » « un pas lent et régulier... » « Une forêt allongée... Longue de sept lieues, au moins. »

Les Romains ignorent la présence sur leurs flancs de nos cavaliers qui sont sous le couvert des chênes. Jamais ni les bardes ni moi n'avons vu masse humaine aussi gigantesque. Parvenue à notre hauteur, elle a contourné la colline boisée où nous sommes cachés. Nous palpitons d'épouvante. J'entrevois un fanion où se lisent les lettres COH X. L'odeur des hommes monte par la chaleur, plus puante que du fumier.

Les chariots passent maintenant entourés de leurs équipages. Défile déjà sous nous une deuxième légion.

Viennent des chars et des voitures, des bœufs. L'attente paraît éternelle. J'ignore où est Vercingétorix.

Des buccins résonnent soudain et se répondent. C'est une alarme romaine.

– Déjà ! s'exclame Petite-Grâce incrédule.

– César n'est pas encore là ! dis-je dans un murmure.

– Non, mais il répond et donne ses ordres », réplique Petite-Grâce mécontent.

L'armée romaine s'arrête. Un flot de légionnaires au pas de course surgit de l'horizon, à gauche, un autre à droite, en bordure de forêt, soulevant un nuage de poussière ; ils viennent grossir la colonne qui est passée devant nous. Des cavaliers romains accourent après eux, à bride abattue, et garnissent les flancs, qui viennent de se renforcer, de l'armée romaine. Nous n'avons plus sous les yeux la colonne étirée du début de l'embuscade, mais un immense carré frémissant en train de se former, qui couvre toutes les collines. L'effet de surprise ne sera plus possible ! Pourquoi ? Un coup d'œil à gauche me montre les cavaliers de Vercingétorix qui bloquent la route suivie par l'ennemi. Ils se sont présentés trop tôt ! Les Romains ont réagi ! Les légions romaines n'étaient pas aussi éloignées l'une de l'autre. Un immense mouvement disloque et dispose l'armée romaine en formation de bataille : les convois se rassemblent au centre et les légionnaires les entourent en rangs serrés.

– Il ne faut plus attaquer, murmuré-je.

– Mais si ! réplique Petite-Grâce. Nous allons les moudre et en faire de la fleur d'épeautre. »

Loin au sud, tousse une trompe de guerre. On dirait un jacassement de pie. De relais en relais, le signal fend l'espace et s'amplifie : il hurle partout la colère du sol. Alors, trouant les bosquets et les futaies, glisse, d'en-dessous, comme les plis d'un manteau de la terre, la chevalerie de la Gaule ! Des milliers de cris hennissent, un

galop innombrable secoue le sol, l'afflux croissant des escadrons de la victoire s'ourle et inonde la terre de ses pétales de pourpre. Les chevaux ne connaissent plus le frein et se ruent à la rencontre de leurs frères, de l'autre côté, qui aspirent à les rejoindre. Précédés par les porte-enseignes, les cavaliers, ivres de la joie et de l'horreur du combat, se laissent emporter par leurs montures. Les chevaux sénons et leurs lanciers rouges sont sortis des bois les premiers, maintenant les Helvètes en débordent : ils chargent, sur notre droite, l'épée dressée, prête à tailler. Plus haut, sur le flanc droit des Romains, les Carnoutes vociférants volent à l'attaque derrière leur enseigne furieuse. Les Romains leur répondent par une immense clameur.

La fougue irrésistible de notre cavalerie enfonce la défense ennemie sur tous les fronts et, sous nos yeux, fauche hommes et bêtes sur cinq rangs. Muserolle contre muserolle, phalère contre phalère, les chevaux hennissants se heurtent, se broient, se mordent. Ils combattent. Certains sont ensanglantés et triomphants, d'autres tournoient et sont pris de folie. Les nobles chevaux gaulois se cabrent et blessent à coups de sabots les cavaliers romains et leurs piètres montures qui s'empêtrent dans les corps tombés à terre, et nos combattants frappent du taillant à droite et à gauche. La rage de nos chevaliers nous fait sortir de notre guette et descendre pas à pas vers la plaine, *pour mieux voir*. La poussière monte. Le tonnerre des huées remplit les champs. Juste devant nous, les escadrons gaulois massacrent la gauche de la cavalerie romaine. Ils s'avancent jusqu'aux lignes de légionnaires qui se resserrent, javelots en arrêt, et brisent leur élan.

– Il faut les archers, lance Petite-Grâce.

– Il n'y en a pas », m'écrié-je.

On voit soudain fondre de l'horizon, à la droite de l'armée romaine, une masse de cavaliers montant des che-

vaux plus grands. Ce sont des Suèves ! César les a donc fait venir, malgré le coup de force de Bellina ! Nous ne l'avons pas su ! Leur charge prend à revers les Carnoutes, là-bas. Mais des escadrons nouveaux sortent de la forêt : ce sont les Séquanes de Docimaros qui viennent à la rescousse. Le combat fait rage et dure. Les coureurs ubiens qui volent, comme des guêpes en colère, autour des cavaliers germains égorgent les chevaux gaulois ou leur coupent les jarrets ! Les ignobles bouchers ! Sur le flanc gauche des troupes romaines, un énorme vol de javelots lancés par les légionnaires du centre du terrain vient blesser et tuer un grand nombre de chevaucheurs parisiens et sénons. Cependant la chevalerie éduenne menée par Vercassivellaounos, que je viens de reconnaître, jaillit des bois et leur apporte son secours. Des monceaux de morts et de blessés forment des îles de combattants. À leur sommet, des braves debout, à côté de leur cheval abattu, subissent l'assaut de légionnaires assoiffés de meurtre et s'ébattent dans la poussière et dans le sang. Tout à coup, au centre du gros des troupes romaines, traversant les cohortes qui s'écartent devant lui, surgit un groupe d'officiers à cheval. Son chef arbore un panache blanc. Il lève son épée. C'est César ! Il lance un détachement de légionnaires à l'assaut des cavaliers éduens. Ceux-ci reculent sous le choc frontal, mais résistent sur les côtés. Petite-Grâce, lui aussi, a repéré César.

– Là, tu le vois ? C'est lui ?

– Oui !

– Il faut le tuer ! », fulmine-t-il.

J'enrage de ne rien pouvoir faire. Vercassivellaounos, un peu isolé, est soudain assailli par un groupe de Romains qui se sont détachés de leurs rangs et ont couru vers lui. Aussitôt un cheval blanc accourt, escorté de chiens, et se jette contre les ennemis qu'il culbute. Son cavalier donne des coups d'épée héroïques et crée un vide mortel autour

de lui. Son acte enthousiasme les cavaliers éduens qui accourent défendre Vercassivellaounos. Mais César, qui a remarqué l'exploit, lance un autre détachement contre le chef éduen et son secoureur, et il se porte à leur tête pour stimuler leur ardeur.

Il se produit alors une chose incroyable. Le cavalier qui monte le cheval blanc reconnaît César, crie et s'élance vers lui ; il dépasse la troupe de combattants et heurte le Romain. Un duel très bref s'ensuit et je vois distinctement l'épée de César lui échapper des mains. Lui-même perd l'équilibre et tombe en arrière. Le cavalier qui l'a désarçonné se précipite et le saisit au moment où il glisse de cheval.

– Tu as vu ? s'écrie Petite-Grâce.

– Oui ! oui ! C'est... c'est... ! » Je ne trouve pas de mots pour dépeindre ma joie.

Une clameur s'élève. Les Éduens éperonnent leurs montures : ils mettent toute leur énergie à rejoindre le cavalier. Celui-ci happe César par le cou et le rabat sur l'encolure de son cheval. Il fait volte-face. Un Éduen s'est donc, en cet instant, emparé de César ! La bataille peut tourner au désastre pour les Romains. Les légionnaires du deuxième détachement, témoins de la scène, se lancent dans une course éperdue pour sauver leur général. Ils hurlent son nom. Ils rattrapent le glorieux cavalier de la Gaule qui vient de capturer Caious Joulious César. Le cheval blanc se cabre devant les ennemis et frappe les premiers de ses sabots. Les cavaliers éduens et des chiens se ruent vers leur compagnon ; ils sont à quelques dizaines de brasses de lui ; mais les autres Romains, ceux du centre, eux aussi, ne sont plus qu'à trois ou quatre brasses de leur commandant en chef.

– C'est elle, elle ! bégaie soudain Petite-Grâce en désignant le cheval blanc.

– Qui, elle ?

– Là ! C'est Bonté-du-Soleil ! C'est elle...

– Bellina ? Oui, c'est Bellina ! Je la vois », lâché-je éperdu d'admiration.

Les larmes me viennent aux yeux. J'agrippe mon compagnon et nous exultons. Bellina, sans casque, toutes nattes dehors, s'est emparée de César !

– Attention ! Attention ! Il faut qu'elle se dégage. Par ici ! Par ici ! », hurle-t-il.

Bellina ne peut pas l'entendre. Alors Petite-Grâce dévale la pente de la colline en criant son nom. Plus bas, c'est la mêlée entre les cavaliers éduens et les légionnaires. Bellina frappe de tous côtés et maintient César en croupe. Elle ne parvient pas à se dégager. Vercassivellaounos se bat à côté d'elle. Voyant monter la charge des légionnaires, plus monstrueuse qu'une vague marine géante, il arrache César de l'encolure de Bonté-du-Soleil et le jette à terre. Les Romains s'immobilisent et les deux héros du combat en profitent pour s'escamper. Bellina, parvenue à quelques dizaines de brasses, se retourne ; je devine son dépit de voir César lui échapper. Mais les Romains ne s'en tiennent pas là : après la peur, la haine ! Une masse de plusieurs centaines de légionnaires se ruent à l'assaut des Éduens, vers nous ! Le bruit de leurs pas bourdonne comme la mer. Bellina et Vercassivellaounos se mettent à couvert. César est recueilli par ses officiers qui lui offrent un cheval. Les chiens se font tuer. Petite-Grâce nous rejoint. Les bardes montent à reculons vers le haut de la colline. Nous les imitons.

Là, nous découvrons à nouveau le champ de bataille. Une tempête de hennissements outragés s'élève des prés et des collines où les cavaliers germains ont attaqué les Carnoutes et les Séquanes, à droite de l'armée romaine. Les Suèves massacrent les chevaliers, et les Ubiens, qui courent agrippés aux crinières, tuent au coutelas les chevaux gaulois. Ils s'acharnent à exterminer hommes et

bêtes. Des prestères de sang explosent et se cabrent. Des traînées écarlates s'échevèlent en plein galop et engluent aussitôt les cavaliers de leur fluide. Des silhouettes chevalines faites de sang bondissent et retombent. Les prés disparaissent sous les corps qui lancent des ruades rouges.

– Ils sont laids dans le combat, rage Petite-Grâce.

– Tout ce sang ! Tout ce sang ! Les choses vont mal », dis-je horrifié.

Sous nous, les chevaliers ont repris l'avantage et ils repoussent les fantassins romains. Tandis que partout le combat mêle cris de guerre et cris de détresse, chevauchée et heurt, fer et sang, une compagnie suève, plus hardie, s'élance vers le mamelon qui se dresse en face de nous, à environ quinze stades. Elle est aussitôt suivie du gros de la cavalerie germaine.

Théodote, dès ce moment, c'en est fait de la chevalerie de la Gaule. L'ignominie des tueurs de chevaux, plus que la valeur des cavaliers suèves, met les Gaulois en déroute. Voulant sauver la vie de leurs montures plus que la leur, les Carnoutes et les Séquanes se dérobent à l'ennemi. Ils tournent le dos. De proche en proche la terreur gagne les autres tribus et c'est dans un désordre général que la chevalerie fureur-du-combat fuit, poursuivie par les *Centaines* ennemies de plus en plus nombreuses. Déjà le mamelon est enlevé. Le nôtre est attaqué. Les bardes qui se trouvent sur la ruée des Ubiens meurent, la harpe à la main, en poussant un cri que je n'oublierai jamais : celui d'un animal qui retrouverait vivant son petit qu'il croyait mort. Nous avons dû notre salut à Petite-Grâce en suivant son injonction : « Grimpez ! Dans les arbres ! ».

3.

Nous fuyons. La nuit tombe. Ô mon cher Théodote, elle est désastreuse ! Nous avons reçu l'ordre de Bellina, montée exprès jusqu'à notre refuge, de partir vers le nord en suivant le cours de la rivière. Pourtant nous étions arrivés par le sud. « Vers le nord ! » a-t-elle insisté, pour obliquer ensuite vers l'ouest et regagner Bibrakté au sud comme nous le pourrons. « Il faudra que nous nous parlions longuement, quand tout cela sera fini », me promet-elle. Toute houleuse de fougue, elle est emportée par Bonté-du-Soleil vers Alisia, à deux cents stades environ, le « château de secours de Vercingétorix ».

Nous fuyons. Nous avons vu la chevalerie gauloise, contrainte d'éviter le combat, se faire poursuivre et tailler en pièces par la cavalerie germaine et ses égorge-chevaux. Les morts et les blessés sont innombrables. À la fin de l'après-midi, l'armée de César s'est lancée, croyons-nous, à la poursuite des troupes de Vercingétorix qui se replient sur Alisia.

Le long du ruisseau, nous passons en silence au travers des escadrons ennemis qui massacrent encore tout ce qu'ils voient. L'ombre qui s'épaissit nous est propice. Petite-Grâce voudrait trouver des chevaux. Dissimulés sous des saules, nous voyons cheminer les derniers chariots de l'armée romaine. Ils sont escortés et sillonnés par

les cavaliers qui cherchent, l'épée à la main, des fuyards comme nous. Les bardes survivants chuchotent.

Très tard. Plus personne. Nous en profitons pour traverser en courant la campagne décharnée par le passage de l'armée. Des nuages voilent la lune par instants.

Des cris sauvages retentissent tout à coup. Un bruit de galop. Des cavaliers sortent de l'ombre et se ruent vers nous.

« Couchez-vous ! », ordonne Petite-Grâce.

Il reste debout, seul. Il a dégainé. Les cavaliers sont sur lui. Il lâche son épée, saisit à pleines mains le javelot qu'un Romain lancé à toute vitesse braque sur lui et le détourne violemment en sautant. Le cavalier lâche son arme et s'éloigne emporté par son élan. Sous le choc, Petite-Grâce est tombé sur les genoux. Un deuxième cavalier surgit et le frappe dans le dos. L'homme crie quelque chose et fuit sans s'arrêter.

Nous nous précipitons vers celui qui nous a défendus en héros. Il se relève et nous croyons un instant qu'il n'a pas été gravement touché. Mais il titube et s'affale lentement en arrière. Je le reçois dans mes bras.

– Fumier d'ouros ! Cette fois, c'est la bonne, grince-t-il.

– Seigneur cavalier ! s'écrient plusieurs bardes.

– Nous allons te soigner, chuchotent-ils.

– Non ! répond-il d'une voix enrouée. Il n'y a rien à faire !

– Lavaratos ! dis-je en réprimant mes pleurs.

– Je suis foutu », halète-t-il.

Il tremble. La lune éclaire son visage émacié par la souffrance. Je lui maintiens la tête et je sens qu'il fait un effort de tout son corps pour parler.

– Lavaratos ! mon ami ! dis-je en chevrotant.

– Le drôle de l'affaire, c'est que je meurs par une arme gauloise. Une *matara* : il n'y a pas mieux ! », gronde-t-il d'une voix caverneuse que je ne lui reconnais pas.

Il me montre l'arme redoutable qu'il a gardée dans les mains.

– Il n'y a pas une femme ici ! Tu vois, ce qui nous aide à mourir, nous, ici en Gaule, c'est de nous dire que nous sauvons une vie. Je me demande qui je peux bien sauver. »

Il perd son sang.

« Ah ! ce n'est pas drôle ! C'est là. J'ai quand même eu la grâce du combat. Une petite grâce ! »

Une lueur complice allume son regard.

« J'avais espéré autre chose. Tu me plains de mourir, Philoclès ! Mais un jour, tu sais, cela t'arrivera à toi aussi. »

Le visage de Petite-Grâce s'assombrit brusquement. Ses yeux me sourient.

« J'arrive. Mon fils ! »

Ce sont ses dernières paroles. Son regard devient fixe. Je passe ma main sur ses paupières. Nous sommes tous convulsés de sanglots.

« Honneur au noble héros ! », murmure un des bardes.

4.

Notre retraite a été longue et pleine de terreurs. Nous avons trouvé des chevaux, ramené le corps de Lavaratos. À Bibrakté, Rooudios et Sméria sont inconsolables. Tous les chefs de tribus et de districts qui n'étaient pas au combat ont assisté à l'enterrement de Lavaratos. La noble bannière de l'Éduie s'est penchée sur son tombeau. Les chants tout-puissants et emportés des bardes l'ont accompagné. Nous sommes remontés à la Maison bleue puis à la Haute Demeure où Convictolitavis a déploré sa perte, rappelé la dette dont l'État lui était à jamais redevable et célébré sa louange… « Exemple parfait de grandeur et de simplicité pour nous tous », a-t-il déclaré.

Lavaratos « Petite-Grâce », je te regrette amèrement.

Nous apprenons par bribes ce qui se passe. Vercingétorix a renvoyé ses chevaux d'Alisia. César assiège la forteresse sainte et l'entoure de fossés et de palissades. Les chevaliers sont passés au travers et sont partis, sur l'ordre du roi, chez tous les peuples en insurrection pour lever une armée de secours. Les Éduens conduits par Bellina et les Arvernes commandés par Vercassivellaounos sont arrivés peu après cette nouvelle. Bellina s'est doublement affligée : à la mort de son père s'ajoute celle de Petite-Grâce. En effet, au cours du *Combat des chevaux* dont j'ai été le triste témoin, Docimaros a été tué en héros du combat. Bounis aussi. Cotos et Cavarillos ont été faits prisonniers

ainsi que le vieil Éporédorix. Bellina nous a dit regretter de n'avoir pas pu convaincre Vercingétorix d'abandonner Alisia. Elle m'a demandé de rester à la Maison des Bardes et de poursuivre ma tâche d'historien. J'ai laissé le dodécaèdre à Fort-aux-Loups.

L'armée de secours s'est rassemblée près de Bibrakté là où la chevalerie avait été passée en revue par le jeune roi arverne. Bellina et Vercassivellaounos nommé chef de bataille sont repartis là-bas.

Les malheurs se sont succédé au fil de trois quinzaines de jours. Au cours des combats, Sédoullos, le prince lémovice, a trouvé la mort. Vercassivellaounos, capturé au cours de l'ultime combat, a été tué alors qu'il tentait de s'enfuir. Bellina est revenue folle de douleur. À Fort-aux-Loups, Némonia très noblement a consolé sa fille. Voici ce qu'elle a dit avec force à Bellina :

« Tu es malheureuse et je sais ce que tu ressens : tu pleures Verca comme je pleure Docimaros. Celui dont tu dénouais l'épée, pour qui tu étais la meilleure et qui était pour toi le meilleur, cet homme n'est plus là. Je te plains. »

Ses yeux s'embuent de larmes et elle effleure de sa main la joue de Bellina pleurante.

« Cependant, poursuit-elle, il est parti en brave et une torche d'hymnes a enflammé son nom. Sois fière de lui et montre-lui ta fierté en vivant ! Vis avec la force sainte qui t'environne de feu en tant que future *sacrée femme* ! Et va jusqu'au bout de ta mission suprême et mystérieuse ! Je n'ai pas, moi, cette grâce. »

Son regard s'anime soudain d'une clarté féroce.

« Ta vie est héroïque, ma fille. Attends et espère ! Pour l'instant, ne recherche pas le bonheur, mais la grandeur ! »

Bellina l'a écoutée ; elle est repartie vers Alisia avec un fort contingent de guerriers d'élite.

À deux chevauchées près, la guerre basculait. Hélas ! à son arrivée, Vercingétorix venait de se rendre à César.

À l'issue de cette bataille qui a désespéré la Gaule, César est venu hiberner à Bibrakté. Je suis allé me réfugier à Fort-aux-Loups avec Catilla et son frère. Carantia est restée à Bibrakté. Convictolitavis s'est enfui chez les Osismes. Ségosous a négocié avec César qui l'a nommé Juge Suprême. Samotalos a disparu. Némonia s'est tuée sur la tombe de Docimaros. Sméria est dans la cité des malades, à Sergioïalon. Cominios fait fortune.

Que te dire de plus, Théodote ? Je ne souhaite pas m'étendre sur ces tristes nouvelles.

NEUVIÈME PARTIE

Sauver le meilleur de la Gaule

1.

Après le désastre, Bellina et tous les compagnons de Vercingétorix qui n'étaient pas dans Alisia, Luctérios, le grand chef cadourque, Souros l'Éduen, Commios et quelques autres ont continué la lutte. Mais la mort de Verca, plus peut-être que celle de ses parents, a désespéré Bellina. Au bout d'un an, après l'atroce victoire de César à Ouxellodounon, où il a fait couper les mains des soldats gaulois, elle s'est tout droit retirée au *Ruisseau*. Elle a fait savoir à Catilla qu'elle ne voulait voir personne et se refusait à retourner dans Bibrakté souillé un an auparavant par la présence de César. J'ai quitté Fort-aux-Loups, où j'ai laissé le dodécaèdre, pour rallier Massalia, la mort dans l'âme. Xénocrate m'a dit qu'au cours de cette guerre il y avait eu un million six cent mille morts ! Comme aucun navire n'était en partance pour Athènes, et parce que je n'avais pas vraiment envie de quitter la Gaule, j'ai accepté sa proposition d'aller conclure des marchés avec ses clients en passant par Tolosa, et en remontant de l'Océan jusqu'aux peuples qui naviguent entre la Gaule et la Britannia. J'ai visité des cités florissantes et des régions prospères où l'on ne parle pas gaulois. Je n'ai pas cessé de penser à Bellina et de la plaindre.

Plus tard, chez les Osismes, j'ai retrouvé Convictolitavis et j'ai su, par un message de Rooudios, que Bellina avait changé de base. Elle vit sur un pic élancé de l'Arvernie,

dans un lieu d'où elle observe les étoiles. Tout ce que la Gaule compte de sages et de bardes lui rend visite au fil de l'année. Aucun Romain n'ose venir troubler son séjour.

Voilà un an et demi que je ne l'ai pas revue. Peut-être, le temps ayant passé, acceptera-t-elle de me revoir.

2.

À Fort-aux-Loups, où j'ai fait étape, Catilla m'a indiqué où aller. C'est dans les Monts Bleus, non loin de Gergovie. Le lieu s'appelle la Vallée de Noïbiodounon. Le nom, chuchoté lentement et dépouillé de sa parure accentuelle, signifie « Sainte-Forteresse ». On y accède par une longue côte puis par un raidillon entouré, vers le haut, de masures sombres peuplées de lépreux. Au bord d'un torrent, coule une source ferrugineuse. C'est, dans un cercle de montagnes embrasées par l'automne, une large tour carrée bâtie sur un piton rocheux.

Taïa, que je ne m'attendais pas à revoir là, m'embrasse. Oui, Bellina peut me recevoir, assure-t-elle. Elle me conduit dans une vaste salle garnie de rayonnages pleins de rouleaux et de cartes. Placé sur un autel, dans une niche murale, le dodécaèdre de la Gaule resplendit. Sur un lit couvert de peaux d'hermine, Bellina est étendue. Elle n'a pas changé. Un peu plus pâle. Ses paupières assombries font ressortir l'éclat de ses yeux. Je me fais la réflexion qu'elle a vingt ans. Elle me sourit, se lève et me fait asseoir sur un autre lit, à côté d'elle.

– Je me réjouis de te voir, seigneur-du-savoir Philoclès, lance-t-elle. Quelle bonne idée de venir ici ! Tes voyages ont, je l'espère, été fructueux. Tu as devancé les Riverains-du-Ciel qui vont affluer aujourd'hui. Je dois leur donner les réponses qu'ils attendent, mais les étoiles ne m'ont rien appris d'autre que leur propre scintillation. »

Je lui raconte mes voyages qui m'ont mené du pays des Tarbelles à celui des Osismes.

Bellina n'évoque pas le passé.

– Chaque nuit, déclare-t-elle, m'apporte son don de songes. Je rêve, le jour aussi, et je me souviens de tout. J'ai le temps de te narrer ma vision nocturne d'hier. »

Elle s'allonge sur son lit.

« Il est nuit. Je suis devant le jardin de mon grand-père. La haie, devenue monstrueuse, est enchevêtrée et enténébrée. Sur la route qui longe le jardin, des enfants jouent à la balle. Tandis que je monte vers le bois, ils me lancent leur ballon informe qui roule à mes pieds et l'un d'eux me dit une douce insolence que je ne relève pas. Arrivée plus loin, face à un parc que clôture un très haut grillage, je vois avec effarement un chien géant qui converse paisiblement avec un chat immense, tous deux comme accoudés au haut du grillage qui plie un peu sous leur poids. Je comprends ce qu'ils se disent ! C'est très banal. J'ai peur alors qu'ils ne finissent par franchir le grillage, mais non, ils restent où ils sont. Je ramasse un lourd paquet de chair avec une peau couverte de poils et le leur jette, pas assez haut. Le chien qui penche la tête et fait plier encore plus le grillage parvient à saisir la chose avec sa longue langue.

Je continue mon chemin et traverse des fougères. Une procession d'esclaves à vêtements ocrés vient à ma rencontre. Je sais qu'ils vont chercher une femme, la sœur de leur maître. C'est l'héroïne d'un des plus célèbres de nos *Chants* : l'équivalent de votre Antigone. Je suis triste, et je cherche mes parents disparus. Je me rends compte alors que, sur cette terre, ce qui est important, c'est le souvenir vivant que forment en nous les joies, les peines, les pensées et les mots de nos pères. Nous sommes faits d'eux. Nous devons faire nos enfants de nous et transmettre à notre tour ce qui nous a été transmis. Je ressens un grand réconfort à cette idée. »

Elle se tait. Je reste silencieux aussi, ne trouvant rien à dire malgré mon désir de réagir. Elle reprend la parole.

– Je n'ai pas sauvé Vercingétorix. L'oracle ne me le demandait pas. Si nous avions battu César au *Combat des chevaux*, les Romains ne seraient pas restés. Parfois j'ai le sentiment d'avoir été abusée, que tout a été monté pour servir les intérêts d'un fou qui se cache : les oracles me concernant auraient été une tromperie, je n'aurais été qu'une enseigne que l'on brandit pour faire la guerre. Qui s'est servi de moi ? Quel a été le rôle de ma mère dans tout cela ? Où est Samotalos ? Je n'ai pas la réponse à ces questions dont j'ignore si elles sont fondées. J'ai cru en ma mission, et je dois y croire encore. Mon oracle ne regardait pas le présent, mais l'avenir. J'ai sorti Carantia du danger : je l'ai sauvée. Mais qu'est-ce que le meilleur d'un pays, Philoclès ?

– Son âme, sans aucun doute.

– Je ne comprends toujours pas pourquoi j'ai à m'en soucier. Mes goûts me portaient vers la découverte des autres peuples. J'étais à Sa Seigneurie Kénabon et au Nombril pour écouter la lecture des traductions de textes d'Égypte, j'ai appris par cœur des poèmes de la Grèce.

– Ils ne sont pas menacés, à la différence de la pensée et de la parole de la Gaule.

– Pourquoi ? demande-t-elle presque implorante.

– Parce que vous n'écrivez pas vos chants. Nos épopées, nos odes, nos tragédies étaient écrites et les Romains les ont admirées. Vous, vous ne permettez pas qu'on admire vos hymnes. Les Romains tuent ce qu'ils ignorent et ignorent ce qu'ils tuent. Assassins de la beauté ! »

Nous restons un moment sans parler.

– Nous sommes le renouveau ! reprend-elle. Nous aimons la repousse des bois des cerfs comme le retour des feuilles. *Le dieu nouveau étreint la Terre.* Mon rôle serait-il de rappeler cette renaissance annuelle ? Ou plutôt le retour

de la Très-Haute ? Dans notre religion, il y a la belle déesse aux noms multiples, qui épouse, deux fois dans l'année, le dieu des origines. Ses belles noces se célèbrent avec des torches et des brasiers en *giamonios*. J'ai toujours été sa fidèle prêtresse... Dois-je comprendre que je suis chargée d'empourprer sa fête ?

– Souffler sur le feu au moment où il incendie les hommes !

– *Humons l'odeur de Sa chaude chevelure*. Tes intuitions correspondent souvent à nos chants, Philoclès ».

Elle se penche un peu par la fenêtre d'où gerbe une étincelante lumière.

– Les Riverains-du-Ciel commencent à arriver, murmure-t-elle.

– Embrase votre génie ! m'écrié-je. La Grèce a été vaincue par les armes, mais par son esprit elle a vaincu Rome. La meilleure preuve est fournie par César lui-même, qui parle grec plus que latin. Le génie de la Gaule, Bellina, comment l'appelez-vous ?

– La joie. C'est notre état permanent. Nous avons comme le devoir de chasser la mélancolie du monde. Et le nombre douze, mon cher Philoclès, a des vertus qui nous agréent.

– Laisse-moi deviner ! Les douze couleurs ! Je pense que les contempler ensemble, sous une forme vivante, c'est sentir la Présence. Ta collection d'oiseaux avait peut-être ce but. Cela concerne la vue, mais les autres sens, pourquoi n'auraient-ils pas, eux aussi, leur expérience duodécuple ? S'il est possible qu'ils reçoivent tous au même moment leur lot de joies, alors vous entrez chez les dieux !

– Oui, nos couleurs sont celles de la déesse et des douze mois... Par ma voix et par celle des bardes les cris et les chants rituels, au-delà des mots, célèbrent notre joie.

– “Au-delà des mots ?”, mais comment ? Je ne comprends pas.

– Nous pensons que les êtres de la nature libèrent leur nom, comme les graines se disséminent – le phénomène est similaire –. Autrement dit, l’arbre se proclame “arbre” ; l’homme inspiré entend ce nom, qui appartient au *langage des choses*, et il le fait passer dans sa langue. Sache que certains des nôtres entendent la circulation de la sève à travers les troncs et les branches. Nous seuls, en Gaule, avons conservé le pouvoir de chanter la langue première du monde.

– Une langue universelle émanant des choses mêmes ? Celle que tu chantais, au Nombril, je présume ? Elle était *au-delà des mots* gaulois ? Du *surgaulois* ? Et comment passez-vous du *langage des choses* à la langue humaine particulière ? »

La lumière qui jaillit de la fenêtre inonde Bellina. Elle se tourne vers moi et ses cheveux irradient un instant sous le soleil.

– En prêtant l’oreille. Les poètes prêtent l’oreille, Philoclès.

– Ils écoutent les Muses sur la montagne. C’est vrai.

– Et, ajoute-t-elle, ils transportent le *langage des choses* dans leurs mots, par une imitation imparfaite. Les bardes essaient, de la même manière, de reproduire la musique qu’ils perçoivent dans leur esprit. Toute chose chante et se narre.

– *Tout parle, tout chante et se tait.* C’est ce que Samotalos m’a dit quand nous avons fait connaissance ».

Bellina se lève à nouveau et va à sa fenêtre.

– Les druides arrivent, observe-t-elle. Ils veillent sur la parole gauloise par le biais des bardes et dans les grottes de science. Tant que les druides et les bardes seront là, la langue vivra belle. Le *langage des choses* sauvera le gaulois. »

Un chien élégant entre et vient toucher de sa truffe la main de Bellina. Elle lui caresse la nuque, le chien couine doucement. Elle revient s'étendre. Songeuse un instant, elle s'illumine soudain.

– Ne faut-il pas unifier la Gaule ? Le dodécaèdre indique bien notre vieux désir de contiguïté... Nous voulons des limites, mais partagées ! Non pas l'unité qu'impose l'asservissement, mais des frontières fraternelles que l'on aime franchir pour honorer la déesse et les dieux.

– Oui. Continue ! »

Elle se lève pour contempler, à la fenêtre, la forêt et le hameau.

« Les voilà », murmure-t-elle.

Elle s'approche du dodécaèdre qui brille dans sa niche.

– Nos *Maisons contiguës*, poursuit-elle, ces douze pentagones si étroitement unis les uns aux autres, pourraient aussi se fondre en un seul. La Gaule, un pentagone ! Pourquoi non ? Je le vois.

– Un égale douze ! C'est hardi ! Avec des côtés égaux ?

– Oui. En longeant la Grande Mer des Osismes aux Pyrénées : un côté ; des Pyrénées jusqu'à Massalia : le deuxième ; des Alpes jusqu'au lac Lémannos : le troisième ; les peuples qui vivent le long du Rhin, des Rauraques aux Ménapes : le quatrième ; la côte qui va des Morins aux peuplades arémoriques : le cinquième !

– Je te concède, lui dis-je, que cela forme une belle figure ; à moins de distinguer la ligne des Pyrénées jusqu'à Tolosa et celle qui joint Tolosa à Massalia, ce qui ajoute un côté de plus. Cela donnerait un hexagone.

– Non ! se récrie-t-elle, pas un hexagone. Cela briserait l'égalité des côtés. La vraie Gaule, le pays idéal, est un pentagone, non un hexagone ! Le nombre six est un mauvais nombre. Notre plus noble héros-dieu a été tué par six géants.

– Oui, le six, sauf dans notre Fraternité, a mauvaise réputation. Six est un multiple de trois, le divin nombre impair, et il est cependant pair. Il est monstrueux. J'y pense : Polyphème mange six compagnons d'Ulysse.

– Tu vois ! triomphe-t-elle. En plus, le cinq est mon nombre chéri. »

Elle sourit, puis se rembrunit.

– Il me semble soudain évident, lui dis-je, que le dodécaèdre préfigure l'union que tu bâtis. Le pays n'est plus une rhapsodie de peuplades fermées, ni une ligue de puissants contre des plus faibles, il devient une patrie, la patrie de tous ; c'est l'incarnation de la Terre, de la "Large", comme vous dites, c'est la Très Pourvoyeuse retrouvée, rendue à elle-même, blanche et fleurie, féconde et aimante. On t'a saluée un jour du nom de Blancheur. Tu es le lys de cette Gaule sainte. La Gaule est à jamais le jardin choisi où éclôront les lys de la Terre. C'est ton honneur de l'avoir suscité.

– Quel enthousiasme, Philoclès !

– C'est celui du peuple nouveau de la Gaule ! La domination de Rome ne durera pas. Partout j'entends les voix des peuples gaulois qui grondent. Une union souterraine s'accomplit. Le sang versé pour la liberté les a rendus frères.

– Mais, Philoclès, comment rendre active et pérenne la force neuve d'un pays ?

– Le mot *pérenne* me fait penser à une source.

– Oui. Je crois, articule-t-elle lentement, car elle réfléchit tout en parlant, que la source intarissable par excellence, celle que se renouvelle sans cesse, c'est le temps. Il faut que j'occupe le temps.

– Les mois et les jours.

– Les mois et les... J'ai trouvé ! »

Le regard de Bellina s'est illuminé.

– C'est très simple. Je sais ce que je vais faire, enfin ! Je ne pouvais pas l'imaginer avant, mais maintenant ! *JE VAIS DIVULGUER LES CHANTS DES DRUIDES*. C'est cela, *LE MEILLEUR DE LA GAULE* ! et le sauver, c'est le partager.

– Mais, dis-je stupéfait, c'est très grave. C'est contraire à vos principes du secret de la connaissance.

– Il est de la nature du secret de se découvrir. Un secret inconnu n'est plus un secret, ce n'est rien. Je procéderai de façon à ce que la postérité en agisse comme j'en ai agi avec la *chanson des oiseaux*. C'est cet air qui m'a permis de trouver la signification des emblèmes portés sur le dodécaèdre. J'utiliserai les coutumes, les vêtements avec leurs couleurs, les bijoux, la nourriture, les chansons qui endorment, celles qui suscitent le rire et celles qui font verser des larmes, les fêtes, les histoires que l'on raconte pendant les veillées des mois noirs, pour donner à entendre le vrai.

– C'est une tâche énorme, ne puis-je m'empêcher d'objecter.

– Nous avons l'art, répond-elle, de dissimuler sous le foisonnement des guirlandes, qu'elles soient végétales, vocales ou inscrites dans la matière, le terrible murmure des dieux. Je forge l'énigme et, comme a dit Ségomaros, je "fais en sorte que l'apparence des choses y soit transfigurée par l'inexplicable présence en elle de ce qui ne fait jamais que s'en absenter". Allons, s'exclame-t-elle enchantée de sa résolution, je vais maintenant avoir quelque chose à leur dire. »

Bellina frappe dans ses mains. Taïa paraît.

« Demande aux Riverains-du-Ciel de bien vouloir entrer ! » lance-t-elle.

Elle se tourne vers moi et me prie de les laisser pour la journée.

C'est ainsi qu'elle a découvert, ce jour-là, ce qui, selon elle, sauverait le meilleur de la Gaule. La solution de l'énigme est venue soudain, comme je viens de te le rapporter ô Théodote. À la réflexion, c'est là le meilleur moyen de maintenir un grand peuple neuf dans sa nouveauté : l'ennoblir en lui donnant un enseignement déchiffrable jadis réservé à un petit nombre. Il y a là une sorte de levain qui doit souder une unité. Athènes, j'y pense, s'est reconnue tout entière dans son peuple-roi à partir du moment où, ayant chassé les Pisistratides, elle s'est sentie devenir la meilleure des cités. Il y a mille obstacles possibles, mais qui parmi les Gaulois rejetterait ces avantages ? Les nobles conservent ce dont ils s'enorgueillissent, le petit peuple gagne de la considération par le savoir qui lui devient accessible, les druides voient s'affermir une religion qu'ils sentaient menacée par l'influence romaine, et tous acquièrent la certitude de conserver leur âme.

Je suis resté quelques jours encore à Noïbiodounon et, lorsque Bellina s'est mise en route, je l'ai suivie et secondée.

3.

Dès lors, non loin du Nombril, sous les chênes surpeuplés d'oiseaux, nous avons, tous les ans, écouté les quelques bardes qui viennent encore, et j'ai commencé à mettre par écrit les *Chants* et les autres poèmes bardiques. Je ne suis pas revenu en Grèce, mon cher Théodote, malgré tes instances amicales. Pendant six ans, servant Bellina, j'ai sillonné la Gaule, revenant régulièrement à la Vallée de Noïbiodounon. Au prix de difficultés extrêmes, aidé par Rooudios, me cachant des prêtres, je me suis fait une obligation sacrée de transcrire, sans pouvoir noter les mélodies, et de traduire en grec les paroles inspirées et vivantes de la Tradition si particulière de mon nouveau pays. De son côté, Bellina, partout acclamée et reconnue, s'est employée à semer partout dans les États, qui se sont maintenus en dépit de l'organisation romaine, les germes de son savoir métaphorique et prophétique. Des Arbres-de-Science l'ont ralliée, escortée, relayée. Ils ont infiltré tous les corps de métiers et agissent selon ses vues. D'une façon souterraine, à la barbe de l'administration romaine, la science des Riverains du Ciel est encodée dans les fêtes, les chants, les formules et les contes. Sur les marchés et les foirails où se décident les modes, elle s'insinue dans les lois, les œuvres d'art, dans le bois, le métal, l'argile et la pierre, jusque dans le dessin des phalères. Tout ce qui peut relier les gens les uns aux autres renferme des symboles bellinéens. L'un des objets qui rencontrent le plus de

succès est le dodécaèdre bouleté. Les Romains pensent qu'il sert de support à la méditation, alors qu'il est l'image de l'unité de la Gaule. Quant au code complet, Bellina est la seule à le connaître. Elle m'a cependant confié ce précieux élément : la Gaule unifiée est inscrite dans le ciel étoilé. Déjà certains voyageurs s'essaient à interpréter les signes qu'elle a fait disséminer sur les monnaies et sur certains vases. On commencera par nous croire pythagoriciens et l'on finira par découvrir, grâce à l'art de la déduction et des recoupements, la vision unitaire des sages de la Gaule et leur visée unificatrice.

En accompagnant Bellina j'ai appris à connaître la Gaule et les Gaulois. Commios et Ambiorix, en Belgique, m'ont encouragé à continuer ce travail des Muses qu'est la mise par écrits des chants témoins du monde. Je le publierai un jour, dans des temps moins troublés, et l'on découvrira la poésie de la Gaule bleutée. Presque tous ceux que j'ai connus sont vivants. Carantia – qui le croirait ? – vit avec Volousénous qu'elle a rejoint en Espagne. Après le siège de Massalia et le départ de César, je suis revenu chez Xénocrate, et j'ai eu la joie de le revoir sain et sauf. C'est alors que par son intermédiaire, je t'ai demandé, mon cher Théodote, d'aller encore une fois à Pythô poser au dieu la question que tu sais.

Des années ont passé. Par monts et par vaux, tantôt aux côtés de Bellina, tantôt séparé d'elle pour accomplir les missions dont elle me chargeait, j'ai attendu ta réponse en vain. Voilà que je reviens, le cœur battant, en cette fin d'hiver, à Noïbiodounon.

Bellina m'accueille et dans sa tour me fait monter. Trois nuits, nous contemplons et nous écoutons, couchés sur la terrasse déjà odorante, la Voie lactée et toute la neige des astres.

4.

Nous avons appris aujourd'hui que César avait été assassiné à Rome. Bellina a poussé un grand soupir et s'est retirée.

Le lendemain matin, elle me dit avoir fait un songe. Elle me le raconte, allongée sur son lit.

– Je suis quelque part dans un paysage de collines et de rochers qui me rappelle Ïouérion. Un aigle volant au-dessus de Bonté-du-Soleil m'a conduite là. Je m'approche d'une vieille cabane. Je brise les étais de la porte et je pousse le panneau vermoulu. La porte s'effondre et une ombre m'enveloppe et m'étourdit. Je me rends compte, après quelques instants, que je suis entrée dans la hutte. Je ne vois rien d'autre au sein de l'ombre qu'un vieillard attablé qui paraît profondément songeur. Son regard vivace rejoint le mien et nous avons une intense communication. Ses yeux semblent chargés d'une sorte de reproche. Le silence et l'opacité du local donnent une tension extrême à nos regards et, pendant un temps trop court, je peux avec insistance pratiquer une inquisition inquiète dans ses yeux profonds et noirs, qui ne sont plus des organes, mais d'immatérielles prunelles ; sans m'hypnotiser vraiment, elles me fascinent par la criante étincelle de vie qui en émane. Elles me considèrent avec une douloureuse résignation en même temps qu'elles sont animées d'un éclat sensible ou plutôt d'une sensibilité profondément pure, celle qui s'émeut dans les retrouvailles, ingé-

nue, inaltérable, celle qui constitue le fond même de l'indicible délicatesse de la vie, et débarrassée de toutes les inconsciences, de toutes les imperfections. Ces prunelles sont des rondelles brillantes et noires, tendres et vives comme la plus noble des jeunesses. Elles ne m'observent pas vraiment, mais pèsent dans mes yeux de tout leur mystère, et plus je cherche à deviner le sens de l'espèce de tristesse qui les accable, plus je dois lutter contre leur fraîcheur ambiguë. Je parviens seulement à penser que le regard de celui qui m'observe est celui du *vieillard des âges* – cette expression me vient spontanément à l'esprit ; je ne saurais dire pourquoi. Un geste imperceptible, un affaiblissement du jour blanchâtre qui pénètre à l'intérieur de la cabane voilent un instant notre regard mutuel ; puis il se fait un mouvement indéterminé, une sorte de giration dont je ne me rends pas bien compte, si bien que je vois dès lors le profil du vieillard et une partie de son bras à contre-jour, embués de la lumière laiteuse qui vient de la trouée de la porte.

J'examine la main du vieillard des âges ; recourbée près de son visage, elle réfléchit la lumière du bout des doigts. Placée très près comme je suis, je peux voir distinctement les linéaments des empreintes digitales qui luisent. Puis ces lignes paraissent changer de consistance et devenir des lamelles entre lesquelles la chair a comme disparu. La main semble faite d'un réseau de mailles épousant la forme des doigts, mais ne contenant rien que du vide. Je me retourne pleine d'émoi vers le visage : il ne m'observe plus ! La barbe aranéeuse, abondante, en désordre, est follement défaite, les cheveux blancs sont, eux aussi, en désordre, les rides, nombreuses, de toutes tailles, profondes ou infimes, ne cessent de surgir, le nez est invisible. Comme le vieillard sommeille étrangement tout à coup ! J'éprouve de la frayeur devant cet arrêt de notre échange muet et, surtout, devant ce délabrement survenu dans son

apparence. Je sors de la hutte et je me tiens immobile sur le seuil.

Et voici que se produit une merveille terrifiante. Je vois d'une façon étonnamment détaillée et avec une intensité toute particulière le paysage prendre l'aspect du vieillard que je viens de quitter. J'en suis alarmée. Toute la configuration des montagnes et de leurs pentes paraît vieillir d'un seul coup : les rochers amoncelés et sillonnés de failles m'évoquent les rides du vieillard, le ciel blanchit encore, les neiges s'effondrent en elles-mêmes et le torrent écume en reproduisant les crins fins et chenus du vieillard ; le ciel s'alourdit, le sol s'affaisse, les sources ressortent un instant d'un éclat glacé, comme un regard, sur le fond mat qui correspond au teint du vieux visage. C'est une impression pénible.

Dans un état d'angoisse douloureuse, je demande que faire.

Alors un prêtre au visage allongé, que je devine malveillant et tout à fait différent de moi, un œuf de serpent couvert d'étoiles dans la main, s'approche de la hutte et d'une voix anodine, dépouillée de toute émotion, me fait un long récit que j'écoute avec impatience : il est question d'un marchand devenu mage qui a prédit des événements qui passent pour avoir été vérifiés. Le prêtre marque une pause puis ajoute sur le même ton : “On dit aussi qu'il aurait annoncé la fin universelle, la privation de tout, l'extinction de tout, l'inanité de tout, la mort et le changement de forme des choses inanimées”. Après un autre silence, le prêtre ajoute que, selon les signes fixes du ciel observés récemment et la position de l'astre du jour à son lever, la fin du monde va avoir lieu dans quelques instants. Et il se tait.

À la fin de ses paroles, je suis prise d'un affolement indescriptible. Je crie dans un désarroi absolu qu'une telle chose ne doit pas arriver. Je guette avec une anxiété

extrême, désespérée, un signe annonçant le déclenchement de la catastrophe. Je sens, dans le moment, que, s'il ne se passe rien, tout danger sera écarté et, en même temps, je me dis que c'est un espoir insensé.

Hélas ! le signe ne se fait pas attendre bien longtemps. J'entends un choc sourd venant des extrémités du ciel, au midi. Je sais que c'en est fait. Alors, je crie : "Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible !" Ces paroles m'échappent dans la terreur la plus complète. Je me hausse sur la pointe des pieds, comme pour apercevoir si réellement la fin du monde est en train de s'opérer. Je suis atterrée. Je sais, dans un éclair, que tous mes projets sont vains.

Et je vois un ciel noir et gluant envahir le premier ciel. Le sol commence à trembler ; je ne peux plus me tenir debout : le sol est atteint ! Je me blottis comme un enfant épouvanté contre le mur de la cabane. Le ciel boueux s'abat. Brusquement, tout devient blanc.

– C'est un songe terrible. »

Je ne trouve que ces quelques mots à lui dire.

– J'ai bien ri en me réveillant, répond-elle souriante, car je me suis aperçue que j'avais été influencée malgré moi par les annonceurs-de-la-nuit. Rends-toi compte, Philoclès ! Tout est là : fin du monde, déluge et désespoir !

– Oui, en effet. J'ai bien cru, à t'écouter, que tu étais devenue une de leurs victimes, une sans-courage tardive. D'un autre côté, c'est un songe beau et grave, et ce *vieillard des âges* me paraît revêtir une signification très profonde et correspondre à quelque dieu de chez vous, peut-être.

– Je ne sais pas. Ce nom s'est imposé à moi.

– Surtout, il élucide les derniers vers de l'oracle et perce le mystère de ce monstre qu'il appelle *Oiseau-Cheval* :

Quand retentira pour toi le bruit
Du plus vieux, Oiseau-Cheval !

– C'est vrai. À moins que je ne l'aie créé dans mon rêve à partir de ces deux mots.

– En tout cas, c'est maintenant qu'il apparaît. *Le bruit*, c'est le bruit sourd venant du ciel, et *le plus vieux*, c'est le vieillard des âges ! Qui désigne-t-il ? L'Oiseau-cheval, c'est Bonté-du-Soleil avec le rapace ! Cela me demeure encore bien énigmatique. Toi, vois-tu un sens à ce songe, Bellina ?

– Aucun. Il n'y a pas de fin du monde ! Ce rêve marque tout au plus la fin de la belle aventure que nous avons vécue. Écris-la, mon cher Philoclès ! Rentre en Grèce ! Achève ton œuvre ! Parle de la Gaule, de Vercingétorix, de toi, de nos destins, de Vercassivellaounos et un peu de moi ! Peut-être avais-tu raison de penser que l'écriture est la meilleure arme contre le mensonge et l'oubli. Je te rends grâce de ce que tu as fait. Tu as été un solide compagnon, que j'aimerai toujours. Tu n'as plus rien qui te lie ici, en Gaule. Moi, j'ai les étoiles. »

Je veux protester, mais elle m'en empêche.

« Tu es un homme libre, dit-elle, et il semble bon que tu revoies tes amis et la Grèce. Nous sommes de deux mondes proches et différents. Choisis bien celui qui te convient. Envoie-moi ton livre, quand tu le publieras. Ne sois pas triste ! J'ai trouvé un bon repaire ici, au-dessus des bois, et j'ai de grandes choses à faire pour le futur, même si je me sens maintenant, au-delà de la Gaule, tramée des couleurs du monde. Car la grande vérité, c'est que la Grèce, Rome, la Gaule ne sont que des instants et des points dans l'éternité. »

Elle fait le geste du *baiser discret*. J'exécute celui de la *révérence*. Elle me regarde. Ses yeux semblent me voir pour la première fois. « Nous nous reverrons peut-être dans ce monde », ajoute-t-elle dans un sourire qui éclôt comme une promesse de bonheur.

*

– Oh ! oui, nous nous reverrons ! »

Je suis parti de la Vallée de Noïbiodounon, le cœur gros. Cher Théodote, arrivé chez Xénocrate, à Massalia, j'ai recopié mon manuscrit en trois mois, et j'envoie le double (y compris ces derniers mots), qui tient dans deux coffres en bois de citronnier, à ta maison d'Athènes. Demande à Atticos de l'éditer. Je me suis rendu compte que je n'ai plus rien qui m'attache à la Grèce. Mon âme est en feu. Je veux revoir Bellina. Impossible de vivre sans elle. Je veux être près d'elle. Mon désir ne peut être que victorieux.

Ta lettre contenant la réponse vient de me parvenir. Elle m'émeut par-dessus tout, et je me fais une joie d'en lire bientôt le contenu à Bellina. Je pars la rejoindre. Ce sera pour elle une vive satisfaction d'apprendre que le dieu de Delphes décrète que

Pour avoir à la foule octroyé le savoir caché des savants,
Fondant sur la glèbe connue une patrie encore inconnue,
Clairement Bellina l'Éduenne a sauvé le meilleur de la Gaule.

Remerciements

L'idée de ce roman sur la Gaule a été impulsée et encouragée par André Coutin. Je lui suis redevable, en outre, de sa lecture attentive qui a permis nombre d'améliorations de détail. Qu'il veuille bien trouver dans ces quelques lignes l'expression de ma vive gratitude.

C'est également une joie de marquer ma reconnaissance, pour leurs propos et leurs écrits, à Olivier Battistini, Sylvestre Clancier, François Fédier, Henri Fromage, Claude Gaignebet, Venceslas Kruta, Claude Mettra, Francis Penin, Patrick Rocher et Bernard Sergent.

Mon travail a puisé à de multiples sources : historiques – antiques et modernes – , linguistiques, ethnologiques et mythologiques. Ne pouvant les nommer toutes, j'indique ci-après quelques ouvrages de référence pour chacune d'elles.

*

Bruneaux, Jean-Louis, *Les Gaulois*, Paris, Les Belles Lettres, 2005.

César, *Guerre des Gaules*, texte établi et traduit par Léopold-Albert Constans, Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1964.

Duval, Paul-Marie, *Posidonios, César* etc. *in La Gaule jusqu'au milieu du Ve siècle*, Paris, Éditions A. et J. Picard, Les sources de l'histoire de France des origines à la fin du XVe siècle, 1971.

Jullian, Camille, *Histoire de la Gaule*, Paris, Hachette, 1993, 1re éd. 1926.

*

Recueil des Inscriptions Gauloises (*R. I. G.*), C. N. R. S., Paris, volumes I, Michel Lejeune, 1985, II, fascicule 1, Michel Lejeune, 1988, fascicule 2, Pierre-Yves Lambert, 2002, III, Paul-Marie Duval et Georges Pinault, 1986, IV, Jean-Baptiste Colbert de Beaulieu et Brigitte Fischer, 1998.

Delamarre, Xavier, *Dictionnaire de la langue gauloise*, Paris, Errance, 2003.

*

Bruneaux, Jean-Louis, *Les Druides*, Paris, Le Seuil, 2006.

Gaignebet, Claude, Lajoux, Dominique, *Art profane et religion populaire au Moyen âge*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985.

Leroux, Françoise, Guyonvarc'h, Christian-J., *Les Druides*, Ouest-France, 1986.

Pailler, Jean-Marie, *Les druides de César : digression ethnographique et neutralisation historique*, Études Celtiques XXXVI, p. 35-58, Paris, C. N. R. S., 2008.

Poème de Bellina offert à Philoclès
(dont la traduction se trouve à la p. 418 du roman)

RUNA

Auion diuion aiobiuion
Buet budduton baditis
Uertecillos uerticillos
Uo dubne dubre
eti
gnata in galbe gabale
addedilos liscos
eti
matir ape mattin
in legia legasit
redresta stera in uertamon
linnanon gunnanonc
ad suanauus sounius
pissiet lion litu
clusiet cellon acincouepon
etic nicingit ad gortus
uocenus
   glassisamus
      simidubus
eti
uiros agedomapatis
mapos agedouiros
pritios prenni
sepanios sunoibos
uidlusounu
entar mene neme
dubneue dubre
edi nitiosusilos

nitiosulutus
sunerton ixsi
toni
gabiseti belenuntin

Table